DE L'ORIGINE

DES

INDIENS DU NOUVEAU-MONDE

ET DE LEUR CIVILISATION

LE PUY, IMPRIMERIE DE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23

DE L'ORIGINE
DES
INDIENS DU NOUVEAU-MONDE
ET DE LEUR CIVILISATION

PAR

P. DABRY DE THIERSANT

CONSUL GÉNÉRAL
ET CHARGÉ D'AFFAIRES DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU CENTRE-AMERIQUE

OUVRAGE ORNÉ DE VIGNETTES

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1883



DE L'ORIGINE

DES

INDIENS DU NOUVEAU-MONDE

ET DE LEUR CIVILISATION

ORIGINE DES INDIENS

Depuis plus de trois siècles, on cherche l'origine des Indiens du Nouveau-Monde, ainsi que de leur civilisation aujourd'hui éteinte, et ce problème intéressant n'a pu être résolu malgré les progrès que les sciences ont faits dans ces derniers temps. Que d'hypothèses, cependant, ont déjà été présentées par les auteurs anciens et modernes! Et combien de systèmes plus ou moins vraisemblables ont été exposés sans être acceptés par la critique historique! Les uns ont prétendu que le nouveau continent, impro-

prement nommé, était l'Ophier de la Bible, que le fils de Jactan y serait venu de la côte de l'Inde Orientale, et que son peuplement aurait commencé en l'an 1745 après le déluge. D'autres se sont efforcés de démontrer que les premiers habitants de l'Amérique sont issus des Chananéens chassés par Josué de la Palestine, et qui seraient partis des côtes de l'Afrique. Quelques-uns ont soutenu que sa population primitive était sortie des tribus d'Israël. Puis est venue la légende de la fameuse Atlantide de Platon. Ensuite, interprétant certains passages de Pausanias, de Lucain, on s'est imaginé que l'Amérique avait reçu à une certaine époque de nombreuses colonies Egyptiennes. Les Troyens, les Helléniens, les Pélasgiens, les Phéniciens, les Assyriens, les Romains, les Grecs, les Carthaginois, les Norwégiens, les Scandinaves, les Portugais, les Japonais, les Français, les Espagnols, les Coréens, les Polynésiens, les Malais, les Juifs ont été passés tour à tour en revue ; et, quand on a eu épuisé tous les peuples de l'ancien continent, on en est arrivé à les déclarer autochtones. Une école qui compte de nombreux adhérents et des chefs éminents dans tous les pays, tels que Voltaire, Lord Kames, Agassiz, Muller, Morton, etc., rejetant l'idée de l'unité d'origine des races comme contraire à la science et à la raison, a formulé une nouvelle doctrine d'après laquelle Dieu aurait créé, non point un couple unique, mais plusieurs couples d'êtres différant intérieurement et extérieurement, qu'il aurait placés dans des régions appropriées à leur organisation physique.

Ces polygénistes ajoutent qu'en raison : 1° de la nature de la faune et de la flore du Nouveau-Monde, qui ne peut s'expliquer que par une création spéciale sur les lieux mêmes ; 2° de la certitude de la présence de l'homme sur le sol américain dès l'âge quaternaire ; 3° des différenciations physiques, morales et intellectuelles entre la race américaine et les autres races, les peuples du nouveau continent sont sortis d'une souche qui a pris naissance sur le sol lui-même.

« Il n'est permis qu'à un aveugle, a dit Voltaire, de douter

que les blancs, les nègres, les albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois et les Américains soient des races différentes. Si l'on veut savoir d'où sont venus les Américains, il faut demander alors d'où sont sortis les habitants des terres australes, et l'on a déjà répondu que la providence, qui a mis des hommes dans la Norwège, en a planté aussi en Amérique, comme elle y a planté des arbres, des animaux et fait croître de l'herbe. »

L'abbé Brasseur de Bourbourg, dans son *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, a dit à son tour : « Nul ne pourra croire que l'ocelot et le jaguar, qui font entendre leurs rugissements depuis le rio Gila jusqu'au delà de l'Amazone, y soient venus à la nage de l'Afrique ou que des hommes les y aient transportés avec eux de pays où absolument rien ne prouve qu'ils aient jamais existé. Si donc nous sommes forcés d'admettre une création spéciale pour les mammifères, pourquoi l'homme formerait-il une exception à la règle générale ? »

Saint Augustin ne va pas si loin. Toutefois, dans son livre *de Civitate Dei* (l. XVI, ch. VII), il admet que Dieu, après le déluge, a pu créer de nouvelles races animales pour en peupler les régions auxquelles elles devaient convenir par leur nature et leur constitution physique.

Les monogénistes, c'est-à-dire les partisans de l'unité d'origine des races humaines, ne tenant pas à leur tour suffisamment compte des différences physiques radicales des races, invoquent en faveur de leur opinion, en dehors des traditions bibliques, l'affinité de ces races fécondes entre elles et, pour expliquer le peuplement de l'univers, placent le berceau des animaux, des végétaux et de l'homme dans les régions circumpolaires, d'où par des migrations ils se sont répandus en Asie, en Europe, en Amérique.

Nous ne discuterons pas ces deux théories, parce que cela nous entraînerait en dehors de notre sujet. Nous dirons seulement que nous ne partageons pas l'opinion des polygénistes

américains, parce que, même en admettant avec saint Augustin que Dieu ait pu créer après le déluge des plantes et des animaux spécialement pour le Nouveau-Monde, cette création ne prouve pas que la race américaine soit différente des trois races principales, que l'anatomie montre le contraire, et que la certitude de l'existence de l'homme à l'époque quaternaire sur le sol américain est loin d'être reconnue par la science.

Il y a quarante ans, quoiqu'on eût découvert en Amérique un grand nombre d'animaux et de plantes fossiles, on n'avait constaté encore aucun vestige de l'homme à l'époque du mammouth ou de l'âge du renne. Un célèbre paléontologiste Danois, le Dr Lund, écrivait même à cette époque qu'il ne croyait pas possible que l'homme ait pu vivre en même temps que les formidables bêtes de proie qui caractérisent cette faune éteinte. — En 1844, ce même savant, ayant trouvé dans la caverne de Somiduro, province de Minas-Geraez (Brésil), les ossements humains de trente individus de différents âges, adressait à l'Académie royale des sciences de Copenhague un mémoire contenant le passage suivant : « Ces individus portent les traits « distinctifs de la race américaine ; ils ont la face pyramidale fortement prononcée, ce qui constitue le trait que la race américaine et la mongolienne ont de commun : ils ont ensuite le « front très bas et étroit, qui est le trait le plus constant par lequel « la race américaine se distingue de la mongole. Le peu d'élévation du front diminue chez quelques individus à un degré « très marqué, sans que la forme permette d'en attribuer la cause « à un aplatissement artificiel..... Ces crânes fossiles diffèrent de « toutes les races d'hommes vivants, par un seul trait qui est la « forme des dents. Les dents incisives de tous ces individus, jeunes comme vieux, au lieu de se terminer par un bord aigu et « tranchant placé de travers, formaient une surface ovale dont « l'axe de la longueur est parallèle au même axe de la cavité « de la bouche. Quoiqu'il n'y ait pas de doute que cette forme « particulière des dents ne soit produite par le frottement, nul « exemple d'une pareille conformité ne m'est connu dans aucune

« des races existantes. Les tribus sauvages du Brésil que j'ai « vues se distinguent toutes par des dents régulières et bien fai- « tes, d'une forme ordinaire et d'une grandeur moyenne. Ces crâ- « nes étaient associés, dans cette même caverne, à des restes « d'espèces animales, en particulier à des ossements de mam- « mifères, parmi lesquels un cheval, que les géologues et les « paléontologistes rapportent à l'époque quaternaire..... »

« 1° L'habitation de l'Amérique méridionale par l'homme « s'étend très loin dans le temps historique, probablement au « delà de celui-ci jusqu'au temps géologique, puisque plusieurs « espèces d'animaux semblent avoir disparu des rangs actuels « de la création depuis l'apparition de l'homme dans cet hé- « misphère ; 2° la race d'hommes qui a vécu dans cette partie « du monde, dans son antiquité la plus reculée était, quant à « son type général, la même qui l'habitait au temps de sa dé- « couverte par les Européens. »

Tel est l'argument principal sur lequel s'appuient les poly- génistes. Or, si nous comparons l'homme fossile du Dr Lund avec l'indien au temps de la conquête nous voyons que, lui ressemblant comme type général, il n'en diffère que par la tête pyramidale, le front déprimé en arrière et la forme des dents. Une remarque importante du savant paléontologiste, c'est que ces derniers caractères n'existaient pas dans quelques-uns des crânes trouvés. Ainsi donc, ou, à cette époque quaternaire, il y avait deux races, l'une brachycéphale, l'autre réunissant la dolychocéphalie à l'hypsisténocéphalie, ou bien l'une de ces races n'obtenait ces caractères extraordinaires que par des procédés artificiels. D'autre part, si nous consultons l'histoire de ces peu- ples, nous trouvons qu'un certain nombre d'entre eux avaient l'habitude de déformer le crâne de leurs nouveaux-nés, et que cet usage leur avait été apporté de l'Asie centrale où il était très répandu. « Je suis convaincu, a dit Don Francisco de Moreno dans son *Estudio del hombre Sud Americano*, que la crâniologie, aidée de l'archéologie, nous apprendra que la race qui a apporté la civilisation dans toute l'Amérique sans exception, est celle

que nous connaissons sous le nom de Caraïbe et qu'à elle appartiennent les crânes déformés macrocéphales, que l'on découvre depuis l'île de *Los Sacrificios*, dans le golfe du Mexique, jusqu'en Patagonie, de même que ceux que l'on a retirés des nécropoles de Bolivie. »

Un voyageur français, M. Charles Mano, a retrouvé récemment des crânes semblables dans un grand nombre de localités de l'Amérique méridionale, habitées autrefois par les Caraïbes et les Aymaras, telles que Tiaguanaco, Ayacucho, Xamapeyta, Tchumbela, etc., et non plus dans des cavernes, mais dans des tombeaux. Ce n'est pas tout, il a reconnu le même type chez des tribus telles que les Paiguas, les Quiniquinoas, les Potoreros et autres fragments de tribus qui vivent sur les bords des lagunes du haut Paraguay et qui ont conservé jusqu'à ce jour l'habitude de déformer le crâne des nouveaux-nés comme certaines peuplades de l'Amérique septentrionale. M. d'Orbigny a extrait lui-même un grand nombre de crânes déprimés de tombeaux qu'il a fouillés dans les îles de Titicaca, dans les provinces de Munécas, de Carangas et dans les vallées de Tacna. Il a remarqué aussi que, dans ces mêmes tombeaux, à côté de têtes déprimées, d'autres ne l'étaient pas ; d'où il infère que cet aplatissement n'était pas normal, qu'il ne caractérisait pas la nature, mais tenait évidemment à une opération mécanique. « Cette première observation, dit-il, que la coutume n'était pas générale, nous a fait reconnaître que les têtes chez lesquelles l'aplatissement était le plus extraordinaire, appartenaient toutes à des hommes, tandis que les corps dont l'état de conservation permettait de distinguer des corps de femme, avaient la tête dans l'état normal [1]. »

1. Il y a quelques années, M. Santiago Wilson a découvert sur plusieurs points de la côte de l'Equateur, à une certaine distance dans la mer, des objets antiques en terre, en or, argent et cuivre, tous parfaitement travaillés. Ces objets étaient enterrés dans une couche de terre recouverte d'une autre couche de dépôts marins de plus de 6 pieds d'épaisseur. La composition géologique de la terre a permis de reconnaître qu'elle était aussi ancienne que le stratum primitif de l'Europe et semblable à celui de Guyaquil, dans lequel on a rencontré des os de mastodonte, d'où l'on a conclu que l'antique

Quant à la forme des dents qui a tant frappé le Dr Lund, voici un passage d'un ouvrage publié, il y a peu de temps, par José Torribio Medina et intitulé les *Aborigènes* du Chili, qui en donne une explication très vraisemblable : « Nous avons trouvé, dit-il, page 216, dans les anciens cimetières indigènes la preuve palpable et indiscutable que, dans le système chilien, l'alimentation végétale dominait entièrement. Il suffit, en effet, d'examiner n'importe quel crâne, pour remarquer que la conservation générale des dents est parfaite et qu'elles présentent toutes une surface ovale; quelques-unes se montrent usées jusqu'à leur base par suite de l'habitude qu'avaient ces peuples de mâcher le maïs pour fabriquer la chicha. »

Dans l'Amérique septentrionale, on a cru également, en 1855, avoir trouvé l'homme fossile à la Nouvelle-Orléans, en faisant des excavations pour placer des conduits de gaz. Au-dessous de quatre couches différentes couvrant la couche végétale, gisait, à côté de restes de cyprès gigantesques et de fragments de charbon végétal, un crâne humain, en parfaite conservation, présentant exactement le même type que celui de la race indienne actuelle. Des savants ont étudié ces couches de terrain et ont déclaré qu'elles remontaient à 15,000 ans, que, par conséquent, le type des Peaux-Rouges existait déjà à cette époque. Malheureusement pour l'antiquité du crâne, tous les paléontologistes n'ont pas été de ce même avis. M. Burmenster, dont le nom fait autorité dans ces questions, a affirmé que tous les ossements humains découverts en connexion avec des animaux fossiles ou dans des terrains très anciens qui lui ont été soumis, ne différaient en rien des restes d'ossements des indigènes au temps de la conquête, qu'ils

surface de la terre sur laquelle ont été laissés ces bijoux, était habitée par des êtres humains très civilisés, contemporains de l'âge de pierre de l'Europe occidentale. On a remarqué aussi que la plupart de ces objets ressemblaient à d'autres de la même sorte, trouvés dans des tombeaux de l'intérieur du pays, et l'on a fini par admettre que ce stratum primitif avait été submergé à une époque moins reculée, par suite d'un de ces cataclysmes sous-marins, si fréquents sur cette côte et que la mer avait gagné peu à peu en s'avançant dans les terres.

appartenaient à l'époque des alluvions modernes, et qu'il était impossible d'admettre la conservation du type pendant une période aussi longue que celle qu'on lui prêtait.

Ainsi tombe d'elle-même la prétendue certitude de la présence, sur le sol américain, de l'homme fossile, souche de la race américaine. L'histoire et la statistique sont, du reste, là pour démontrer que cette supposition est erronée. Quand les Espagnols ont envahi le Nouveau-Monde, la population n'y dépassait pas quinze à vingt millions d'habitants, ainsi que le constatent les dénombrements officiels ordonnés après la conquête par les rois d'Espagne. Or, ce chiffre de quinze à vingt millions qui doit se rapprocher de la vérité si l'on songe à la faible résistance qu'ont rencontrée les conquistadores et la difficulté qu'ils ont éprouvée pour pourvoir à la subsistance de leur petite armée, n'est-il pas de nature à faire réfléchir les partisans de la race américaine autochtone ? On aura beau objecter que le continent américain a été, à diverses reprises, bouleversé par des commotions naturelles qui ont fait périr un grand nombre d'hommes, que les guerres continuelles de ces peuples, leur esprit de férocité, leur imprévoyance, les pestes, les épidémies causées par le climat, et une foule d'autres causes, ont contribué à arrêter le développement de la population. Jamais on ne parviendra à expliquer comment, dans ce pays si admirablement doté par la providence, après 200,000 ans d'existence, ces peuples ne se soient pas multipliés davantage, surtout avec la demi-civilisation dont ils ont joui pendant un certain temps, lorsque la population d'une autre nation voisine à laquelle ils se relient par tant de traits, a pu atteindre le chiffre de 3 à 400,000,000 d'habitants.

Nous allons démontrer maintenant que la race américaine, loin de différer des autres races par les caractères physiologiques, comme le prétend l'école autochtone, ne présente anatomiquement aucuns caractères déterminatifs spéciaux, tandis que l'on retrouve chez tous ces peuples les caractères inhérents

à la race jaune, mélangés chez quelques-uns avec ceux de la race blanche [1].

Commençons par la couleur de la peau, que plusieurs auteurs ont décrite comme uniformément cuivrée.

« Tous les Indiens, a dit Ulloa, sont d'une couleur rougeâtre, qui, par l'action du soleil et du vent, se modifie plus ou moins. Lorsqu'on a vu un Indien, on les a tous vus et on peut dire qu'ils ont la même teinte et la même conformation. »

Cette opinion, qui a été partagée par Buffon, Home, Robertson, Pedro-Cieza de Léon et un grand nombre d'autres écrivains, est loin d'être fondée. Dans l'Amérique septentrionale, la teinte de la peau est, en général, cuivrée et présente diverses nuances, mais on y rencontre également des peuples à la peau plutôt jaune ou couleur chocolat, ou bronzé noirâtre, et même d'un blanc laiteux comme les Koloshes. D'Orbigny, d'un autre côté, dans « l'homme américain », soutient que, dans toute l'Amérique méridionale, il n'a jamais vu un seul Américain cuivré, que les deux teintes des peuples de cette partie du nouveau continent sont le brun olivâtre et le jaune avec toutes les nuances intermédiaires, le jaune dominant chez les peuples orientaux, tandis que le brun prévaut chez les peuples de l'Occident et du Centre. Les Péruviens, les Pampéens, les Araucaniens, les Chiquitéens, sont bruns olivâtres, tandis que les Brasilio Guaraniens ont une peau de teinte jaunâtre mélangée de rouge très pâle ou de brun. Les Yuracarès, les Mocetenos et les Tacanos ont le teint légèrement basané et presque blanc. La couleur de la peau des peuples du Nouveau-Monde, loin donc d'être uniforme et cuivrée, comme on le prétend, varie du cuivré au jaunâtre, avec toutes les nuances intermédiaires. Reste à chercher d'où vient cette teinte propre aux Américains.

« L'homme noir en Afrique, a dit Buffon, jaune en Asie,

1. « La crâniologie, a dit Brinton, n'a pas trouvé dans le Nouveau-Monde de crânes différant de ceux de l'ancien continent et l'anatomie ne montre aucun caractère physiologique propre à l'Indien, qui puisse faire croire à son type originel. »

blanc en Europe, rouge en Amérique, n'est toujours que le même animal recevant la teinte du climat où il se trouve. » — « Il n'est pas douteux, a dit un autre physiologiste, que les différences de santé, d'accroissement, d'exposition à l'air, n'aient un effet certain sur l'individu, et, pour peu que les mêmes causes se répètent sur une série de générations, on sera convaincu que les milieux transforment les races ; mais examine-t-on, non plus les individus, mais la race elle-même, l'illusion s'évanouit. Aucune de ces modifications individuelles sur la peau, sur les cheveux, sur le crâne, compression exercée à la surface, sur les proportions ne se transmet en quantité quelconque. »

En effet, le climat ne change pas la race, mais modifie la teinte de sa peau qui varie suivant la race, l'altitude, la latitude, la nature des lieux et de l'atmosphère. Ainsi, les blancs ou les nègres en Amérique ne deviennent jamais cuivrés comme les Indiens, à moins de se mélanger avec eux ; tandis que la race jaune prend après peu de temps la teinte cuivrée, bistrée ou brun olivâtre. Ce fait, qu'il est facile d'observer, résulte de ce que la couche pigmentaire ou matière colorante finement granulée qui donne naissance à la couleur de la peau est sinon différente chez les trois races principales, du moins susceptible de s'altérer diversement par suite des influences climatériques.

Pourquoi la teinte cuivrée domine-t-elle dans l'Amérique septentrionale et est-elle à peu près inconnue dans l'Amérique méridionale où le jaune et le brun olivâtre l'emportent, le jaune chez les peuples orientaux, le brun olivâtre chez les peuples occidentaux et du centre ?

Pourquoi les Quitchuas et les Aymaras qui présentent des caractères physiques identiques à ceux de l'Amérique centrale et du Mexique, sont-ils de couleur brun olivâtre, pendant que ces derniers sont cuivrés ? Pourquoi, dans le même lieu ou à des distances peu éloignées, les mêmes tribus offrent-elles des nuances diverses de peau ? Ainsi, dans la péninsule yucatèque, « on trouve encore, dit l'abbé Brasseur, des indigènes à peau

rouge, gens robustes et trapus, aux pommettes fortement saillantes, au nez épaté et, à côté d'eux, des types bronze noirci et souvent d'un blanc mat, au nez aquilin, aux yeux horizontaux et avec les autres traits assez fins. » Autant de questions qui sont loin d'être résolues.

Les uns sont d'avis que la latitude, l'altitude, la chaleur ont une influence directe sur la teinte. D'autres, comme d'Orbigny, soutiennent que ce n'est qu'une question d'hygrométrie. « Les nations les plus foncées, dit-il, se trouvent dans la zone tropicale comme dans les régions plus méridionales. D'un autre côté, les plus claires sont dans les régions chaudes. Les Fuégiens, les habitants les plus rapprochés du pôle austral, sont moins foncés que les Péruviens. La latitude n'exerce donc aucune influence sur la coloration pâle ou intense de la même teinte chez les peuples américains. L'altitude ne produit pas également d'effet sensible sur la teinte, tandis que le plus ou moins d'humidité d'une région a une influence directe sur l'intensité de la teinte des peuples qui l'habitent. La race ando-péruvienne en est une preuve évidente, de même que les Araucaniens, les Fuégiens et les Brasilio-Guaraniens [1]. » D'autre part, des physiologistes croient que les poussières alcalines dont l'atmosphère sèche de certaines régions de l'Amérique serait imprégnée, sont une des causes de la teinte rouge ou cuivrée des habitants.

Il y a là un vaste champ d'études, et, en attendant que la science se soit prononcée, nous dirons que la couleur de la peau n'est pas un caractère déterminatif suffisant pour classifier la race américaine et en faire une race à part. Nous ajouterons que les couleurs cuivrée, brun olivâtre ou jaune, qui la distinguent, ne sont que des nuances de la couleur jaune ou jaune blanche, produites par les influences climatériques.

1. Gumilla assure que les habitants de l'ancienne Guyane espagnole qui habitent dans les forêts sont presque blancs, que ceux qui demeurent dans les champs sont basanés et que ceux qui fréquentent les plages des fleuves et des rivières sont d'une couleur brune très foncée, tirant sur le noir.

Ce qui distingue, par exemple, la race américaine, c'est la contexture de la peau qui ne présente jamais cette légère villosité de celle des habitants de l'ancien monde; elle est lisse, polie, brillante même, aussi douce que du satin. Un autre trait distinctif, c'est son odeur *sui generis*, se rapprochant de celle du Chinois et du Tartare.

La classification de la race américaine par la crâniologie nous paraît tout aussi difficile que par la couleur de la peau. A toutes les époques, on a trouvé, sur ce continent, des hommes au crâne brachycéphale, vivant au milieu d'hommes au crâne dolychocéphale ou mésaticéphale. « Nous ne doutons pas, dit d'Orbigny, que, sur quelques milliers de crânes d'une race quelconque dans l'ancien comme dans le nouveau continent, l'on ne trouve des têtes que leurs caractères rapportent à toutes les autres, celles des nègres exceptées : on sentira alors l'extrême difficulté de donner quelque chose de positif sur ce point. »

Cependant les plus célèbres physiologistes [1], tels que Lawrence, Blumenback, le Dr Lund, Broca, M. de Quatrefages, ont reconnu que le crâne américain, en général, se rapprochait beaucoup du crâne mongol et du crâne usbeck (ancien Oueïgour) par la forme pyramidale fortement prononcée de la tête et par l'étroiture et la convexité du front. Cette forme naturelle dans le principe a dû être exagérée par l'habitude qu'avaient quelques-uns de ces peuples de déformer le crâne des nouveaux-nés par des moyens artificiels. Parmi ces peuples, nous citerons ceux qui appartenaient au groupe Colhuaque ou Maya, les Colhuaques, Yucatèques, Guatémaliens, Nicaraguayens, Honduréniens, Costaricains, Aymaras, Caraïbes [2], tandis que

1. Suivant Morton, il n'y a qu'un seul type de crâne américain à forme arrondie. La portion occipitale est aplatie dans la direction d'en haut et le diamètre transversal, mesuré entre les os pariétaux, est considérablement large, excédant souvent la ligne longitudinale; le front est bas, incliné vers l'arrière et rarement arqué, caractère considéré par Humbold, Lund et d'autres naturalistes comme spécial à la race américaine.

2. Les Natchez, d'après un grand nombre d'historiens, aplatissaient la tête de leurs enfants. Certaines tribus de Guaranis observaient également cette coutume, ainsi que l'indiquent les peintures mexicaines.

Dans le Yucatan, cinq ou six jours après la naissance de l'enfant, sa tête était mise

les Mexicains et tous ceux du groupe Nahualt avaient le crâne normal. C'était une des principales distinctions entre les deux groupes.

« Pour ma part, a dit Hutchinson (Two years in Peru, t. II, p. 397), je ferai remarquer simplement, en me basant sur mes propres observations, que le type brachycéphale prévalait chez les tribus indigènes dans les régions de la côte du Nord et du Sud de l'Amérique, depuis Nootka Sound jusqu'à la côte de la Patagonie. Quant au type dolychocéphale, je partage l'opinion du Dr Wilson, qu'il a dû dominer le type brachycéphale dans la région orientale de l'Amérique, depuis le Canada jusqu'à la Terre de Feu. Blake et d'autres auteurs qui ont traité cette question, sont d'avis qu'on trouve non-seulement deux formes de crânes dans les antiques cimetières, l'une arrondie, l'autre allongée; mais qu'aujourd'hui même on rencontre deux types distincts de crânes chez les populations américaines. »

Cette coutume s'est conservée, en effet, chez un certain nombre de tribus des deux Amériques. Les Chaktaws sont désignés,

entre deux planchettes. (Landa, § xxx.) Les Indiens du Guatémala aplatissaient et allongeaient la tête des nouveaux-nés au moyen de planchettes et de bandelettes (Fuentès, *Palacios*, p. 106). Au Nicaragua, on aplatissait la tête des enfants pour leur donner plus de noblesse et pour qu'ils pussent mieux porter les fardeaux (Squiers, *Nicaragua*, p. 345).

Les Panchees donnaient, au moyen de planchettes, une forme pyramidale à la tête de leurs enfants (Joaq. Accosta, p. 24). Les Ayamas et les Nataguamas mettaient la tête du nouveau-né entre deux planchettes pour l'allonger. Cette habitude avait pour objet d'augmenter la férocité de la physionomie (Piedrahita, l. I, ch. 11). Quand un Caraque venait au monde, on mettait sa tête entre deux planchettes, de telle sorte qu'à quatre ou cinq ans, la tête était longue et aplatie. Ils disaient que cette coutume donnait de la force, de l'intelligence et facilitait les travaux. (Ciéza, ch. L.) Les têtes de Collas étaient longues et plates (Ciéza, ch. c). Meyer cite un décret d'un synode de Lima défendant l'aplatissement des têtes.

Les Apichèques de la côte déformaient les têtes de leurs enfants en les comprimant au moyen de planchettes (*Garcilazo*, liv. IX, p. 312). Rochefort (*Histoire des Antilles*, p. 326) raconte que les Caraïbes des Antilles déformaient la tête de leurs enfants.

Les Indiens du Maranam aplatissaient la tête de leurs enfants (*Cosmografia Brazilea*, ch. iv, p. 326). Les Indiens de la Colombie aplatissaient la tête de leurs enfants au moyen de tablettes (John Scanter, *Zool. Journal*, 1826, p. 304).

Au Chili, cette coutume existait chez les Araucaniens, d'après M. Torribio Medina.

d'après M. Bartram (t. II, p. 416), par les blancs qui font la traite, sous les noms de têtes plates ». « Tous les hommes ont, dit-il, les parties antérieure et postérieure de la tête comprimées de bonne heure par le procédé suivant : aussitôt que l'enfant est né, il est mis dans un berceau creusé dans du bois ; il reste couché sur le dos, la tête prise dans une cavité ayant la forme d'un moule à brique. Sur le front repose un petit sac de sable de telle sorte que la tête prend peu à peu la forme du moule. »

M. Charles Mano, ainsi que nous l'avons dit plus haut, a trouvé dans l'Amérique méridionale plusieurs tribus chez lesquelles s'est perpétuée cette déformation qui consiste, en général, à exercer une pression d'avant en arrière et circulairement, ce qui repousse la masse du cerveau et donne une grande largeur aux parties postérieures, au détriment des parties antérieures. Les pariétaux forment ainsi des mamelons remarquables, tandis que le front devient presque horizontal au-dessus des arcades sourcilières. Les bas-reliefs du grand monument de Palenqué représentent le profil du visage de quelques personnages à la tête aplatie. Chez quelques-uns, une courbe, décrite depuis le haut du front jusqu'à l'extrémité du nez, équivaut presque à un quart de cercle. Ce type étrange a disparu ou, du moins, est devenu très rare au Yucatan. Nous avons vu, toutefois, quelques têtes d'Indiens très allongées avec le front déprimé au Guatémala et au Nicaragua.

Si l'on recherche l'origine de cette coutume bizarre, on trouve qu'elle a pris naissance en Asie. Hippocrate rapporte qu'aucun peuple n'avait la tête de forme plus allongée qu'une nation établie près du Pont-Euxin. Les habitants mettaient leur gloire à avoir la figure la plus longue possible et, à cet effet, ils pétrissaient dans leurs mains le crâne de leurs enfants nouveaux-nés, et le comprimaient ensuite avec des liens et des bandelettes, de manière à le contraindre et à le développer dans la forme qu'ils désiraient lui donner.

Quelques tribus indiennes près d'Ava sont décrites, dans le *Périple*, comme ayant la tête allongée depuis le front jusqu'au

menton et se projetant en avant comme celle des chevaux. Les Cappadociens et les habitants de la mer Caspienne, suivant d'autres auteurs, étaient aussi macrocéphales.

Hiuen-Tsang, dans la relation de son voyage au VII[e] siècle, raconte qu'à Kachgar et dans d'autres lieux de l'Asie centrale, quand un enfant venait au monde, on lui aplatissait la tête en la comprimant avec des planchettes.

Chez les anciens Turcs, la mère, après l'accouchement, indiquait la forme qu'elle voulait qu'on donnât au crâne de l'enfant. Le but de cette déformation est difficile à comprendre. Les uns croient [1] que c'était une question d'esthétique, d'autres prétendent que ces peuples pensaient augmenter ainsi les facultés intellectuelles [2]. Enfin, il y en a qui y rattachent une question religieuse. Ne serait-ce pas simplement afin de faire ressortir le nez et de différer ainsi le plus possible des races mongoles que les races aryennes devaient considérer comme inférieures [3]. Quoi qu'il en soit, on voit, d'après ce que nous avons dit, que la crâniologie, pas plus que la couleur de la peau, ne font ressortir des caractères suffisants pour classifier la race américaine en dehors des autres races.

Passant de la forme du crâne à la face des peuples du Nouveau-Monde, on constate que loin d'être uniforme dans ses contours, qu'en général, elle est circulaire et même s'éloignant de l'ovale plus que chez toute autre race, excepté la race ouralo-altaïque. Cependant, quelquefois elle est elliptique

1. D'après M. Gebbs (*Tribes of Western Washington and North-western Oregon)* chez les tribus de l'Oregon, l'aplatissement de la tête distingue l'homme libre de l'esclave à qui cette déformation est interdite.

2. Nous avons lieu de croire que, dans ce cas, il n'y avait que déplacement de partie, et non altération, et que les facultés intellectuelles devaient en être peu affectées. (D'Orbigny.)

La forme plus ou moins variable du crâne chez les hommes de diverses contrées ne saurait avoir une influence directe sur leurs facultés. Parchasse (*Recherches sur l'encéphale*).

3. Les aryas désignaient les hommes de la race sombre comme les hommes au nez de chèvre ou les hommes sans nez, tandis que le nez est une des beautés que les poètes aryens vantent chez leurs dieux. (*Essais sur la mythologie comparée*, p. 375. Max-Muller.)

comme chez certaines tribus du Mexique et du Yucatan ou chez les Araucaniens, les Péruviens, les Moxéens, les Antiviens, ou bien carrée telle que celle des Pampéens et des Patagons. De même certains peuples ont le visage aplati et d'autres aussi saillant que les Européens.

Le front américain est presque toujours bas, étroit, comprimé latéralement et fuyant. Ce caractère est essentiellement touranien. Vambéry, dans ses *Sketches of Central Asia*, dit que l'Usbeck de Khiva a le front bas, étroit et déprimé.

Le nez américain, très variable, appartient tantôt au type mongol, tantôt au type aryen. Il est quelquefois court, légèrement épaté, ou très court, très épaté; d'autres fois droit, aquilin, long, saillant, recourbé à son extrémité.

Les peuples qui ont joué le plus grand rôle, tels que les Mexicains, Yucatèques, Centro-Américains, Quitchuas, Aymaras, Caraïbes, sont remarquables par la forme de leur nez aquilin et recourbé. On sent le mélange de la race caucasienne avec la race mongole.

« Dans le Yucatan, le Mexique et le Centre Amérique, dit l'abbé Brasseur de Bourbourg, le caractère général de la source la plus antique offre des traits nombreux de ressemblance avec les races de la Palestine et de l'Egypte ancienne. On y retrouve le profil juif et algérien, exactement semblable aux types que l'on voit sur les monuments de Palenqué et de Thèbes. On reconnaît là évidemment les immigrations qui sont venues se greffer sur le tronc primitif. »

Les yeux sont petits et noirs ou gris, enfoncés, très perçants, tantôt horizontaux comme parmi certaines tribus de l'Amérique du Nord et la plupart des peuples du Mexique de l'Amérique centrale, les Ando-Péruviens, les Moxéens, les Patagons et les Puelches. D'autres fois, ils sont obliques et bridés à l'angle externe comme chez les Esquimaux, quelques tribus indiennes de l'Amérique du Nord, du Mexique et de l'Amérique centrale, les Chiquetéens, les Guaranis qui ont conservé davantage le type mongol. Une chose remarquable, c'est que

chez les Mexicains, Centro-Américains, Quitchuas, Aymaras, la cornée est presque toujours jaunâtre, caractère des peuples avoisinant la mer Caspienne.

Les pommettes des peuples de l'Amérique sont presque toujours saillantes, plus ou moins, suivant l'âge. Ce caractère a été emprunté à la race mongole.

La bouche, très grande chez les uns, avec des lèvres grosses, charnues, saillantes, est chez les autres assez développée, ou bien moyenne avec des lèvres plus ou moins minces, comme chez les Mexicains, Centro-Américains et Péruviens. Quelquefois la mâchoire, est recouverte de plis verticaux de la peau qui donnent à la face un air d'astucieuse sauvagerie. Les dents sont belles, bien rangées, presque verticales et persistantes. Certains peuples, appartenant au groupe Maya, d'après Landa, § XXXI, avaient l'habitude de scier leurs dents.

Le menton est mongol, peu accusé, court et rond. Les oreilles, presque toujours grandes, se détachent très sensiblement de la tête, caractère physique des peuples de l'Asie centrale. Certains peuples du Pérou les allongeaient le plus possible.

La race américaine se rattache à la race jaune par le système pileux. Les cheveux noirs, gros, épais, lisses, droits, blanchissant difficilement, tombant rarement, sont remarquables par leur coupe transversale qui, vue au microscope, dessine une section ronde, tandis que, chez l'Européen, cette section est une ellipse et, chez le nègre, une ellipse allongée. Ce trait, presque suffisant pour relier la race américaine à la race mongole, a été mis au jour par Pruner bey.

La race américaine, comme la race mongole, se distingue également par la rareté de la barbe et du poil sur le corps. La barbe, quand elle existe, est constamment droite ou non frisée, noire, pousse tard et couvre plus particulièrement les côtés de la lèvre supérieure et le milieu du menton; encore se réduit-elle, le plus souvent, à quelques poils rares. Les tribus ou individus ayant de la barbe sont des exceptions à la règle générale. Une chose curieuse au point de vue du mélange des races,

c'est que l'on a déjà remarqué que le métis du Russe et du Bouriate a invariablement les cheveux de ce dernier.

Les sourcils sont étroits, arqués et noirs.

Les formes du corps se ressemblent chez presque tous les peuples du nouveau continent; en général, la tête, comparée au reste du corps, est plutôt grosse que petite, caractère des deux races mongole et touranienne. Le tronc est large, robuste; la poitrine bombée et bien développée; les hanches peu saillantes; les membres courts, mais replets, pourvus de muscles saillants; les extrémités supérieures souvent trop fortes; les mains petites; les extrémités inférieures bien proportionnées; les membres mal attachés, cuisses et jambes replètes; pieds petits, mais larges. Le dedans des mains et le dessous des pieds blancs. Les femmes sont robustes, ont de larges épaules, la poitrine effacée, la gorge bien proportionnée et le bassin large.

En résumé, nous dirons avec le Dr Topinard (*Anthropologie*, p. 46), que la race américaine se rapproche, dans son ensemble, du type des races jaunes par différents caractères de premier ordre, tels que la face et le nez souvent aplati, la couleur de la peau, la nature des cheveux, le peu de développement et la rudesse des cheveux, enfin l'aplatissement de l'occiput qui se rencontre également chez quelques peuples de l'Afrique. Mais elle présente en même temps des différences notables, comme la prééminence du nez convexe et relativement fin, l'élévation de la taille, le peu de développement de sa cavité et la faiblesse de son prognathisme. Ces caractères sont ceux des races croisées. Un des éléments était franchement asiatique et l'autre tout à fait spécial et particulier. Cette description peut s'appliquer aussi bien aux indigènes de l'Amérique du Nord qu'aux sous-types Péruvien, Tolteque, Araucanien.

La race américaine est donc une race mixte que nous nommerons mongolo-touranienne; sur le tronc primitif, essentiellement mongol, est venue se greffer une immigration aryo-touranienne.

PEUPLEMENT DU NOUVEAU-MONDE

Reste à examiner comment les premiers habitants de race mongole ont pu pénétrer dans le nouveau continent.

Il est admis par la science que les deux continents étaient autrefois reliés entre eux par un isthme qui a été détruit, à la fin du pliocène, par des bouleversements de la nature et l'envahissement de la mer. D'après la disposition volcanique des lieux, on est porté à croire que non-seulement il se fit une séparation des continents au détroit de Behring, mais que l'espace entier depuis les îles en croissant jusqu'à cette petite ouverture, a été jadis occupé par la terre et que la force de l'élément aqueux, mis en action par celui du feu dans les siècles les plus reculés, a bouleversé et abîmé cette étendue en laissant des fragments d'îles comme souvenir de ce grand événement. L'aspect des côtes parallèles, surtout depuis la pointe des Kouriles jusqu'au cap Tchou-katska, indique un récent travail de la nature que l'on peut suivre encore aujourd'hui. On voit que, par l'effet des marées, le détroit s'élargit, quoique lentement, car la distance entre les deux terres est réellement, jusqu'à présent, peu considérable.

D'après le capitaine Cook et Steller, elle serait de 8 lieues marines, d'autres disent cinquante milles. La profondeur de la mer, dans le détroit, ne dépasse pas 60 mètres, de sorte que les baleiniers peuvent y mouiller facilement. En été, les naturels le traversent en canots; en hiver, le passage est fermé par les

glaces. Tout semble indiquer que les communications entre les deux continents ont dû s'établir à une époque qu'il est difficile de déterminer.

Premièrement les habitants de la partie de l'Amérique qui correspond à l'extrémité orientale de l'Asie ressemblent physiquement aux indigènes du Kamtschatka, des Kouriles, aux Koriaks et aux Kamtschadales.

« Feu le Dr Mitchell pense que les peuples septentrionaux de l'Amérique ont la même origine que ceux de la partie septentrionale de l'Asie et que leur race est celle des Tartares. Il fonde son opinion sur la ressemblance de physionomie chez les Indiens et les Tartares de l'Asie, la similitude du langage, l'existence de coutumes et d'usages communs aux deux peuples [1]. »

En second lieu, on retrouve chez les peuples des deux continents les mêmes mœurs et les mêmes usages privés. Tous se tatouent et ont l'habitude pour orner leur visage de se faire des trous dans les joues, d'y mettre des pierres de différentes couleurs ou des morceaux d'ivoire, de s'attacher aux narines ou aux lèvres des pendants assez longs. Ils se nourrissent, les uns comme les autres, de poissons, de bêtes marines et d'herbes qu'ils apprêtent de la même manière. Ils se servent du même instrument de bois pour allumer le feu. Leurs haches ont une forme pareille; ils sont vêtus de même et teignent leurs vêtements et leurs corps avec de l'écorce d'aune; ils vont généralement la tête découverte, le sommet rasé et les cheveux attachés avec un nœud en forme de châtaigne. Ils émigrent par tribus, enlèvent le crâne de leurs ennemis, se suivent en file, fabriquent des canots d'écorce de bouleau et des pagaies larges et à deux bouts. Ils ensevelissent avec leurs morts les objets les plus précieux qui leur ont appartenu. Enfin, ils placent les corps sous de grands tertres en terre ou sous des amas de pierres. De plus, leurs langues ont de nombreuses affinités et ils peuvent même se comprendre entre eux.

1. *Antiquités mexicaines.*

Ainsi tout permet de supposer que les peuples des deux côtés du détroit de Behring ont une origine commune. Mais ce n'est pas tout; si l'on jette un coup d'œil sur la carte, on verra que, de l'île de Yézo, rien n'est plus facile, en profitant du courant japonais Kuaro Suewo et en longeant les îles Kouriles, que de gagner le Kamtschatka et les îles Aléoutiennes, celles du Renard, enfin la pointe d'Alaska sans perdre la terre de vue plus de quarante-huit heures. Un de nos illustres et savants anthropologistes, M. de Quatrefages [1], écrivait, il y a quelque temps : « Depuis longtemps et à plusieurs reprises, dans mes cours au Museum et dans diverses publications, j'ai cherché à montrer que les populations de l'extrême Orient connaissaient et fréquentaient, avant les Européens, certains points des côtes occidentales de l'Amérique du Nord, et que ce fait était en particulier difficile à nier à propos des contrées répondant à peu près à la Nouvelle-Californie et à l'Orégon. Au nombre des arguments les plus sérieux à invoquer à l'appui de cette opinion, j'ai toujours placé quelques-unes des particularités géographiques et anthropologiques consignées dans le récit d'un voyage accompli par Moncatch Apé, Américain peau-rouge de la tribu des Yasoux-Nax vivant sur la rive gauche du Mississipi, récit recueilli de la bouche de cet indigène par un colon français, le Page du Pratz, qui l'a publié dans un ouvrage intitulé *Histoire de la Louisiane*. Des renseignements fournis par le voyageur peau-rouge, il résulte que, dès les premières années du XVIIIe siècle, « des hommes blancs barbus se servant d'armes à feu, mais « qui ne peuvent être des Européens, se rendaient annuellement « dans le voisinage de l'embouchure de la Columbia pour s'approvisionner de bois de teinture et, par la même occasion, enlever quelques esclaves ».

La description que donne Moncatch Apé des pays qu'il a traversés indique clairement qu'après avoir remonté le Missouri il franchit les montagnes Rocheuses, descendit jus-

1. *Les voyages de Moncatch Apé*, annotés par M. A. de Quatrefages.

qu'à l'océan Pacifique, un grand fleuve qu'il nomme la belle rivière et qui ne peut être que la Columbia, enfin reconnut la presqu'île d'Alaska.

Rien de plus intéressant que son récit de la rencontre des hommes blancs barbus [1] : « Mais si l'on vit bien dans ce « pays, il faut toujours y être sur ses gardes contre les hommes « barbus qui font tout ce qu'ils peuvent pour enlever les « jeunes gens, sans doute pour les faire esclaves. On me dit que « ces hommes étaient blancs, qu'ils avaient une barbe longue « et noire qui leur tombait sur la poitrine, qu'ils paraissaient gros « et courts, la tête grosse et couverte d'étoffe, qu'ils étaient tou- « jours habillés, même dans les plus fortes chaleurs; que leurs « habits leur tombaient jusqu'au milieu des jambes qui étaient « couvertes ainsi que les pieds d'étoffe rouge ou jaune; qu'au « reste on ne savait pas de quoi leur habillement était fait, parce « que l'on n'avait jamais pu en tuer aucun, leurs armes faisant « un grand bruit et un grand feu; qu'ils se retiraient cependant « quand ils voyaient plus d'hommes rouges armés qu'ils n'é- « taient, qu'alors ils se mettaient à couvert dans leurs pirogues « (sans doute une barque, Le Page) où ils étaient quelquefois « trente et jamais plus. On ajoute que ces étrangers venaient d'où « le soleil se couche pour chercher sur la côte un bois jaune et « puant et qui teint en beau jaune. Comme je dis que j'avais vu « des armes à feu et que je n'en avais point peur, ces peuples « m'invitèrent à aller avec eux en me disant que ces deux nations « étaient sur le chemin que je devais tenir pour aller au pays « d'où nous sommes sortis. Je leur répondis que mon cœur « trouvait bon que j'allasse avec eux. J'avais faim de voir ces « hommes barbus qui ne devaient ressembler ni aux Français, « ni aux Anglais, ni aux Espagnols que j'avais vus, qui tous se « coupent la barbe et sont différemment vêtus. Lorsque le « temps fut venu, je partis avec les guerriers, et nous marchâ- « mes cinq grandes journées. Nous attendîmes les hommes

1. Ceci se passe au commencement du XVIII[e] siècle.

« barbus pendant dix-sept jours, au bout desquels on les vit « paraître dans deux grandes pirogues, et ils vinrent se placer « entre deux rochers où ils s'occupèrent d'abord à remplir des « vaisseaux de bois pareils à ceux où les Français mettent l'eau « de feu (eau-de-vie). Ce ne fut que le quatrième jour qu'ils al- « lèrent tous à terre couper du bois. On fit contre eux ce que « j'avais conseillé. Cependant on n'en put tuer que onze. Le « reste s'enfuit avec leurs pirogues sur la grande eau. Nous al- « lâmes ensuite examiner les morts qui nous restaient. Ils « étaient plus petits que nous ne sommes et fort blancs. Ils « avaient la tête grosse et le corps assez gros pour la hauteur. « Leurs cheveux n'étaient longs que vers le milieu de la tête. « Ils ne portaient point de chapeau comme nous autres, « mais leur tête est entortillée de beaucoup d'étoffes. Leurs ha- « bits n'étaient ni de laine ni d'écorce (de soie), mais de quel- « que chose de semblable à nos vieilles chemises (sans doute en « coton) très doux et de différentes couleurs. Ce qui couvrait « leurs jambes et leurs pieds était d'une seule pièce. Je voulus « essayer une de ces chaussures, mais mon pied ne put jamais « y entrer. Toutes les nations qui s'étaient assemblées en ce « lieu se partagèrent leurs habillements, leurs barbes et leurs « chevelures. De ces onze qui avaient été tués, deux seulement « avaient des armes à feu, de la poudre et des balles. Quoique « je ne connusse pas alors les fusils aussi bien qu'à présent, je « voulus éprouver ceux-ci, et je trouvai qu'ils ne tuaient point « aussi bien que les nôtres. Ils étaient beacoup moins légers. « La poudre était mêlée de grosse, de moyenne et de fine; « mais la grosse était en plus grande quantité. Je ne pensai « plus ensuite qu'à continuer mon voyage. Je me joignis à ceux « qui habitaient plus avant sur cette île vers le couchant, et nous « marchâmes tous ensemble en suivant à peu près la côte de la « grande eau qui va droit entre le froid et le couchant. Quand « je fus arrivé dans cette nation, je remarquai que les jours « étaient beaucoup plus longs que chez nous et les nuits très « courtes. Les vieillards m'apprirent qu'il était inutile que j'en-

« treprisse d'aller plus loin. Ils me dirent que la côte s'étendait « encore beaucoup entre le froid et le couchant, qu'elle tournait « ensuite tout court au couchant, et qu'enfin elle était coupée « par la grande eau directement du chaud au froid. L'un d'eux « ajouta qu'étant jeune il avait connu un homme très vieux qui « avait vu cette terre avant que la grande eau l'ait mangée, « qui allait bien loin et que, dans le temps que la grande eau « était basse (dans les basses marées), il paraît dans l'eau des « rochers à la place où était cette terre. Tous ensemble me dé- « tournèrent donc d'entreprendre ce voyage, parce qu'ils m'as- « surèrent que le pays était rude et froid, sans gibier et, par « conséquent, sans habitants, et ils me conseillèrent de repren- « dre le chemin de mon pays [1]. »

Cherchons maintenant quels pouvaient être ces hommes blancs et barbus qui venaient sur les côtes du nord-ouest du continent s'approvisionner de bois de campêche. L'endroit dont il est question, où abordèrent les deux pirogues, devait être à 50 ou 60 lieues au nord de l'embouchure de la Columbia. Les habits tombant jusqu'au milieu des jambes, en coton et de différentes couleurs, la coiffure en forme de turban, les bottes d'une seule pièce en étoffe ou en cuir, les armes à feu, lourdes et d'une faible portée, la poudre grossière, la manière de porter les cheveux en nœuds au sommet de la tête ou en queue, la tête assez grosse et le corps assez gros pour la hauteur, tout indique un peuple de race mongole de l'Asie septentrionale, ou chinois, ou japonais, ou coréen, ou des îles de Yézo qui, tous habillés, coiffés à peu près de cette manière, avaient un type analogue et des fusils de cette sorte. Il n'y a que la barbe tombant sur la poitrine et le teint blanc qui peuvent embarrasser sur le pays véritable d'où venaient ces étrangers, et il faut trouver une population réunissant ce double caractère d'un teint blanc, ou tout au moins pouvant être regardé comme tel par un Peau-

1. Cette description convient à la description générale des côtes nord-ouest du continent et à la presqu'île d'Alaska.

Rouge, et d'une barbe bien fournie. Or, parmi les populations de ces régions, trois n'étaient point inférieures aux Européens, au point de vue du système pileux, les Ainos, les habitants des îles Lieoukieou et les Coréens. Les Ainos, refoulés aujourd'hui dans les îles septentrionales de l'Archipel japonais, dans les Kouriles et le Saghalien, ont occupé jadis incontestablement une aire beaucoup plus étendue et en particulier peut-être le Japon, sinon tout entier, du moins une partie, suivant les traditions historiques les plus anciennes de cet Archipel qui montrent Zin-Mou, le fondateur de l'empire, partant de Kiou Siou, l'île la plus occidentale, pour aller combattre et subjuguer les peuples à l'orient de la Chine nommés Mozin, c'est-à-dire hommes velus.

Il n'y a pas plus de deux siècles, d'après les récits des Espagnols, vivait dans les contrées avoisinant le lac Salé un peuple nommé Mozenlec, barbu, agriculteur et pasteur de bisons. Les *Wabi*, réduits aujourd'hui à quelques milliers de pêcheurs répandus sur les côtes des lagunes voisines de la ville de Tehuantepec, racontaient que leurs ancêtres étaient venus par mer du nord-ouest. Ces *Wabi* qui étaient barbus et dont la langue ressemblait à celle des Ainos, étaient probablement des descendants des Atsoumai Yebi qui, sous le règne de Kakosemo, envahirent le Japon vers l'an 130 ap. J.-C. Il a toujours existé une tradition d'après laquelle des nations venaient autrefois d'une région d'outre-mer pour commercer aux ports de Coatlaco et de Pechingué, non loin de Tehuantepec [1].

Rien n'était plus facile, comme nous l'avons dit plus haut, pour les Ainos que de gagner la presqu'île d'Alaska dans leurs barques, sans perdre la terre de vue plus de quarante-huit heures.

1. Dans un ouvrage intitulé *Aperçu général des trois royaumes*, les habitants des îles de Yézo, à une certaine époque, entretenaient un commerce suivi avec les îles Kouriles et le Kouroumouk (Kamtschatka); ils allaient jusqu'aux îles Aléoutiennes pour capturer des loutres de mer. On a remarqué aussi que les habitants de ces îles avaient les mêmes habitudes que ceux de la presqu'île d'Alaska.

Nous retrouvons également aux îles Lieou tchou des hommes barbus. Basil Hall[1] qui visita cette terre en 1816 dit, en parlant des indigènes : « Leur chevelure qui est d'un noir luisant est rasée sur le crâne. Mais la place nue est cachée par leur manière de réunir leurs cheveux en nœud au sommet de la tête; ils laissent croître leur barbe, qu'ils tiennent très propre et très souple. » De leur côté, MM. Fah et Green, qui faisaient partie de l'expédition américaine sous les ordres du Commodore Percy, parlant du système pileux des habitants des Lieou-tchou racontent que dès leur jeunesse, ils ont une riche barbe très noire qui, chez les vieillards, devient aussi blanche que la neige. D'après Basil Hall, leur habillement se rapproche beaucoup de celui des étrangers qu'a rencontrés Moncatch Apé. « Les classes inférieures se roulent autour de la tête une étoffe de couleur qu'ils appellent *sadac;* sur le corps, ils portent un léger vêtement de coton. Leur taille est plutôt basse qu'élevée. »

Quant aux armes à feu, comme ces populations étaient en rapport, depuis des siècles, avec la Chine et le Japon, on ne peut supposer qu'elles soient restées dans l'ignorance à cet égard. La qualité de la poudre et la lourdeur des fusils indiquent une fabrique japonaise ou chinoise.

Quoi qu'il en soit, ce fait, extrêmement curieux, prouve non-seulement qu'antérieurement à l'époque où les Européens ont connu cette partie des côtes de l'Amérique du Nord, l'embouchure de la Columbia et les plages voisines étaient fréquentées par une population asiatique habitant quelque point peu éloigné, mais montre également comment le peuplement du Nouveau-Monde a pu s'opérer par le détroit de Behring, ou par mer le long de la côte du nordouest de l'Amérique.

On s'est demandé si les Chinois et les Japonais, ou du moins leurs gouvernements, avaient connu le Nouveau-Monde, avant l'arrivée des Espagnols. Nous en doutons, parce qu'ils auraient

1. *Bibliothèque universelle des voyages,* t. LXI, p. 70.

continué à entretenir des relations avec les peuples de la côte, et qu'en tout cas, leurs annales auraient été plus précises à ce sujet. Cependant on doit tenir compte des recherches de De Guignes, quand il prétend que les Chinois du ve siècle de notre ère se rendaient jusqu'au Fou sang, situé à 20,000 lieues de Tahan (Kamtschatka). Plus tard, dans son *Histoire des Huns*, il répète qu'une immense contrée appelée Fou sang, située à l'orient de la Chine, fut colonisée par cinq prêtres de Samarkand. Il en est de même d'une curieuse notice qu'on trouve dans le *Wa-Kan-San-tai-dhou-ye* (Grande encyclopédie japonaise) sur le Fou sang. « Cette région, est située, à l'est de Tahan Koue, à une distance d'environ 20,000 ly à l'est, suivant l'autorité de Tong Sieu. Il y croît un grand nombre de fousang *(hibiscus rosa Sinensis)* dont les feuilles ressemblent à l'arbre Tong. Les habitants possèdent une écriture, élèvent des cerfs comme des bœufs, se font une boisson avec du lait; ils ne se servent pas du fer, mais du cuivre. »

En attendant que cette question soit résolue, tout autorise à supposer que le Nouveau-Monde a été peuplé, à une époque qu'il est difficile de déterminer, par des colonies de race mongole venues soit par le détroit de Behring, soit par les îles Aléoutiennes, et que si ce peuplement ne s'est pas effectué plus tôt, c'est que les climats glacés du nord de l'Amérique n'offraient rien de bien attrayant pour des Asiatiques; c'est ce qui explique aussi pourquoi, d'après les traditions, au viie siècle de notre ère, il n'y avait encore en Amérique qu'un petit nombre de tribus sauvages, se couvrant de peaux de bêtes, vivant de la chasse et de la pêche, n'ayant pour demeures que des grottes ou des cavernes souterraines.

ORIGINE DE LA CIVILISATION

DU NOUVEAU-MONDE

Telles étaient ces tribus, quand abordèrent à la pointe d'Alaska[1] sept barques ou navires montés par des étrangers que guidait un prêtre porteur de leur Dieu.

« Ils étaient venus[2], disaient-ils, à la recherche du paradis terrestre *(Tamoanchan)*. C'étaient des gens de bonne apparence, bien vêtus d'habits longs d'étoffe noire, comme des soutanes, ouverts par devant, mais sans capuchon, au col échancré, aux manches courtes et larges n'arrivant pas aux coudes, comme les vêtements dont les indigènes usent encore dans leurs ballets. C'étaient des gens parfaitement entendus, habiles, de beaucoup d'ordre et d'industrie. Ils travaillaient l'or et l'argent, étaient des artistes, grands lapidaires par dessus tout, très experts autant pour les choses délicates que pour produire ce qui était nécessaire à la sustension de l'homme et pour rompre et cultiver la terre. En sorte que partout où ils arrivèrent on les tenait en grande estime, leur faisant

1. A l'égard de l'origine de ceux qui, les premiers, civilisèrent ces contrées, les relations disent qu'ils arrivèrent sur sept navires, ce qui a fait croire qu'ils étaient sortis d'un endroit nommé *Chicomoztoc*, les « sept grottes ». Ils étaient conduits par un prêtre qui portait son Dieu et le leur, qu'ils consultaient chaque fois qu'ils entreprenaient quelque chose (Sagahun).

2. Torquemada, *Monarq. Ind.*, liv. III, ch. VII.

beaucoup d'honneur. Quelques-uns se peignaient le corps et mangeaient de la chair humaine. Leur chef était un personnage considérable, du nom de *Quetezal-cohualt* (le serpent oiseau), homme de bonne mine, rond, de visage blanc et barbu, aux cheveux longs et noirs suivant les uns, blonds suivant d'autres, et dont la robe était parsemée de petites croix de couleur rouge. »

Quels pouvaient être ces étrangers; de quels pays venaient-ils? De l'autre côté de la mer, répondent le *Popol vuh* [1] (livre sacré des Quitchés), ainsi que les manuscrits Kakchiquel, Nahualt, Tzutohil, etc., du pays de l'ombre *(Camuhibal)*, de là où le soleil se lève, de l'heureuse région de Tulan Zuiva ou Chiwa, dont les tribus, dans leurs migrations, chantaient les grandeurs et les délices, enfin de Hue Hue Tlapalan (la terre rouge des Hue Hue (anciens, anciens).

Ainsi la patrie d'origine de ces étrangers est désignée on ne peut plus clairement, et nous nous demandons comment on n'a pas découvert plus tôt où elle était située. On n'avait cependant qu'à lire le *Zend Avesta* et on y aurait vu que, d'après la doctrine de Zoroastre, Turan, le pays des nomades au nord où régnait Afrasiab, était l'image de l'empire de l'ombre, gouverné dans l'ordre idéal par Ahriman, tandis qu'Iran, l'empire de la lumière sous le sceptre de Gustap, représentait l'empire d'Ormuzd. « Comme Turan est au nord, l'empire

1. Le *Popol vuh* (livre national des Quitchés) est la reproduction partielle du *Teo amoxtli* livre sacré des Toltèques. L'original du *Popol vuh* a été brûlé par les moines espagnols et refait de mémoire par un prince de la famille régnante déchue des Quitchés, quelque temps après la conquête. Un prêtre espagnol, Francisco Ximénès, l'ayant découvert dans les dernières années du XVIIe siècle, à quelques lieues au sud de Santa Cruz de Quitché, essaya de le traduire en espagnol, mais ne parvint qu'à faire un travail peu compréhensible et incomplet que l'abbé Brasseur de Bourbourg a corrigé et qui, passant par ses mains, est devenu la traduction fidèle du manuscrit Quitché. Le *Popol vuh* contient un recueil d'annales historiques, d'autant plus intéressantes qu'elles sont confirmées par d'autres manuscrits qu'on possède en langues nahualt, et kakchiquel, tous se complétant les uns par les autres et remplissent plus ou moins les lacunes qu'on y trouve. C'est en étudiant le *Popol vuh* et en l'interprétant avec l'aide d'Indiens quitchés parlant l'espagnol, que nous sommes arrivé à découvrir l'origine des Indiens et de leur civilisation.

« d'Ahriman est de même placé vers le nord. De là viennent « les *dews* qui ont accablé de maux Iran et l'en accablent en-« core. Comme les habitants de ces régions mènent une vie « errante et nuisent à leurs voisins par des invasions continuel-« les, ainsi les *dews* sortent du pays de l'ombre, et cherchent « à faire du mal. Mais de même qu'Ahriman sera un jour « vaincu et son règne aboli, de même la puissance des princes « touraniens sera renversée. »

« La parole de Zoroastre dominera et l'on verra renaître « l'âge d'or de Djemschid ». (*Zend-Avesta*, t. I[er], pp. 126-160.)

Le pays de l'ombre était donc *Turan* ou Turan-Chiwa. Votan, dans un ouvrage dont des fragments ont été conservés par Ordonez, dit clairement qu'il est de la race des Serpents (Chanes), et que son pays d'origine était le *Chiwim* ou le Chiwan, le même que Turan. Le Khanat de Khiwa existe encore et faisait autrefois partie du Choaresm ou Kharism, appelé par le Popol vuh Hue-hue Tlapalan : la terre rouge des Hue-hue.

Ce peuple a joué un rôle important dans l'histoire de cette partie de l'Asie.

Le Tong-Kien-Kang-Mou (*Histoire générale de la Chine*) en parle souvent et raconte ainsi la fin du royaume de Choaresm.

« En l'an 1222, Tamoudgin (Gengis-Khan) divisa sa grande « armée en trois corps dont il confia le commandement à ses « trois fils : Giagatai, Oktay et Touly. Oktay s'empara de la ville « d'Otrar après un siège de cinq mois. Giagatai prit Orkandje et « Benaket. Tamoudgin se rendit maître de Balkh et mit le siège « devant Talkan qui résista sept grands mois. Enfin cette place « étant tombée entre ses mains, ainsi que Boukhara et Samar-« kand, la grande armée pénétra dans le royaume des *Hue hue* « dont le roi s'enfuit et alla mourir dans une île de la mer Cas-« pienne. Le général Suputai (Sabutai Bahadour) fit main basse « sur les trésors, les pierres précieuses, les vases d'argent et les « envoya à l'Empereur. » Le roi des Hue hue, d'après l'histoire, « se nommait Mohamed Cothbedin, surnommé Choaresm-Shah,

« fils de Tagash-Khan, le sixième sultan de la dynastie des Cho-
« rasmiens. Il avait reçu de ses sujets le surnom d'Iskender
« Thani (Alexandre II). Lorsqu'il fut attaqué par Gengis-Khan,
« son royaume comprenait le Choaresm, la Transoxiane, le
« Khoraçan, l'Iraque Persique, le royaume de Gaznah et la Ca-
« ramanie. Il fut le dernier roi du Choaresm qui resta en la pos-
« session des successeurs de Gengis-Kan jusqu'à l'arrivée de Ti-
« mour. » Les Hue hue étaient les mêmes que les Chorasmiens dont le nom très ancien est écrit en caractères cunéiformes sur plusieurs monuments de Persépolis. Dans l'énumération des contrées d'Iran et de Turan, Hérodote donne à leur pays les noms de Chorasmia, Choaresm, Chovaresm. L'inscription que [1] Darius fit graver sur les rochers de Béhistan, mentionne parmi les provinces soumises au sceptre du grand roi, la seizième, *Uvarismia, l'Uvarasmis* de Nash-i-rusten, Quairizao en Bactrien. Suivant M. Girard de Rialle, dans son *Mémoire sur l'Asie centrale,* ce mot viendrait du néo-perse *khuar,* médiocre, qu'exprime aussi *choarem,* autrement terre déserte, que Burnouf, d'un autre côté, appelle terre à fourrages.

Nous croyons, à notre tour, que cette expression prononcée également khuaresm ou kharism, provient de la racine *kr* qui, en sanscrit, veut dire *faire, agir,* d'où sont sortis les mots de *kara,* acte de la guerre, *karin,* guerrier, soldat, et les noms de peuples tels que les *Carios,* les *Caraïbes,* les *Galibis,* les *Guaranis.* Les Cares de l'antiquité s'appelaient eux-mêmes les braves, les hommes par excellence. Cara, chez les Turcomans, signifie : excellents, vaillants, puissants.

Kharesm ou Khoaresm était donc le pays des Cares, braves, guerriers, ou des Hue hue (anciens, anciens), appartenant tous à la famille touranienne ou scythe. Le nom de Tlapalan donné à cette contrée, convient au sol khivien, formé d'une terre argileuse, rougeâtre. Le *Popol vuh* ajoute que c'était une terre

1. La situation géographique des Chorasmiens n'a pas changé depuis Darius. Ils cultivaient déjà les rivages plantureux et le riche delta de l'Oxus, comme le font encore les Tadjiks, agriculteurs du Kharesm ou Khanat de Khiva.

d'abondance [1] où les calebasses sont énormes et qui est arrosée par un fleuve impétueux (l'Oxus), roulant ses ondes au milieu de rochers amoncelés, et par plusieurs rivières très boueuses (le Sir-Daria) [2].

D'après la chronologie mexicaine, l'origine des Hue hue remonterait à plus de 3,000 ans avant l'ère chrétienne. Des écrivains, frappés de l'analogie qu'offrent au premier abord diverses peintures indigènes avec l'histoire mosaïque, prétendent que cet événement eut lieu 500 ans après le déluge universel. Ces Hue hue (anciens anciens), seraient-ils donc la souche des Aryas, dont plusieurs auteurs ont fixé le berceau, soit dans la Bactriane [3], soit dans la région qui s'étend depuis le Turkestan jusqu'au golfe Persique et de l'Indus à la mer Caspienne? Ce qui est certain, c'est que, d'après Hérodote, ils portaient dans l'armée de Xerxès l'arc de Médie et le costume Bactrien. En outre, on sait que quand Alexandre de Macédoine poursuivit les débris de l'armée Perse, la Chorasmie s'était déclarée indépendante depuis quelque temps déjà; son prince national Pharasmanes fit sa soumission au conquérant grec. Le nom de ce roi, d'une forme absolument iranienne, indique que l'élément aryen avait conservé sa prépondérance sur le bas Oxus, et démontre que la séparation de ce pays d'avec le grand empire de Suse et de Persépolis, n'était autre chose que le résultat d'un énergique courant d'idées dans le sens de l'autonomie, et non le soulèvement d'une race étrangère reprenant ses droits méconnus par ce conquérant.

Quant à la division des Aryas en iraniens et touraniens ou

1. Les melons de Khiva sont connus par leur grosseur.

2. Le Sir-Daria, ancien Iaxarte qui coule de l'est à l'ouest et se jette dans le lac Aral.

3. Dans l'*Histoire de Khotam*, d'Abel de Rémusat, se trouve ce passage : « A partir de Khaotchan (Khotam) en allant vers l'ouest, tous les gens de ces pays ont les yeux enfoncés et le nez proéminent. Il n'y a que les habitants de ces pays (Khotam), dont la figure ne soit pas très étrange et ressemble beaucoup à celles des habitants de la Chine. » Cette observation positive est une des plus importantes, en faisant de Khotam la limite des races mongoliques et des races à type caucasique. Shaw, dans sa *Visit to high Tartary*, est du même avis.

Scythes, les premières annales de l'Inde, dépouillées de leurs fables et interprétées dans leurs allégories, nous ont appris que les noms d'Iran et de Turan comprenaient l'antique division des montagnes et des plaines de cette partie de l'Asie, habitée par la race aryenne ou indo-perse. On appelait iraniens, tous ceux qui, dans cette région, avaient des demeures fixes, par rapport aux [1] Touraniens ou Scythes, pasteurs ou nomades aussi avancés que les premiers et préférant la plaine à la montagne.

Les Iraniens ou Perses, et les Touraniens ou Scythes, d'après Ammien Marcellin, étaient le même peuple. Les Mèdes, souvent mêlés dans les expéditions et l'histoire des Scythes primitifs, étaient Iraniens, de plus grande industrie et plus amis de la vie sédentaire. Mais les Iraniens établis dans les villes où ils prenaient le nom de Zendes, ne dédaignaient pas celui de Scythes qui remontait à la plus haute antiquité. Les rois pasteurs de l'Egypte n'étaient autres que des Scythes [2]. Champollion a lu mille fois le nom de Shoto, donné comme épithète insultante, par les vaincus convertis en vainqueurs. Les peintures qui ornent les palais et les tombeaux des rois de Thèbes montrent des portraits très ressemblants de peuples Scythes au teint blanc, avec des cheveux châtains ou rouges [3]. Les grands bas-reliefs de Médine Abu représentent les Caramaniens et les Gédrosiens, la tête couverte d'une peau de cheval. Djemschid, nom royal et national, est rapporté par Eugène Burnouf à Yama-Shacta, le Scythe brillant. Si l'on consulte les ouvrages chinois, on verra, d'autre part, dans le *Hang-che-san-kao*, que le pays ancestorial des Hue hue était situé

1. Le nom de touranien vient du livre des Rois de Perdaine; celui de Scythe, *Shoto*, *Skololos*, nomades, pasteurs, avait été donné à ces peuples à cause de leurs habitudes.

2. Joseph donne aux rois pasteurs le nom de Hicksos qui, prononcé à l'orientale comprend le nom des Scythes Shoto.

3. L'histoire nous apprend aussi (Diodore, liv. I, p. 55), que les Perses sous Cambyse, après la conquête de l'Egypte, firent venir des architectes de ce pays pour élever des palais à Suse, à Ecbatane et que la domination perse en Egypte a duré 151 ans.

à l'est de l'ancien royaume du Tatsin et a formé le royaume nommé Po-cul-sia ou Pao-tze (Perse).

« A la crise finale qui renversa l'empire romain d'Occident, a dit un de nos historiens, tous ces peuples venus des régions qui avoisinent la mer Caspienne, formaient une chaîne non interrompue de l'Indus et du Gange jusqu'aux rives de la Baltique et du Belour-Tagh jusqu'à l'archipel Britannique, présentant, à l'exception de quelques Mongols et Huns qui avaient suivi le mouvement, les mêmes caractères physiques généraux et parlant la même langue avec des dialectes différents. » C'est de cette langue que sont sortis, comme d'une souche commune, le zend, le sanscrit, le persan, le grec, le latin, le teutonique, le slavon, le lithuanien, le nahualt, le maya, le quitchua ou aymara, etc.

Ainsi ce sont bien les Aryens, Iraniens, Perses, Touraniens, Scythes, qui, partis du même point et poussés par une volonté supérieure à la leur, ont porté à toutes les nations non éclairées le flambeau de la vieille civilisation asiatique [1]. Qu'y a-t-il d'étonnant après cela qu'une colonie de cette même famille ait été choisie par la providence pour remplir un rôle analogue auprès des tribus sauvages du Nouveau-Monde?

Laissant de côté l'histoire des Hue Hue ou Chorasmiens, qui nous entraînerait trop loin, nous dirons seulement que, vers l'an 650, la plupart d'entre eux furent obligés de quitter leur pays quand le calife Othman, après avoir battu et renversé de son trône le malheureux Yezdegerd, voulut imposer la loi de l'Islam à tous les sectateurs de Zoroastre.

Pendant que les Parsis se réfugiaient dans les contrées montagneuses de la Perse, dans le Kerman, le Guzerath, un certain nombre de Hue hue profitèrent des facilités de communica-

1. Ce sont les Aryens qui ont vaincu et civilisé les peuples de race mongole. Les premiers habitants de l'Inde de race noire ou négroïde qui se rapprochaient du type ethiopien, avaient été obligés de se soumettre. Plusieurs siècles avant les Védas, les Aryens avaient fondé des villes populeuses dans l'Inde. C'est ce qui explique les nombreux rapports existant entre les races persane, indienne et américaine.

tion [1] établies déjà à cette époque entre l'Arabie, la Perse et la Chine pour se rendre à Canton où ils bâtirent, vers le milieu du xv[e] siècle, les premiers temples de la religion du génie du feu Ho-chin-kiao-sze ou Po-sze-kiao-sze (temples de la religion persane).

Leur nombre ne tarda pas à s'accroître et, au IX[e] siècle, ils étaient répandus dans tout l'empire, si l'on doit ajouter foi aux récits des voyageurs arabes Wabah et Abusaid. Les raisons qui les ont obligés à émigrer et à quitter la mère-patrie sont exposées par les manuscrits qu'on a trouvés depuis la conquête [2]. « Ce qu'on distingue au milieu de leurs plaintes, disent ces manuscrits, ce sont des guerres terribles causées par l'oppression et la tyrannie. Des nations se rassemblent avec les chefs, venant de l'Occident et de l'Orient. On en voit d'autres qui descendent des régions plus lointaines du septentrion. Les unes arrivent pour imposer leur Dieu, les autres pour offrir leurs bras et prendre part au combat. Plusieurs peuples sont mis sous le joug. Quelques-uns trouvent le moyen de fuir. Ils s'échappent avec les chefs, qui, pour les animer, leur montrent au delà des mers une patrie où ils cesseront d'être esclaves. « Partons, mes enfants, disaient les chefs, les pères et les mères aux treize divisions des sept villes et aux treize divisions des guerriers. Par delà les mers, nous trouverons une autre patrie. Ils se mirent en route et arrivèrent sur le bord de la mer

1. Les relations commerciales entre les peuples de l'Asie et de la Chine ont commencé sous la dynastie des Tsin. Les empereurs Hiao-yuen-ty et Hiao-lung-ty (de 151 à 170 ap. J.-C.) reçurent des présents que le monarque de l'Inde et l'empereur romain leur envoyèrent par la mer Orientale; l'histoire rapporte que sous Houen-ty (166 ap. J.-C.) des ambassadeurs de l'empereur Antun arrivèrent par mer dans le royaume du Milieu; ces relations ont continué sous les dynasties suivantes. Sous les Léang, de 552 à 557, et sous le règne de Kao-tsin, les jonques chinoises se rendaient en grand nombre à l'île de Ceylan et dans les ports de l'Inde. Au commencement de la dynastie des Tang, 618 ap. J.-C., le commerce entre la Chine, l'Arabie et la Perse prit une extension considérable. Pour aller de la Chine à l'entrée du golfe Persique, on ne mettait pas plus d'un an et quelques jours (aller et retour); quelques-unes des jonques qui faisaient ce trajet portaient jusqu'à 400 tonnes.

2. Manuscrit Kakchiquel de Tecpan Atitlan, etc.

où ils restèrent quelque temps avant de s'embarquer, craignant sans cesse de voir se lever sur leurs têtes l'épée sanglante de leurs farouches persécuteurs. »

Il est probable que c'est une colonie de ces Hue hue, ou Cares, établie dans le nord de la Chine qui, pour fuir quelque persécution locale, gagna le Japon d'où elle s'embarqua sur des jonques et, guidée par des pêcheurs de l'île de Yézo habitués à naviguer jusqu'au Kamstchatka et aux îles du Renard, débarqua à la presqu'île d'Alaska à la fin de l'hiver, après une traversée des plus pénibles que rappelle un manuscrit Kakchiquel :

« Ils arrivèrent, dit le mémoire de Tecpan-Atitlan, après un voyage pénible au milieu de rocs amoncelés sur la mer (des glaces). Quand ils furent débarqués, ils n'avaient pour toute nourriture qu'une gorgée d'eau à boire et un peu de maïs [1] à manger. » Les traditions ajoutent qu'en touchant au rivage, ils se réunirent sur une montagne voisine qui reçut d'eux le nom de Chipizab (lieu du mandat ou du conseil). La joie qu'ils éprouvèrent en revoyant la terre fut de courte durée. La misère et les chagrins les attendaient sur ce sol nouveau. Ils étaient dans le froid et l'obscurité, dépourvus d'aliments, sans savoir de quel côté ils dirigeraient leurs pas. » Les pages qui suivent parlent fréquemment de cette obscurité et de cette nuit si prolongée, qu'ils trouvèrent non seulement pendant la traversée, mais encore un certain temps après leur débarquement. « Pendant qu'ils étaient avec leurs dieux sur la montagne de Chipizab, les quatre sacrificateurs jeûnaient continuellement durant les veillées de cette *longue nuit* (des régions boréales) [2]. Ils étaient tristes et sans aucune consolation. C'est alors que leur dieu, par la voix de leur chef, parla. « Partons, leur dit-il. Qu'avons-nous besoin de rester davantage en ce lieu? Il est temps de gagner

1. Ce maïs avait dû être apporté avec eux, car le maïs ne pousse pas par une latitude aussi élevée.

2. Cette longue nuit permet de reconnaître les régions où ils abordèrent, et l'époque de l'année où ils firent leur traversée et débarquèrent.

d'autres régions meilleures; car voici que la lumière approche (la fin de l'hiver). Malheur à nous, si l'ennemi nous voit, s'il nous fait captifs dans ces murs où vous nous tenez, vous autres sacrificateurs! Ils partirent alors et, pour ne pas perdre leurs dieux, ils les cachèrent dans les bois et les fondrières. Quelque temps après le soleil reparut, les animaux, grands et petits, furent remplis d'allégresse. Tous sortirent des rivières et des ravins; montant jusqu'à la cîme des montagnes et tournant la tête du côté d'où venait le soleil ils firent entendre leurs chants et leurs cris de bonheur. Le premier qui chanta fut l'oiseau quetzal. C'était une joie universelle dans la nature; tout ce qui pouvait voler déployait ses ailes, l'aigle et le milan ainsi que tous les oiseaux grands et petits. La surface de la terre commença à se sécher par l'action du soleil. Jusqu'alors tout était humide et fangeux. Mais sa chaleur était faible et il ne fit que se montrer lorsqu'il parut, comme une image dans un miroir. Ce ne peut être le même soleil qui luit aujourd'hui. Ainsi disent les traditions. » Les tribus étaient encore en petit nombre, ajoute le manuscrit. Mais ce fut là qu'elles commencèrent leur premier établissement et qu'elles se multiplièrent. C'est aussi là qu'ils se séparèrent par groupes parlant des dialectes différents. La division ayant eu lieu, les uns allèrent à l'Orient; un grand nombre vinrent de ce côté. Or, en ce temps-là, ils ne portaient pour vêtements que des peaux de bêtes fauves; car ils n'avaient pas encore trouvé le moyen de fabriquer de bonnes étoffes. Ils étaient pauvres, dépourvus de tout, mais ils étaient aussi sages que savants *(Nahual)* [1]. »

« A la suite de ces événements, la tradition interrompue a perdu le souvenir des lieux par où passèrent les ancêtres des Quitchés, et l'on ignore où ils fixèrent leurs demeures et prirent leurs femmes. On sait seulement que les tribus se réunirent peu à peu et formèrent des sociétés qui se répandirent partout [2]. »

1. Manuscrit Quitché de Chichiscatenango.
2. Même manuscrit.

« Suivant les traditions, les ancêtres des Quitchés appartenaient à une nation puissante, établie dans une région lointaine au delà des mers. Ayant été persécutés par un peuple envahisseur, ils se décidèrent à abandonner leur patrie pour chercher au-delà de l'Océan un refuge où ils seraient à l'abri de la vengeance et de la tyrannie. Une escadre composée d'un grand nombre de navires emporta les exilés avec leurs familles. Après un long voyage, ils débarquèrent dans un lieu très froid, où les nuits étaient fort longues, et s'établirent dans un pays nommé Vucub-Pec ou Vucub-Cuivan, les sept grottes ou les sept ravins. De là ils se transportèrent à Xeni-Main (sous le Grand-Caïman), où ils s'arrêtèrent dans des parages déserts qui, pour cette raison, reçurent le nom de Tulan. Là ils fondèrent divers Etats, dont le plus florissant fut celui de Tulan. Ensuite, ils furent obligés de quitter cette nouvelle patrie et quelques-uns arrivèrent, après des fatigues et des dangers de toutes sortes, dans les montagnes de Quitché [1]. »

Voilà à peu près tout ce qu'on sait jusqu'à présent sur l'histoire de cette époque. Tout le reste est hypothèse. Les premiers indigènes qu'ont rencontrés les Touraniens ont dû être les Esquimaux, dont les traditions ont conservé encore le nom de Caralit ou Carlik, qu'ils nomment leur fondateur. Ces Esquimaux devaient occuper la même région qu'actuellement. Cependant, des ustensiles leur ayant appartenu, retrouvés dans le Massachusets, donnent lieu de croire qu'à une certaine époque ils se sont étendus beaucoup plus loin. On dit même qu'au XIe siècle, ils disputaient encore ce territoire aux Algonquins.

Il est difficile de savoir s'ils avaient reçu des Touraniens une certaine culture intellectuelle; cependant MM. de Humbold et Vater ont signalé dans les langages de quatre nations appelées Yocualt, Kolushi, Ugalcamamutsi et Kinautsi qui habitent les côtes et les îles de la Californie, depuis le 43° de

1. Manuscrit Zutuhil, dans la chronique de San Francisco de Guatemala.

latitude jusqu'au 60° où commencent les bourgades des Esquimaux, de grandes affinités avec la langue mexicaine. M. Vater, en comparant les vocabulaires des langues des Kolushi et des Ugalcamamutsi avec celles des Mexicains, a trouvé deux cents mots désignant les mêmes objets, et vingt-six polysyllabes de la langue mexicaine, qui ont une si grande affinité qu'ils paraissent dérivés des mêmes racines. On a remarqué aussi que les naturels de la côte, au nord de Nootka, montrent une certaine aptitude pour la sculpture et qu'ils font usage des hiéroglyphes; enfin, M. de Humboldt a observé que, comme les Mexicains, ils mesuraient le temps par des mois de vingt jours.

De la baie d'Hudson aux grands lacs devaient s'étendre, comme aujourd'hui encore, les Athapascas qui, émigrant de leur patrie primitive, véritable *terre damnata* [1], se sont répandus ensuite le long des versants des Montagnes Rocheuses, de l'Orégon et dans les plaines du Nouveau-Mexique sous le nom d'Apaches, Navajas et Hiparas, et sont arrivésau delta du Rio-Grande et au golfe de Californie. Les Algonquins qui vivaient à l'orient, sur les bords de l'Océan, disséminés jusqu'au cap Hatteras, étaient, au temps de la découverte, seuls possesseurs du pays, qui comprend maintenant le Canada et les Etats de l'est des Etats-Unis, au nord du 35e parallèle. Les récentes recherches des linguistes ont démontré l'existence d'un fond de racines communes dans les langues des Apaches et des Algonquins. D'après Buschman, les Athapaskes, les Dakotas, les Soshones, les Utes, les Comanches parlaient un langage ayant beaucoup d'affinités avec le nahual, et tous ces peuples, comme nous le démontrerons plus loin, suivaient la même religion et avaient les mêmes coutumes que les Mexicains, Centro-Américains, Péruviens, etc.

1. La culture profitable du maïs ne s'étend pas au-delà du 50e degré et à moins de 7 degrés de latitude. La moyenne de la température annuelle est au-dessus de zéro, l'agriculture est impossible. Les seules ressources consistent dans la chasse et dans quelques produits de la flore arctique.

Au milieu du pays occupé par les Algonquins, sur les bords du Saint-Laurent et des lacs Ontario et Erie, vivaient les Iroquois formant la confédération des cinq tribus. Ils étaient plus avancés que les Algonquins, leurs ennemis, et plus agriculteurs. Au sud, dans les vallées isolées du Tennessee oriental, habitaient les Chéroquees. Entre les avant-postes des Algonquins, au sud, et le golfe du Mexique étaient disséminés de nombreux clans parlant les dialectes de la langue chakta Muskokee, tels que les Choktanes, les Chikosaws, les Kreeks, les Natchez de la Louisiane, les Apalaches, les Séminales de la Floride, les Uahee, les Toranquos, dont les langages se rapprochaient du maya.

Au nord de l'Arkansas, sur la rive droite du Mississipi jusqu'au lac de Michigan, on trouvait les Dakotas ou Sioux, dans le bassin supérieur du Missouri, au nord, les Soshones serpents, avec les Utes, les Comanches, dans la contrée occupée aujourd'hui par les Pieds-Noirs. Enfin, dans le bassin de l'Orégon, les Têtes-Plates, les Nez-Percés.

Ces peuples ou tribus avaient été en contact et en communication avec les Touraniens. Il est établi par Torquémada et par Bétancourt que, dans une marche faite par les Espagnols, en 1606, à 600 milles au nord-ouest du Nouveau-Mexique, ils trouvèrent de grands édifices et des Indiens qui, parlant la langue mexicaine, leur dirent qu'à quelques jours de marche, au nord, se trouvaient autrefois le royaume de Tulhan [1] et d'autres provinces peuplées d'où étaient sortis les premiers habitants du Mexique.

Il n'y a pas plus de deux siècles, d'après les récits des Espagnols, dans les contrées voisines du lac Salé vivait encore un peuple nommé Mozenlec, qui était barbu, velu, agriculteur et pasteur de bisons. Il était sous la domination d'une noblesse considérable, formant comme une nation à part, qui s'appe-

1. Il est probable que c'est là le Tolan ou région déserte dont parle le manuscrit Zutuhil que nous avons cité plus haut.

lait Taguglauk et qui habitait des villes totalement inconnues aujourd'hui. A Utah, près du grand lac Salé, on voit sur les rochers qui bordent le lac, des figures de grandeur naturelle entaillées dans un granit bleu, très dur, à plus de 9 m au-dessus du sol. Ces travaux doivent remonter à une époque déjà reculée.

Entre le lac Salé au nord, la Sierra Nevada à l'est, les Montagnes Rocheuses à l'ouest et le Rio Gila au sud, se trouvent un vaste désert et des plaines sablonneuses qui n'ont jamais dû être habités par des populations civilisées. Mais entre les Montagnes Rocheuses et un rameau qui court parallèlement du nord au sud, coule le Rio Grande del Norte sur les bords duquel, à partir de Santa Fé, on rencontre de nombreuses ruines. Les Soshones ont conservé le souvenir d'une grande nation policée dont les monuments existeraient encore dans les montagnes et que des bouleversements naturels auraient obligé à quitter cette contrée. Lorsque les Espagnols pénétrèrent dans les régions montagneuses qui portent aujourd'hui le nom de Nouveau-Mexique, ils rencontrèrent, sur les bords du Rio Yaqui, une nation à demi-civilisée qui bâtissait de grandes villes et récoltait d'abondantes moissons. Cette nation comprenait soixante-dix bourgades fortifiées dans la vallée étroite que sillonne ce fleuve, et à la force des positions très bien choisies se joignaient la hauteur et la solidité des maisons dont chacune formait une forteresse. On appelait ce pays *Cibola* ou les Sept Provinces [1]. C'est là que plusieurs auteurs ont placé Chicomostoc, les Sept Grottes et Aztatlan. Torquémada, Sagahun et d'autres écrivains prétendent que, suivant les peintures mexicaines et les documents historiques qu'on possède [2], Aztatlan était la capitale du pays des Mexicos, Mec Scythas ou Mec Scythi, et

1. Cibola est le même nom que Vucub-Pec ou Vucub-Coswan du manuscrit Zutuhil.

2. Des auteurs placent Aztatlan Chicomostoc tantôt aux environs de Teocolhuacan de Sinaloa, tantôt dans la basse Californie; d'autres sur les bords du Rio Gila ou bien dans les régions les plus lointaines de l'Amérique du Nord. Des histoires anciennes

était bâtie sur les bords du fleuve Yaqui. Herrera soutient également qu'on donnait le nom d'Aztatlan au fleuve Yaqui qui portait encore ce nom lors du passage de Nunez de Guzman. L'aspect des bâtiments vastes et réguliers indiquait une race déjà avancée. Ces peuples, d'après Castaneda, vivaient dans de grandes salles creusées dans la terre et dont le toit venait au niveau du sol. C'était probablement le genre de demeures adoptées dans le principe par les tribus et dont on a découvert dernièrement des traces dans ces mêmes régions. Au centre était le feu entretenu par les femmes dont les époux et les fils, réunis en cet endroit, filaient et tissaient le coton ou fabriquaient les outils et les armes. Le reste de la maison, ou plutôt de ce souterrain, appartenait à l'autre sexe qui, seul maître, s'y livrait sans contrôle à ses propres travaux. Ces peuples savaient tanner les peaux des bêtes fauves de manière à les rendre aussi souples que le linge le plus fin. Ils se servaient également d'étoffes de coton parfaitement tissées, de draps de laine qu'ils recevaient d'une province voisine plus septentrionale nommée *Totonteac*. Ils chaussaient des brodequins de cuir, avaient des bijoux d'or et d'argent, des pierres précieuses bien taillées, des poteries vernissées aussi remarquables par la forme que par le dessin et les couleurs. Ils connaissaient, en outre, le chant et la musique. Chaque bourgade était gouvernée par un conseil de vieillards, et, en cas de guerre, un chef militaire prenait le commandement. Leur religion était une sorte de sabéisme sans sacrifices sanglants. Ils parlaient la même langue et avaient les mêmes mœurs que les Mexicains.

Cet établissement a dû être le premier qui fut fondé par les immigrants touraniens. Plus tard, il s'est étendu considérablement, et, quand les traditions disent que tel peuple était sorti de Chicomostoc ou d'Aztatlan, il est probable que l'on comprenait

mentionnent un prince nommé Montezuma qui aurait régné aux bords du Rio Gila sur Aztatlan Chicomostoc au XIe siècle.

Aztatlan veut dire près de l'eau. D'après une autre version, Aztatlan Chicomostoc était la région des Sept Grottes entourées d'eau de tous côtés.

sous ce nom tout le pays situé au nord-ouest du Mexique.

Entre le Colorado Chiquito et le Rio Gila, la région parcourue aujourd'hui par les Apaches est couverte de ruines de villes et d'édifices antiques. Dans les grottes de Cosminos, on voit des travaux d'embellissement, des statues, etc. Plus au nord, au confluent du Rio Virgen et du Colorado, vivent des tribus qui seraient, croit-on, des descendants des habitants de Totonteac au nord-ouest de Cibola. Tout le pays est parsemé de ruines. En arrivant sur les bords du Rio Gila, qui prend sa source dans la montagne de Mongolon et qui, après avoir parcouru la vallée de Santa Lucia, se dirige à l'orient, reçoit le San Francisco et va se jeter dans le Colorado, se trouvent également des restes de villes qu'il sera pendant longtemps difficile de reconnaître à cause de la nature du terrain et des peuplades féroces qui habitent ces contrées. C'est surtout près des sources du fleuve que se présentent les débris les plus considérables. Ce sont des villes avec des maisons de pierre à plusieurs étages et entourées de fortifications indiquant que toute cette région fut le séjour d'une population nombreuse et civilisée. Quelques-uns de ces édifices, de forme rectangulaire, rappellent le style des Casas Grandes de Montezuma plutôt que les bourgades de la vallée du Rio del Norte. Les grandes pierres qui ont servi à les construire ont dû être apportées de fort loin. A côté de ces ruines, il y a des restes de canaux et d'autres travaux d'irrigation. Au dire des Indiens, ce sont des convulsions de la nature (tremblements de terre sans doute) qui ont contraint les habitants à les

1. Les tours jetées sur les deux versants des Montagnes Rocheuses, les demeures que nous voyons dans les Canons (c'est le nom que les Espagnols ont donné aux gorges étroites du Colorado et de l'Arezona) n'excitent pas moins l'étonnement. Les cavités, les aspérités du roc ont été creusées, les plates-formes nivelées. Les habitations souvent à plusieurs étages, élevées à l'aide de quelques pierres épautées à coups d'autres pierres et placées sans aucune espèce de ciment. D'autres fois, notamment sur les rives du San Juan, les ruines nous montrent des constructions en briques larges et épaisses avec des joints régulièrement cimentés. A Astersprung Colorado, elles couvrent une superficie de 480,000 pieds carrés, et l'on n'estime pas à moins de 1,500,000 m. cubes la quantité de terre employée à leur construction. Tout récemment encore un journal de San Francisco, l'*Alta California*, citait la découverte de plusieurs villes inconnues jusque dans la

abandonner. Au sud, le long du cours supérieur du Rio Yaqui, deux amas de ruines fort anciennes nous montrent les emplacements où furent la grande Quivira et une autre cité qui n'a pas transmis son nom à l'histoire. La grande Quivira gît à l'ouest, non loin du massif montagneux de San Bernardo qui marque la limite commune de la Sonora, de Chihuahua et d'Arezona. Située par 38° de latitude, elle commandait les défilés du nord. Plus au sud par 31°, une ville défendait le passage de la Canada de Guadalupe dans la Sierra Madre de Sonora; enfin, par 30° 22' de latitude nord et 110° de longitude ouest de Paris se trouvaient Las Casas Grandes de Malitzin ou Montezuma, fermant un des pussages qui sépare l'Anahuac des contrées septentrionales. C'était un immense établissement agricole, comprenant des maisons isolées et toutes fortifiées sur un espace de 60 kilomètres carrés. Au sud, dans la province de Sinaloa, s'élevait la cité importante de Teocolhuacan [1] dont, jusqu'à présent, on ne peut fixer le véritable emplacement, quoique, d'après Las Cases, au temps de la conquête, c'était une ville encore florissante. Elle était ornée d'un grand nombre de temples, de tombeaux superbes qui la faisaient considérer comme la ville sainte où les populations voisines se rendaient pour sacrifier à Tetzauh (la déesse de l'épouvante). Ses Teocallis étaient

vallée de Pueblo Nezo, au sud du Rio Gila Arezona. Malgré les difficultés qu'on éprouve à faire des fouilles dans cette région où les Pumas, les Apaches sauvages causent de véritables dangers, on y trouve des poteries, des haches, des anneaux, des perles, des pierres pour broyer le maïs. L'historien Vaca dit que les demeures du Colorado étaient encore habitées à la fin du XVIe siècle. (*Les premiers hommes*, marquis de Nadaillac.)

Folster, dons ses *Prehistoric races of the united states*, dit, p. 152, que, sur les bords du Colorado, il n'existe pas un mètre carré qui ne fournisse l'évidence d'une occupation antérieure par une race totalement différente des hordes nomades qui errent dans cette région et en tout supérieure à elles.

1. Cette ville devait être située par 23 degrés dans la province de Sinaloa, ainsi que l'indique le manuscrit Zutihil quand il dit que le premier établissement fut fondé sous le grand Caïman, c'est-à-dire le tropique du Cancer. — Une autre confirmation de cette supposition, c'est que les Mayos, Yaquis, Tepehuanes et autres tribus de ce dernier groupe formées en confédération vivaient dans la région située entre les 23 et 27 degrés.

semblables à ceux du Rio Gila et du Nouveau-Mexique.

Dans la région qui forme aujourd'hui la Californie proprement dite, entre la Sierra Nevada et la mer, on n'a pas retrouvé jusqu'à présent de traces de peuple civilisé. Les restes de quelques tribus qui habitent la côte entre San Francisco et la pointe Concepcion ne ressemblent pas aux autres tribus. Elles ont la peau de teinte très foncée, tirant sur le noir. Leur type général se rapproche du malais. Elles sont, en grande partie, anthropophages. Les Indiens qui vivent à une petite distance dans l'intérieur ont un tout autre type, de même que ceux qui sont établis depuis le cap de la Concepcion jusqu'à San Diego et dont le type est japonais. C'est dans le comté de Santa Barbara que se trouve la tribu dont quelques individus purent se faire comprendre dans leur propre langage des membres de l'ambassade japonaise qui vint à San Francisco en 1865. Plus loin, dans le val de Bandaras, sur les bords de la mer, près du village de Jalisco, on a découvert deux établissements nommés Atatonalco et Ameca. Enfin, sur les bords du lac Chapala, se montrent les vestiges d'un ancien centre de population.

Si, pénétrant ensuite plus au nord-est, on cherche les traces des peuples qui ont joui d'une certaine civilisation, on peut dire qu'on en trouve disséminées un peu partout ; telles que des collines artificielles nommées par les Américains *Mounds*, d'anciens canaux, des tertres gigantesques, des fortifications en pierres, qui sont autant de témoignages éloquents de l'existence et de la disparition de nations jadis florissantes habitant cette partie de l'Amérique et qui, aujourd'hui, sont oubliées ou sont redevenues de sauvages Peaux-Rouges. Les savants américains qui s'occupent de ces recherches si intéressantes pour la science, découvrent chaque jour de nouvelles preuves constatant que les Comanches, les Iroquois, les Soshones, les Natchez, les tribus de l'Orégon, etc., etc., avaient la même religion, les mêmes mœurs, les mêmes usages, la même langue que les Mexicains. Ce qui confirme ce que nous avons dit au sujet du

séjour parmi eux de la colonie touranienne venue des régions avoisinant la mer Caspienne.

Le premier royaume fondé par les Hue hue et dont Teo Colhuacan était la capitale, s'appelait, suivant les traditions, Hue hue Tlapalan, en souvenir de la patrie perdue, et ses habitants Tahue les grands Hué ou Hue hue. Teo Colhuacan est nommée aussi Hue Colhuacan. D'après Ixtlilxochitl, les tribus qui envahirent l'*Anahuac*, à la fin du VII[e] siècle, sous les ordres de la Couleuvre blanche nébuleuse, étaient des tribus qui s'étaient révoltées contre le roi de Hue hue Tlapalan, dont la capitale était Hue-hue Xalac. La première ville que bâtit Mixcohualt fut Hue-hue Tocan. Il est probable que c'est à cette époque que se formèrent les deux groupes distincts que l'on retrouve dans l'histoire sous les noms de Mexicas, Mec-Scythi, Toltèques, Nahuas, Aztèques, Quitchuas d'un côté et Caras, Caris, Caraïbes, Colhuaques, Mayas, Aymaras de l'autre.

Mexicas ou Mec-Scythi ou Scythi est l'ancien nom de ces peuples. Mec est la marque du pluriel en nahualt et indique la filiation en maya. Torquémada raconte que lorsque les chefs Tépanèques se présentèrent au roi de Teneyocan, ils se firent reconnaître comme des *Scythis* dont les ancêtres étaient aussi illustres par la noblesse de leur race que par leurs actions héroïques. Ces Scythis, ajoute cet auteur, venaient d'Artatlan Chicomostocar.

Dans l'ouvrage de Thévenot, imprimé à Paris en 1644, à l'article Mexique, p. 47, sont jointes soixante-trois planches d'un manuscrit mexicain trouvé et publié par Manuel Purchas, savant théologien anglais. La première partie de ce manuscrit a rapport aux annales de l'empire, à la fondation du pays et aux conquêtes des Meciti (*sic*). Ce même nom, qui se trouve dans un grand nombre de traditions orales ou écrites et qui a été donné à l'empire du Mexique, conviendrait mieux à toute l'Amérique septentrionale.

Le nom de Toltèques a dû être donné au groupe des Mexicas après la fondation de Tula. Teca est la marque du plu-

riel désignant, en nahualt, les habitants d'une ville. Ainsi, de Tlascala (ville), on fait Tlascaltecalt, habitant de Tlascala au singulier et Tlascaltecalt au pluriel.

Nahuas était le nom de tous ceux qui parlaient l'idiome nahualt dont l'étymologie vient de *na* ou *nao;* savoir, *jña* en sanscrit. Les Yaquis, qui appartenait au même groupe, étaient des nomades ou des sacrificateurs, suivant le sens qu'on donne à cette expression, d'après le sanscrit : « Les Yaquis qui, depuis, s'établirent là où est Mexico, » dit le manuscrit Quitché de Chichiscatenango. Les anciens auteurs appelaient le royaume de Chiquimula *Pa Yaqui* (chez les Yaqui). Dans le ballet-drame *Xahot-tun,* le héros de Rabinal, parlant de ses armes venues de Mexico, dit ma hache et mon épée de Yaqui.

« Alors ils se souvenaïent de leurs frères qui étaient restés loin derrière eux, de la nation des Yaqui, que leur aurore éclaira dans ces contrées, nommées aujourd'hui Mexico » *(Popol vuh).*

Il existe encore des Indiens Yaqui sur les versants occidentaux de la Sierra Madre.

Les Aztèques étaient des tribus du même groupe sorties d'Aztatlan, dont nous parlerons plus loin.

Dans le deuxième groupe, qui se distingue du premier par la langue, le culte, la manière de bâtir, les mœurs, l'habitude de déformer le crâne des nouveaux-nés, se trouvent, en première ligne, les Caras ou Caris, Caraïbes dont le nom rappelle celui des vaillants guerriers du Kharism, leur patrie; on les appelait aussi Walknas (nomades).

Quant Colhuacan fut fondé, les populations appliquèrent à ses habitants, qui appartenaient à ce groupe, le nom de Colhuaques. *Colhuacan* signifie ou adoration du serpent, de Kulh *adorer* en Maya et en assyrien. Kan (serpent) ou serpent recourbé, suivant l'abbé Brasseur, ou bien encore le serpent divin en tzendal. Cette expression implique une idée du serpent qui, comme nous le verrons plus loin, était un des mythes de la religion de ces peuples. Dans le Yucatan, les Colhuas étaient

nommés aussi Chanes « Serpents » et Palenqué, Hochan, Na Chan, » la ville des serpents ». Votan, fondateur de Palenqué, dans les fragments historiques qu'il a laissés sur l'origine des Indiens, dit qu'il était de la race des *Serpents*. Les Aymaras étaient aussi des Serpents, de même que la tribu des Soshones.

Les peuples de ce groupe étaient appelés également Mayas ou Mams, du nom de Maya, mère nourricière, terre mère, donné par les Colhuaques au Yucatan. Maya, comme nous le verrons plus loin dans la religion de ces peuples, était la grand'-mère, l'aïeule de toutes choses, et mam, l'aïeul, le grand-père.

Ces deux groupes [1], nahualt et maya, comprenaient un grand nombre de tribus, telles que les Olméques, Tepanèques, Xicalancas, Mixtèques, Tarasques, etc., etc., dont chaque nom avait une signification particulière.

En dehors de ces deux groupes, existait un troisième groupe formé des tribus de race mongole, telles que les Othomites, les Tarhumares, les Tépéhuans, dont la langue était tout à fait différente du nahualt et du maya.

Les Chichimèques qui ont joué un rôle important dans l'histoire de ces peuples, représentaient, à l'époque de la conquête, les peuples établis au-delà des frontières septentrionales du Mexique et du Michoacan, ce qui n'excluait pas pour cela leur distinction en plusieurs nations différentes d'après les historiens espagnols. Leur nom signifiait : forts, robustes. *Chihaam* ou *chichi*, en maya, veut dire : fort. *Chih*, en quitché, indique la force, la violence, la puissance. C'est le même sens que caribes ou caraïbes. Kaam, en maya, et ka, en quitché, expriment la force, la violence, la puissance. Chichimèques et Caraïbes, noms des Hue hue, étaient synonymes; seulement le mot de chichimèques s'appliquait plutôt aux peuples du groupe maya qui se divisaient en Chichimèques proprement dits et

1. Ces deux groupes devaient représenter les deux éléments iranien et touranien des Hue hue. Dans le Khanat actuel de Khiwa, on trouve encore les Tadjiks ou Sartes, les Uzbegs et les Turcomans.

en Téo ou Teu Chichimèques (Chichimèques nomades).

Les quarante ou cinquante premières années après l'arrivée des Hue hue (Touraniens) furent consacrées par eux à apprendre aux tribus encore sauvages de l'Amérique septentrionale à se vêtir, à cuire leurs aliments, à construire des demeures, à cultiver le sol, à fabriquer des armes et des ustensiles, à élever des temples, à faire des sacrifices, à parler leur idiome et à se servir de l'écriture. D'après les traditions, ils restèrent concentrés pendant ce temps dans l'espace compris entre le lac Salé au nord, le golfe de Californie ou le lac de Chapala au sud, les Montagnes Rocheuses à l'est et la mer Pacifique à l'ouest. C'est là que les tribus se multiplièrent; quand la ruche fut trop pleine, les essaims s'en échappèrent, se répandant, comme autrefois les Aryas en Europe et en Asie, sur toute la surface du Nouveau-Monde où l'histoire, ainsi que les ruines de monuments qu'ils ont laissés, permettent de suivre leurs traces depuis le rio Gila jusqu'à la terre de Feu.

DÉVELOPPEMENT DE LA CIVILISATION

Ce fut vers l'an 670 ou 700 de notre ère que commença ce grand mouvement de migration qui n'a fini que lorsque tous les peuples de l'Amérique eurent reçu les bases de la civilisation aryenne.

Le premier essaim partit de Chicomostoc, atteignit, après quelques jours de marche, le site de Panuco (état de Tanango); de là, se répandant dans les plaines situées au sud-est de Durango, il s'arrêta au val de Suchil occupé par les Othomites et où se trouvent les ruines de la Quémada. Les cités de Teul et de Téocaltichi furent fondées. Quelques années plus tard, un autre essaim, composé de Colhuaques, Totonaques, Olmèques, Chichimèques, entraînant avec eux les Othomites, se mirent en route sous la direction de Mixcohualt Mazatzin (la Couleuvre blanche) et arrivèrent sur le plateau de l'Anahuac où ils bâtirent Culhuacan qui devint la capitale des Colhuaques, Othompan, celle des Othomites et Téotihuacan, leur ville sacrée. Mixcohualt prit alors le titre de roi (Tlatoani) auquel il ajouta ceux de Topilzin Nauhiotsin. Sur ces entrefaites, survinrent d'autres tribus du groupe nahualt sous les ordres de leur grand-prêtre Huémac qui, après être restées quelque temps à Tulan tzinco, gagnèrent le plateau de Xocotitlan et établirent leur capitale à Tulan, d'où Huémac envoya une députation à Mixcohualt afin de le prier de donner un de ses fils pour roi aux Toltèques. Mixcohualt ayant

consenti, Chalchuih-Totonac-Tlanetzin fut nommé roi des Toltèques, et une confédération se forma entre les Colhuaques, les Toltèques et les Othomites. Ainsi commença le premier empire mexicain, quarante ou cinquante ans après le départ des Touraniens de leur pays. La coïncidence de ces dates est trop remarquable pour ne pas frapper tout d'abord l'attention.

En 875, Totepeuh-Nanahualt, roi des Toltèques, ayant été assassiné, Yocualatonac, roi des Colhuaques, en profita pour faire décerner par les anciens, réunis en assemblée solennelle à Colhuacan, le titre de métropole de la confédération à cette dernière ville et pour prendre lui-même celui de Tlatocalahau, le premier des trois rois.

Pendant que Huémac succédait la même année à Totepeuh-Nanahualt, Topiltzin Ceacalt-Nauyotzin Quetzalcohualt remplaçait sur le trône Yocualatonac. Nous touchons à un des événements les plus importants de l'histoire du premier empire mexicain.

Dès que Topeltzin Ceacalt, plus connu sous le nom de Quetz al Cohualt, (le Serpent oiseau), qui était son titre de chef de la religion, eut pris les rênes du gouvernement de la confédération comme grand-prêtre de la nation, il résolut de réformer le culte et de l'entourer de plus d'appareil, tout en le revêtant du voile de la mysticité. Lorsqu'il crut sa puissance suffisamment affermie, une de ses premières mesures fut de prohiber, sous les peines les plus rigoureuses, la coutume abominable de verser le sang humain en l'honneur de l'Etre suprême. Il donna l'ordre de purifier tous les temples et spécifia la qualité de dons qu'on pourrait offrir sur les autels. C'étaient des parfums, des fleurs, du pain de maïs, des papillons, des fruits aux jours ordinaires. Aux fêtes solennelles, il accorda qu'on immolât un lapin, un serpent ou un daim, suivant la circonstance. Telle était l'horreur qu'il avait pour l'effusion du sang, qu'il travaillait constamment, dit la tradition, à mettre un frein aux désordres et aux cabales qui enfantent la guerre ; il châtiait avec rigueur les crimes et les délits capables d'allumer la haine entre

les citoyens ou les peuples. On rapporte et on assure, dit le *Codex Chimalpopoca,* qu'il adressait ses prières au Dieu du ciel, représenté par le soleil. Il poussait de grands cris quand cet astre se levait; il croyait dans l'Omeyocan, les neuf degrés du ciel où, disait-il, demeuraient ceux qu'il appelait, priait, conjurait avec ferveur et humilité.

Pendant vingt ans, les trois royaumes jouirent de la paix et prospérèrent; lorsque Huemac, poussé par la noblesse et désireux de contrebalancer et de saper l'influence du roi de Colhuacan, organisa une secte à laquelle le nom de Tetzcatlipoca (le Dieu des châtiments) servit de ralliement. Cette secte demanda le rétablissement des sacrifices humains et un jour, sous prétexte de célébrer la fête de leur dieu, son chef pria Quetzal Cohualt de leur accorder l'autorisation d'immoler quelques victimes humaines. Ceacalt Quetzal Cohualt, se bouchant les oreilles avec horreur, déclara qu'il avait trop d'amour pour ses sujets pour leur permettre de verser le sang d'un seul homme, et redoubla de sévérité envers les sectaires qu'il poursuivit impitoyablement. Ces rigueurs ne servirent qu'à enflammer leur zèle et à augmenter leur audace. Enfin, quand Huémac se crut assez fort pour lever le masque, il pénétra jusque dans le palais du roi de Colhuacan, et, au nom du peuple des trois royaumes, lui signifia qu'il était nécessaire de faire des sacrifices humains pour effrayer les ennemis de la confédération, l'avertissant que son refus pourrait être suivi des plus graves conséquences. Quetzal Cohualt ne répondit rien et se disposait à prendre des mesures énergiques, quand il apprit que la plupart des villes toltèques et othomites s'étaient révoltées et que l'on avait commencé à faire des sacrifices humains dans Tulan. Alors, profondément découragé et dans le but de prévenir la guerre civile, il préféra abandonner les rênes du gouvernement et se retira. Quelques jours après, en 893, il quittait secrètement Colhuacan. Dès que son départ fut connu, un grand nombre de ses fidèles olmèques, saisissant leurs armes, coururent le rejoindre. Huémac songea un instant à le

poursuivre et à le faire arrêter; mais, redoutant son influence, il envoya des émissaires auprès de lui pour le supplier de revenir dans son palais. Quetzal Cohualt leur fit répondre qu'il avait une mission à remplir dans d'autres lieux et que le maître des terres lointaines, le soleil, le guiderait là où il devait aller. Continuant sa route, il s'arrêta quelque temps à Quautitlan, d'où il gagna à petites journées, en longeant les montagnes, les vallées qui avoisinent le Popocatapelt. A peu de distance des lacs, ses ennemis le dépouillèrent de ses livres et obligèrent les artistes qui l'accompagnaient, ainsi que sa suite, à retourner sur leurs pas. Il ne fut entièrement à l'abri de leurs outrages que lorsqu'il eut gravi les montagnes qui séparent l'Anahuac des plaines de Huetzilapan. Les populations des provinces olmèques du levant et du midi s'empressèrent de venir au-devant de lui, et, déposant à ses pieds leurs hommages, lui offrirent l'aide de leurs bras et tout ce qu'elles possédaient. Elles le le supplièrent en même temps de rester parmi elles. Quetzal Cohualt, touché de tant de dévouement, consentit à séjourner quelque temps dans cette contrée où s'élevèrent alors les villes de Huetzilapan, Huetzotzinco, Chalchiuhhapan, et la cité célèbre de Cholulan, qu'il appela la ville de l'exilé. Il traça de ses propres mains la ligne de ses rues et marqua l'emplacement de la fameuse pyramide dont les proportions gigantesques font encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs et des archéologues.

Quetzal Cohualt profita de son séjour pour doter ces peuples de son code de lois civiles et religieuses. Cette époque fut pour les Olmèques l'âge d'or, mais ne dura, malheureusement pour eux, que trop peu de temps. Non content de répandre ses bienfaits sur ces populations qui le considéraient comme un dieu, Quetzal Cohualt envoya quelques-uns de ses disciples dans les provinces de la Mixtèque et du Zapotécan. La Mixtèque ou le Mixtecopan comprenait la région occidentale de l'Etat d'Oajaca jusqu'à la mer. Elle comprenait le haut et le bas Mixtecopan.

Les montagnes du Mixtecapan ou de la haute Mixtèque étaient habitées par des tribus qui vivaient de la chasse au milieu des sombres forêts. Plus tard on appela ces tribus Mixtequipei ou Mixtecan (chats sauvages), faisant allusion en même temps à leurs mœurs féroces et à l'âpreté naturelle de leur pays couvert de bois et entrecoupé de précipices et de cavernes où ils se retiraient comme des bêtes fauves. La basse Mixtèque occupait principalement les bords de la mer et avait pour capitale la ville de Tututepec; à l'ouest, était la tribu marchande de Benixono et, à l'est, vivaient les Mixi qui s'étendaient jusqu'à l'est de Tehuantepec. Les Zapotèques, les Wabi, les Chontales étaient répandus jusqu'à l'océan Pacifique. Les Wabi (venus de Yézo) avaient été possesseurs de la province de Tehuantepec ainsi que du riche territoire de Soconuseo. Les Chontales, de leur côté, avaient occupé toute la contrée qui s'étend entre la mer et la chaîne de Quyecolan où ils avaient bâti la ville de Nekapa et d'où ils furent chassés par les rois Zapotèques. Ces derniers, resserrés d'abord entre les montagnes de Wijazoo, s'étendirent ensuite et refoulèrent les Chontales, ainsi que les Wabi, dans les îles de *Duic qui aloy* ou lagunes de Monapostiac.

Les disciples de Quetzal Cohualt, après avoir franchi les hautes montagnes qui séparent le plateau sur lequel ils s'étaient établis de la vallée d'Oajaca, s'arrêtèrent d'abord au milieu des sombres forêts d'Achuitla où ils bâtirent le fameux temple de ce nom. Passant ensuite dans le Mixtecapan et le Zapotecapan, ils traversèrent le lac de Rualo et fondèrent un établissement au pied des monts de Zaquilia, dans un triste vallon connu depuis sous le nom de Yopaa et de Mictla. Ils adossèrent là au flanc des montagnes les grands édifices « dont les voyageurs admirent encore les ruines ». Le temple souterrain de Yapaa servait à la sépulture des rois du Zapotecapan. Au-dessus on avait édifié un palais dont les restes existent encore au bourg de Mictla et qui a été souvent décrit. De grandes dalles, de plus de deux pieds d'épaisseur, reposant sur

des piliers d'une hauteur de 3 mètres, constituaient le plafond. Au-dessus était une corniche saillante ornée d'arabesques, de grecques dont l'ensemble formait comme une sorte de diadème placé sur le sommet de l'édifice. La tradition dit qu'on donnait le nom d'enfants de Quetzal Cohualt aux habitants de la Mixtèque et du Zapotecapan [1].

Pendant que les disciples de Quetzal Cohualt répandaient au loin la civilisation, le maître vénéré agrandissait les villes de Huetzotzinco et de Tlascalan où il fit élever un temple magnifique en l'honneur de son père Camaxtli. Il fit construire également Tlamacazcola (la cité des prêtres), destinée à la célébration des mystères sacrés et à la réception des chevaliers des divers ordres. Le nombre des associations secrètes était considérable. Parmi elles, il y en avait une qui avait pour objet de veiller perpétuellement à la garde du tombeau de Mixcohualt, fondateur de la dynastie des Colhuaques dans l'Anahuac.

Les Colhuaques, après le départ de Quetzal Cohualt, désespérant de le voir revenir parmi eux, avaient nommé à sa place Quetzalaczoyotl, qui fut obligé, après avoir tenté de résister, d'accepter la suprématie de Huémac, roi des Toltèques, devenu tout puissant. Un grand nombre de Colhuaques émigrèrent alors. Huémac, enorgueilli de ses succès, mais toujours préoccupé de la présence de Quetzal Cohualt à Cholulan, résolut de le contrainre à se soumettre et à abandonner complètement ces contrées. A la tête d'une armée considérable, il marcha contre lui. Les Olmèques essayèrent de se défendre, mais furent vaincus, la plupart de leurs villes saccagées et ceux de leurs habitants qui purent échapper à la mort, furent réduits en esclavage ou durent chercher une autre patrie. Cholulan tenait encore. Quetzal Cohualt, pour leur épargner les horreurs d'un siège, convoqua auprès de la grande pyramide les membres de la noblesse et du clergé et leur annonça sa

1. Sagahun (*Hist. general de las Cosas de la Nueva Hispania*).

résolution de se retirer momentanément, leur promettant de revenir dans des temps meilleurs... Il partit le lendemain (en 938), accompagné de quelques disciples, se dirigea vers Ahuilahapam, contourna la montagne ardente du Poyautecalt et gagna Cuetlatitlan (terre des loups) aujourd'hui Cotaita, bourgade de la Vera Cruz, d'où, dit-on, il s'embarqua sur un navire orné à la poupe de serpents entrelacés.

Huémac, ayant appris la fuite de son rival, marcha contre Cholulan qu'il réduisit en cendres, puis, continuant ses victoires soumit tout le pays et se fit décerner les honneurs de l'apothéose sous le nom de Tetzcatlipoca. Mais il ne jouit pas longtemps de son triomphe. Une faction qui s'était formée en son absence dans Tulan, mit à sa place *Mitl Nauhiotsin* qui s'unit avec Quetzalaczoyolt, roi de Colhuacan, et tous deux ayant réuni leurs forces s'avancèrent contre Huémac. Les deux armées se rencontrèrent entre Colhuacan et Tezcuco. Huémac, vaincu, disparut dans la mêlée. Ses partisans publièrent qu'il avait été transporté par le soleil au séjour éthéré, mais l'histoire de Tezcuco rapporte qu'il mourut, quelques années après sa défaite, près de cette ville et qu'il fut enterré dans ce même lieu, où on lui érigea plus tard une pyramide avec un temple magnifique dans lequel sa statue, revêtue des vêtements et ornements de Tetzcatlicopa, fut placée pour recevoir les hommages de la vénération des peuples. La mort de Huémac ne fit que donner plus d'élan au culte sanguinaire dont il avait été le promoteur. Le règne de Nauhiotsin qui dura soixante ans, jusqu'en 990, fut très brillant. Animé d'un grand esprit de tolérance, il permit aux Colhuaques de conserver le culte de Quelzal Cohualt et fit réparer Cholulan qui s'érigea en république avec un conseil de nobles et de guerriers choisis par le peuple et approuvés par le roi de Tulan. Teotihuacan resta la cité sacrée, le lieu de réunion de la noblesse appelée à convoquer les tribunaux qui étaient chargés de juger en matière criminelle. C'était là aussi qu'on nommait les rois, qu'on les enterrait et où on sacrifiait solen-

nellement à Tetzcatlipoca. Cholulan devint la ville sainte des Colhuaques et Tulhan la métropole des trois royaumes : Colhuacan conserva, de son côté, le privilège de recevoir le parlement formé des princes et des délégués de la noblesse qui se réunissait chaque année pour discuter et régler les affaires de la confédération.

On attribue à Nauhiotsin l'érection d'un temple célèbre dédié à Maya Cueyé, la mère des dieux, l'aïeule du soleil et de la lune, la grand'mère dont le culte se répandit partout ; l'on croit aussi que c'est lui qui a fait construire les monuments de Xaliscotepec, Quaunacuac (Cuernacava) et Xochicalco. Après sa mort, il fut enterré sous les voûtes du temple de Chalchiuhlieu.

La reine Xiuhlatzin lui succéda et mourut quatre ans après son avénement au trône, en 994. Elle fut remplacée par son fils Matlacoalt, qui régna jusqu'en 1010. Le sceptre passa ensuite entre les mains de Tlicoatsin qui, en 1029, désigna avant de mourir, pour prendre sa place, son fils Huémac Atecponecalt, surnommé Tecpan Caltzin ou Iztacquautzin.

Quetzalaxoyotzin, roi de Colhuacan, était d'autre part mort en 953, laissant la couronne à Chalchiuh Tlatonae, qui, après un règne de trente-deux ans, en 985, nomma pour lui succéder Totepeuh-Nauhyolt.

Le règne de Huémac II fut très heureux pendant les premières années. Ennemi des sacrifices humains, il fit ce qu'il put pour les abolir. La confédération prospérait quand les frontières du Nord furent envahies tout à coup par des hordes Chichimèques. Les vassaux les repoussèrent énergiquement, puis, se croyant menacés dans leurs droits par Huémac, les appelèrent à eux et les enrolèrent sous leurs drapeaux contre leur souverain légitime. Cohuanacox et Meyoxotun, deux seigneurs qui gouvernaient les provinces de Quiahuitzlan et de Totonïcapan, ainsi que le prince de Xalisco, Huetzin se déclarèrent indépendants et marchèrent contre Tulan. Battus à Coatepec, ils revinrent à Xalisco et envoyèrent des émissaires dans

le Nord-Ouest auprès d'autres tribus chichimèques qui accoururent se mettre à leur disposition. Huémac, ébloui par la fortune qui l'avait protégé jusqu'à ce jour, au lieu de prendre des mesures pour mettre le pays à l'abri des envahisseurs, s'abandonna à toutes sortes de désordres. C'est alors que des calamités sans nombre fondirent sur la confédération. Des tremblements de terre épouvantables commencèrent à jeter la terreur parmi les populations. Les sectaires de Tetzcatlipoca, dans le but d'apaiser la colère de ce dieu auquel ils attribuaient ces malheurs, demandèrent à Huémac l'autorisation de lui offrir un sacrifice expiatoire, et un jeune homme fut immolé sur l'autel. La tradition raconte que, lorsque le grand prêtre eut plongé son couteau d'obsidienne dans la poitrine de la victime, il s'en exhala une odeur si fétide que les sacrificateurs reculèrent d'horreur, et que, lorsqu'on voulut enlever le cadavre pour le jeter en bas du temple, les prêtres qui le touchèrent moururent asphyxiés. Le lendemain, la peste était dans la ville et se répandit dans toutes les provinces. L'hiver suivant, la gelée détruisit les plantes et les semailles. A ce froid excessif succéda un été d'une aridité sans exemple. Ces fléaux se répétèrent plusieurs années consécutives, de telle sorte que la famine étant survenue, les habitants moururent de faim par milliers, semant les chemins de leurs cadavres, qui, faute d'être enterrés, occasionnèrent une nouvelle peste. Quatre ans après, la grêle ravagea les moissons et la température s'abaissa tellement, que les magueys eux-mêmes gelèrent tous. Ce n'est pas tout ; des bandes de brigands, profitant de la panique générale, pillèrent les campagnes et les petites villes, répandant partout le meurtre et l'incendie. Le peuple, désespéré, se révolta dans Tulan, envahit le palais du roi, et le somma de sacrifier un de ses enfants pour calmer le courroux de Tetzcatlipoca. Huémac s'enfuit avec sa famille à Xochiquetzahapan et de là à Huitzoc, d'où il revint dans la capitale et s'enferma dans la forteresse de Xilococ qui dominait la ville. Il fut témoin, pendant plusieurs jours, des excès commis par la multitude, sans pouvoir les répri-

mer. Les demeures des nobles furent brûlées et un grand nombre d'entre eux sacrifiés sur le sommet du temple par le peuple en délire. Ces désordres durèrent jusqu'à ce qu'une récolte un peu abondante permît de croire qu'on touchait à la fin de tant de maux. Peu à peu les passions s'apaisèrent et Huémac put reprendre les rênes du gouvernement. Mais, peu de temps après, découragé par suite de nouvelles révoltes des vassaux, il voulut abdiquer en faveur d'un de ses fils illégitimes, nommé Axcitl, qu'il avait eu de la belle Quetzalxochilt.

Dès que cette nouvelle fut connue, un soulèvement se produisit et les seigneurs demandèrent que Huémac fût déposé et remplacé par un prince plus digne qu'Axcitl. Les factieux, saisissant en même temps dans le grand temple le prêtre Quautli, membre de la famille royale, chargé de l'entretien du feu sacré, le portèrent au sanctuaire de Xicococ et l'obligèrent à recevoir l'investiture royale et sacerdotale. Huémac fit alors des ouvertures aux deux principaux chefs de la rébellion qui consentirent à appuyer la nomination d'Axcitl, à la condition qu'ils seraient associés à la royauté et prendraient rang sur les marches du trône, les premiers après Axcitl, comme s'ils fussent ses propres frères. Axcitl fut proclamé roi (1036) et Huémac se retira dans une ville de l'intérieur.

Au début de son règne, Tolpiltzin Axcitl se montra un grand prince ; mais, se laissant tout à coup dominer par les passions, il ne tarda pas à se plonger dans l'ivresse et la débauche.

Nobles et peuples suivirent l'exemple du souverain. La prostitution fut à son comble, et le crime contre nature pratiqué de la manière la plus éhontée. Les affaires de l'Etat, négligées entièrement, firent que quatre ans après, à la place des lois, il n'y eut plus que vols, brigandages, assassinats et licence honteuse. Les princes du Nord et du Nord-Est, renonçant ouvertement à toute allégeance, levèrent l'étendard de la révolte et Tulan se vit menacée par les forces de Hohuetsin, prince de Xalisco, de Xohuaxanit, prince de Quahuitzlan, et de Xaitemal, autre vassal dont les Etats étaient baignés par l'Atlantique. Ils

ravagèrent en quelques semaines toute la vallée de Xocotitlan. Topiltzin Axcilt, au lieu de marcher contre eux à la tête de son armée, leur envoya une ambassade avec de riches présents, qu'ils reçurent avec dédain. Ils étaient depuis un certain temps sous les murs de la capitale, quand tout à coup ils levèrent leurs camps, et regagnèrent à marches forcées leurs Etats qui venaient d'être envahis par d'autres hordes Chichimèques. Ces hordes, d'après les traditions, venaient des bords de la mer ou des territoires parcourus aujourd'hui par les Comanches et par les Apaches. Leur nom générique était chichimèques ; mais ceux dont les historiens ont conservé le souvenir le plus complet s'appelaient Teotenancas, de la ville de Teotenanco, qui appartenait à la province de Matlazma, aux frontières du Michoacan, et qui se divisaient en Teotenancas, Axotecas et Teotetzlepictin. Ils dévastèrent en passant les provinces de Matlazinco, de Michoacan où ils fondèrent divers établissements et de là se répandirent sur les rives occidentales des lacs de l'Anahuac.

Les souverains des trois royaumes de Tulhan, Colhuacan et Otompan, loin de songer à former une ligue sérieuse contre l'ennemi commun qui avançait à grands pas, crurent le moment favorable pour assouvir les haines qu'ils nourrissaient l'un contre l'autre et appelèrent à leur aide les bandes de Chicomostoc. Nauhyolt II, roi de Tulhuacan, déclara alors la guerre à Topiltzin Axcilt, fut défait et obligé de rentrer en toute hâte dans sa capitale. Les Chichimèques en profitèrent pour gagner du terrain, détruisant les villes qui ne se soumettaient pas volontairement. La panique s'empara des populations et la grande migration dont parlent les chroniques commença (1040).

Les Teotetzlepictin, commandés par Toleltecalt, encouragés secrètement par le roi de Culhuacan, parvinrent à se rendre maîtres de la vallée de Tenanco, après avoir écrasé les troupes que Topiltzin Axcilt avait envoyées contre eux. D'un autre côté, Xalliteutli, chef des Axcotecas, avait pénétré par trahison dans Tulan où il introduisit un nouveau culte, celui d'Acot-

lacatl-Nahuac-teutli. Les vassaux des trois royaumes se révoltèrent en grand nombre et la famine fut suivie de la peste (1047).

Sur ces entrefaites, les Axcotecas, ayant perdu leur chef, se retirèrent à Hue-ya-cocotlan. Tulan pouvait espérer un peu de tranquillité quand arrivèrent à leur tour les Nonohualcas que les traditions et les manuscrits de Chihuahua font venir de Calmihuac et nomment Tepehuans (1). D'autres les appellent Teo-chichimèques. Otompan et Tetzuco tombèrent en leur pouvoir et furent saccagées. Colhuacan, leur ayant ouvert ses portes, fut épargnée. Le vieux roi Huémac qui, depuis son abdication, vivait dans la retraite, proposa à Topiltzin Axcilt de marcher à la tête d'une partie de l'armée contre les envahisseurs, pendant qu'il garderait la capitale. Il fut mis en déroute sur les bords de la rivière de Quautitlan. Axcilt, désespéré, se réfugia à Tolucan, après avoir mis le feu à Tulan. Huémac, malgré son grand âge, ayant rassemblé de nouvelles forces, tenta le sort des armes. Il fut encore battu sur les bords d'un des grands lacs, et, ayant pu s'échapper avec la reine Quetzalxochilt, femme aussi remarquable par sa beauté que par son courage, tous deux se réfugièrent à Chalpultepec où le roi ne tarda pas à mourir des suites de tant d'épreuves.

Topiltzin Axcilt se cacha dans une grotte de l'île de Xicco et, après avoir recommandé ses enfants à un de ses parents nommé Xuihtemal, traversa les provinces olméques et s'embarqua à Queyapan. L'histoire ajoute qu'il fonda ensuite un nouvel empire et mourut à un âge très avancé.

Après la dernière bataille livrée par Huémac, les Nonohualcas ou Teo-chichimèques entrèrent dans Tulan dont une partie

1. Les Tepehuans s'étendaient au sud de la Tarhumarie, du pays des Yaquis et des Mayas, sur le revers occidental de la Sierra Madre et jusqu'aux confins du Zapotecapan. Les Tepehuans, par leur teint jaune, leur pommettes proéminentes, l'inflexion des yeux et le volume de leur crâne, se rapprochaient du type mongolique. Ceux qui existent encore dans le même lieu ont les cheveux abondants, plus fins que les Indiens voisins, et portent également les cheveux tressés sur la tête. On retrouve dans leur langue un grand nombre de mots et de racines des langues aryennes.

avait été brûlée lors de la fuite d'Axcitl, et choisirent pour roi un prince toltèque qui était resté dans la ville. Son nom de Matlaxochitl fut changé en celui de Huémac III. Les populations lui prêtèrent serment de fidélité, mais les factieux, tranquilles pendant quelque temps, ne tardèrent pas à en venir aux mains. Huémac fut assassiné par Xelhua, chef des Nonohualcas, qui, craignant à son tour les représailles des deux autres partis, sortit du pays avec les siens et, après avoir traversé une partie du Michoacan, gagna les régions tempérées où il fonda plusieurs établissements.

Après son départ, Ixcicocualt, chef d'une des deux autres factions, voulut s'imposer; mais, ayant perdu un grand nombre de ses plus fidèles serviteurs dans une mêlée qui eut lieu dans la ville, il l'abandonna également, et il ne resta plus que Yaolt qui, ayant appris que d'autres bandes chichimèques approchaient, partit à son tour, laissant la ville à peu près déserte. L'année suivante, les derniers habitants avaient émigré, de telle sorte que la végétation ne tarda pas à envahir les rues. Colhuacan et les autres villes des trois royaumes eurent le même sort. Ainsi finit le premier empire mexicain vers l'an 1100 ou 1108 (1).

Le pays resta dépeuplé pendant une dizaine d'années d'après Torquémada. C'est alors qu'on voit apparaître le nom de Xolotl Tochinteutli. Suivant les annales du roi d'Acolhuacan, il descendait des rois septentrionaux qui, des cités de Nequamelt et de Naciutz, dominaient au loin les vastes régions comprenant aujourd'hui le nouveau Mexique et la Sonora, et dont, dit-on, la ville sainte était Téocolhuacan. Tout ce qu'on sait sur lui, c'est que son père Tlacamatzin avait deux fils et, que quand il mourut, le peuple ayant choisi son frère pour roi, il résolut d'émigrer, emmenant avec lui un certain nombre de tribus toltèques qui voulurent bien le sui-

1. Suivant d'autres historiens, ces derniers événements auraient eu lieu en 1050 ou 1052. Dans ce cas, l'empire d'Anahuac aurait commencé beaucoup plus tôt. Nous avouons qu'il est bien difficile de dire qui a raison.

vre [1]. Le Mixtecapan et le Zapotecapan, policés par les envoyés de Quetzal Cohualt, devenaient de jour en jour plus florissants. Le royaume fondé par Xelhua et les Nonohualcas, après leur départ de Tulan, s'était considérablement développé. De Xacatula il s'étendit d'abord à Quetzaltepec et peu à peu, depuis le versant du Popocatepelt jusqu'aux rives de l'Azamacuta. Tout permet de croire que les régions fertiles, arrosées par le Coatzalcuaco et les nombreux embranchements du Tabasco, désignés depuis cette époque dans les cartes méxicaines sous le nom de Nonohualco, virent surgir alors leurs principaux établissements. Les Xicalancas habitaient près de la lagune de Xicalanco, à l'embouchure des fleuves de Tabasco, Coatzalluaco et Papa-Coapan. Cholulan commençait à renaître sous l'administration de deux seigneurs élus par le peuple. Les princes de Michoacan avaient cherché un abri dans les îles du lac de Tezcuco et y conservaient tous les éléments de la civilisation dont ils dotèrent ensuite ce royaume. Xiutemal, un des fils de Huémac, régnait à Colhuacan, qu'on avait rebâti et où un grand nombre d'exilés étaient rentrés, mais les campagnes étaient encore laissées à elles-mêmes. Tulan était toujours en ruines. Dans le pays toltèque proprement dit, depuis l'extrêmité orientale de la vallée de Xocotitlan, en descendant vers Tulhantzinco et Meztitlan, les Téochichimèques avaient fondé quelques établissements. Sur les débris de Coatlichan et de Catlexichco, s'était établie une tribu nommée Chichimèque Acolhua. D'autres familles de la même tribu s'étaient échelonnées, au sortir de la vallée de Xocotitlan, dans les cantons voisins de Payautlan, de Chimalcuacan et de Totonicuacan. Un certain nombre d'exilés de Tulan s'étaient cachés dans les lagunes de l'Anahuac; enfin, la plupart des villes voyaient rentrer les habitants dans leurs murs. L'émigration avait été telle que les classes supérieures

1. Suivant Ixtlilzochilt, le premier des ancêtres de Xolotl qui régnait sur l'Amaquemecan, fut Ignautsin; le deuxième, Mocaoquitchli, et le troisième, Tlamacatzin.

ne comptaient pas, à cette époque, plus de cinq cents personnes élevées au-dessus du rang de Macehuales ou prolétaires. L'agriculture, dans ces conditions, avait, pour ainsi dire, disparu des vallées. A peine si l'on en apercevait quelques traces dans les savanes qui bordaient les lacs aux alentours de Colhuacan et de Chalco. Aussi les émissaires que Xolotl avait expédiés pour reconnaître le pays, lui rapportèrent-ils que les campagnes ressemblaient à un désert. Satisfait de cette information, Xolotl se mit en marche en 1117 (suivant la plupart des auteurs), et employa trois ans pour atteindre le plateau de Xocotitlan. Après avoir pris possession du pays, voulant se rendre compte une seconde fois de la situation de la contrée qu'il se proposait d'occuper, il envoya son fils Topiltzin à la découverte. Celui-ci, à son retour en 1124, lui rendit compte qu'il avait rencontré les Toltèques *Nonohualcas*, établis à Oajaca, à Téohuacan, sur le Coatzalcualco et dans l'état de Tabasco. Aussitôt Xolotl, après avoir laissé dans Tulan le noyau d'une population nouvelle, gagna Tupan, et de là le lac Xaltocan où il s'établit dans un lieu rempli de grottes, qu'il nomma Xotol. Il réunit ensuite les principaux chefs et il fut décidé qu'on se fixerait à Tenayocan d'où il envoya des émissaire à Xiuhtemal pour lui faire des avances. Le roi de Colhuacan reçut froidement les envoyés de Xolotl et mourut peu de temps après, ayant eu soin de désigner pour lui succéder son fils Nauhyotl, au détriment de son neveu Pochotl, fils de Topiltzin Axcilt.

Sur ces entrefaites, arrivèrent six guerriers colhuaques qui, d'après Torquémada, s'étaient mis en route en apprenant les conquêtes de Xolotl, désireux de lui offrir leur concours. Ils ne parlaient pas la même langue, ajoute cet historien, mais ils se firent reconnaître comme appartenant à la très noble famille des *Scythi*. Xolotl leur fit le meilleur accueil et donna à l'un d'eux, Amaciu, sa fille en mariage. Xolotl transporta ensuite sa cour sur les bords d'une grande lagune, à Tezcuco, qui était une ancienne ville Chichimèque du nom de Tetzcolt. Le

royaume de Tezcuco agrandi s'appela Colhuacan et fut, pendant longtemps, un des plus puissants de l'Anahuac. Celui de Tlacopan, ou Tacuba, fut fondé, quelques années après, par les Tépanèques qui étaient des Chichimèques Colhuaques. En 1196, arrivèrent à leur tour les Aztèques (d'Aztatlan, près de l'eau) qui appartenaient au groupe des Mexicas (Mec-Scythi) ou Nahualt. Les Aztèques ou Mec-Scythi, suivant Clavigero, vécurent jusqu'en l'an 1160 en Aztatlan, pays situé au nord du golfe de Californie. Cet historien les suit dans son ouvrage depuis leur départ jusqu'en 1323 ou 1325, époque à laquelle ils fondèrent la ville de Tenotchitlan (Mexico). En 1352, ils changèrent la forme de leur gouvernement et élurent pour roi Acamapiatzin, un de leurs principaux chefs ; ils formèrent alors, avec le roi de Colhuacan et celui de Tlacopan, une confédération qui dura jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

L'histoire de ce deuxième empire mexicain a été faite par plusieurs auteurs. Nous n'en parlerons donc pas afin de pouvoir plus rapidement jeter un coup-d'œil sur les événements qui se sont passés, durant cette période, dans les autres parties de l'Amérique.

Nous avons dit plus haut que Ceacalt-Quetzal-Cohualt, pour échapper à la persécution de son terrible ennemi, s'était embarqué à Cuetlacan avec un certain nombre d'Amoxoaques [1].

Nous les retrouvons un an après à Xicalanco. A l'époque de la conquête, on conservait encore dans cette ville le souvenir de l'arrivée de vingt chefs qui étaient venus de l'Est avec une colonie nombreuse d'étrangers, guidés par un grand personnage nommé Quetzal-Cohualt, Cuculcan ou

1. Cette expression est évidemment d'origine asiatique et rappelle celle des Amausians, prêtres ou docteurs établis en Perse par Ferdoun, après qu'il eut battu Zadic qui voulait le livrer à ses serpents et qu'il l'eut renfermé dans la caverne du mont Damavend. Les Amausians Iraniens se retrouvent également au Pérou sous le nom d'Amantas, sages ou philosophes, qu'il ne faut pas confondre avec les membres du sacerdoce proprement dit. On voit ainsi la chaîne qui unit la Perse, l'Asie centrale et l'Asie méridionale.

Gucumatz, suivant l'idiome mexicain, maya ou tzendal dans lequel ce nom était prononcé en signifiant le *Serpent emplumé.*

D'après d'autres traditions, Quetzal-Cohualt serait venu par terre à Xicalanco en cheminant le long du rivage de la mer, regardant les hautes montagnes couvertes de neige et les volcans. Le premier endroit où il s'établit, est appelé aujourd'hui Punta de Xicalanco, en face de l'île de Carmen, près du détroit qui réunit la lagune de Terminos au golfe du Mexique. Il nomma ce lieu Tamoanchan (Paradis terrestre) [1]. Les populations indigènes, en voyant ces étrangers, furent d'abord surprises, mais ne les accueillirent pas moins avec de grands égards, et se mirent promptement à l'œuvre pour apprendre ce qu'ils leur enseignèrent. La transformation s'opérait rapidement, lorsque survint un ouragan terrible dont le souvenir est resté dans les annales des peuples de ces contrées, au commencement du xe siècle. La violence de ce typhon fut telle que, dans les terres basses, maisons, forêts furent arrachées de leurs bases et détruites. Les eaux de la mer envahirent les plaines et un certain nombre des compagnons de Quetzal-Cohualt furent noyés [2]. La tradition ajoute que, des vingt *Amoxoaques*, sept seulement purent échapper avec Quetzal-Cohualt et sa suite qui se réfugièrent dans des grottes creusées dans le flanc des montagnes.

Le découragement ne tarda pas à s'emparer de la petite troupe. Quetzal-Cohualt partit alors seul à la découverte. Après avoir marché pendant deux jours et deux nuits, il rencontra des indigènes qui faisaient la récolte du maïs dans un endroit nommé Paxil Cayala (lieu où les eaux se divisent en tombant) et qu'il appela Tonacatepelt, « la Montagne d'abondance ». Le chef de cette localité habitée par une population pacifique et agricole se nommait Utiuh (Chacal). Il fit le meilleur accueil à Quetzal-Cohualt qui revint auprès des siens pour

1. Ce fameux paradis terrestre que les Hue hue disaient avoir perdu en quittant leur pays et qu'ils cherchaient ailleurs.

2. *Codex Vaticanus.*

leur faire part de son heureuse rencontre. Ceux-ci furent remplis de joie et des relations s'établirent avec les indigènes. Quelque temps après, Utiuh était tué par les nouveaux arrivants. Quetzal-Cohualt, mécontent, quitta le pays avec trois des amoxoaques.

Sagahum, faisant allusion à cette séparation, dit : « Ils demeurèrent quelque temps en Tamoanchan avec leurs sages ou devins qu'ils appelaient amoxoaques, c'est-à-dire hommes savants et entendus dans les arts ; puis ils se divisèrent ; ceux qui s'en furent avec Quetzal-Cohualt dirent aux autres : « Sachez que le « Seigneur notre maître vous ordonne de rester en ces lieux. « Nous partons avec lui ; il reviendra plus tard, lorsque son « œuvre sera achevée. Conservez l'espoir de le revoir. Nous « emportons notre Dieu, recevez nos adieux. » Ils se mirent ensuite en route, ajoutent les traditions, avec leur Dieu qu'ils portaient enroulé dans de l'étoffe et qui leur enseignait la route qu'ils devaient suivre ; ils s'en furent vers l'Orient. »

Quetzal-Cohualt se dirigea vers le nord de la péninsule Yucatèque où il fonda Mayapan qui devint la capitale du royaume des Mayas, nouvelle preuve de l'identité d'origine entre les Colhuaques et les Mayas. Le Franciscain Landa [1] ne partage pas cette opinion. Il prétend que Quetzal-Cohualt a séjourné d'abord à Chichen où il a laissé de grands édifices qui rappellent sa mémoire, que Chichen a vu apparaître ensuite trois frères, dont un nommé Zamna, qui prenaient le titre d'*itzas*, hommes divins ; qu'après la mort ou la fuite de l'un d'eux, les deux autres, étant devenus des tyrans, furent mis à mort, et que Quetzal-Cohualt fut obligé de rétablir l'ordre. Les traditions ajoutent qu'après sa mort on construisit le môle d'Itzmatul sous lequel on suppose qu'il fut enterré. On lui attribue également la fondation de la ville d'*Izamal*. A la même époque, un autre compagnon de Quetzal-Cohualt, Votan, fondait Palenqué, appelée aussi *Colhuacan*, *Na-chan*, *Hochan* (la ville des Ser-

1. Diego de Landa, *Relation des choses du Yucatan*.

pents), et qui, de même que Téocolhuacan et Teotihuacan, devait être une cité sainte, comme semblent l'indiquer ses monuments; cette ville fut bâtie vers le milieu du xe siècle. Votan, dans le fragment d'ouvrage conservé par *Ordoñez* et dont nous avons parlé plus haut, dit qu'il fut le premier que Dieu envoya dans cette région pour la peupler et la partager. Or, l'histoire *des Soleils*, dans le *Codex Chimalpopaca*, faisant allusion à ce partage, le fait remonter à l'an 955, date qui coïncide avec celle que nous avons trouvée.

Que s'est-il passé ensuite dans le Yucatan et le Chiapas? Nous l'ignorons, l'histoire étant muette à ce sujet. Cependant certaines traditions rapportent que Quetzal-Cohualt se serait embarqué à Champoton après avoir bâti, dans une île voisine de la terre ferme, un temple dont on a retrouvé les restes. D'autre part, suivant le *Codex Chimalpopaca*, il serait mort de fatigue à l'embouchure du fleuve Coatzacualco. « Son corps ayant été consumé par le feu, son âme s'envola au milieu des flammes sous la forme d'un quetzal aux brillantes couleurs qui prit sa course vers l'Empyrée, car il savait où était le ciel, et c'est au ciel qu'il alla. » Cette légende rappelle celle du Phénix ou Vennon des Egyptiens qui se rend d'Arabie en Egypte tous les cinq cents ans et renaît de ses cendres.

Après sa mort, les seigneurs nommèrent pour roi le chef de la famille des *Cocoms* (en maya, croyant).

Les Cocoms régnaient sur la péninsule yucatèque, lorsque, vers l'an 1250 ou 1280, arrivèrent les Tutulxius, conduits par Holonchan Tepeuh. La chronologie maya raconte que la contrée où ils pénétrèrent d'abord s'appelait Bakhalar ou Zyam Caan; ils s'emparèrent ensuite de Chichen et offrirent au roi de Mayapan de se reconnaître ses vassaux. Le roi de Mayapan y consentit à la condition qu'ils rendraient Chichen aux Itzas (branche des Cocoms) qui dépendaient de lui. Ahautok — celui du silex ou du couteau sacré, allusion aux sacrifices humains, — devenu roi des Tutulxius, fonda successivement Tihon, Mani et *Uxmal*, qu'il choisit pour capitale. Une confédération fut for-

mée. Après un certain temps, le roi des Cocoms ayant introduit dans le pays des troupes nonohualtes de Tabasco et de Xicalanco pour opprimer le peuple, les seigneurs se soulevèrent et, aidés des Tutulxius, massacrèrent par trahison les membres de la famille royale des Cocoms, dont un seul put s'échapper et se réfugia dans dans la province de Zohila où il bâtit la ville de Tibulon. L'auteur du document chronologique maya ne parle pas de cet événement et raconte qu'Ahautoc, après avoir fixé sa résidence à *Uxmal*, resta allié des rois de Mayapan et de Chichen et que la paix régna durant plus de deux cents ans. Ce fut sans doute pendant cette période de prospérité que furent construits la plupart des magnifiques édifices dont les ruines couvrent la presqu'île et qui permettent de distinguer les deux styles différents d'architecture employés par les Toltèques et les Mayas. D'après ce même document, dans le XIII[e] siècle, la guerre éclata entre les trois royaumes, et les Tutulxius, après avoir mis à mort leur souverain, s'organisèrent en république. Tout ce qu'on sait ensuite, c'est qu'à la fin du XIII[e] siècle, Mayapan fut envahie par un peuple montagnard, sans doute les Quitchés venus du Midi, qui saccagèrent cette cité. Les vassaux en profitèrent pour se révolter et l'anarchie devint générale. Les Tutulxius se retirèrent à Mani, pendant que les Itzas, obligés d'abandonner Chichen, se réfugièrent dans les îles du lac Chaltima au Péten, où ils maintinrent leur indépendance jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. M. Charnay a découvert dernièrement dans le Péten des monuments admirables qui indiquent le séjour des Itzas dans cette contrée; il est convaincu également que les temples et les palais d'Izamal, de Chichen et de Mani étaient occupés dans les premiers temps de la conquête. Suivant Landa, la péninsule resta dès lors partagée en un grand nombre de principautés plus ou moins importantes, parmi lesquelles celles des Tutulxius et des Cocoms à Zotula paraissent avoir conservé la suprématie. A ces deux principautés, la chronique ajoute celle des *Chélas*, descendants des premiers prêtres de Mayapan et qui s'étaient établis à Itza-

mal ; cette principauté prit le nom d'*Atkin Chel* (prêtre du Chel). Ahkin est un mot *persan* qui veut dire prêtre.

L'abandon et la ruine définitive de Mayapan ont eu lieu, suivant Landa, vers l'an 1447, date qui concorde avec celle du document chronologique maya.

Dans le royaume des Votanides ou de Xibalba, Votan ayant organisé les tribus Tzendales et leur ayant enseigné les arts et les sciences, fit plusieurs voyages, probablement dans les contrées voisines et, au retour de l'un d'eux, trouva un grand nombre de Toltèques, qui avaient fui de Tulan, établis dans son royaume. Il les reçut comme des exilés malheureux et les autorisa à bâtir Tulan, dont les ruines ont été retrouvées près d'Ococingo. Il partagea en quatre parties le royaume qui s'étendait jusqu'au Guatémala, à l'ouest jusqu'à la rivière de Tabasco, au sud jusqu'à la mer, et au nord au royaume des Cocoms. Le manuscrit kakchiquel dit que c'était un royaume riche, glorieux et puissant. D'après le *Popol vuh*, il était gouverné par deux rois et par sept juges suprêmes ayant sous leurs ordres dix autres chefs, nommés deux par deux et formant le conseil d'Etat.

Ordoñez rapporte que les Toltèques établis à Tulan et les Votanides à Palenqué formaient, avec le roi de Mayapan, une vaste confédération, Palenqué conservant une supériorité d'honneur et de juridiction. Des questions religieuses ne tardèrent pas à rompre la bonne harmonie entre les Toltèques et les Votanides Mayas ou Colhuaques. La guerre éclata et ces derniers furent vaincus : leur capitale fut détruite vers l'an 1200 ou 1250. Mais ils parvinrent ensuite à battre les Toltèques qui se retirèrent sur les frontières méridionales de l'empire où ils continuèrent encore, pendant sept ou huit ans, à soutenir une lutte inégale. Enfin, obligés de céder, ils traversèrent les montagnes et s'établirent sur les rivages du Pacifique où ils bâtirent une autre Tulan Tzinco et prirent le nom de Xucheltépèques ou de Pipiles (enfants nobles). Un autre essaim gagna l'océan Atlantique sous le nom de Tutulxius. Ce sont les mêmes dont nous avons parlé plus haut.

Les Pipiles prospérèrent pendant quelque temps à Tulan Tzinco jusqu'à l'arrivée des Mixtèques et des Zapotèques, leurs voisins, qui les réduisirent à la servitude la plus dure. Ils se décidèrent alors à émigrer de nouveau sous la conduite de leurs prêtres, et, cheminant le long des rivages du Pacifique, après vingt jours de marche, atteignirent les bords de la rivière Michatoyalt où la maladie d'un de leurs chefs les obligea de s'arrêter. Ils bâtirent là une ville à laquelle ils donnèrent le nom d'Izcuitla (Escuintla de Guatémala). Quelques-uns se fixèrent en ce lieu pendant que d'autres continuèrent leur route jusqu'au Salvador et s'établirent entre l'océan Pacifique et les volcans de Chunco, Cuzcaltan et Xilopanco. Ce sont eux qui ont fondé la plupart des villes de cette région, telles que [1] Sonsonate, Izalco, Cuzcatlan, Almachapan, Comapan, Xutiapan. Ils couvrirent de cités superbes les deux rives du Lampa, traversèrent le Paxil et portèrent leur nom jusqu'au pied des Cordillères où l'Indien superstitieux révérait les sanctuaires d'Esquipula et de Chiquimula [2]. Une partie d'entre eux ne s'arrêta définitivement qu'au nord et à l'ouest du golfe de Conchagua, aux frontières du Honduras et du Nicaragua où ils prirent le nom de Cholutecas (exilés).

Pendant que Xelhua, chef des Nanahualts, fondait un nouveau royaume qui s'étendit jusqu'à Xilanco, à l'embouchure du fleuve de Tabasco, d'autres tribus sorties du Mexique, quand eut lieu la grande émigration, les Tukutchés, Kackchiquels, connus sous le nom de Zotziles-Tukutchés, les Tzuto-

1. Au Salvador, les ruines les plus importantes sont près de la ville de San Vincente, occupant un espace d'environ 2 milles carrés, près du volcan d'Opico, et consistant en terre-pleins, ruines d'édifices, tours circulaires et carrées, galeries souterraines et autres ouvrages en pierres travaillées, ressemblant à ceux du Mexique. Dans la plaine de Siboa et les environs de Sousonate, on rencontre beaucoup de tumuli, de même qu'à la frontière nord-ouest du Guatémala et dans les îles du lac Guija. M. Squier assure qu'il y a dans cet Etat d'autres ruines rivalisant avec celles de Copan, mais il ne dit pas où elles sont.

2. Ce sont eux qui ont fondé Copan Copantli, autrefois capitale du royaume de Chiquimula ou Payaqui.

hiles, les Utziquinahas, les Akahales et les Lenapis, se dirigèrent au sud en suivant les rivages de la mer.

« Ainsi vinrent également Tamub [1] et Elocab avec les treize fractions de tribus. Les treize de Tecpan, ayant à leur tête Xurcah et Totoman, puis ceux de Rabinal, qui sont regardés comme les premiers chefs de la maison de Kawec, les Kakchiquels, ceux de Tsiquinaha, ensuite ceux de Zacatia, puis après ceux de Camak, de Camatz, etc. » (*Popol vuh.*)

D'après les traditions, on trouve toutes ces tribus un beau jour rassemblées en un lieu nommé Déocamanca, sans doute Téotzacualco, qui paraît avoir été une ancienne localité de l'Etat de Tabasco. Après quelques jours de repos, elles arrivèrent à Oloman, situé dans les terres basses voisines du golfe de Xilalanco. Cette région était occupée par les Xicalancas Nonohualcas. Les deux premières villes ou grands Pueblos que rencontrèrent les tribus, furent Nanualcalt et Zulpiti (manuscrit kakchiquel). Gayawitz et Zactecaïb, chefs des Kakchiquels, furent d'avis dans un grand conseil qui fut tenu, qu'on attaquât de vive force ces deux villes. Les Xicalancas ne purent tenir contre l'impétuosité des tribus et se réfugièrent dans leurs barques amarrées au rivage. Leurs adversaires se précipitèrent à l'eau, s'emparèrent des barques les plus proches et parvinrent à faire fuir les autres. Ils se portèrent ensuite en toute hâte vers la ville et étaient occupés à massacrer les familles des Xicalancas, quand ceux-ci, poussés par le désespoir, revinrent à la charge, surprirent les guerriers kakchiquels et autres, et en firent un grand canarge. Leurs débris se rallièrent sur le mont Oloman. Là les chefs se réunirent de nouveau et il fut décidé qu'on se séparerait.

Les annales sont silencieuses sur les premiers temps qui suivirent la séparation. On ignore également le chemin que

1. Tamub, d'après le livre sacré, serait venu d'Amaytan, peut-être la Tanis capitale des Hiksos, révélée par Mariette. Ce qui indiquerait que ces tribus dépendaient des premiers Scythes.

prirent les tribus avant d'arriver aux lieux où elles se trouvèrent de nouveau réunies.

Suivant le livre sacré des Quitchés, les tribus, pendant plus d'un siècle, restèrent disséminées dans les régions humides des montagnes qui s'échelonnent sur la rive gauche du Chixon (Lacandon) où elles se grossirent peu à peu par l'incorporation de tribus étrangères, telles que les Mams, Poko-mans et les Pokomtchis qui occupaient déjà le pays, relevant sans doute du roi de Mayapan. Les Pokomtchis et les Pokomans sont appelés, par le mémoire de Tecpan Atitlan, les hommes à la poitrine cuirassée, ce qui rappelle les guerriers revêtus de cuir des bords du rio Gila et du Colorado.

La maison de Kawec finit par être à la tête d'une grande confédération comprenant les Rabinaliens qui, avec les Pokomans, dominaient la grande courbe du Chixon et les plaines voisines des neuf châteaux de Zamanab; les Kakchiquels, qui avaient fixé leurs demeures entre les monts Pauxin et Parazone; les Atzitziquinchas, mêlés aux Tzutohiles qui s'étaient établis sur les bords du lac d'Atitlan; enfin les Mams occupant le pays où se trouvent actuellement Hue-hue tenango, Quetzaltenango et le Soconusco. La capitale des Quitchés était Utatlan.

L'histoire du Guatémala a déjà été écrite et présente trop peu d'intérêt pour que nous résumions les événements qui se sont écoulés entre l'arrivée des Quitchés et celle des Espagnols. Nous dirons seulement que le pays est couvert de ruines, que nous engageons les archéologues à visiter, et qui prouvent que les peuples qui habitent cette région avaient reçu la même civilisation que ceux de l'Amérique septentrionale, du Mexique et du Yucatan.

Le Honduras qui touche au Guatémala, était habité autrefois par trois familles distinctes : 1° les Chortis, appartenant au groupe Maya et occupant encore le département de Gracias; 2° les Lencas, portant également le nom de Chontales, faisant partie également du groupe Maya et dont les descendants sont répandus dans les départements de San Miguel, Comayagua,

Choluteca, Tegucigalpa, Olancha et Yoro, dans les îles de Roatan Guanaya et leurs dépendances; 3° les Caraïbes, qui s'étendaient près de la lagune de Caratasca jusqu'au rio San Juan et sur les côtes de la Mosquitie. Tous ces peuples devaient être assez avancés si l'on en juge par les ruines de leurs monuments. C'est le même style architectural en terrasses; les tertres et tumuli ont des formes analogues, les Téocallis sont construits d'une manière semblable, et les sculptures sont identiques avec celles qu'on retrouve au Mexique, au Yucatan et au Guatémala.

Le Salvador a été civilisé, comme nous l'avons dit plus haut, par les Pipiles du groupe Nahualt ou Toltèque qui fondèrent le royaume de Huey Tlato, que les Espagnols trouvèrent à leur arrivée.

Au Nicaragua vivaient les Cuzcotecas (habitants de Cuzco) du groupe Nahualt; les Niquerans, ou plutôt Nicarans, dont la capitale était Nicarao Cari, d'où est venu le nom de Nicaragua; le pays des Nicarans ou Carans Caraïbes (groupe Caraïbe ou Maya); les Orotenanos; les Cholutecas ou Chorotecas, anciens Pipiles, divisés en Derians et Niqueras (du groupe Nahualt); les Chontales et les Caraïbes.

Les Chontales, qui parlaient un dialecte maya et dont le nom signifiait étrangers, occupaient les versants de la Cordillère centrale au-delà des lacs. Il est difficile de préciser l'époque à laquelle ils vinrent s'interposer entre les Cholutecas et les Caraïbes de la côte orientale. Mais, comme le chontal est parlé dans toute la Cordillère américaine depuis le Nicaragua jusqu'à Oajaca, il est probable que c'était une branche des Mayas qui, obligés par des tribus du groupe Nahualt d'émigrer, s'étendirent au sud principalement entre les sinuosités dépeuplées de la Cordillère. Ils n'avaient pas de grande ville. Matagalpa, leur principal centre de population, n'était qu'un pueblo.

Les Caraïbes étaient maîtres de tout le versant oriental de la Cordillère jusqu'à l'Atlantique. Ils étaient divisés en tribus, les unes nomades (walkenas), les autres sédentaires, vivant dans

les villes et entretenant un commerce considérable de cabotage avec les Mayas de la péninsule Yucatèque. Ces Caraïbes, de même que ceux des côtes du Honduras, n'étaient autres qu'un essaim de ce groupe Maya qui, en arrivant dans ces nouvelles régions, a repris son nom de famille, Caras ou Caris, les forts. « Ils avaient, disent les historiens, des livres en papier fabriqué avec des fibres de végétaux ou bien avec des peaux sur lesquels ils retraçaient, au moyen de caractères hiéroglyphiques peints, leurs lois, rites et faits mémorables. Ces livres avaient quelquefois douze palmes de longueur sur une de largeur, étaient doublés en douze ou vingt-quatre plis et peints des deux côtés. » La plupart de ces précieux documents ont été brûlés, en 1524, par le Père Bobadilla. « Leurs connaissances astronomiques, ajoutent les historiens, étaient aussi avancées que celles des Mexicains. Ils divisaient l'année en dix-huit mois de vingt jours et avaient un système de numération très ingénieux dont la base était le nombre 20. Ils savaient travailler les métaux et la pierre et ne se servaient pas de fer; ils cultivaient le cacao et le maïs, et étaient enclins au vice contre nature. Leur religion était une sorte de sabéisme mêlé d'idolâtrie et d'institutions phalliques. Ils désignaient l'Etre suprême par les noms de Père du ciel (Tamoi), grand-père, grand'mère, deux fois grand-père, deux fois grand'mère du soleil et de la lune. Ils sacrifiaient leurs prisonniers; ils avaient un culte spécial pour Dobayba, la mère des dieux, pour le soleil et le serpent; ils reconnaissaient un Etre suprême créateur. » Toutes ces données, que nous avons empruntées à l'abbé Brasseur de Bourbourg, indiquent aussi clairement que possible, comme nous le démontrerons plus loin, que ces Caraïbes n'étaient autres que des Touraniens du groupe Maya. Nous allons les suivre jusqu'aux Antilles et à la terre de Feu, où ils ont porté les éléments de leur civilisation.

Du Nicaragua, ils gagnèrent le Costarica et le Darien. Quand les Espagnols arrivèrent dans le Darien, on n'y voyait guère d'édifices en pierres, disent les historiens [1]. « Les maisons des

1. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées*.

chefs étaient bâties en bois sur pilotis. L'intérieur était distribué avec beaucoup de goût. Dans une des salles, le chef gardait les corps de ses ancêtres desséchés au feu. Cette installation était celle de la plupart des villes du Honduras et du Nicaragua jusqu'aux bouches de l'Orénoque sur l'Atlantique [1]. Ces tribus énergiques et guerrières mangeaient de la chair humaine. Mais cette coutume, liée à des rites mystérieux, ne les avait pas empêchés de recevoir les notions des arts. Aussi, d'après Herrera, ils fabriquaient des étoffes de la plus grande finesse, des bijoux d'or et d'argent, et leurs institutions étaient au niveau de celles du Guatémala et du Nicaragua. Herrera loue leurs peintures [2]. » Ce sont des chefs Caraïbes qui indiquèrent à Balboa l'emplacement du Pérou et qui lui remirent un dessin des côtes du Pacifique. Le Darien a conservé également des traces des Cholutecas (Pipiles) du groupe Nahualt qui, attaqués traîtreusement sur les bords du lac Nicaragua par des tribus Mayas venues du Yucatan, furent obligés de quitter leurs établissements. Les uns se dirigèrent au nord-ouest où ils fondèrent Nagarando sur les bords du lac de Managua, tandis que d'autres contournant les rivages du golfe de Nicoya encore aujourd'hui habités par leurs descendants, pénétrèrent dans les provinces de Costarica et, au-delà du Darien, dans l'Amérique méridionale où nous les retrouverons plus loin. Ce mouvement simultané des deux groupes vers le sud a été remarqué par Oviédo qui dit en parlant d'eux : « On dirait que les uns poussaient les autres. Ils avaient la même religion ; mais leur langue, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs cérémonies étaient différentes, et ils étaient ennemis. »

Nous voilà arrivés à l'Amérique méridionale.

Nous allons examiner maintenant non point comment le peuplement de l'Amérique méridionale a pu s'opérer, puisqu'aucun obstacle n'a pu s'opposer aux migrations des tribus de race

1. On ne construisait sans doute pas en pierres à cause des tremblements de terre.

2. Les chefs du Darien et des côtes d'Urraba portaient le titre de sako ou roi qui se retrouve dans le Cundenamarca et qui était un titre princier et sacerdotal dans le Cundenamarca.

mongole venues de l'Asie dans l'Amérique septentrionale, mais nous allons chercher quelle route ont suivie les peuples qui y ont importé la civilisation et quels étaient ces peuples. Pour plus de clarté, nous demanderons la permission de faire connaître succinctement la situation géographique et la nature de ces contrées.

Le territoire occupé par les Incas à l'arrivée des Espagnols s'étendait du 4e degré de latitude nord au 34e sud, sur une longueur d'environ 2,500 milles. Sa largeur, de l'ouest à l'est, était approximativement de 400 milles, ce qui donne une surface de près d'un million de milles carrés, autrement dit égale à celle de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Espagne réunies. Une très grande partie de cette surface est inhabitable pour des êtres humains. La population indienne qui est à présent de cinq millions d'habitants, au temps des Incas, ne devait pas dépasser, comme l'a établi M. Squier, dix ou quinze millions. Géographiquement, tout l'empire des Incas était tropical, mais, à cause de l'altitude, une portion importante jouissait d'un climat tempéré, pendant qu'une autre assez considérable appartenait à la zone sous-polaire et même polaire.

Les sept huitièmes de l'entière surface sont aujourd'hui, comme anciennement, occupés par les deux grandes chaînes des Cordillères. La chaîne occidentale court parallèlement à la côte à une distance moyenne d'environ 40 milles; quelquefois elle s'en éloigne davantage ou descend si bas que les longues vagues de l'océan Pacifique déferlent au pied de ses rochers. En plusieurs endroits, elle est coupée par d'immenses quebradas ou ravins qui rendent les communications, surtout le long de la côte, très difficiles. La plaine étroite entre la Cordillère et le Pacifique n'est qu'un vaste désert de sable, auquel l'intérieur de l'Australie peut seul disputer la prééminence. Pratiquement, c'est une région sans pluie, quoique, à des intervalles de plusieurs années, il y tombe de fortes ondées. Les quelques rivières qui sont alimentées par les neiges

fondues sont absorbées par le sable avant d'atteindre l'océan.

Les habitants suppléaient à ce manque d'eau par des systèmes d'irrigation très habiles. Mais on comprend que, malgré cela, les centres de population devaient être rares dans une pareille contrée si aride, si accidentée, dont la partie cultivable était peu étendue, où il n'y avait comme bêtes de somme que le faible lama [1].

La chaîne orientale ou les Andes proprement dites se dirigent presque parallèlement à l'autre chaîne, quelquefois à une distance de 200 milles, ou se rapprochent si près qu'elles ne sont séparées entre elles que par une étroite vallée. Cette chaîne s'ouvre en différentes places pour livrer passage aux rivières qui prennent leur source sur le versant oriental de la chaîne occidentale et sur le versant occidental de la chaîne orientale. Quelques-unes de ces rivières parcourent plus de 1,000 milles au nord, parallèlement à la chaîne occidentale et au Pacifique, avant de rencontrer un passage à travers la chaîne orientale et, se réunissant, forment le grand fleuve l'Amazone qui va se jeter dans l'Atlantique, à 4,000 milles de sa source située à 400 milles du Pacifique.

D'autres rivières, telles que l'Orénoque et ses confluents, relient l'océan Atlantique au plateau, large et ondulé, qui se développe sur le sommet de la Cordillère, à 14 ou 18,000 pieds au dessus du niveau de la mer.

Ce plateau, dominé par de nombreux pics très élevés et dont la largeur varie de 25 à 100 milles, s'appelle le Despoblado, c'est-à-dire la région dépeuplée. En fait d'animaux, on n'y rencontre que la vigogne et le condor. Autrefois il n'y avait nulle trace d'habitation humaine, excepté les huttes de refuge construites par les Incas sur les routes qui conduisaient du nord au sud de l'empire.

1. Lorsque les Espagnols sont arrivés au Pérou, le lama était la seule bête de somme de ces peuples. Mais il est probable qu'ils en avaient eu d'autres qui ont disparu. On a trouvé des squelettes de cheval, et il est permis de supposer que le *bos americanus* (buffle) y vivait également.

Au sommet du Despoplado à environ 11 ou 12,000 pieds au dessus du niveau de la mer, au milieu de pics dont la tête va se perdre dans la région des neiges, se trouvent des régions aussi désolées que sur le plateau, mais qui sont parsemées de loin en loin de profondes vallées semi-tropicales que les Espagnols ont appelées *bolsas*, bourses. Ainsi la bourse de Cuzco, siège de la résidence des Incas, était située entre les vallées de Vilcomayo et de l'Apurimac, affluents de l'Amazone. C'était sans doute la plus grande ville des Incas, quoique M. Squier prétende que sa population ne devait pas dépasser 50,000 habitants. La civilisation était limitée entre les plateaux de Bogota, Quito, Cuzco, quelques points de la côte, Chimu, Aréquipa, Quizca, et la région du lac de Titicaca. Le Tucuman et le Brésil étaient à peine soumis quand arrivèrent les conquérants. Quito n'a été conquis par les Incas que dans les derniers temps de la dynastie. Les communications avaient lieu presque toutes par terre. Plusieurs grandes routes rayonnaient de la capitale [1].

La première allait à la côte, ainsi qu'à Quito et à Pasto. Une deuxième conduisait à Arequipa et à l'océan Pacifique. Une troisième menait aux provinces sur le plateau des Andes et à quelques pueblos au pied des montagnes. Enfin une dernière aboutissait au Chili [2]. Nous ajouterons que de la côte, près de Truxillo, on pouvait, par une passe, se rendre à Quito. Au dessus du golfe de Quayaquil et en dessous du cap San Francisco, existaient deux autres passes; il y avait deux routes sur le plateau; l'une par Popayan, Cah, Antioquia, conduisait à l'océan Atlantique; l'autre, par Bogota, menait à l'Océan, soit en passant par Aranca et Augostura, soit en prenant une passe non loin de Pamplona qui aboutit au cap Véla.

La voie de mer présentait de très grandes difficultés pour les navires de cette époque. Quoique ces peuples, si bons architectes, devaient savoir construire de grandes barques, comme le

1. Garcilazo, liv. XIX, ch. XIII.
2. Cieza, ch. XCII.

dit Pierre Martyr [1], et n'en étaient pas réduits aux bateaux formés de deux outres de peaux de loups-marins, cousues et réunies au moyen de cordes, qu'ils remplissaient d'air avec un tube placé à l'extrémité de chaque outre, il n'en est pas moins vrai que la navigation dans ces parages était loin d'être facile. Les côtes de la Nouvelle-Grenade sont presque inabordables. Le fameux courant d'eau chaude va du sud au nord avec une rapidité de deux milles à l'heure. Aujourd'hui encore les navires à voiles qui veulent se rendre au Pérou doivent remonter d'abord à l'ouest jusqu'à deux cents lieues en mer pour rencontrer les vents du quart de cercle occidental, qui sont les seuls avec lesquels on puisse gagner le littoral. Il n'est donc pas probable que, contrairement aux assertions de Vélasco et de Montésinos [2], les Aymaras ou les Caris soient venus par mer. Les traditions disent qu'ils s'établirent d'abord entre San-Francisco et Manta. Les populations de Manta se vantaient d'avoir vu et possédé le dieu *Con* ou *Can* et lui avaient donné le nom de Huk-Kon ou Oua Con (*le serpent volant*). Ils auraient fondé en ce lieu leur premier établissement, Carangui, du nom véritable de leur chef. Cette hypothèse est admissible. Seulement, au lieu d'être venus par mer, ils ont plutôt pris la voie de terre que M. Charles Mano a reconnue au moyen des crânes allongés des Aymaras ou des Caris qu'il a trouvés dans les tombeaux à leurs différentes stations. Il a publié à ce sujet un mémoire des plus intéressants dont nous allons donner quelques extraits [3].

« Dans une des dernières pentes inférieures de cette même

1. Pierre Martyr, racontant la conférence, que Balboa eut dans les cités orientales de l'Isthme avec le fils de Khuma Cari, met ces mots dans la bouche du jeune chef : « Hos montes (undice digito montes monstrabat) trajiciendo mare aliud e promotoriis despectare licebit, quod navigiis nihilo vestris numoribus et caravelas insumabat licet et illi nudi sint more nostro, velis tamen et remis utuntur. » *Decad.*, III, liv. III.

2. Montesinos ajoute qu'ils seraient partis du cap de Buena Esperanza, près de Colima (Mexique).

3. Du lac de Titicaca à Bogota (*Annales de l'instruction publique des Etats de Colombie*, par M. Mano.

« vallée de Telumbéla (Équateur), près du thalweg de toute « cette région du Chimborazo, à dix minutes de distance de l'en- « droit où sont les antiques sarcophages naturels de Mosusan, « se trouve la pierre curieuse sculptée dont on parla à Bodegas « de Badahoyo. Elle ressemble, par sa forme générale et ses « sculptures, à la pierre dite des sacrifices que l'on peut voir « dans le musée de Mexico. On y remarque huit trous, comme « dans les pierres destinées au même usage. Parmi les orne- « ments grossiers dont elle est couverte, on distingue des têtes « humaines, des serpents ailés, des oiseaux et animaux fan- « tastiques.

« Un guerrier avec un casque en forme de tête de condor, « tient, dans une main, une sorte de javeline et, dans l'autre, « un bouclier. Ce personnage est surtout curieux, à cause du « développement de son nez orné d'un anneau [1]. Il foule à ses « pieds, comme à Xamapayta, à Cheriguane, à Sica-Sica, à « Tiaguanaco, un autre guerrier vaincu [2].

« Arrivé en ces lieux, l'exode a été obligé, par suite de l'érup- « tion de quelques volcans, de dévier de sa route à angle pres- « que droit pour se diriger vers la côte du Pacifique.

« A Guayaquil et au Vénézuela, j'ai vu plusieurs sièges en « pierres sculptées de la province d'Eméralda ; un de ces sièges « était placé sur le dos d'un Indien au long nez aquilin.

« Dans la province d'*Umbabura,* à la hauteur de Huaca, j'ai « trouvé une autre station avec une nécropole et quelques ani- « maux sculptés comme ceux de Diezmo (Pérou). Ces sculp-

1. Ce qui frappe dans les bas-reliefs du grand monument de Palenqué, c'est la singularité qui se rencontre constamment dans le profil du visage des personnages, et qui consiste en une courbe décrite depuis le haut du front jusqu'à l'extrémité du nez et qui équivaut presque à un quart de cercle. D'un autre côté, les nez aquilins, d'une grandeur énorme, caractérisent essentiellement les monuments de sculpture mexicaine. Dans les tableaux hiéroglyphiques conservés à Vienne, à Rome, à Villetri, au palais du vice-roi à Mexico, toutes les divinités, les héros, les prêtres mêmes sont figurés avec de grands nez aquilins, souvent percés vers la pointe ou ornés de l'amphisbène ou du serpent mystérieux à deux têtes *(Antiquités mexicaines).*

2. Nous savons par les sculptures de Ninive et par d'autres sources, que c'était l'usage du conquérant de fouler à ses pieds le vaincu et de poser le pied sur son cou.

« tures se rencontrent jusqu'aux altos de Boliché, près de Tul-
« can. A la frontière, entre l'Equateur et la Colombie, dans les « environs de *Carchi*, en remontant la rivière, il y a une autre « station. Là les volcans Tuquères et Pasto ont empêché « l'exode de suivre la mer. Du Rio-Carchi, en allant au nord, « je n'ai pas rencontré une seule trace de leur migration jus-« qu'à la partie de la Cordillère, qui se trouve dans les environs « de *Cali*. En entrant dans cette région, j'ai trouvé une autre « station, une autre nécropole ou plutôt une succession de né-« cropoles, qui s'étendent plus ou moins entre les parallèles 3 « et 4. Des figures caractéristiques attestent le passage de « l'exode, qui s'est étendu sur les deux Cordillères, car je « sais qu'il y a également des tombeaux dans le rameau central « de Caloto. J'ai reconnu encore là les deux races, l'une avec « le crâne allongé et l'autre au crâne normal, en même temps « que le type au nez proéminent et busqué qui, à Palenqué, a « tant frappé l'attention des ethnologistes. La tribu sauvage des « Indiens Cibaris, les Sibarios nomades du Rio-Grande, près « de la frontière de la Bolivie et du Brésil, et certaines frac-« tions des Bogres de la République Argentine ont conservé « ce type [1].

« L'existence de nécropoles analogues dans la *Cordillère cen-« trale*, ainsi que les gigantesques statues de San Augustino « (Tolina) m'ont convaincu qu'au sud de *Popayan*, l'exode « s'était divisé : les uns se dirigeant vers le nord de la Colombie « pour se rendre au Vénézuela, par *Antioquia*, les autres « par le *Choco* et l'isthme de *Panama*.

« En entrant au passo de Quindio en Tumbuez, entre Car-« thago et Salento, il y a une autre nécropole. Les briques qui « couvrent ici les cadavres comme au Pérou et en Bolivie, « n'ont pas été suffisantes pour les préserver de la décompo-« sition. Mais des statues en terre permettent de reconnaître « les deux types opposés.

1. On remarquera que ces peuples appartiennent au rameau guaranien, autrement dit descendent des Caraïbes.

« Le pueblo de Salenco est bâti sur une de ces nécropoles.

« Après avoir traversé le Quindio de Carthago à Ebagué d'o-« rient à l'occident, je n'ai pas trouvé une seule station de « l'exode, quoique j'aie observé attentivement le terrain entre « le rio *Magdalena* et *Bogota* [1].

« A *Tunja*, je n'ai rien remarqué non plus, ce qui me fait « croire que l'exode n'est jamais arrivé dans la Cordillère orien-« tale, dans la zône comprise entre la ligne équatoriale et le 7e « degré. »

Ainsi, d'après ce savant voyageur, l'exode est parti de Panama et de l'embouchure du Rio Magdalena. Les uns ont remonté le Rio Magdalena et le Rio Cauca et, passant par Antioquia-Calli, sont arrivés à Popayan où les autres les ont rejoints en suivant la route de Quindio et de Choco.

Pendant ce temps un de ces essaims de Caras ou Caraïbes, venus sans doute de l'Amérique centrale, conduit par un prêtre, son guide (*Bocica* ou *Pucika*), remontait le Rio Cauca ; et fondait les trois royaumes de Zenu, Tunzenu et Panzenu (le Cundinamarca) situés entre la Magdalena, les montagnes d'Ebibe et le golfe de Tolio.

« Ces nations, dit l'abbé Brasseur, étaient d'origine caraïbe. « C'est là qu'on a découvert des tumuli semblables à des colli-« nes qui renfermaient des tombeaux en pierres de taille et voû-« tés, contenant les restes de leurs princes et des trésors consi-« dérables. Depuis Caramara, la vallée du Zenu et du Rio Cauca « était parsemée de ces tumuli. On retrouvait les vestiges d'une « antique civilisation dans les monuments en pierres abandonnés « dans l'épaisseur des forêts et surtout dans les arts admirables « que les Caras avaient conservés. On les reconnaissait à la taille « des pierres précieuses, au travail de la bijouterie d'or et d'ar-

1. Dans le district de San Augustin, dans les parties élevées de Meira, par 3° 15' de latitude nord, on a rencontré des monuments comme la grande table de granit de *los sacrificios*, supportée par des cariatides, des statues de grandes dimensions et d'autres objets artistement travaillés. (*Antiquarian ethnological and other researches, New-Granada by Bollaert.*)

« gent, à la richesse et à l'élégance des étoffes qu'ils continuaient « à tisser et même à la structure si remarquable de leurs temples « et de leurs palais qui, quoique en bois, présentaient un air de « grandeur dont s'étonnaient à juste titre les conquérants. »

Une tradition attribue à un autre Bocica la civilisation du plateau de Bogota. Ce Bocica, appelé également Huc-kon ou Huc-moxo, serait arrivé de l'est, c'est-à-dire des grandes plaines arrosées par les confluents de l'Orénoque, tels que le Guavara, le Meta et l'Arauco, encore aujourd'hui célèbres par les grandes ruines qu'on y découvre à l'approche des Cordillères et par les rochers sculptés disséminés entre les bras de l'Amazone. Il est représenté comme le Bocica de Menta, avec une grande barbe, des cheveux noirs et lisses, vêtu d'une tunique descendant à mi-jambes et d'un manteau noué sur l'épaule. Il apprit aux Chibchas, de même qu'aux populations de la côte, à peindre des croix sur leurs manteaux [1]. Il serait venu sur le plateau de Bogota par Pasca, d'où il serait passé à Moxa et à Foulivon, en traversant les montagnes qui sont au nord. On le vit à Hanza (Tunja) et à Sagamosco où il mourut.

Enfin, un troisième Bocica serait parti de Panama et, suivant la route de Quindio-Choco-Popayan, aurait gagné les bords de la mer, entre le cap San-Francisco et la pointe Santa-Elena, où il aurait fondé les établissements d'Atacames, Carangui (nom de la nation) et Menta, dont les populations avaient conservé son souvenir sous le nom d'Huc-con et Oua-con, comme celles du plateau de Bogota et du Cundinamarca (frontières extrêmes de Con). C'est un de ces trois groupes qui a pénétré dans le royaume de Quitus [2], qui l'a civilisé et où il a pris le

1. Cette remarque est on ne peut plus intéressante. Quand Quetzalcohualt, grand prêtre des Touraniens, débarqua à la presqu'île d'Alaska, sa robe, disent les traditions, était parsemée de croix rouges. Le Bocica ou le H uc-kon ou Akon de Manta et de Bogota, qui portait le même nom, était donc un personnage tout à fait semblable à Quetzalcohualt; ce qui permet de suivre la marche de la civilisation dans le Nouveau-Monde.

2. Velasco, l'historien de Quito, dit que les anciens habitants de cette contrée se nommaient Quitti et que *500 ans* avant la conquête espagnole, vers l'an 1000 de notre ère, les Caras, remontant la rivière Esmeralde, dans des bateaux de loup-marin, con-

nom de Scyri (probablement Scythi); on les retrouve encore sur les bords et dans les environs de la rivière de Guayaquil. En 1526, les Espagnols ont trouvé à Tumbez des vestiges de forteresses qui prouvent qu'il y eut là un établissement important. En avançant vers le sud, on voit des traces de leur passage sur les bords du rio Vinaque, où existent les ruines de grands édifices dont l'architecture diffère de celle des Incas. Les Indiens du voisinage, consultés par les Espagnols sur l'ancienneté de ces monuments, répondirent qu'ils étaient l'ouvrage d'un peuple blanc et barbu comme les Européens, qui régnait sur ces contrées bien avant les Incas. De là, profitant d'une passe qui se trouve non loin du Truxillo actuel, ils pénétrèrent dans la région inférieure sous le nom de Chimus, et bâtirent Chimu Chancha [1] dont les ruines, ainsi que le cimetière rempli de crânes allongés, attestent leur présence. M. Manos a découvert des crânes de cette même forme près du Cerro de Pasco, à une petite distance de Canta. « J'ai trouvé là, dit-il, une tablette en granit, avec des sculptures représentant des grecques assez parfaites et des losanges qui entouraient une pierre à sacrifices. Deux félins, grossièrement sculptés en creux dans le granit, semblaient défendre l'accès de ce sanctuaire en plein air; à quelques lieues plus loin, dans un lieu nommé Diezmo, j'ai vu des sépultures souterraines semblables à celles que je cherchais. »

quirent tout le haut plateau de Quita et gouvernèrent le pays sous le nom de Carais Scyris.

1. Les Chimus (hommes forts), étaient, dit Montésinos, des géants qui, comme autrefois les peuples de Teo Colhuacan, pratiquaient la sodomie d'une façon si éhontée que les tribus vaincues fuyaient pour se soustraire à leurs embrassements. Ce vice, suivant Diaz, était commun à tous les peuples de la côte du Pacifique. Les Chimus occupaient les cinq vallées de Permunca, Huallmi, Santa, Huanapes et Chimu. L'aride plaine de Chimu, près dela ville moderne de Truxillo, sur 12 ou 15 milles de longueur et sur 5 ou 6 de largeur, est couverte de ruines de l'ancienne, Scyri ; comme Babylone, elle était, d'après M. Squier, bâtie en terrasses; les Chimus sont restés indépendants jusqu'à leur défaite par l'Inca Yupanqui, fils de Pachakutek. On trouve encore, près de Chimu Chanchu, un cimetière dans lequel furent enterrés les Chimus et les Quitchuas, après la dernière bataille, dans laquelle les Chimus furent anéantis. Ils se reconnaissent à la forme de leur crâne allongé.

De là, on les suit sous le nom de Yuncas, à Concon, ancien nom de leur chef; à *Lurin,* où ils avaient bâti un temple; à Quelca, d'où, sous le nouveau nom d'*Aymaras,* serpents, ils ont gagné le lac Titicaca, à 120 ou 130 lieues, en passant par Arequipa.

Lorsqu'ils furent arrivés dans cette magnifique région, ils s'établirent à Tiaguanaco, et nommèrent roi (Pirrhua), leur prêtre Manco, en l'an 890 ou 900 [1]. Cette expression de pirhua vient de *pir*, chaleur du soleil, *hua,* race. La racine *pir* exprime aussi l'idée de lumière et de feu dans toutes les langues aryennes. C'est de là que sont sortis les noms de Pérou et de Perse (pays de lumière ou terre du feu, de la lumière), nom que porte encore le pays des Fuégiens. *Bezer* veut dire lumière, éclat, rayon. *Pars,* en zend, suivant Anquetil Duperron, signifie pur, brillant, lumineux, ce qui convient au *pars* proprement dit, c'est-à-dire à la Perse, tant à cause de son ciel pur que comme siège de la religion de Zoroastre. On sait aussi que chez un grand nombre de tribus de la Turquie, de la Tartarie et de l'Iran, les petits rois ou khans se donnaient et se donnent encore le nom de *pyr*. Porus, ce roi célèbre de l'Inde, qui lutta contre Alexandre, n'était autre qu'un pyr de l'Iran oriental, désigné par son titre monarchique et non par son propre nom. Le nom de Pirhua, que prit le souverain des Aymaras, n'a donc rien d'extraordinaire et vient confirmer l'origine de la civilisation aryenne de ces peuples. On remarquera également l'analogie frappante qui existe entre les deux noms de Perse et de Pérou.

De Tiaguanaco, les Caras ou Caris, pénétrant à l'est, fondèrent la ville de Tapaccariz, dans le département de Cochabamba où ils se maintinrent indépendants jusqu'à ce que l'Inca

1. Cette date coïncide avec l'époque à laquelle Quetzalcohualt quitta la presqu'île Yucatèque et s'embarqua à Champoton avec ses amoxoaques, à la recherche d'autres régions à civiliser. Son nom se retrouve, peu de temps après son départ, dans la Nouvelle-Grenade, transformé dans la langue du pays en celui de Oua-con, qui a la même signification. Et le personnage qui le porte est représenté par les traditions avec les mêmes traits, les mêmes vêtements sur lesquels étaient peintes des croix rouges.

Capac Yupanque les soumit à son autorité. L'établissement fondé par eux à Xamapeyta, qu'à découvert M. Mano et dont nous parlerons plus loin, est une preuve qu'ils ont pénétré chez les Chiriguanes. On les retrouve jusque sur *la terre du Feu*, sous le nom de Karaiques, que portaient, dans le principe, les Fuégiens actuels, auxquels ce dernier nom a été donné, en 1822, par le capitaine Weddel.

Cent cinquante ans après leur arrivée dans l'Amérique méridionale, vers le milieu du XI[e] siècle, ajoutent les Annales, des peuples nouveaux envahirent le Pérou. « Ces étrangers venaient d'une contrée lointaine, riche et puissante, d'où ils avaient été chassés par des hommes forts, robustes, de haute taille. »

Leur chef s'appelait Manco Capak (le prêtre souverain), et les peuples qu'il guidait étaient nommés *Quitchuas*, hommes qui s'expriment bien. Même sens à peu près que celui de *nahualt*. « Quant aux caractères physiques, dit d'Orbigny, les Quitchuas « ne diffèrent en rien des Aymaras qui tous deux se rappro- « chent des peuples mexicains. Pour le caractère, ajoute le « savant voyageur, pour les facultés intellectuelles, pour les « coutumes, pour les usages privés et de société, pour l'indus- « trie agricole et manufacturière, pour les vêtements, les Quit- « chuas ressemblaient en tout aux Aymaras; seulement leurs « tombeaux, leurs monuments différaient pour quelques points. « Les langues se ressemblaient beaucoup par les formes, la « composition, par la dureté et l'étendue. La langue aymara « est peut-être une des plus dures du monde. Sa gutturale, « sortant de toutes les bornes connues, vient tout à fait du fond « de la gorge et ne cède en rien à la langue quitchua pour le « nombre des consonnes, pour la redondance rude et saccadée. « On retrouve à peu près un vingtième des mots qui ont évi- « demment la même origine, surtout ceux qui expriment les « idées religieuses; aussi, tout en y reconnaissant une foule « d'autres dont la racine est différente, et qui, par conséquent, « dénotent une langue distincte, nous sommes porté à croire « que la langue aymara est la source de la langue quitchua,

« qui l'entoure de tous côtés et que le temps a pu altérer [1]. »

Les Quitchuas sont venus par mer jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, qu'ils ont ensuite remonté ainsi que ses confluents, ont gagné le plateau de la Cordillère, non loin de Bogota, sans doute, et [2], de là, passant par Quito, sont arrivés à Cuzco. Il est fort possible, d'un autre côté, qu'ils aient suivi la même route que les Aymaras. Les Aymaras ayant été soumis, leur chef, Manco Capac, prit le titre de souverain (Inca). Il commença, suivant Montésinos, vers l'an 1020 ou 1030 [3], la dynastie des Incas qui dura jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

L'histoire de cette dynastie est restée jusqu'à présent très obscure, car on ne peut ajouter foi à celle qu'a écrite Montésinos. Celle qui a été faite par Garcilazo de la Véga, de la famille des Incas, est meilleure, mais laisse encore beaucoup à désirer.

La destruction des monuments de Tiaguanaco date probablement de l'arrivée des Quitchuas. « Par tout le voisinage, dit Cieza de Léon en parlant de ces ruines, demourent couchées à terre maintes pierres très travaillées, grandes et petites, en nombres infinis, par quoi l'on veoit que survinrent aucunes guerres, lesquelles suspendirent l'œuvre avant qu'elle ne fust terminée. »

Ce qui semblerait indiquer que les Aymaras n'étaient pas, depuis très longtemps, dans le pays quand les Quitchuas en ont pris possession.

Pendant que les Incas étendaient chaque jour leur domination, les Caras, Caris, se répandant de leur côté jusqu'aux rives de la Plata, portaient leurs mœurs, leur religion, leur industrie et leur langue dans les îles des Antilles [4], fon-

1. Ne peut-on pas appliquer tout ce qui précède au sujet de l'aymara et du quitchua, au nahualt et au maya?

2. Garcilazo raconte qu'il y avait autrefois une route qui conduisait de Cuzco à Quito, et qui allait jusqu'à Bogota, suivant Fergusson.

3. Cette date coïncide avec la grande migration des peuples de l'Anahuac quand le premier empire mexicain, livré aux horreurs de la guerre civile, de la peste et de la famine, fut envahi par des hordes de Chichimèques.

4. « En résumé, après avoir démontré que le nom de Caribe (Caraïbe) n'est qu'une

daient un empire dont le siège fut Tap-Kari dans la province bolivienne de Cochabamba et pénétraient jusqu'à l'extrémité du continent dans les régions glacées de la terre du Feu où on les retrouve sous le nom de Karaïques. Les Patagons appelaient l'Être suprême *Kanex*, et les Puelches *Kanchi* ou *Urakans*.

Maintenant que nous savons par qui et comment le Nouveau-Monde a été peuplé et civilisé, si nous comparons les arts, la religion, les mœurs et les institutions des peuples des deux continents, et que nous puissions prouver qu'il existe entre eux des assimilations, des affinités, des ressemblances, telles qu'il ne soit pas permis de douter de leur identité d'origine; nous espérons qu'on ne dira pas comme dernièrement un savant : « Ces rapprochements s'expliquent par la conformité de l'esprit humain à la fois variable et possédant un fonds commun d'idées, d'instincts et de procédés. Ces similitudes prouvent, si l'on veut, l'unité de l'homme, mais, parce que l'homme d'Amérique, en inventant des méthodes, en créant des arts, en supputant la durée chronologique, aura rencontré des formes équivalentes ou même

corruption du mot *Guarani* (guerrier); après avoir cherché à prouver, par la comparaison des langues, que les Guaranis ont poussé leurs migrations jusque sur les rives de l'Orénoque et dans toutes les Antilles; après avoir signalé le mode de leurs migrations, les motifs qui les ont déterminées et les traditions qui s'y rattachent, nous avons constaté une identité parfaite entre les Guaranis, les peuples brésiliens, les peuples des Antilles, sous le rapport de leurs caractères physiques, de leur taille, de leurs formes, de leurs traits. Passant ensuite aux rapports moraux, nous avons retrouvé cette même identité des Guaranis et des Caribes, dans leurs coutumes privées, leurs usages, leurs mœurs, leur industrie, leur costume, leurs ornements, leurs parures, leur gouvernement, l'hérédité de leur chef, leurs principes religieux. » D'Orbigny, *L'homme américain*, p. 321.

Sur ce territoire d'Haïti a vécu et brillé la Quizqueya caraïbe ; les *tzènes*, dieux tutélaires, ont donné leurs oracles ; *Huk-con*, aux éclairs éblouissants, s'est élancé de ses cavernes sacrées vers le ciel. Espérant le lever de la blonde reine des nuits, les populations sortaient en foule de leurs carbets, s'écriant selon le rite : Nonoun-nonoun ! Là, bravait Couroumou, aussi puissant que Michebon, le génie des eaux, et aussi terrible qu'Atamastor et *Uracan*, les génies des tempêtes. Le cacique *Ouacanagari* voguait dans son canoa sur le fleuve Han-bonico. Les guari-onez régnaient sur cette plaine, et la femme cacique Anacoana, sœur de Bocheio (Bochica), dominait par son talent. (*Haïti avant Colomb*, par Edgard la Salve.)

identiques à celles dont l'homme d'Europe ou d'Asie se serait servi, il ne s'ensuit pas que celui-ci ait dû les importer. » M. Charles Mano est convaincu que la civilisation américaine a pris naissance près du lac de Titicaca d'où elle s'est répandue dans toute l'Amérique. L'abbé Brasseur va plus loin; il se demande si ce n'est pas au Nouveau-Monde que nous devons nos lumières. Toutes ces théories sont respectables, parce qu'elles émanent d'hommes éminents et convaincus. Quant à nous, nous le répétons, nous sommes persuadé que la source à laquelle les peuples de l'Amérique ont puisé l'état de culture intellectuelle qu'ils possédaient à l'arrivée des Espagnols, est essentiellement aryenne et nous allons nous efforcer de dissiper les doutes qui pourraient rester à cet égard.

L'ORIGINE

DE LA CIVILISATION INDIENNE

PROUVÉE PAR LES ARTS

La meilleure preuve de la civilisation d'un peuple ou du moins celle qui est aussi sûre que toute autre, par la déduction qu'on peut tirer des arts mécaniques, s'appuie sur l'architecture qui présente un champ si vaste et si noble au développement du beau et du grand, en même temps qu'elle est intimement liée aux commodités essentielles de la vie. Les monuments d'une nation portent en eux le sceau particulier de son génie. Deux architectures distinctes existent dans le monde : 1° l'architecture orientale qui commence à Babylone et à Memphis et s'étend jusqu'aux Indes, en augmentant de solidité et de grandeur; 2° l'architecture occidentale qui prit naissance dans l'Asie-Mineure, régna dans l'Asie, d'où elle se communiqua à la grande Grèce, ensuite à Rome et de Rome aux colonies barbares de l'empire. L'architectonique mauresque et gothique est un art du milieu des temps et des climats, tenant de la grandeur du génie babylonien et de la légèreté du génie d'Athènes. La première architecture se distingue par la solidité, la déclivité en talus, la construction en terrasses et la forme pyramidale, caractères que nous retrouvons dans l'architecture américaine. Quand on étudie les villes, tem-

ples, palais, ponts, aqueducs, tertres en terre, tumuli en pierres, fortifications, dont les ruines couvrent le sol depuis le rio Gila jusqu'au Paraguay, on reconnaît de suite que ces œuvres admirables comme simplicité, symétrie et solidité, sont sorties de la même conception et que les nuances qui les distinguent proviennent seulement d'une différence de mœurs, de temps et de culte. Même point de départ, plan uniforme, style analogue, ordonnance pareille, ornementation semblable, but égal, c'est-à-dire construire solidement selon les règles et les proportions les plus parfaites exigées par la nature du terrain et la destination des édifices.

Ce qui caractérise par dessus tout l'architecture américaine, c'est la tendance dominante qu'avaient ces peuples de placer leurs temples et leurs demeures sur plusieurs fortes assises en terrasses comme sur une sorte de trône, ce qui semblait les grandir encore et leur donnait l'avantage de la sûreté de la position, ainsi que la perspective d'une vue étendue. Ils avaient compris, que le sacrifice religieux qui pouvait être aperçu par tout un peuple à la fois présentait un caractère plus imposant, et qu'un monument élevé en amphithéâtre acquérait ainsi dans un isolement plein de majesté, les perspectives les plus flatteuses à l'œil, les proportions les plus grandioses, la symétrie la plus élégante et les lignes les plus harmonieuses dans un ensemble saisissant. Pour que leurs édifices résistassent mieux aux bouleversements naturels si fréquents dans ces contrées, ils avaient adopté la forme en talus pour les murs extérieurs, en carrés longs pour leur palais, et en pyramide pour les monuments élevés, dont le sommet était mis en communication avec le sol par des escaliers dont la largeur variait en proportion de la hauteur, et qui étaient plus ou moins rapides, pourvus d'une rampe avec ou sans inclinaison, et un palier pour les grands édifices de cinquante à soixante degrés.

Ce mode de construction en terrasses se retrouve aussi bien au nord que dans le sud de l'Amérique. A Chilocoth, à Marcetta, dans l'Ohio, dans le Kentucky, l'état de New-York, le

Tennessee, le Missouri, etc., on a découvert un grand nombre de tertres en terrasses superposées semblables aux teocallis du Mexique. Un tumulus, près de Saint-Louis, a 2,400 pieds de circonférence à la base et 100 pieds de hauteur, dimensions qui rappellent celles de la pyramide d'Asychis, roi d'Egypte [1].

A Florence (Alabama), se trouvent les ruines d'une pyramide tronquée remarquable par sa régularité géométrique. Chacune de ses faces est orientée comme celles des pyramides du Mexique.

Au Mexique, dans le Yucatan, l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale, on trouve un grand nombre de ruines : 1° de tumuli en terre, ou en pierres et chaux, ou en briques, les uns sans issue apparente, les autres avec une galerie transversale ou avec deux galeries en croix revêtues de pierres régulières et taillées; 2° des teocallis de diverses formes en pierres taillées couvertes d'un solide enduit, orientés, à plate-forme unie ou à plate-forme portant un temple, et disposés depuis quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre jusqu'à huit corps; 3° des pyramides quadrangulaires d'un seul corps ou de plusieurs corps en retraite avec des escaliers sans rampe ou pourvus d'une rampe diagonale.

Parmi ces constructions en terrasses, nous demanderons la permission de citer les plus curieuses et les plus remarquables.

Le plus grand, le plus ancien et le plus célèbre de tous les monuments pyramidaux à terrasses de l'Anahuac est le teocalli de Cholula (la ville de l'exilée bâtie par Quetzalcohualt). On l'appelle aujourd'hui la Montagne faite à mains d'hommes. Il se trouve à l'est de la ville actuelle de Cholula, sur le chemin qui mène à Puebla. Il a quatre assises toutes d'une hauteur égale en retraite et en talus. Il est exactement orienté d'après

1. Ce prince, voulant surpasser les rois qui avaient gouverné l'Egypte avant lui, laissa pour monument une pyramide en briques avec cette inscription : « Ne me méprise pas en me comparant aux pyramides en pierres. Je suis autant au-dessus d'elles que Jupiter est au-dessus des autres dieux. J'ai été bâti de briques tirées du fond du lac » (Hérodote, liv. II, ch. cxxxv).

les quatre points cardinaux. Sa base est plus étendue que celle de tous les édifices du même genre mesurés dans l'ancien continent. Elle est, par exempie, deux fois plus grande que celle de Chéops. Chacun des côtés de la base a 439 m. de longueur; sa hauteur est de 65 m. suivant Bétancourt, 70 suivant Torquemada. Elle excède un peu celle de Mycérinus [1]. Un escalier servait pour monter diagonalement d'un corps à l'autre; il avait cent vingt gradins. A la cime était un autel dédié à Quetzalcohuat. Ce monument était construit en briques non cuites alternant avec des couches d'argile; c'est pourquoi on l'appelait Tlalchehuatepec (la montagne de briques non cuites). La plate-forme a 4,200 m. carrés.

Au sud-est de la ville de Cuernacava, l'ancien Quauhnahuac, sur la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac, s'élève le monument de Xochicalco (la Maison des fleurs); c'est d'abord une colline ou une masse de rocs à laquelle la main de l'homme a donné une forme conique assez régulière et qui est divisée en cinq assises ou terrasses dont chacune est revêtue de maçonnerie; les assises ont à peu près 20 mètres d'élevation perpendiculaire; elles se rétrécissent vers la cime. Toutes les terrasses sont inclinées vers le sud-ouest. La colline est entourée d'un fossé assez profond et très large. Le sommet présente une plate-forme oblongue qui, du nord au sud, a 72 m. et, de l'est à l'ouest, 86 m. de largeur. Cette plate-forme est entourée d'un mur de pierres de taille dont la hauteur excède 2 m. et qui servait à la défense des combattants. C'est au centre de cette place d'armes spacieuse que l'on trouve les restes d'un monument pyramidal qui avait cinq assises et dont la forme ressemblait à celle des autres teocallis. Tout l'édifice avait environ 20 m. d'élévation. Les faces sont exactement orientées d'après les six points cardinaux. La base a 20^{m} 07 de long sur 17^{m} 04 de large. On ne découvre aucun vestige d'escalier conduisant à la cîme

1. Dans les trois grandes pyramides de Djizeh, les hauteurs sont aux bases comme 1 à 17/10; dans celle de Cholulan, comme 1 à 78/10.

de la pyramide où l'on assure avoir trouvé jadis un siège de pierre orné d'hiéroglyphes. Les voyageurs ne peuvent assez admirer le poli et la coupe des pierres qui ont toutes la forme de parallélipèdes, le soin avec lequel elles ont été unies les unes aux autres sans que les joints aient été remplis de ciment, et l'exécution des reliefs dont les assises sont ornées. Ce monument a été fondé par les disciples de Quetzacohualt presque en même temps que Cholulaa.

Dans la vallée de Mexico, à 8 lieues de distance de la capitale, s'élève le groupe des pyramides de Teotihuacan dans une plaine qui porte le nom de Micoalt (le chemin des morts). On y observe encore deux grandes pyramides dédiées au soleil (Tonatiuh) et à la lune (Meztli) et entourées de plusieurs centaines de petites pyramides qui forment des rues dirigées exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest. Des deux grands teocallis, Tonatiuh itzagual (la maison du soleil) a 55 m. de hauteur, suivant M. de Humbold, et 208 m. de longueur comme base. Metzli itzagual a 44 m. d'élévation perpendiculaire. Les petites pyramides ont à peine 9 à 10 m. de hauteur. Autour du Chéops et du Mycérinus, en Egypte, on remarque aussi huit petites pyramides placées avec beaucoup de symétrie. Les deux grands teocallis avaient quatre assises principales. Chacune d'elles était divisée en petits gradins dont on distingue encore les arêtes. Leur noyau est d'argile mêlé de petites pierres; il est revêtu d'un mur épais d'amidaloïde poreuse. Cette construction rappelle celle des pyramides de Sakharah qui a six assises et qui, d'après le récit de Pocok, est un amas de cailloux et de mortier jaune, revêtu en dehors de pierres brutes. Sur les grands teocallis mexicains se trouvaient deux statues colossales du soleil et de la lune en pierres et enduites de lames d'or. Un escalier en grandes pierres de taille conduisait à la plate-forme.

La pyramide de Papautla s'élève à l'est du groupe des pyramides de Teotihuacan en descendant la Cordillère vers le golfe du Mexique. Elle est composée de sept terrasses superposées, ayant le même angle d'inclinaison. La base est un

carré parfait, dont chaque côté a 120 pieds anglais. Sa hauteur est de 85 pieds.

Elle est construite en pierres très bien taillées, d'une grandeur extraordinaire, réunies par des couches de mortier de trois pouces d'épaisseur. Il y a trois escaliers. Le grand escalier est au milieu, à l'ouest, et conduit seulement à la septième terrasse. Les faces sont orientées. Le revêtement est orné de signes hiéroglyphiques et de petites niches disposées avec beaucoup de symétrie. Le nombre de ces niches paraît faire allusion aux 360 degrés, simples et composés, des jours du Calendrier civil des Toltèques [1].

A Tehuantepec, au milieu de ruines considérables, gisent deux monuments de forme pyramidale. L'un d'eux est un massif composé de quatre corps en retrait l'un sur l'autre, orientés, construits en chaux et pierre et couverts extérieurement d'un enduit brillant de chaux, de sable et d'oxyde de fer. L'escalier principal est à l'occident. Les deux escaliers latéraux regardent le nord et le midi; ils conduisent tous à une plateforme. Le premier corps de construction forme un carré long, dont le plus grand côté offre un développement d'environ 120 pieds et le petit côté de 55 pieds; l'escalier principal a quarante degrés de 9 pouces de haut et de 9 pouces de large.

Le deuxième monument n'a que deux corps de construction, mais est bâti sur le même modèle que le premier.

A quelques milles de Tezcuco, au pied de la Cordillère, on aperçoit une colline isolée et conique, d'environ 700 pieds de haut, qui évidemment fut autrefois formée par une suite de terrasses superposées et qui devait avoir un temple à son sommet. Sur les différentes parties de cette colline on retrouve les débris de murs de terrasses recouverts d'un ciment coloré ainsi que des morceaux d'obsidienne, des têtes, des flèches, des poteries de toutes sortes.

1. Première expédition du capitaine Dupaix.

Le grand temple de Mexico consistait en cinq corps superposés, ayant chacun une hauteur à peu près égale, mais différant en longueur et en largeur; la base avait plus de 350 pieds en longueur de l'est à l'ouest, sur 301 de largeur. Le deuxième avait 7 pieds de moins en longueur et en largeur; le troisième, également, 7 pieds de moins, et ainsi de suite. Les escaliers comprenaient cent quatorze marches d'un pied; au sommet était une plate-forme de 301 pieds de long, sur 238 de large. A l'extrémité de cette plate-forme étaient deux tours de 56 pieds de haut; dans la partie inférieure de ces tours se trouvaient les sanctuaires où, sur un autel de 5 pieds de hauteur, étaient placées les idoles.

Nous arrivons à un des monuments pyramidaux les plus importants, celui de Palenqué. Qu'on se représente d'abord une masse de construction pyramidale assise sur une base présentant un carré long et consistant en trois corps qui s'élevaient en talus l'un au dessus de l'autre. Cette base a 1,080 pieds de tour et 60 de haut; elle est construite en pierres, chaux et sable. Au milieu de la façade qui regarde l'orient se trouve un grand escalier en pierres taillées qui conduit à l'entrée principal. Le soubassement est revêtu de pierres de taille et chaque division offre une corniche très saillante.

Au dessus de cette masse pyramidale s'élève avec majesté le plus grand édifice de cette ancienne ville. Le plan de cet édifice, qui représente comme un carré long, a 240 pieds sur les grands côtés, 144 sur les petits côtés et 768 pieds de périmètre ou de tour, sa hauteur est de 36 pieds. Les murailles principales ont 17 pieds d'épaisseur.

Dans le village de San Cristoval Teapantepec se trouvent les ruines d'une pyramide très intéressante, construite dans le goût égyptien avec 17 corps en retrait l'un au dessus de l'autre. Elle avait 72 pieds de haut.

Dans une vaste plaine près de Mitla, on découvre des ruines considérables, restes d'immenses téocallis, comme l'indiquent les autels placés au centre; à l'inspection de ces terre-pleins,

7

disposés en carré, dont l'un plus élevé que l'autre est composé de plusieurs corps en retrait comme les pyramides, on se figure voir toute une population rassemblée sur ces terre-pleins, les princes et les prêtres sur les points les plus élevés et le culte se célébrant à la face du ciel avec beaucoup de grandeur. Le premier monument est quadrangulaire. La principale construction, composée de 17 corps en retrait, l'un au dessus de l'autre, est très élevée; ce qui reste a 140 pieds de longueur. Les autres parties qui n'ont que deux étages, sont dans la même proportion. Le tout est construit en pierres et en briques; au centre se trouve un grand autel carré, construit en maçonnerie, avec un escalier pour y monter. C'est là probablement que se faisaient les sacrifices. Le deuxième monument semblable au précédent forme aussi un carré long comprenant trois corps de bâtiments en briques, l'un au-dessus de l'autre. Les autres terre-pleins n'ont qu'un seul corps ou étage. L'autel est également au centre.

Le grand tertre de Chitchen Itza construit, d'après les mêmes principes, mesure à la base, côtés sud et nord, 196 pieds; côtés est et ouest, 202 pieds; hauteur, 75. Escalier à l'ouest, 37 pieds de largeur; escalier au nord, 44 pieds; 90 marches [1].

A Izamal, le tertre est trop défiguré pour permettre une mesure exacte. Il a environ 700 pieds de longeur, sur 60 de hauteur [2].

Le palais des rois d'Uxmal était bâti sur trois rangs de terrasses, formant ensemble une hauteur de plus de 40 pieds. L'abbé Brasseur de Bourbourg en a fait une description qui indique que c'était un des plus beaux monuments de ces peuples.

A Copan, au milieu des ruines de la ville, se trouve un terre-plein disposé en carré et en terrasses, mesurant 1,600 pieds de longueur sur 900 de largeur. En dessous sont les ruines d'un autre terre-plein qu'on appelle le temple et qui est cons-

1. Cathervood, p. 22.
2. Cathervood, p 24.

truit de la même manière. Au centre, on voit deux pyramides assez élevées, de forme quadrangulaire. Elles étaient bâties en pierres, d'un pied et demi d'épaisseur et de 6 pieds de longueur. On a calculé que les principales pyramides, le temple et les murailles qui l'entourent, mesuraient 26,000,000 de pieds cubes de construction.

Dans la vallée de Comayagua (Honduras), on a trouvé des ruines de pyramides et de terre-pleins entourés de pierres travaillées, des collines artificielles de forme conique et des murailles en pierres. Près de Tambla, sont les ruines de Calamula, comprenant des tumuli ou terre-pleins de forme rectangulaire, dont un a 100 pieds de longueur, avec un escalier pour parvenir au sommet. Cet édifice est couvert de pierres sculptées. Ce sont de véritables téocallis ressemblant à ceux du Mexique. Les indigènes ont conservé par la tradition le souvenir de constructions souterraines servant de demeures et de galeries pour les morts. A 20 milles au sud-est de Comayagua, près de Florès, se trouve une colline en pierres blanches rayées, se terminant par un plateau sur lequel sont un grand nombre de téocallis et de tombeaux. Quelques-uns de ces tertres ont plus de 100 pieds de longueur, avec une hauteur et une largeur proportionnées. Au centre de la plaine de Comayagua, on aperçoit également les restes d'un ancien téocalli en pierres, à trois assises; près de là gît une autre grande pyramide, entourée d'un nombre considérable de plus petites. Près d'Amaracana, on remarque un amphithéâtre de 100 pieds de longueur sur 25 de largeur et dont l'intérieur est revêtu de pierres fines, couvertes de figures en haut relief, qui rappellent celles du Mexique et de l'Amérique centrale. Des gradins conduisent au sommet. A Tenampua, on distingue aussi les restes de fortifications très bien construites, avec de tours de distance en distance.

Dans l'île d'Omotepec, que nous avons visitée au Nicaragua, on a trouvé des tertres en terre à étages, ainsi que des tombeaux renfermant des objets en terre, en pierres ou en

métal. Dans l'île de Zapatero, existent huit pyramides en pierres, entourées de statues, et qui, d'après M. Squier, étaient des téocallis.

Au Salvador, les ruines les plus importantes sont près de San Vicente, et du volcan d'Opico; elles consistent en de grands terre-pleins en terrasses, tours circulaires et carrées, galeries souterraines. Non loin de San Sonate et de la frontière nord-ouest du Guatémala, nous avons vu nous-même un grand nombre de tertres et de tumuli.

D'après le Père Cicuna, de nombreux tumuli existent à une faible distance de Teralba. Au Costarica, dans les environs de la ville de David, dans la province de Chiriqui, on a trouvé également des téocallis et des tertres semblables à ceux du Mexique et de l'Amérique centrale.

Ainsi, du nord de l'Amérique septentrionale jusqu'à l'isthme de Panama, on retrouve ce mode de construction en terrasses, que les mêmes architectes ont importé dans l'Amérique méridionale. « Dans ces contrées dit M. Angrand, surtout dans les provinces de Huamanga et d'Abancai, situées au nord de Cuzco et habitées autrefois par plusieurs peuplades dont la principale était celle des Huelcas, on trouve de nombreux monuments ayant une forme pyramidale, composés de plusieurs terrasses superposées, construites avec plus ou moins de soin. Un escalier montant au sommet de l'édifice en occupe une des faces. Le nombre des terrasses est de trois à cinq et leur hauteur totale varie de 5 à 30 mètres. Il n'y a qu'un seul de ces monuments dans chaque localité, mais il est toujours environné de constructions ayant servi d'habitations. Ces pyramides sont de véritables téocallis, semblables à ceux du Mexique. » — « Les jardins en terrasses de la vallée de Yucay, à 20 milles de Cuzco, ont été établis d'après les mêmes principes que ceux de Tetzcotzuco dans l'Anahuac et d'Uxmal au Yucatan. Chaque jardin avait son réservoir (*azequia*) alimenté par un aqueduc. » Les édifices en terrasses qu'on retrouve à Chimu et près de Chimu, à Moché, sont bâtis d'après le même

style. La grande pyramide de Moché, connue sous le nom de temple du soleil, rappelle exactement celles du Mexique et du Yucatan. Bâtie d'adaubes à l'extérieur et de terre à l'intérieur, elle mesure, à la base, 800 pieds de longueur sur 470 de largeur. La hauteur est de 200 pieds. Le revêtement du mur a une épaisseur de trente à quarante adaubes. Elle est formée de quatre rangs d'assises et orientée comme celle de Cholulan au Mexique.

Le palais de Chimu, d'après la description qu'en a faite M. Squier, construit également en terrasses couvertes de bâtiments, contenait un grand nombre de chambres souterraines, ornées de reliefs ou de peintures. Les arabesques en stuc, en relief d'environ un pouce et formées de mosaïques, ressemblaient, dit-on, entièrement à celles de Mitla.

Le mode de bâtir en terrasses ne s'appliquait pas seulement aux grands édifices. « A Tula, dit M. Charnay, dans une communication adressée à la Société de géographie de Paris en 1881, nous avons trouvé dans les maisons un exemple entièrement neuf et bien curieux de la manière de bâtir de ces peuples. La première maison que nous avons découverte est placée sur une hauteur, et les diverses pièces qui composent l'habitation suivent les mouvements du sol, s'échelonnant à des niveaux différents et communiquant entre elles par de petits escaliers et d'étroits corridors. »

En résumé, dans toute l'Amérique, les anciens peuples avaient adopté la construction en terrasses, la déclivité du talus, la forme carrée dans la base et pyramidale dans l'élévation. Ces caractères, qui distinguent l'architecture orientale dont nous avons parlé plus haut, se retrouvent tous dans les monuments de Persépolis, que Heeren a si bien décrits dans son *Histoire de la politique et du commerce des peuples de l'antiquité,* et dans le temple de Bélus à Babylone qui, d'après Hérodote, était un véritable téocalli. « Sur un plateau, dit Heeren, appelé actuellement Merdasht, à 50 ou 60 kilomètres de Chiraz, on aperçoit des ruines auxquelles les Ara-

bes ont donné le nom de Tchil Minar (les quarante colonnes) qui sont, à ce qu'on croit, les débris d'un palais qu'Alexandre brûla dans une orgie, à l'instigation de la courtisane Thaïs. Ces ruines couvrent une partie de l'ancienne Persépolis, capitale de l'empire perse. Leur ensemble présente la forme d'un amphithéâtre et de plusieurs terrasses superposées. Le palais de Tchil Minar était un grand et magnifique édifice, admirablement situé sur l'emplacement où se réunissent la Perse montagneuse et la plaine. Il semble sortir des montagnes. Dans une ouverture en forme circulaire de la chaîne élevée des rochers de marbre gris de la plus grande beauté, est placé le fond de l'édifice, tandis que la partie extérieure avance dans la plaine. Il a la forme d'un amphithéâtre à trois terrasses. Le tout est construit en marbre des montagnes voisines, dont les blocs énormes, d'un fini et d'un poli admirables, sont joints sans chaux ni mortier d'une manière étonnante; des escaliers de marbre, à l'ouest, permettent de monter au sommet. Ils sont si larges et si commodes que deux cavaliers pourraient se tenir de front. Ils n'ont pas de rampe. » L'édifice offre partout, comme en Amérique, des toitures plates. Un immense espace est couvert de colonnes, de portails, de fragments de murs revêtus de bas-reliefs sculptés sur le marbre et dont les dessins rappellent ceux de Palenqué. On a découvert également des tombeaux taillés dans le roc, et dont l'entrée a été cachée avec soin.

Ecbatane, d'après Hérodote, était originairement une citadelle en forme de terrasse, dont les ruines rappellent le style de Persépolis. On connaît aussi la description que cet historien, qui visita Babylone et qui vit le temple de Bélus, fait de ce monument pyramidal qui avait huit assises. « Sa hauteur, dit-il, était d'un stade (183 mètres). La largeur de sa base égalait sa hauteur; le mur qui formait son enceinte extérieure avait deux stades en carré. » Il est probable que le temple de Bélus était orienté d'après les quatre points cardinaux, comme le sont les pyramides égyptiennes et mexicaines,

quoique ce fait ne soit pas mentionné par Hérodote, Strabon, Diodore, Pausanias, Arrien ou Quinte-Curce. Enfin, il n'est personne qui n'ait entendu parler des fameux jardins suspendus de Babylone qui consistaient en un édifice carré de 120 mètres de hauteur sur chaque face avec douze terrasses superposées en retrait représentant une pyramide tronquée.

Les Scythes avaient adopté le même type architectural. La pyramide triangulaire de leur reine Zarina avait un stade de hauteur, trois de largeur, et était ornée d'une figure colossale. Nous citerons également les quatorze pyramides étrusques que l'on dit avoir été renfermées dans le labyrinthe du roi Porsenna, à Clusium, et qui avaient été construites pour servir de sépulture à des personnages illustres [1]. Cette forme avait été choisie par la plupart des peuples pour marquer la place où reposaient les restes de ceux dont ils chérissaient la mémoire. C'étaient d'abord de simples monceaux de terre [2] ou de pierres et, par la suite, des tumuli d'une hauteur surprenante. Ceux des Chinois et des Thibétains n'ont que quelques mètres d'élévation; plus à l'ouest, les dimensions vont en augmentant. Le tumulus du roi Alyatte, père de Crésus, en Lydie, avait six stades ou 498 mètres; celui de Ninus, plus de dix stades, 830 mètres en diamètre. Le nord de l'Europe offre les sépultures du roi scandinave Gormus et de la reine Danoboda, couvertes de monceaux de terre qui ont 300 mètres de largeur et plus de 30 mètres de hauteur.

1. La forme pyramidale était en grande faveur dans l'Inde, où elle fut importée sans doute par les Aryens.

La pyramide qui couronne l'entrée de la grande pagode, à Jagrenat, a 340 pieds de hauteur.

Les téocallis de l'Amérique étaient généralement environnés de pyramides plus petites, comme les temples triangulaires, à même base et à sommet commun, appelés Chomadon et Chodoya, dans l'empire de Brachman.

2. L'origine des tumuli date d'une antiquité très reculée. Avant la naissance d'Homère, on les regardait déjà comme anciens. Homère fait mention de celui d'Egyptus sur le mont Sopra, en Arcadie. Pausanias en parle également. La butte tumulaire de Thydée, près de Thèbes, en Béotie, était recouverte de trois pierres brutes. On trouve également l'origine des tumuli dans les tas de pierres que plusieurs peuples de l'antiquité élevaient sur la tombe de leurs morts.

Beaucoup de peuples avaient fait de leurs temples ou pyramides des tombeaux.

La pyramide de Bélus était, en même temps, le temple et le tombeau de ce dieu. Strabon l'appelle ainsi. En Arcadie, le tumulus qui renfermait les cendres de Calisto portait au sommet un temple de Diane. Pausanias le décrit comme un cône fait de mains d'hommes et couvert d'une antique végétation. Ce monument remarquable sert de passage entre les pyramides de Sakharah et les téocallis de l'Amérique.

Les Egyptiens, comme on le sait, affectionnaient cette forme. Les Perses et les Scythes la tenaient-ils d'eux, ou tous les deux l'ont-ils empruntée aux premiers peuples de la Chaldée, ou bien encore est-elle née simultanément dans les deux pays? Un certain nombre d'historiens, entre autres Hérodote, sont d'avis que les rois pasteurs qui ont construit les pyramides d'Egypte, étaient Scythes. Le nom de Hiksos, comme nous l'avons déjà dit, donné par ce peuple aux rois pasteurs, contient, prononcé à l'oriental, le nom naturel des Scythes, *Shotes, Skolotes, pasteurs*. Champollion a lu souvent dans les hiéroglyphes le nom de Shoto donné comme épithète insultante par les vaincus convertis en vainqueurs. En outre, l'histoire ne nous apprend-elle pas (Diodore, l. I, p. 55) que les Perses sous Cambyse, après la conquête de l'Egypte, firent venir des architectes de ce pays pour bâtir leurs principales cités et que la domination perse en Egypte a duré cent cinquante-un ans?

Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire que nous retrouvions dans toute l'Amérique le mélange des styles perse et égyptien, quand on sait que la colonie qui a apporté la civilisation dans ces contrées, était d'origine aryenne?

Les peuples de l'Amérique, comme ceux de la Perse, de la Médie, avaient adopté pour leurs monuments des murs très épais, verticaux à l'intérieur avec la forme en talus à l'extérieur. Les toitures étaient le plus souvent plates, soutenues par des solives parallèles arrondies ou carrées. Les planchers étaient formés de dalles ou d'un assemblage de pierres et de

sable, revêtu d'un enduit très dur. Les entrées des édifices étaient plus longues que hautes, tantôt à pans inclinés, tantôt à pans droits. Les fenêtres, de forme et de grandeur différentes, représentaient des figures géométriques parmi lesquelles une sorte de croix à trois ou à quatre branches.

Comme constructions, ils employaient le pilastre, la colonne engagée, les cariatides, les corniches, les fraises, les bases, les chapiteaux, la colonne libre, la voûte ogivale et la voûte en plein cintre, mais plus rarement [1].

Il n'est point de motifs architecturaux qu'ils ne connussent.

Comme matériaux, ils faisaient usage de la pierre ou du bois, de la brique séchée au soleil [2], nommée *adaube,* connue des Perses, des Babyloniens et des Egyptiens, et de briques cuites au feu dont quelques-unes étaient de terre argileuse, mélangée avec des herbes. Ils employaient, pour l'intérieur des murailles, la terre ou la pierre mêlée de boue et de mortier. Le ciment et la chaux servaient pour les revêtements extérieurs. Leurs murs étaient souvent couverts d'un enduit de chaux et d'oxyde de fer [3]. Les revêtements intérieurs étaient en brique cuite ou en pierre taillée. Mais ce qui rapproche davantage leurs constructions de celles de la Perse, de la Babylonie et de l'Egypte, c'était la manière d'assembler sans chaux ni mortier, des blocs énormes de pierre, de telle sorte qu'on ne pouvait en découvrir les joints. Ces blocs étaient souvent transportés de distances considérables. On se demande comment ils pouvaient le faire, n'ayant pas de bêtes de somme et ne connaissant pas les instruments de fer; il est probable qu'ils devaient avoir d'autres instruments métalliques, par exemple en cuivre, auquel ils seraient arrivés à donner une grande dureté

1. A Palenqué, l'escalier de la cour carrée est soutenu par une voûte en plein cintre.

2. Les Egyptiens ont construit aussi certains édifices avec des briques cuites au soleil. Les Perses, les Chinois, les Japonais et d'autres peuples encore, ont eu des constructions de ce même genre.

3. La grande pyramide et les deux autres qui l'accompagnent à Djezèh, sont recouvertes d'un stuc épais semblable à celui des monuments américains.

par le mélange de l'étain et de l'arsenic. Quant au transport et à l'érection des blocs de pierre d'un volume aussi considérable, on doit supposer qu'ils avaient des machines *ad hoc*. Des maîtres aussi avancés en architecture ne pouvaient ignorer les lois du mouvement et des forces motrices, la mécanique pratique et la coupe des pierres [1].

Leur ornementation était remarquable par la richesse des décors jointe à une grande simplicité de lignes. Leurs bas-reliefs, d'une assez belle exécution, étaient sculptés ou sur pierre ou sur granit, ou bien faits en stuc ou en ciment modelé. Ils connaissaient les grecques, frettes, labyrinthes, méandres, etc. Ces arabesques formaient quelquefois une sorte de mosaïque composée de petites pierres carrées, placées avec beaucoup d'art les unes à côté des autres sur une masse d'argile; et qu'on ne dise pas que ces décorations étaient propres aux constructions de Mitla, on les retrouve partout jusqu'au Pérou. « Les peuples de l'Amérique méridionale, dit d'Orbigny, employaient beaucoup les grecques pour ornementer leurs temples ou leurs vases. Ils aimaient aussi des figures régulières composées de lignes diversement croisées, mais toujours anguleuses, qui décoraient leurs vases et leurs vêtements. On retrouve ce genre de dessin chez les Américains même les plus sauvages. Les Patagons, les Araucans, les Puelches, les reproduisent en couleurs sur leurs manteaux de tissus, sur leurs vêtements. Les Moxéens en ornent leurs calebasses. Les Yuracarès les modifient en lignes courbes régulières qu'ils impriment sur leurs chemises d'écorces d'arbres au moyen de planches en bois sculpté, et les Tacanas les imitent avec des plumes de couleurs variées. »

« Le style, ainsi que les nombreux ornements qui couvrent le temple de Mitla, peuvent être comparés à ceux de l'architecture indienne ou persane [2]. La façade est couverte d'orne-

1. Ce qui semble l'indiquer, c'est la disposition de leurs assises à plat ou de champ, selon le poids qu'elles avaient à supporter.

2. Expédition du capitaine Dupaix, p. 52.

ments exécutés avec soin par une sorte de procédé mosaïque, dont les dessins contrariés sont de véritables grecques. On retrouve dans la plupart des dessins muraux, de grandes ressemblances avec ceux de la Perse, de l'Inde et de l'Egypte. »

M. Charles Mano, qui a parcouru pendant dix ans l'Amérique méridionale, raconte, dans un mémoire intitulé *Du lac de Titicaca à Bogota,* publié dans les *Annales de l'instruction publique des Etats-Unis de Colombie,* à Bogota, qu'il a trouvé en Bolivie, à Xamapayta, entre le 17[e] degré de latitude nord et par 65° de longitude, les ruines d'un grand établissement dont les murs étaient couverts de grecques d'une délicatesse admirable, semblables à celles de Mitla. Sur un autre contrefort, à un degré et demi plus au sud, en un point où la Cordillère, moins élevée, sépare le territoire de Chaco des anciennes maisons des Franciscains, établies au XVIII[e] siècle chez les Chiriguanos, il a découvert plusieurs tombeaux dans des souterrains creusés dans le roc et dont les murs latéraux étaient ornementés de figures travaillées en creux. « Je n'ai pas « visité l'Amérique centrale, dit le savant voyageur, mais j'ai « étudié avec soin les œuvres de Dupaix et de Stephens. J'ai vu « la collection de Heideberg, ainsi que l'admirable série des des- « sins plastiques de mon ami le marquis de Mantegazzi et je « déclare que, ainsi que je l'avais remarqué à Xamapayta, j'ai « reconnu les mêmes personnages, les mêmes dessins de pein- « tures murales qu'à Palenqué, à Uxmal et dans toute la pé- « ninsule yucatèque. L'hercule indien saisissant la Macana, « les rois porteurs d'un sceptre en bec d'oiseau, la tête du « lapin que l'on a pris pour un éléphant, les divinités avec des « ceinturons de têtes coupées, les coiffures pareilles à celles de « l'antique Egypte, des casques en forme de tête de condor, hié- « roglyphes extravagants, tout s'y trouve, mais grossier et d'un « dessin rudimentaire. Il y a entre les beaux stucs monumen- « taux de Palenqué et ces derniers la même différence qu'entre « une médaille de l'époque barbare et un bel exemplaire des « meilleures époques de l'art. »

« M. Berthe, un Français, a pu se procurer une magnifique « pierre noire, travaillée assez grossièrement et représentant un « roi ou chef revêtu d'une espèce de dalmatique, tenant en main « un sceptre terminé par une tête de condor et ayant à ses pieds « des vaincus qui semblent lui demander grâce. Dans l'une des « belles fresques de Palenqué, reproduite par l'abbé Brasseur « de Bourbourg, on retrouve exactement la même scène [1].

« A la passe de Xayacucho, j'ai trouvé des sépultures mieux « conservées qu'à Xamapayta et, dans quelques tombeaux des « pierres sculptées représentant des figures de lama et de con- « dor, des *serpents ailés* et des tapirs dont l'appendice du mu- « seau était très développé.

« A Telumbela, Equateur, près du thalweg de toute cette « région du Chimborazo, à dix minutes de distance du lieu où « gisent les très anciens sarcophages de Mosusan, on voit la « fameuse pierre sculptée dont on parla à Badegas de Badahoya. « Elle ressemble, par la forme générale et les sculptures, à la « pierre dite du sacrifice qui se trouve au musée de Mexico. « Parmi les ornements grossièrement faits, on remarque des tê- « tes humaines, des *serpents ailés,* des oiseaux et des animaux « fantastiques. La partie latérale contient des reliefs semblables « à ceux de Mexico. Un guerrier est représenté avec un casque « en forme de condor; il tient, dans une main, une sorte de jave- « line et, dans l'autre, un écu. Il se distingue surtout par son nez « très long, comme celui des figures de Palenqué, et orné « d'un anneau. Il foule à ses pieds, ainsi qu'à Xamapayta, à « Cheriguanes, à Sica Sica et à Tiaguanaco, un guerrier « vaincu.

« A Tiaguanaco, j'ai retrouvé les mêmes animaux, les mêmes « dessins qu'à Xamapayta et à Cheriguanes, plus le caïman et « une figure formée par des pierres qui ont dû servir de claire-

1. Ces remarques, on ne peut plus intéressantes, indiquent une fois de plus que les Caribes, Caras appartiennent au même groupe que les Colhuaques et les Aymaras. D'après d'Orbigny, les Chouguanas ou Cheriguanas étaient des Guaranis qui déjà, en 1430, sous le règne de Yupanqui, étaient retombés dans la barbarie.

« voie ou de fenêtre sous la forme de croix, ou du Tau égyptien, « telle qu'on la rencontre dans l'Amérique centrale. J'ai re- « marqué également une autre croix obtenue par un jeu de « grecque qu'aimaient les peuples primitifs de l'Amérique et « qui a été signalé à « Palenqué ».

« Dans l'île de Coali, il y a des ruines remarquables, entre « autres celles d'un édifice ou temple ayant beaucoup de res- « semblance avec ceux du Centre-Amérique, peu élevé, mais « très étendu [1]. »

Les Péruviens se servaient, comme les Mexicains et les Yucatèques, de briques non cuites, *adaubes*. Elles acquéraient une grande dureté avec les années et résistaient au soleil ainsi qu'à toutes les intempéries. Ils connaissaient la voûte en plein cintre et la voûte en encorbellement (boveda).

On retrouve au Mexique et au Centre-Amérique les mêmes genres de tombeaux qu'au Pérou, tantôt souterrains, tantôt élevés au-dessus du sol. Les galeries souterraines étaient les unes, sans issue apparente, les autres avec une galerie transversale, ou avec des galeries en croix, revêtues ou non de pierres régulièrement taillées et de dalles sculptées.

Avant de terminer ce qui a rapport à l'architecture, nous dirons quelques mots de leurs villes et de leurs maisons particulières. Leurs habitations étaient très imparfaites, en dehors des palais des souverains et de la noblesse. Selon la description des Espagnols, Tlascala, à leur arrivée, ressemblait à un village d'Indiens; c'était un ramassis de cabanes et de maisons

1. « Les monuments de Tiaguanaco annoncent une civilisation plus avancée peut-être que celle de Palenqué. Ils se composent d'un tumulus, élevé de près de cent pieds, entouré de pilastres de temples, de 100 à 200 mètres de longueur, bien orientés à l'est, ornés de tuiles, de colonnes triangulaires colossales, de portiques, monolithes que recouvrent des grecques élégantes, des reliefs plats d'une exactitude régulière, quoique d'un dessin grossier, représentant des allégories religieuses du soleil et du condor, son messager, des statues colossales de basalte, chargées de reliefs plats, dont le dessus à tête carrée est demi-égyptien, et enfin d'un intérieur de palais formé d'énormes blocs de rochers parfaitement taillés. Tous les monuments de Tiaguanaco sont ornés de sculptures et de reliefs plats, tandis qu'on n'en trouve aucun dans les monuments des Quitchuas à Cuzco. » D'Orbigny.

réparties sans ordre, construites avec des pierres et de la boue, couvertes de jonc et qui recevaient, la plupart, la lumière par une porte si basse qu'on devait se baisser pour la franchir. A Mexico, les maisons du peuple n'étaient également que des cabanes d'adaubes ou de branches d'arbres, très basses et étroites, sans meubles, pour ainsi dire; on n'y voyait que les ustensiles et les vases les plus nécessaires. Beaucoup de familles vivaient sous le même toit, d'après Bunlop, p. 299, 8; les maisons actuelles des personnes riches des villes et des Indiens des villages, au Mexique et au Centre-Amérique, ressemblent à celles qui existaient au temps de la conquête. On peut dire, en général, que tout était sacrifié pour le bien-être et le confort des grands, et que le peuple était très mal logé. « Le terme de cité, a dit Brun, p. 365, appliqué à Palenqué, à Uxmal, à Chichen itza, etc., est une erreur sérieuse de nom. Les ruines trouvées dans ces lieux sont exclusivement des constructions élevées pour des objets religieux, et leur existence, sous des formes si colossales, prouve combien était grand le pouvoir des prêtres et des chefs, et combien était superstitieuse et servile la masse du peuple. Dans la plupart des lieux où l'on a rencontré des ruines de monuments ou d'édifices, on n'a découvert aucunes traces d'habitations ordinaires, ce qui semble indiquer qu'au lieu de ces édifices le peuple vivait dans des cabanes ou huttes en bois ou en chaume. »

D'Orbigny dit que les Quitchuas avaient des monuments spacieux pour leurs souverains, des temples superbes pour les divinités, mais qu'eux-mêmes se contentaient de petites huttes arrondies en forme de dôme, couvertes de branchage et de terre, habitations dont les formes sont encore identiques aujourd'hui.

Les peuples du Nouveau-Monde étaient aussi très habiles pour construire des ouvrages souterrains, ainsi qu'on peut en juger par leurs plans et leurs voûtes conçus avec tant d'art et d'intelligence [1]. Ces souterrains, qui étaient consacrés à des sé-

1. Parmi ces voûtes, nous citerons celle du souterrain découvert par le capitaine Du-

pultures, rappellent ceux de l'Egypte, de l'Inde, de la Perse, l'hypogée de Thèbes, celui de Karnak, etc.

Leurs routes et esplanades n'étaient pas moins typiques. Celles du Pérou surtout étaient des œuvres remarquables.

Ils excellaient également dans les travaux hydrauliques. Les citernes du Yacatan sont des travaux qui méritent d'être cités, de même que les digues et murailles qu'ils avaient construites dans le lac, près de Mexico, pour protéger la population. Les aqueducs qui amenaient l'eau de Chapoltepec à Mexico étaient aussi élégants qu'ingénieux. Les conduits de ces aqueducs, en terre cuite, étaient doubles et assez grands pour qu'un homme put pénétrer dans l'intérieur; de telle sorte que quand l'eau coulait par l'un de ces conduits, l'autre pouvait être réparé. Les aqueducs de Tetcutzinco et de Cempoalan étaient de véritables œuvres d'art. Leurs ponts étaient très hardis, quelques-uns cyclopéens.

Ils connaissaient aussi l'art de fortifier les villes ou les lieux qu'ils croyaient nécessaire de défendre au moyen de travaux en terre ou en maçonnerie; ils avaient des forts avec parapets et fossés, et savaient combiner les obstacles artificiels aux obstacles naturels.

On a trouvé dans l'Amérique septentrionale un grand nombre d'enceintes en terre, en pierres ou en briques, élevées dans un but défensif. Un fossé extérieur longe un rempart qui sert à la fois d'abri à l'assiégé et d'obstacle à l'ennemi. Les points choisis sont presque toujours les sommets des coteaux dominant les rivières. Le travail considérable nécessité par l'érection de ces ouvrages permet d'affirmer qu'ils étaient permanents. On a cru même reconnaître un système continu de défense combiné avec une grande intelligence. Les fortifications d'Atit-

paix, près d'Antequerra. « Cette voûte, dit-il, est formée par de grandes dalles posées angulairement comme le faîte d'un toit; la hauteur de la voûte depuis le sol jusqu'au sommet de l'angle est de 12 pieds, et sa largeur de plus de 3 pieds. L'entrée du souterrain, en forme d'ogive, possède cette perfection que l'on remarque chez les peuples les plus civilisés. »

lan au Guatemala, décrites par Juarros, montrent qu'ils comprenaient parfaitement ce moyen de défense. Les historiens de la conquête ont donné la description de plusieurs de ces ouvrages, parmi lesquels on peut citer la fameuse muraille d'adaube, élevée par les Tlascalans à l'extrémité de leur territoire. On peut voir encore les ruines des forteresses élevées autrefois au Mexique et dans l'Amérique centrale.

Nous n'avons pas cherché quelle analogie tous ces travaux pouvaient avoir avec ceux de l'ancien continent, mais il est probable que leur conception provenait de la même source que le style architectural, d'origine perse, médique ou scythique, c'est-à-dire aryenne.

Plusieurs archéologues très distingués ont trouvé une certaine différence de style entre les monuments, par exemple, du Mexique et ceux de Palenqué, de même qu'entre ceux des Aymaras et des Quitchuas. On a remarqué, en outre, que ceux des Aztèques et des Quitchuas étaient inférieurs à ceux des Colhuaques, Mayas, Caribes ou Aymaras.

Les monuments découverts dans la contrée comprise entre le Yucatan, les Chiapas et l'Amérique centrale, diffèrent des temples et des palais aztèques trouvés par les Espagnols ou de ceux de la Quemada et des Casas Grandes. La grandeur de ces monuments, la beauté et la régularité de leur ornementation, le goût déployé dans la décoration, les dessins gracieux et corrects des figures, les caractères hiéroglyphiques, révèlent une civilisation distincte de celle des Aztèques; de même que la physionomie des personnages [1] représentés par les sculptures montre un tout autre peuple. L'attitude des hommes, la forme de quelques ustensiles indiquent qu'aucune coutume

1. Les personnages représentés par les sculptures de Palenqué sont presque tous remarquables par l'extrême longeur de leur nez. Les Aryens désignaient tous ceux qui n'étaient pas de race blanche, les hommes au nez de chèvre ou les hommes sans nez, tandis que le nez est une des beautés que leurs poètes vantaient chez leurs dieux. (Max. Muller, *Essais sur la mythologie comparée*, p. 395.) Ceci explique la déformation des crânes des nouveaux-nés et constitue une nouvelle preuve en faveur de notre thèse.

aztèque n'est représentée par ces sculptures[1]. (Orozco y Berra.)

Cette différence entre les deux groupes, Toltèque et Colhuaque ou Maya, se remarque principalement dans le Yucatan où ils ont fondé deux villes l'une à côté de l'autre. « Il y a de grandes différences, dit M. Viollet le Duc, p. 97, entre les monuments de Palenqué et ceux d'Uxmal. La manière de bâtir adoptée à Uxmal se reconnaît aux masses de pierres brutes couvertes de couches de pierres travaillées. A Palenqué, au contraire, ce sont des ornements en stucs, et de larges dalles couvrant les couches de pierres brutes. Le caractère de la sculpture de Palenqué n'a pas le même caractère d'énergie qui est observé dans les édifices du Yucatan. Les types des personnages représentés sont encore plus différents... Seulement, dans les monuments de Yucatan, on voit des traditions sensibles de structure en bois. »

« La taille des pierres solides, a dit à son tour Brive, p. 368, qui couvrent la face de tous les bâtiments à Uxmal, et des autres temples de Yucatan, représentait le plus haut point de l'habileté de ces peuples. Les constructions elles-mêmes sont des preuves d'un goût et d'une habileté architecturale très remarquables. »

Que conclure de tout cela ? Que les deux groupes unis ensemble par certains points en différaient par d'autres, et que ces rapports et ces diversités s'observent jusque dans leur mode de construire. Cette différence est, comme chez les autres peuples, une question de temps, de décadence, de coutumes et de mœurs.

Le sculpteur, comme le peintre, a pour but d'imiter la nature. La forme, l'attitude, l'expression même qu'il donne aux statues de ses dieux ou de ses héros, chez les nations civilisées, comme

1. A Palenqué, on ne trouve point de voûtes circulaires comme dans les constructions du Mexique, notamment dans quelques tumuli et dans certaines parties des souterrains de Xochicalco. Il n'existe pas non plus de pyramides, proprement dites, ou de grands autels à découvert pour la célébration du culte. Là, tous les temples sont couverts et c'est une notable différence. On ne voit dans ces solides constructions aucune trace de bois. Les marches des escaliers, sans palier ni repos, sont plus hautes.

chez celles qui ne le sont pas, reçoivent un caractère qui décèle le peuple auquel elles appartiennent et aussi l'époque relative où elles ont été faites. Les œuvres des sculpteurs, surtout celles qui sont livrées aux grands édifices, ont même l'avantage sur les écrits ou les livres de pouvoir résister plus longtemps aux ravages du temps. Les statues et les bas-reliefs qu'on a trouvés au milieu des ruines de monuments américains peuvent être de la plus grande utilité pour refaire l'histoire de ces peuples, surtout en ce qui concerne leur culte. Or, la plupart des dieux, héros, êtres animés ou inanimés représentés par les sculpteurs et les peintres américains se retrouvent sur l'ancien continent, même certains animaux ou personnages qui n'ont jamais existé dans le Nouveau-Monde [1].

Près d'Orizaba, le capitaine Dupaix a découvert une statue en pierre ayant une analogie frappante avec les sculptures égyptiennes. C'est un buste de femme montée sur deux espèces de colonnes massives figurant un terme ou Hermès dont la coiffure ressemble beaucoup à celle nommée calasiris en Egypte et que portent les femmes et les prêtres attachés au service des autels. On les retrouve également à Persépolis. Chez ces peuples, cette coiffure faite en toile d'écorce d'arbre et brodée en plumes s'élevait assez haut et figurait une sorte de pyramide divisée par étages et ornée de bandes de diverses couleurs.

L'étoffe rayée d'une ou plusieurs couleurs, que les Mexicains enroulent autour de leur corps en se serrant à la ceinture comme un jupon qui descend plus ou moins bas au-dessous des genoux, se trouve être exactement la même que celle qu'on voit

1. Dans les manuscrits de Kingsborough on trouve la constellation du taureau, remarquons-le, monté par Mithra, comme le représentent les Perses à l'équinoxe du printemps. Dans le Codex de Dresde, première feuille, seconde division, se trouve le taureau Mithriaque monté par le dieu qui montre dans ses deux mains des feuilles et des fleurs (planche XVIII, lettre E). Au même Codex, feuille 3, série Y, dernière division de la figure du centre, existe l'image du chevreau ou capricorne portant dans sa main le signe du mois maya-men.— Planche XVIII, lettre S. On remarquera que le taureau et la chèvre n'existaient pas en Amérique avant l'arrivée des Espagnols, et cependant on les voit représentés ici fidèlement, ce qui est encore une preuve bien forte en faveur de l'importation en Amérique de la civilisation par les Aryens.

aux images d'Isis et aux femmes égyptiennes de l'époque pharaonne. En 1862, on a découvert dans des fouilles auprès de Tuxtla (Vera Cruz) une figure sculptée en granit de près de 2 m. de hauteur, dont il était impossible de méconnaître le style éthiopien. L'île de Zapatero a fourni des idoles, grossières représentations des colosses égyptiens.

Les Américains avaient atteint un certain degré de perfection dans l'art statuaire. Mais, à la manière des anciens Egyptiens, ils modelaient peu les contours de la figure humaine. On remarque parfois plus d'exactitude dans l'ensemble et dans la disposition des membres de leurs statues et de leurs bas-reliefs que dans les ouvrages des Indiens et même des Egyptiens. Mais ils n'ont pas atteint la perfection que ces derniers ont donnée à leurs têtes, surtout celles de profil. Toutefois, quoiqu'ils n'aient pas connu plus qu'eux l'étude de l'anatomie, ils sont parvenus, par une imitation scrupuleuse de la nature, à produire des figures passables d'hommes et de femmes. Ce qu'on peut reprocher à leurs statues, c'est qu'elles sont comme d'une seule pièce, sans articulation de membres. Les membres des statues des Incas, dit d'Orbigny, à la manière des anciens Egyptiens, adhéraient au corps.

On a remarqué qu'un grand nombre de leurs statues conservaient, dans leur attitude, leur forme et leur aspect, le style persan, égyptien ou indien. Des détails caractéristiques dans la pose ou la coiffure des statues révèlent l'Egypte. La décence la plus scrupuleuse est observée dans l'invention et l'exécution des sujets, ainsi que dans le jet des draperies. Cette observation rigoureuse leur donne encore de la ressemblance avec les peintures des dieux et déesses de la Perse, de l'Inde et de l'Egypte qui portent, à peu de choses près, les mêmes couleurs et les mêmes coiffures.

Ils avaient connaissance de l'art plastique et probablement ils modelaient leurs statues et leurs bas-reliefs avant de les tailler dans la pierre ou de les exécuter en stuc, marbre factice dont ils revêtaient les murs des temples.

Ils savaient aussi pousser dans des moules faits sur des choses modelées à l'avance, des statuettes, des vases ou tout autre objet [1].

A l'imitation des Egyptiens, les artistes américains aimaient à peindre l'intérieur et l'extérieur de leurs édifices. Mais on voit, par les fragments qu'ils ont laissés, qu'ils n'étaient pas experts dans ce genre de peinture agglutinative pour laquelle ils employaient des couleurs minérales naturelles.

L'art de la céramique était assez avancé chez les peuples américains, et l'on retrouve dans la forme et les dessins de leurs vases de nombreux rapports avec l'Inde et l'Egypte. Il n'y a qu'à comparer les spécimens de la céramique péruvienne déposés au musée du Louvre et ceux de la belle collection égyptienne pour reconnaître des ressemblances surprenantes.

Le comte de Sartiges [2] raconte que dans le musée national de la Paz il a vu des vases, vestiges de l'ancienne civilisation aymara. Sur chacun de ces vases était peint en noir un éléphant supportant soit une tour, soit un palanquin. Or, comme on le sait, les éléphants ont disparu depuis longtemps du sol américain.

Les Aymaras excellaient surtout dans la manière de fabriquer des vases qui, sous les formes les plus variées, représentent souvent nos formes étrusques, comme on peut en juger par les collections que possèdent nos musées, quelquefois aussi des fruits, des jeux hydrauliques ingénieux. Ces vases, élégants de forme, sont d'une belle exécution et d'une régularité parfaite, quoique modelés seulement avec la main sans le secours du tour à poterie. Les Guaranis, encore aujourd'hui, en fabriquent de remarquables par leur dimension et par leur régularité. La

1. Au musée de Mexico, on voit de petits modèles en terre cuite de teocallis qui ont de l'analogie avec les temples indiens. Les Egyptiens faisaient aussi des réductions ou de petits modèles en terre ou en pierre de leurs temples. Notre musée en renferme de très remarquables. Ces modèles s'exposaient probablement sur l'autel, dans l'intérieur du temple même, le jour de la dédicace et certains autres jours. Ils pouvaient être destinés aussi aux personnes qui, par dévotion, tenaient à posséder ces petites images.

2. *Revue des Deux-Mondes*, 1851.

cuisson avait lieu, chez tous ces peuples, à l'air libre ou dans une fosse peu profonde creusée dans le sol.

Pendant notre séjour au Centre-Amérique, nous avons vu des vases très remarquables venant du Nicaragua, du Salvador et du Guatémala.

« Chaque race américaine, dit M. Lucien de Rosny [1], se dis-« tinguait, pour la céramique, par un caractère particulier. « Ainsi la différence est très sensible entre les produits cérami-« ques des Aztèques et des Péruviens. On distingue non moins « facilement celles provenant du Canada, de la Floride, de « la Nouvelle-Grenade, des bords de l'Ohio et d'autres par-« ties des Etats-Unis.

« En thèse générale, les indigènes de l'Amérique, après avoir « fait une pâte plus ou moins soignée, la façonnaient avec les « mains, y ajoutaient quelques ornements, soit par incision, « soit en relief, en trochisque ou en pastillage, *comme le pra-« tiquaient les Romains,* au moyen d'une barbotine épaisse dis-« posée sur la surface de leurs poteries. S'ils voulaient former « des figures très saillantes ou à haut relief, par exemple, à « l'orifice, ils les modelaient encore à la main. Le tout était en-« suite recouvert d'une peinture et soumis à l'action du feu. La « cuisson s'opérait souvent à l'aide d'un four, sans aucune au « tre enveloppe que le bois enflammé qui environnait le travail.

« Les pièces rondes consistaient en petits bâtons ou colom-« bins de pâte qu'ils assemblaient et faisaient adhérer à l'aide « d'un instrument en bois ou en pierre, répondant à l'estèque « de nos tourneurs. Ils se servaient aussi d'un espèce de spa-« tule dans les endroits où ils ne pouvaient introduire les doigts. « On admirera leur habileté dans la confection et l'assemblage « des parties creuses, surtout dans les vases doubles ou « quadruples qui communiquaient intérieurement.

« Les poteries antiques de l'Amérique septentrionale ne sont « pas baroques ni excentriques comme celles du Chili, du Brésil,

1. *Histoire de la céramique chez les Indiens du Nouveau-Monde.*

« du Mexique et du Pérou. Leurs formes, leurs ornements, la « couleur noire ou grisâtre de la pâte, sa grossièreté, son hé- « térogénéité, son façonnage, son ornementation linéaire, ponc- « tuaire en chevrons, se rapprochent, dit Brongniart, quel- « quefois, à s'y méprendre, des poteries celtiques, gauloises, « scandinaves et germaniques.

« On trouvera dans mes vases péruviens l'emploi fréquent des « méandres, qu'on appelle vulgairement grecques, sorte d'orne- « ment connu des barbares de la Germanie. Je reproduirai un « vase à forme de corne dont une des deux extrémités se termine « par une tête d'animal, comme les vases grecs nommés *rhyton*, « et qui servaient à boire. On verra aussi dans mes vases ju- « meaux des types qui rappellent les vases grecs nommés *noton*, « dont l'on se servait pour séparer l'eau puisée en voyant les « impuretés qu'elle pouvait contenir; l'on verra dans mes types « des vases phalliques pour boire, comme les Romains en pos- « sédaient; on y verra le phallus porté religieusement comme « un insigne connu chez les Romains. D'autres faits tendent à « prouver qu'il est vraisemblable que par le trajet si court du « détroit de Behring, il se soit établi des communications acci- « dentelles entre les Chinois navigateurs et les indigènes de l'A- « mérique, bien avant les expéditions des Espagnols. Un vase « ancien trouvé dans le sol de la Nouvelle-Grenade est décoré « à l'orifice d'une figure en haut-relief représentant un vieillard « dont le type physiologique rappelle singulièrement celui des « magots du Céleste-Empire. Des motifs d'ornementation des « Aztèques ou anciens Mexicains et des anciens Péruviens se « retrouvent souvent avec une identité fort remarquable sur les « vases de bronze que les Chinois fabriquaient à une époque « voisine de l'ère chrétienne. Des rapprochements de tout « genre abondent : la trimurti péruvienne correspondait à la « trinité des catholiques, Con à Brahma, Pachacama à Vishnou « et Huira-Cocha à Siva, ainsi que le remarque Rivero.

« Brongniart assure que le peuple qui habitait Mitla et Palen- « qué possédait le secret d'une glaçure vitrifiée, peut-être pro-

« duite par un silico alcalin, renfermant du fer, du manganèse,
« et un vernis plumbifère.

« Je ne vois, ajoute-t-il, que les Chinois, les Egyptiens et « peut-être les Mores qui puissent être associés, ou du moins « comparés, pour cette immense perfection des arts céramiques, « à l'ancien peuple qui vivait autrefois sur ce territoire. N'est- « ce pas une présomption importante des relations de l'Amé- « rique ancienne avec les Chinois? Ce n'est qu'au XIIIe siècle « seulement qu'un potier de Schelestadt trouva la glaçure à « base de plomb ou vernis, dont les Arabes faisaient usage de- « puis plus de trois siècles.

« Tout archéologue qui feuillettera l'atlas publié à Vienne par « MM. Rivero et Tschudi, en 1851, et comparera les poteries « figurées dans cet ouvrage à celles que M. Birch a reproduites, « remarque sur-le-champ la coexistence au Pérou de trois styles « que l'on pourrait appeler le premier, égyptien, le second étrus- « que, et le troisième pélasgique. Figures grotesques et obscè- « nes; rondes d'animaux taillés ou peints sur les parois du vase; « vases doubles unis par le ventre, au col surmonté d'une sorte « de lézard ou de gorgone qui siffle et hurle lorsqu'on agite le « liquide renfermé dans la panse ou qu'on le boit; tiges de maïs « terminées par un profil de tête humaine *parfaitement aryen;* « matière réduite à une apparence de fer; manque de peintures « humaines ou de scènes plastiques; dessins formés de lignes « droites ou courbes; méandres comme sur les vases grecs et « chinois, figures de cigognes et de renards, emblème des races « pélasgiques, selon Strabon, tels sont les principaux caractères « de la céramique péruvienne. Comparons les traits exposés « dans ces lignes avec ceux que M. Birch attribue à chaque épo- « que de la céramique antique; nous rencontrerons à chaque pas « une identité parfaite entre l'art péruvien et l'art hellénique.

« M. Birch, complètement étranger aux études péruviennes, « ne peut s'empêcher de remarquer combien certains vases pé- « lasgiques ressemblent à ceux que l'on a trouvés dans les sépul- « cres des anciens Péruviens. Si on compare les canopes étrus-

« ques en terre cuite avec les canopes péruviens de la même « matière, on verra qu'il y a entre les deux séries identité com- « plète de forme et de conception sacerdotale. Dans les uns et « les autres, les bras et les mains sont placés à angle droit sur « la poitrine. Il y a, entre la tête et le corps la même propor- « tion. Dans les deux cas, enfin, le vase servait à conserver les « entrailles des momies. »

« A toutes ces circonstances on peut ajouter l'identité des noms. Les Péruviens mettaient la chicha dans des vases appelés aç-ka hua (*azcahu-azcas*). Chez les Pélasges, on trouve le vase *ascos*. Les Péruviens connaissaient aussi l'amphore si célèbre dans les fastes de la littérature grecque et latine sous le nom de *huamparo* ou *huampharu*, mot qui a passé dans l'espagnol sud-américain avec une légère modification de sens. En grec, est un vase dont le nom est *cantharos*. Nous le retrouvons en quitchua, sous le nom de *hankkara*. Les deux mots ont pour racine le thème primitif *han*, vase ou calebasse [1]. »

Nous terminerons cet aperçu sur l'art céramique dans le Nouveau-Monde en reproduisant une notice de D. Wilson, II, p. 99, qui a étudié avec beaucoup de soin cette intéressante question. « Il existe, dit-il, une variété de frette particulière à l'art céramique du Pérou et aux sculptures du Yucatan. Cette correspondance est digne de remarque; elle est visible sur un spécimen de poterie noire du Pérou, apportée de Berne, fig. 35. C'est exactement le même genre de frette que l'on remarque dans les ruines de Mitla-Oajaca, et dans le dessin de la porte de Chimhuhu (Yucatan), donné par M. Catherwood. »

Les peuples d'Amérique avaient adopté, à l'instar des Egyptiens et des autres peuples, l'année civile de trois cent soixante-cinq jours [2]. Un grand problème à résoudre serait celui de savoir qui amena à cette unanimité les peuples les plus divers répandus sur la surface du globe. L'année lunaire avait pré-

1. Vicente Lopez, *Les races aryennes*, p. 299.
2. *Astronomie, chronologie et rites des Mexicains*, par l'abbé Pépart.

cédé l'année solaire, et le nombre fatidique de treize semble avoir eu pour cause la révolution périodique de l'astre de la nuit qui, pendant treize jours, va en croissant pour ensuite, au départ de son plein, arriver de sa décroissance progressive à une disparition momentanée. Mais ces deux périodes de treize jours, ou somme de vingt-six, ne mesuraient pas une néoménie complète ni ne coïncidaient ordinairement pas avec les évolutions solaires. Il fallut combler cette lacune ou changer de système. C'est ce qui, après plusieurs essais, eut lieu dans la suite. Or, si le chiffre treize était en honneur au Mexique, le chiffre quatre ne l'était pas moins. Il servait à diviser le jour, à former le cycle. Il comptait quatre indictions ou semaines d'année de treize chacun. Pour les exprimer, il y avait des séries périodiques de signes. Dès lors, le système lunaire ne servit plus à mesurer les années, et on l'accommoda, au contraire, au cours du soleil comme simple division chronologique. Cependant le mot metzli, bien qu'il veuille dire lune, continua néanmoins à désigner les mois du système solaire. Pour changer le système, il fallut que les nouveaux venus eussent acquis déjà un haut degré d'influence. Ixtlilxochilt fait mention d'une assemblée de sages et d'astrologues qui fut convoquée dans la cité de Hue Hue Tlapalan afin de travailler à la correction du calendrier et à la réforme du comput annuel reconnu erroné et que les Othomis conservèrent quand même, malgré la décision du législateur. Le cycle se divisait en quatre indictions de treize semaines chacune et avait deux périodes : la première consistait en signes numériques jusqu'à treize; la seconde en quatre des symboles du calendrier mensuel espacés de cinq en cinq, revenant tous les cinq ans comme tous les cinq jours. (Voir le *Codex Chimalpopoca* pour la description du zodiaque de Tulantzinco placé dans l'observatoire de cette ville par Ceacalt Quetzal Cohualt et le mémoire de Gama sur le zodiaque de pierre trouvé à Mexico en 1790). Ce dernier monument mesure 14 pieds en carré et présente à sa surface plusieurs séries de figures gravées en relief et quatre cercles ayant au centre une image

monstrueuse du soleil. On y trouve indiqués les fastes religieux des Mexicains et leurs fêtes principales. Les équinoxes et les solstices y sont également marqués. C'était un cadran solaire marquant non-seulement l'heure diurne et nocturne, mais encore les rites et sacrifices journaliers prescrits pour chacune. Ce monument est le plus précieux que nous ayons de l'antique science astronomique, chronologique et gnomonique des Toltèques.

Le système du calendrier mexicain se nommait xiohtlapohualli ou comput de l'année. Ce cycle était également employé pour représenter le xuhmolpilh qui, deux fois répété, composait le cycle majeur. Le mois n'était pas, comme chez nous, une réunion de jours groupés par sept, mais bien la série des treize nombres appliqués indistinctement aux vingt jours dont se composait le mois. Cette semaine était de treize jours occupant donc un mois moins sept jours que l'on était censé emprunter à la semaine du mois suivant. Il y avait dix-huit mois, ce qui faisait vingt-huit semaines ou trois cent soixante-cinq jours auxquels les Mexicains ajoutaient les momentanés, cinq dans les années ordinaires et six tous les quatre ans pour réparer la perte du quart de jour, c'est-à-dire les six heures de reste chaque année, ce qui correspond admirablement à l'année grégorienne aussi bien qu'aux années bissextiles. En raison du jour excédant, on arrivait très facilement, en suivant la progression arithmétique des treize nombres de la semaine, à désigner chaque indiction par les nombres 1, 2, 3, et chaque année put donc également avoir un nom, un symbole spécial qui la fit reconnaître dans tout le cours du cycle.

Le jour se disait *soleil* et se divisait en quatre parties : 1° du lever à midi; 2° le centre; 3° l'entrée de la nuit; 4° le minuit. Chacune de ces parties se divisait en deux fractions égales, lesquelles correspondaient à neuf heures du matin, à trois heures de l'après-midi, à neuf heures du soir, à trois heures du matin. Le jour civil commençait également au lever du soleil, était plus particulier à l'usage de la caste sacerdotale et se divisait

en seize parties dont huit pour le jour et huit pour la nuit. Les quatre premières ou matinales étaient signalées par un gnomon sur le cadran solaire et les quatre vesperales par un autre correspondant.

Chaque jour de grand matin on offrait au soleil du sang accompagné d'encens, on se scarifiait les oreilles, on immolait des cailles et on l'adorait en lui disant : « Seigneur, voici que commence votre course; continuez-la heureuse. » Des cérémonies religieuses avaient lieu aux quatre parties du jour et de la nuit.

Le rituel s'inaugurait avec le mois atlacualco commençant avant le 2 février; il était consacré à Tlaloc à qui on sacrifiait des enfants. Le deuxième mois était celui de l'écorchement humain. Le troisième était appelé petite veille. Le quatrième, huey toxolle, commençait au 3 avril. Le mois suivant, toxcalt, était consacré à Tlazcatlepoca. Le sixième, etzalqualitza, était consacré aux Ttaloques. Le mois suivant était la petite fête des princes. Le huitième mois était la grande fête des princes. Le neuvième mois, mois des bouquets de fleurs. Le dixième mois, la chute des fruits. Le onzième était appelé le mois du baldaquin. Le douzième, arrivée des dieux. Le treizième, la guerre des montagnes. Le quatorzième, on célébrait la fête du génie des chasseurs. Le quinzième mois était nommé panquetzalitza. Le seizième, la chute d'eau. Le dix-septième le mois du glanage. Le dix-huitième était consacré au dieu du feu.

Les cinq jours supplémentaires étaient considérés comme des jours néfastes.

A cet exposé on ne peut plus clair, donné par l'abbé Pepart, de la manière de mesurer le temps des anciens peuples du Nouveau-Monde, nous croyons devoir joindre une notice sur le même sujet de notre célèbre astronome Laplace [1].

« L'histoire de l'Amérique, avant sa conquête par les Espa-
« gnols, nous offre quelques vestiges d'astronomie. Les Mexi-

1. *Exposition du système du monde*, par Laplace, p. 544.

« cains, au lieu de la semaine, avaient une période de cinq « jours. Les mois étaient chacun de vingt jours, et dix-huit « de ces mois formaient une année qui commençait au sols- « tice d'hiver et à laquelle ils ajoutaient cinq jours complé- « mentaires. Ils composaient de la réunion de cent quatre ans « un grand cycle dans lequel ils intercalaient vingt-cinq-jours. « Cela suppose une durée de l'année tropique plus exacte que « celle d'Hipparque, et ce qui est remarquable, c'est qu'elle est « la même, à très peu près, que l'année des astronomes d'Al- « mamon (fils d'Aaroun-el-Rashid qui régnait en 814).

« Les Péruviens et les Mexicains observaient avec soin les « cercles ou gnomons, les solstices et les équinoxes. Ils avaient « même élevé pour cet objet des colonnes et des pyramides. Ce- « pendant, quand on considère les difficultés pour une détermi- « nation si exacte de la longueur de l'année, on est porté à croire « qu'elle *n'est pas leur ouvrage* et qu'elle leur est venue de l'an- « cien continent. Mais de quel peuple et par quels moyens l'ont- « ils reçue? Pourquoi, si elle leur a été transmise par le nord « de l'Asie, ont-ils une division du temps si différente de celle « qui était en usage dans cette partie du monde? Ce sont des « questions qu'il paraît impossible de résoudre? »

A ces questions on peut répondre aujourd'hui en disant que ces connaissances astronomiques leur ont été enseignées par les Aryens dont le pays n'était pas éloigné de la Chaldée. Les peuples de cette contrée, d'après Joseph, *Histoire des Juifs*, à une époque très reculée, avaient découvert que la révolution complète du soleil et de la lune ne s'opérait qu'après six cents ans révolus; calcul dont l'exactitude vérifiée par Cassini enlève quelque gloire à ceux qui prétendent l'avoir trouvé les premiers.

Les Indiens du Nouveau-Monde savaient déterminer la ligne méridienne et la ligne équatoriale qui leur servaient à orienter les façades et les portes principales de leurs édifices.

Les Péruviens rectifiaient leur calendrier au moyen d'observations solaires avec l'aide de colonnes cylindriques qu'ils avaient

élevées sur les terrains les plus hauts autour de Cuzco et qui leur servaient pour prendre l'azimuth. En mesurant son ombre, ils trouvaient la période exacte à leur solution. Ils déterminaient la période des équinoxes avec l'aide d'une seule colonne ou gnomon, placée dans le centre d'un cercle dans l'axe du grand temple et traversée par un diamètre de l'est à l'ouest. Quand les ombres étaient à peine visibles à midi sous les rayons du soleil, ils disaient que l'être suprême s'appuyait avec toute sa lumière sur la colonne.

Quito, placé exactement sous l'équateur où les rayons du soleil ne produisaient pas d'ombre à midi, était un objet spécial de vénération comme la demeure favorite des représentants de la grande divinité. Par ces périodes, les Péruviens réglaient leurs rites religieux et leur cérémonial, et indiquaient la classe des travaux dont devaient s'occuper les agriculteurs à chaque époque de l'année.

Ces peuples, surtout les Péruviens, étaient assez avancés en agriculture, qui recevait une protection toute spéciale du gouvernement. Partout où le sol cultivable avait besoin d'eau pour être fécondé, on la faisait venir au moyen de canaux ou d'aqueducs disposés de manière à laisser s'écouler la quantité d'eau nécessaire pour les irrigations et qui était fixée par la loi pour chaque champ. Ils étaient très habiles pour cultiver les terrains des montagnes, en les divisant, *comme en Chine,* en terrasses revêtues de pierres et admirablement disposées pour l'arrosage et l'écoulement des eaux. Dans les vallées arides, ils creusaient le sol jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré une couche de terre avec un peu d'humidité naturelle. Ces excavations, profondes de 15 à 20 pieds, embrassaient une vaste surface qu'ils préparaient avec du fumier et dans laquelle ils faisaient leurs semis.

Ils connaissaient les différentes espèces d'engrais, entre autres le guano dont les propriétés stimulantes et nutritives étaient très appréciées des populations des campagnes. Au lieu de la charrue, ils se servaient, pour rompre le terrain d'un pieu très fort

et pointu, traversé par un morceau de bois à 10 ou 12 pouces de l'extrémité, et sur lequel le travailleur appuyait son pied forçant ainsi le pieu à pénétrer dans le sol. Six ou huit hommes robustes s'attelaient à cet instrument et le traînaient en chantant. Ils pouvaient briser ainsi le terrain à la profondeur désirée.

Grâce à leur patience et à leur savoir, on peut dire qu'il n'y avait pas un pouce de terrain auquel ils n'aient fait rendre le plus possible. Leur principale culture était celle du maïs, de la tige duquel ils extrayaient une espèce de matière saccharine ; avec le grain fermenté, ils fabriquaient une liqueur très forte dont ils abusaient extraordinairement.

Le souverain, comme l'empereur en Chine, labourait une fois par an en présence du peuple comme preuve du respect et de la protection qu'il accordait à l'agriculture.

On s'est demandé souvent si ces peuples connaissaient le fer. Ce n'est pas douteux [1], attendu que le mot fer se retrouve dans toutes leurs langues. Les Péruviens l'appelaient *quillay*, les Chiliens *Panlik*. Dans le *Mercurio*, t. I, p. 201, il est dit qu'au commencement les souverains péruviens exploitaient de magnifiques mines de fer à Ancoriam, sur la rive occidentale du lac de Titicaca.

Ils connaissaient également l'or, le cuivre, l'étain et le mercure, l'argent natif et ses combinaisons chimiques, avec le soufre et l'antimoine. Ils savaient extraire le métal pur de ses composés.

Ils possédaient le secret d'allier le cuivre à l'étain, de manière à en faire un métal dur et ductile. Le Dr Wilson, I, p. 305, « prétend que l'alliage du cuivre et de l'étain, quand il est destiné

1. Montésinos, parlant des Chimus ou géants quand ils arrivèrent au Pérou, dit, p. 75, qu'ils travaillaient les pierres avec des instruments en fer. A la page suivante, il répète que la vue de leurs armes en fer jeta l'épouvante parmi les populations. Ce qui indique que les Caraïbes ou les peuples de l'Amérique septentrionale connaissaient l'usage du fer. Dans la langue chilienne, les instruments en fer s'appelaient *chi-quil* pour les distinguer de ceux en pierre *mulni*. Or, dans la langue maya, *chi* veut dire lance, flèche; *mulni*, pierre.

à faire des instruments, possède les meilleures qualités, lorsqu'il comprend environ 90 pour cent de cuivre et 10 d'étain, et que les reliques en bronze de l'ancienne Europe, analysées, donnent cette composition, tandis que le résultat général de l'analyse, des objets péruviens, chiliens, mexicains, indique un mélange d'étain variant de 2,13 à 7,615 pour cent. »

Au moyen de cet alliage ils obtenaient un métal très dur et très tranchant, qu'ils préféraient sans doute au fer. La plupart de leurs instruments coupants étaient en cuivre, mêlé d'étain. C'est avec ces instruments qu'ils faisaient ces travaux cyclopéens en pierres que l'on admire à Cuzco, à Palenqué, à Uxmal et dont il est difficile de se rendre compte si l'on suppose qu'ils ne connaissaient pas le fer.

La plupart de ces instruments avaient des formes semblables à celles de l'ancien continent, à une époque reculée.

Ils avaient pour armes offensives des lances, des épées, des sabres, des javelots, des haches, des frondes, des arcs et des flèches dont la forme était la même que sur l'ancien continent. Comme armes défensives, ils se servaient de petits boucliers et de cottes d'armes en coton rembourré. Sur la tête ils portaient comme coiffure une sorte de casque en bois ou en cuir représentant des têtes de tigres, serpents, etc., garni de coton et surmonté de plumes. Les seigneurs avaient des cuirasses d'or ou d'argent.

Les Indiens du Nouveau-Monde savaient fondre le métal, le purifier par le feu, en le mettant dans de petits fourneaux construits tout exprès. Ils jetaient ensuite le métal dans des moules en terre ou en plâtre, polissaient avec beaucoup d'adresse les objets ainsi obtenus, les travaillaient et les soudaient d'une manière admirable. Ces fourneaux étaient, notamment chez les Péruviens, si artistement disposés, que le courant d'air remplaçait le soufflet qui leur était inconnu. Par ce procédé si simple, le métal était fondu avec tant de facilité que l'argenterie était devenue assez commune dans leur pays pour servir sous forme d'ustensiles de ménage et de vases destinés aux

usages les plus ordinaires. Les plantes, les fleurs et les fruits d'or qui, suivant les historiens, ornaient les jardins de l'Inca, prouvent que ce peuple avait poussé assez loin l'art de ciseler les métaux précieux et de leur donner toutes les formes possibles. Aussi les jardins qui entouraient les autels sacrés, étaient remplis d'arbres et de plantes au feuillage d'or et d'argent, chefs-d'œuvre des orfèvres de Cuzco (Garcilazo de la Vega). Cette capitale que bâtit Manco-Capac, selon la tradition, possédait un temple consacré au soleil. Les dimensions en étaient immenses. Les murs, en terre cuite, étaient de haut en bas couverts d'épaisses plaques d'or. Le bâtiment était couronné d'une guirlande du même métal. Les nombreuses portes qui donnaient accès dans l'intérieur, étaient également revêtues de lames d'or. Au-dessus du grand autel, s'élevait l'image du soleil en or. Cette figure était rayonnante de flammes, et sa grandeur était telle, qu'elle occupait tout l'espace compris entre les deux murs parallèles du temple. C'est autour de ce soleil que les Péruviens plaçaient leurs rois défunts sur des chaises d'or.

Les Incas avaient, dit Sarmiento, des jardins artificiels dont le sol était composé de mottes d'or, façonnées à l'imitation des mottes de terre; ce terrain était planté de maïs dont la tige, les feuilles et l'épi étaient admirablement travaillés. Des brebis et des lamas de grandeur et de forme naturelles, avec des bergers armés de leur houlette, étaient en or fin, sans compter une multitude d'objets plus grands sculptés et peints. Les services de table, de cuisine, les fontaines des nombreux palais de l'Inca, ajoute Gomara, étaient en or et argent incrustés d'émeraudes, les salles de leurs palais étaient remplies de statues en or de taille gigantesque, et contenaient les figures de tous les animaux, arbres, plantes, oiseaux et poissons; il y avait aussi des troncs d'arbre coupés comme bois à brûler le tout en or, des vergers où toutes les plantes étaient d'or; la porte de leur palais était aussi d'or, d'argent et de bronze admirablement ciselés, comme l'assure Cieza de Léon.

Dans les temples de la lune, les ornements étaient en argent. B. Diaz, ch. xci, raconte qu'un écran d'or était placé entre Montezuma et le feu, admirablement fait et orné de tous côtés des figures de leurs dieux. La chaise était sculptée d'une manière remarquable.

Les travaux que les Mexicains exécutaient en fondant des métaux étaient plus estimés par eux que les travaux de sculpture, à cause de la plus grande valeur des matériaux et de la supériorité de l'art. (Clavigero, l. VII, ch. xci.)

Parmi les présents que Cortès reçut de Montezuma et qu'il envoya à son souverain, était un poisson que Charles V offrit au pape. Benvenuto Cellini le vit et le désigna sous le nom de chef-d'œuvre. Le corps en argent et les écailles en or étaient tels qu'il ne put s'expliquer comment on les avait obtenus. L'amalgame n'était pas encore connu en Europe et il semble que les Aztèques en faisaient usage. (Sartorius, p. 252.)

« J'ai vu, dit Tylor (*Early history*, p. 205), dans le Museum de Berlin, une paire d'aigles en or pour ornements provenant du Mexique, qui peuvent être comparés aux travaux étrusques pour le dessin et la délicatesse du fini. Mais ce qui est plus important, c'est qu'ils connaissaient le bronze, composé de proportions excellentes de cuivre et d'étain. »

Les objets d'or manufacturés dans la Nouvelle-Grenade avaient un caractère particulier. Ceux des Péruviens étaient en général ronds, plus légers, plus clairs et plus minces, tandis que ceux de la Nouvelle-Grenade sont plus massifs, rappelant l'égyptien. (Uricoechea, pp. 42-43.)

Ils faisaient des miroirs en taillant et polissant des morceaux de pyrite de fer. Personne ne pensait encore à réduire le métal.

Ils étaient très habiles pour travailler la plume. Tout le monde connaît le superbe ouvrage de plumes américaines de l'Ambraser Sammlung de Vienne. Les plumes du quetzal qui y figurent devaient en faire un costume d'apparat royal ou religieux. Les plumes bleu de ciel du Cotinga Magnana qui forment la bor-

dure supérieure, sont rehaussées par des ornements d'écaille en or et des croissants du même métal de 2 centimètres de diamètre. La seconde bande est en plumes couleur de feu de l'Ara Canga, la troisième de vert-émeraude, est composée des ailes du quetzal. Suit une bande couleur café, à pointe blanche, ornée de trois rangées de boutons d'or. Les longues plumes du quetzal mâle forment la partie inférieure de cette parure dont on ne peut se rendre compte si on ne l'a pas vue. Cette industrie employait, avant l'arrivée des Espagnols, de nombreuses ouvrières. Bernard Diaz raconte que, dans le palais même de Montezuma, toutes les concubines du roi s'occupaient à tisser des ouvrages en plumes.

Ces peuples étaient parvenus, malgré leur outillage grossier, à tisser des étoffes élégantes et à faire des tissus de laine d'une finesse extraordinaire. « Nous avons trouvé dans des tombeaux, dit d'Orbigny, des tissus magnifiques. (*L'homme américain,* t. I, p. 286.)

« Les dessins qui les décorent sont d'un goût original et leurs nuances éclatantes d'une telle fixité, qu'elles sont parvenues jusqu'à nous à peine altérées. Les tapisseries péruviennes du musée Saint-Germain peuvent donner une idée de cette industrie. Elles proviennent des sépultures d'Ancon, à quelques kilomètres au nord de Lima. Toutes ces broderies sont exécutées à l'aiguille sans envers. Les animaux qui les décorent sont ceux qui représentent leurs mythes religieux, entre autres le fameux serpent-oiseau, symbole de l'être suprême. Les vêtements des Incas tissés par les vierges du soleil, étaient d'une finesse admirable.

« Les Quitchuas étaient également fort adroits pour faire des toiles. Ils les ornaient, les brodaient, les teignaient d'une façon admirable. Leurs tissus de coton fin, brodés en bleu, pouvaient rivaliser avec les meilleurs produits des manufactures européennes. Quant aux tissus de laine, ajoute M. Vicenti Lopez, nous dirons seulement que les fabriques européennes elles-mêmes ne produisent rien qui soit supérieur aux

célèbres tissus indigènes en laine de Vigogne. C'était avec ces étoffes que s'habillaient la famille impériale et les nobles auxquels on permettait d'en faire usage, par grâce spéciale, et en récompense de quelque grand service. Celles que portait l'Inca étaient d'une teinte rouge ou couleur de café brûlé. Le centre et les bords en étaient toujours ornés de grecques, trait singulier de ressemblance avec le manteau des archontes helléniques et des consuls romains qui, au dire de Varron, avaient emprunté aux pontifes étrusques cette partie de leur costume. »

L'art de la teinture avait aussi été poussé très loin. Ils possédaient le secret de fixer les teintures de toutes couleurs, le rouge et le jaune surtout ; jamais ces teintures ne perdaient leur éclat soit à l'air, soit même dans la terre. Le coton seul, teint, perdait un peu de sa couleur, tandis que celles de laine se conservaient parfaitement et acquéraient du lustre avec le temps. Ils n'employaient, pour leurs teintures, que des couleurs végétales.

Les peuples du Nouveau-Monde connaissaient la musique. L'abbé Brasseur, dans son *Rabinal achi*, p. 5, a publié un travail fort intéressant sur la poésie, la musique, la danse et les jeux des Mexicains et des Guatémaliens. Il mentionne, parmi les instruments de musique, des trompettes, des flageolets, des flûtes, des tambours et des instruments à cordes. Il décrit la marimba nationale, le tun des Quitchés, tunkul des Yucatèques et teponatzli des Mexicains. La plupart de ces instruments que nous avons vus ressemblent beaucoup à ceux de l'ancien continent.

« S'il nous était permis d'entrer dans l'analyse minutieuse de la musique des Quitchuas, nous pourrions montrer en détail quelle analogie elle présente avec la musique et les instruments des Arcadiens, ces descendants des Pélasges antiques. L'instrument populaire des Péruviens était la flûte. Ils en avaient deux espèces : l'une composée d'un seul tube en os, en roseau ou en bois, qu'on nommait chagna au nord et kena au sud ;

l'autre composée de divers tubes de dimensions graduées, qu'on appelait antara et qui était identique à la flûte de Pan. On voit l'identité de nom entre la canna ou flûte en roseau des Latins et le chagna ou la kena des Quitchuas.

« Il y avait également une sorte de luth auquel ses accents plaintifs ont fait donner le nom de huayllaca de la racine *elake*, plaindre. La trompette se nommait khapa; le tambour huankar.

« La musique élégiaque des Yaravis a toujours été louée par ceux qui l'ont entendue. Les danses chantées sont un modèle de grâce et de douceur érotique. Des virtuoses célèbres, comme Sivori ou Thalberg, se sont laissé enchanter par l'admirable correction de leurs thèmes et les ont développés, comme si, dans les airs des Yaravis et de la Sambaclueca, ils eussent reconnu un écho lointain des chants classiques [1]. »

Ces peuples cultivaient la poésie, cette sœur de la musique. Tous les genres leur étaient connus, depuis la romance jusqu'au drame et au poème épique à vastes proportions.

Ils aimaient la danse et avaient des ballets imitatifs et historiques. Les sexes, habituellement, dansaient séparément.

Ils avaient, comme en Chine, un système postal organisé au moyen de coureurs chargés de la transmission des ordres et des dépêches. A chaque demi-lieue au Pérou, et à 6 milles au Mexique, six Indiens, habiles coureurs, étaient stationnés et se mettaient en route aussitôt qu'un autre arrivait. Ils communiquaient aussi entre eux au moyen de fumée pendant le jour et de feu pendant la nuit. La poste mettait huit jours pour se rendre de Cuzco à Quito, parcourant ainsi plus de 1000 milles. Montezuma avait tous les jours du poisson frais, apporté du golfe du Mexique, à 200 milles de distance de la capitale.

Le commerce se faisait non-seulement au moyen d'échange, mais par le moyen d'achats réels et de vente. En dehors du cacao, des feuilles de coca, ils se servaient de morceaux d'or et

1. Vicente López, *Les races aryennes du Pérou*, p. 324.

d'argent. Dans le Paraguay, des dés en fer remplaçaient la monnaie qui n'existait dans aucune partie de l'Amérique.

Ils étaient très versés dans les poids et mesures.

Ils avaient des instruments en argent et en bois pour peser leurs substances alimentaires. Leurs balances, qu'on a trouvées dans des tombeaux, étaient de plusieurs sortes, ressemblant à celles de l'ancien continent.

Dans chaque ville, il y avait un marché général ouvert journellement et un plus considérable tous les cinq jours. Chaque classe de marchands avait sa place marquée. L'ordre le plus grand régnait. En dehors de ce marché, à Mexico, rien ne pouvait être vendu, sinon l'eau et les objets d'alimentation.

Ils avaient des foires ; on y apportait les produits de tout le pays. Elles se tenaient près des temples. Un juge fixait les prix des marchandises.

Le commerce entre les provinces et les villes se faisait, soit par eau, soit par terre. Les marchandises étaient transportées par des bateaux ou à dos d'homme. Au Pérou, ils se servaient pour les petits fardeaux du lama. Tous les auteurs qui ont écrit sur l'Amérique, sont unanimes pour déclarer que les Espagnols, à leur arrivée, ne trouvèrent ni cheval, ni bête de somme, à l'exception du lama. Cela ne veut pas dire qu'à une époque antérieure, le cheval, le buffle, la chèvre, l'éléphant ne vivaient pas dans ces contrées et n'avaient pas été domestiqués par l'homme. Dans l'état de New-Jersey, dans la vallée de l'Ohio, dans le district de Columbia (*Fauna Americana*, p. 224), on a trouvé des dents et des vertèbres d'un cheval semblable au nôtre. Le Dr Hund a découvert également, dans une caverne du Brésil, les ossements d'un cheval assez voisin de notre espèce domestique. Des dents fossiles de l'éléphant de Sibérie ont été ramassées dans plusieurs endroits des Etats-Unis. D'après le Dr Wecay (*Annales d'histoire naturelle de New-York*), quatre ou cinq espèces de genre *bos*, dont une seule a survécu, ont existé dans l'Amérique septentrionale. Dans les manuscrits de Kingsborough, on voit la cons-

tellation du taureau monté par Mithra. Dans le codex de Dresde se trouve le taureau Mitrhiaque, monté par le Dieu. Dans le même codex, existe l'image du chevreau ou capricorne, portant dans la main le signe du Mois-Men. En 1874, le Dr Behrendt écrivait à M. Duchâteau : « Dernièrement on a découvert dans des souterrains, à Mayapan, des ossements d'animaux. J'ai vu la tête d'une chèvre avec des cornes parfaitement conservées. »

Dans les vastes plaines de l'Arizona, n'a-t-on pas reconnu également des vestiges de buffle et d'alpaga ? Les historiens espagnols racontent que lorsqu'ils ont pénétré dans le Nouveau-Mexique, vivait dans cette contrée un peuple nommé Mozlec, qui était pasteur de bisons. Enfin, si le *bos* américain a toujours existé dans le nord de l'Amérique, ce que personne ne peut nier, comment peut-on admettre que les Aryo-Touraniens ne l'aient pas utilisé et introduit dans les autres contrées en supposant qu'il n'y fût pas ? Ce qui paraît plus difficile à expliquer, c'est non point sa disparition de ces contrées, mais son refoulement dans le nord-ouest de l'Amérique.

Il est vrai qu'un fait analogue s'est passé dans un grand nombre de pays de l'ancien continent, pour certains animaux. Comme conclusion, Dieu, en créant cet immense pays, a dû y mettre quelques animaux domestiques pour l'usage de l'homme, et le bœuf américain, peut-être le cheval, ont existé probablement sur toute la surface de l'Amérique à une certaine époque

L'ORIGINE DE LA CIVILISATION INDIENNE

PROUVÉE PAR LA RELIGION

La religion, les mœurs, les usages, sont chez tous les peuples la cause première des monuments et de leurs formes diverses. De là vient qu'en étudiant les ruines laissées par un peuple qui n'est plus, l'homme éclairé peut, jusqu'à un certain point, reconnaître ou deviner le culte de ceux dont les ossements sont aujourd'hui dispersés, confondus avec la pierre ou la brique des édifices que le temps a détruits. Le voyageur qui possède quelques notions des arts, arrivant dans la haute Egypte, en parcourant les immenses ruines de Thèbes, de Karnak ou du Mnemonium, aura sur-le-champ une idée de la sagesse, de la religieuse piété, de l'antique splendeur des Egyptiens. Qu'il visite la Perse, l'Inde, le Japon, la Chine, la Grèce ou l'ancienne Rome, partout des observations du même genre frapperont son esprit. Si maintenant, franchissant les mers, il pénètre en Amérique, il lui sera impossible de ne pas remarquer dans le culte des Indiens de nombreux rapports avec les cultes des anciens peuples de l'Orient. Moïse ne s'est donc pas trompé quand il a dit que tous les peuples ont dû, à une époque reculée, être rassemblés dans le même lieu, et que là ils ont

adopté le même système religieux qui a été ensuite propagé dans le monde entier par les traditions orales ou écrites.

Les Indiens du Nouveau-Monde, comme la plupart des peuples de l'antiquité, reconnaissaient un être suprême incréé et créateur de toutes choses, incorporel, principe subtil, vivifiant, nommé le Dieu un ou sans égal, *Hunabka* en maya; *Teotl*[1], le souverain; *Tloque nahualt,* celui qui est tout, en mexicain; *Piyetao Cozaano*, l'incréé créateur en mixtèque, etc. « Tel il était dans l'obscurité et la nuit au milieu du chaos dans lequel il y avait des êtres, mais des êtres en germe, des êtres imperceptibles, indéfinis. » Ce principe[2] subtil, qui est la vapeur incessante, le souffle de la vie, l'âme universelle, lorsqu'il veut créer, prend, au milieu de la matière fluide du chaos, la forme d'un crocodile ou caïman, Cipactli, Cipactonal, Imox; ensuite, quand il crée, il adopte celle du serpent-oiseau indiquant la toute-puissance du temps, le dévorateur insatiable de ses œuvres, qui détruit à mesure qu'il crée et qui, chaque jour, fuit et s'envole. Saturne, Chronos, Ouranos, le premier des dieux de la mythologie grecque ou latine, était représenté sous la forme d'un vieillard tenant une faux à la main, avec des ailes aux épaules et aux pieds, touchant un serpent qui se mord la queue. En Egypte, en Perse, dans l'Assyrie, la Phénicie, etc., nous retrouvons la même idée sous la même forme[3]. Cette première manifestation de l'être suprême représente la grande cause première intellectuelle, le dominateur-créateur, qui, pour créer, a besoin d'une autre manifestation, le principe matériel, primordial, source de tout, de la vie, de la mort, de l'homme et de la femme, du feu, de l'eau, du soleil, de la lune, du bien et du mal, et qui est nommé le Dieu du feu. La forme est ensuite

1. *Teotl* rappelle le *theos* des Grecs; *Deus* des Latins, et le *Ty* des Chinois.

2. Il était appelé, en maya, *Ik;* en mexicain, *Ehecalt*, le souffle qui anime l'univers, *Idalique Ava*, le Kneph des Egyptiens, *Ik-Neb* (pour dire le souffle) et avec le Ειχτων des Grecs que Jamblique traduit par *Spiritus universi*.

3. Ceci ne fait-il pas songer à l'Ancien des jours, comme dit la Bible? Varuna (Ouranos) dans le Rig-Veda, VIII, XI, 11, 4, est le créateur de l'ancien séjour.

donnée par le cœur du ciel et de la terre *Ul-can,* le serpent opérateur, appelé également *Kab-ul,* la main opératrice.

Dans cette trinité, c'est le symbole du Temps dévorant qui domine et dont le nom *can,* dans les langues aryennes [1], signifie pouvoir, puissance, sagesse, paternité, royauté.

En Amérique, le nom de serpent, pour les peuples, était sacré. On le retrouve partout ainsi que son image. Non-seulement on le donnait aux dieux, mais aux rois, aux chefs, aux peuples, aux tribus, aux villes. Les temples étaient ornés de serpents, et des idoles, représentant le serpent emplumé, étaient adorées dans tous les centres de population. Le chef de la colonie aryo-touranienne qui leur apporta la civilisation s'appelait Quetzal Cohualt (le serpent oiseau, en mexicain). On le rencontre plus tard sous un nom semblable (Gukulcan) dans le Yucatan, et sous celui de Can-ou-Illa-tiksi-huira-cocha dans l'Amérique méridionale. La première ville qui fut fondée fut Teo-Colhuacan, d'où est venu le nom des Colhuaques (adorateurs du serpent) Les rois et les chefs ajoutaient à leurs titres celui de serpent-divin. Constant d'Orville, tome V, page 160, parlant du temple de Huitzilipotchi, à Mexico, dit qu'on y entrait par une place carrée entourée d'une muraille de pierre, où des serpents entrelacés de diverses manières étaient sculptés en dehors du mur, et imprimaient l'horreur. Sir John Byerley, dans son voyage au Mexique, rapporte qu'il a vu à Mexico la tête d'un serpent sculpté d'une grandeur démesurée, de 70 pieds de long. Dans les cloîtres, derrière le couvent des dominicains, ajoute le même voyageur, on voit un bel exemple du serpent idole, presque entier et d'un bon travail. Cette divinité monstrueuse est représentée dévorant une victime humaine, qu'on voit se débattre dans ses horribles mâchoires.

1. *Canon,* en grec ; *cano,* en latin ; en anglais, *can,* et *king ;* dans le vieux germain chuning; en sanscrit *gan,* engendrer; on le trouve dans le véda comme un nom de roi ; mère, en sanscrit, est *gani* ou *ganî ;* on le retrouve dans le grec *gune,* le gothique *quinô,* le slave *zena* et l'anglais *queen.*

Dans un grand nombre de villes du Mexique, du Yucatan et du Guatémala, du Nicaragua, du Darien, des pierres sculptées représentent le serpent blotti circulairement dans l'attitude que prend le serpent à sonnettes quand il se repose au soleil. Les six écailles dont sa queue est pourvue lui donnent de la ressemblance avec ce reptile. Il ouvre presque toujours la gueule qui est garnie de défenses; la langue fourchue qu'il montre annonce la colère. Le corps est couvert de grandes écailles qui ont la forme de plumes.

Si, du Mexique, nous passons au Yucatan, nous voyons que celui qui civilisa cette contrée fut encore un Dieu serpent, Kuculcan (le serpent emplumé ou le serpent divin). Palenqué portait aussi le nom de Colhuacan et ses habitants, celui de Chanes (serpents). Dans l'Amérique méridionale, le nom de *can* ou *con,* serpent, était connu de tous les peuples, comme celui du Dieu créateur et en même temps de celui qui, selon les traditions, apprit aux habitants de ces contrées ce dont ils avaient besoin pour vivre en paix et en prospérité des produits de la terre (Velasco, l. II, v. 2, c° 3). Les Chibchas lui avaient donné le nom de Huc-con ou *Oua-can ;* les Patagons celui de *Kanet ;* les Puelches le nommaient *kanchi* ou *aracan,* d'où est venu peut-être le mot araucans.

Les murs des temples des Aymaras et des Quitchuas étaient également ornés de serpents, et Levinus Apollonius (f. 19) dit que de grands serpents sculptés en pierre, ayant les mêmes formes qu'au Mexique, étaient adorés dans un grand nombre d'endroits. Les Incas eux-mêmes ajoutaient à leurs titres celui de serpent (amaru), d'où est venu le nom des Aymaras.

Ainsi, dans toute l'Amérique, le serpent, emblème de la divinité suprême, jouait un grand rôle, et on peut dire que le vrai culte de ces peuples était celui du serpent, que les Aryo-Touraniens leur avaient enseigné, et qui était celui de la plupart des peuples de l'antiquité et en particulier de nos ancêtres [1].

1. The Britons had a strange and terrible religion, called the religion of the Druids.

Quant au système religieux des peuples du Nouveau-Monde, si l'on veut le connaître, on n'a qu'à lire les premières pages du *Popol vuh* qui, comme la Bible des Hébreux, commence par la Genèse :

« Tout était en suspens, tout était calme et silencieux, tout « était immobile, tout était paisible, et vide était l'immensité « des cieux [1]. Il n'y avait pas encore un seul homme, pas un « animal, pas d'oiseau, de poisson, d'écrevisse, de bois, de « pierre, de fondrière, de ravin, d'herbe ou de bocage. Le ciel « seul existait. La face de la terre ne se manifestait pas encore, « seule l'eau paisible était et tout l'espace des cieux.

« Il n'y avait encore rien qui fût corps, rien qui se cramponnât « à autre chose, rien qui se balançât, qui fît le moindre frôle- « ment, qui produisît un son dans le ciel.

« Rien n'était debout ; il n'y avait que l'eau paisible et calme « dans ses bornes.

« Seuls aussi le serpent emplumé, le dominateur, le créateur, « le formateur, le resplendissant, ceux qui engendrent, ceux « qui donnent l'être, sont sur l'eau, comme une lumière gran- « dissante ; des plus grands sages est leur être. Voilà comment « le ciel existe et comment existe également le cœur du ciel, « *Kab-ul*, la main opératrice [2]. »

It seems to have been brought over, in very early times indeed, from the opposite country of France anciently called Gaul, and to have mixed up the worship of the *serpent*, and of the sun and moon, with the worship of some of heathen gods and goddesses (*History of England*. By Charles Dickens).

1. Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, et la terre était alors vide et nue, et les ténèbres étaient alors sur la surface de l'abîme et l'esprit de Dieu était porté sur la surface des eaux (Genèse, ch. 1, par. 1-2). Saint-Augustin est d'avis qu'il faut voir dans cet esprit de Dieu, planant sur la matière fluide, un agent créé, un élément vivifiant auquel Dieu aurait donné la puissance nécessaire pour servir ses desseins.

2. La partie cosmogonique, dit l'abbé Brasseur, par laquelle commence le *Popol vuh*, est d'autant plus curieuse qu'elle s'éloigne davantage des idées reçues. Sans compter les étranges détails de cette genèse américaine qu'on voit figurer dans la plupart des documents reproduits par ordre de lord Kinsborough, et qu'on rencontre également dans la collection de M. Aubin ; celui-ci porte en lui les preuves d'une authenticité d'autant plus remarquable que les mêmes détails se retrouvent dans les personnages désignés sous les mêmes dénominations dans plusieurs manuscrits tout à fait distincts. Nous citerons,

« C'est alors que la parole vint avec Gucumatz et le resplen-
« dissant dans les ténèbres et dans la nuit. Ils se parlèrent; ils
« se consultèrent et méditèrent; ils se comprirent, ils joignirent
« leurs paroles et leurs avis.

« Alors, il fit jour pendant qu'ils se consultèrent et, au mo-
« ment de l'aurore, l'homme se manifesta par la puissance de
« celui qui est le cœur du ciel, dont le nom est Huracan (*Ul-*
« *Can*, le serpent opérateur).

« L'éclair est le premier signe de Huracan; le second est le
« sillonnement de l'éclair; le troisième est la foudre qui frappe,
« et ces trois sont le cœur du ciel.

« Il fut ensuite ordonné aux eaux de se retirer. « Terre, »
« dirent-ils, et à l'instant elle fut formée [1]. Les grandes mon-
« tagnes vinrent alors, puis les monts et les vallées; le cours
« des eaux fut divisé et les ruisseaux s'en allèrent, serpentant
« entre les montagnes.

« La création de la terre fut suivie de celle des animaux des
« montagnes, des plaines et des airs, auxquels des demeures
» furent assignées. La loi de la multiplication fut promulguée,
« et ils furent dotés de la faculté de produire certains sons. On
« leur ordonna de glorifier le créateur et d'invoquer son nom.
« Mais il leur fut impossible de parler et ils furent condamnés
« à être mangés et tués [2]. »

Ces quelques lignes renferment toute la théogonie indienne. On reconnaît avant tout une trinité divine, dans laquelle se montre en première ligne le serpent-oiseau ou serpent emplumé

entre autres, le codex chimalpopoca écrit dans la langue nahualt, ainsi que sept autres documents dont nous possédons des copies ou des originaux en quitché, en kakchiquel, en tzutuhil, en espagnol, tous se complétant les uns par les autres, et remplaçant, d'une manière plus ou moins complète, les lacunes qu'on y trouve. (Brasseur de Bourbourg.)

1. Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel se retirent et que l'aride apparaisse » et il en fut fait ainsi. Dieu donna à l'aride le nom de terre (Genèse, ch. 1er, p. 9).

2. Avant qu'il n'y eût ni jour ni année, dit la cosmogonie Mixtèque, dans le chaos au milieu de la surface liquide, était celui qui, par les efforts de deux souffles ou vents personnifiés, l'un comme un oiseau, l'autre comme le serpent, créa le monde. Garcia, *Origo de las Indias*, liv. V, ch. IV.

nommé, par les Mexicains, Quetzal Cohualt; par les Mayas et les Quitchés, Kuculcan-Gucumatz; par les Quitchuas[1], Pachacamac, le temps créateur; Pacha-Atiksi[2], le temps dominateur ou souverain; enfin, par les Aymaras, Can-tiksi Huayra-Cocha, le temps créateur, principe subtil.

Il était représenté sous la forme d'un serpent avec le corps d'un oiseau[3], ou d'un serpent blotti circulairement, à l'aspect menaçant, dont les écailles avaient la forme de plumes[4], symbole du temps qui dévore et s'envole sans cesse.

C'est lui, la grande cause intellectuelle, première manifestation de l'être suprême; dont il exprime la pensée créatrice.

Il est le même que Saturne, Chronos, Ouranos, Zervane-Akéréné, Odin, Baal, Brahma[5], etc.

Il crée d'abord les merveilles sans forme et sans couleur (*Du ciel antérieur*) et c'est le principe matériel primordial, deuxième émanation de l'être suprême, qui a servi à former tout ce qui a une forme et un corps. « La parole vint avec Gucumatz et le resplendissant dans les ténèbres et la nuit; ils se consultèrent et, pendant ce temps, il fit jour et, au moment de l'aurore, l'homme se manifesta par la puissance de celui qui est le cœur du ciel, le formateur, l'opérateur. »

Le principe matériel primordial, deuxième émanation de l'être suprême, comprenant en lui la source de tout, de l'homme et de la femme ou plutôt du principe masculin et du principe féminin, du jour et de la nuit, de la vie et de la mort, du bien et du mal, était nommé le formateur, le resplendissant (*Tupak* en quitchua, *Tepeuh* en quitché[6], le dieu du feu destructeur

1. De *kama*, vouloir, sanskrit; *kaam*, en maya, est le fort, le puissant; de même qu'en grec, *camateros*.
2. Du sanscrit, *att*, surpasser; en maya, *ahtepul* signifie majesté suprême.
3. Voir planche XXVII, troisième expédition du capitaine Dupaix, *Antiquités mexicaines*.
4. Voir planche LXI, deuxième expédition du capitaine Dupaix.
5. Cette idée se retrouve dans l'*Yking*, le *Tao-teking*, le *King-Véda*, etc.
6. De *tâp*, briller, en sanscrit.

et reproducteur; *Xiuh-teutli, Illa-tiksi,* la lumière primitive créatrice; ou *pirhua,* la lumière.

Le mythe du feu se retrouve, chez presque tous les peuples de l'antiquité, lié à celui du serpent et du temps. Pyr ou πυρ, feu, est d'origine asiatique[1]. La Perse était, comme nous l'avons dit, le pays du feu et de la religion du feu, de même que le Pérou, dont le nom exprime la même idée. Pirhuas et Perses sont synonymes.

Partout le cours périodique du soleil était représenté par un cercle entouré d'un serpent. Le cycle mexicain de cinquante-deux ans était figuré par le soleil entouré du serpent qui forme quatre nœuds et embrasse les quatre périodes de treize ans. Cette idée est très ancienne. En astronomie, les points dans lesquels se succèdent les éclipses, d'après le Père Romanoli, s'appellent tête et queue du dragon. Les Chinois croyaient que, dans les éclipses, un dragon essayait d'avaler le soleil. Les Egyptiens, pour symboliser le soleil, se servaient d'un cercle avec un serpent. Le Père Montfaucon cite, dans ses *Antiquités,* un monument dans lequel on voit un serpent qui, avec ses tours autour du zodiaque, le coupe en plusieurs points[2]. Les sacrificateurs au Mexique, dans les grandes cérémonies, peignaient sur leur front des cercles entourés de serpents.

Un des bas-reliefs de Kon-yun-jik représente deux personnages faisant un sacrifice devant un autel sur lequel brûle le feu sacré. En face de l'autel sont des serpents auxquels est adressé le sacrifice.

Tous ces peuples, en faisant du feu le Dieu source de toutes choses, avaient en vue non-seulement l'éclat de la lumière qui convient à la majesté divine, mais encore son double pou-

1. Le feu obtint, dès le commencement du culte, une place distinguée parmi les objets du culte de l'Indoustan. Le dieu présidant à cet élément se nommait Agni. Ce culte antique a été absorbé dans celui de Siva auquel on l'a réuni.

2. En Egypte, Kneph, le dieu du bien, était symbolisé par le soleil et le dieu puissant Mechdel, par une vipère. Les prêtres d'Egypte ornaient leurs bonnets de guirlandes en forme de serpents, avec l'image du soleil. Le diadème des Pharaons était aussi orné du serpent, ainsi que de l'image du soleil.

voir, bienfaisant quand il éclaire et féconde, et malfaisant quand il détruit. C'est pourquoi ils le considéraient comme l'origine des deux principes opposés, bien et mal, mort et vie, jour et nuit, et lui prêtaient deux natures, l'une bonne, l'autre mauvaise [1]. Comme Dieu créateur et générateur, les Américains lui donnaient la forme d'un vieillard et d'une vieille femme (monade hermaphrodite), avec les noms de grand-père, aïeul, deux fois grand-père; grand'mère, aïeule, deux fois grand'-mère; *Hue-Teutli*, l'ancien Dieu; Mam-Tamoy, Xmyacoc, le grand-père; Maya, Atit, *tozi-Dobayba, Xmuc, Xmucané,* la grand'-mère; *Ometeill,* deux fois grand-père; *Omecicualt* deux fois grand'mère.

Le prêtre, dit Sagahun, liv. IV, ch. XII, invoqua le feu. « Vous, Seigneur, qui êtes le père et la mère des dieux et le plus ancien des dieux. » « L'ancien Dieu, le père et la mère des dieux, dit une prière aztèque, est le Dieu du feu (Camargo).

Ces titres de grand-père et de grand'mère se retrouvent chez presque tous les peuples de l'antiquité. Considérés comme les générateurs de l'univers qui tirait son origine de leur union mystique, le grand-père et la grand'mère étaient représentés par des symboles suffisamment expressifs par leur attributs, mais qui ne pouvaient être vus sans blesser la pudeur. Ces symboles, communs à l'Inde, à la Grèce, à la Chine, au Japon, etc., où ils étaient connus sous les noms de *Yonis, Lingams, Phallus, Priape,* etc., étaient très répandus dans toute l'Amérique, où on les retrouve représentés en pierre, en terre, en bois, en or, ou tout autre métal.

Le dieu du feu était tout à la fois le dieu de la vie et de la mort, le dieu bon comme le dieu terrible, le dieu fort. Dans

1. Dans la mythologie hindoue nous retrouvons la même trinité qu'en Amérique. La volonté de Brahma se manifeste par trois attributs sensibles dans les dieux de la trimurti. Brahma est la puissance créatrice; Siva, le feu destructeur et reproducteur, est à la fois la vie et la mort, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal; Vischnou est le dieu qui fertilise et féconde, le principe générateur s'incarnant dans la suite des âges pour le salut du monde.

le manuscrit Troano, le dieu de la vie a la figure d'un homme dont la coiffure est ornée du bandeau royal. Son aspect est doux; il est assis près d'un foyer, entouré des emblèmes de la vie. Le dieu de la mort est noir ou pointillé de noir. Il paraît féroce; devant lui sont des ossements humains en croix.

Le soleil, représentant naturel du dieu du feu, était adoré comme l'astre bienfaisant par excellence. Les Incas avaient établi une loi qui prescrivait de l'adorer comme leur grand bienfaiteur par qui ils avaient été envoyés, eux ses enfants, pour les civiliser [1].

C'est à lui qu'étaient élevés les plus beaux temples dans l'enceinte desquels brûlait constamment sur l'autel, le feu sacré entretenu, avec beaucoup de soin, par de jeunes vierges, comme à Rome, en Grèce, en Perse et dans l'Inde, et, comme si l'on avait craint que le feu vînt à disparaître, on regardait son extinction comme un grand malheur. Chaque année, à la fête du Soleil, nommée au Pérou Umu-raymi, le feu sacré était rallumé par le souverain pontife qui recueillait ses rayons dans un miroir et allumait au foyer un morceau de coton consacré. Ce feu divin était aussitôt distribué aux temples des vestales répandus dans tout l'empire. Le roi seul, dans les fêtes solennelles, présentait au soleil les vœux et les offrandes du peuple. Tout ce qui était à son usage était regardé comme sacré : chaque matin, les prêtres saluaient son lever par des chants d'allégresse; et c'est à lui qu'était offert le cœur des victimes dans les sacrifices humains.

Comme dieu méchant, le dieu du feu était représenté le corps tout noir, avec une tête humaine, la bouche ouverte, de larges dents apparentes et une langue de feu pendante; trois rayons l'entouraient; quelquefois il était figuré sans corps.

On l'appelait *Ical-ahau,* le roi noir. Son œil ressemblait à une marmite ouverte, d'où son nom de Kin-ich-kak-mo (en maya), le soleil à l'œil de feu, *Kaku-pakat* en tzendal; de sa

1. Garcilazo, l. IV, ch. I.

bouche ouverte et armée de grandes dents sortait une langue rouge; la tête était surmontée de l'aigle qui lui était consacré.

Canope, le dieu des eaux chez les Egyptiens, était représenté sous la forme d'une urne à large ventre; assez souvent ce vase est surmonté de têtes d'hommes ou d'oiseaux. Quelquefois on lui donnait la forme d'une marmite au ventre énorme et rond. La tête, petite par rapport au corps, était penchée légèrement en arrière; par le rictus de la bouche, on introduisait le sang des victimes.

Il présidait à la guerre et aux combats. Les Mayas portaient dans les batailles une idole nommée Achuy-kak, celui qui dispose du feu. Au Mexique, il était appelé Huitzilipotchi.

Duran, t. I[er], p. 193, rapporte qu'un roi du Mexique fit graver sur une pierre l'image du soleil sous la forme d'un cercle au centre duquel était un petit bassin où aboutissaient les rayons partant de la circonférence; ces rayons avaient été disposés ainsi afin de pouvoir se repaître du sang des victimes versé dans le bassin; autour étaient les noms de toutes les batailles gagnées.

A un certain jour, raconte le même auteur, t. I[er], p. 199; au Mexique, les chevaliers du Soleil nommés Cuacuautin, c'est-à-dire les Aigles, célébraient la fête du Soleil (Nauholin), dans laquelle on sacrifiait un Indien dont le corps était peint entièrement en rouge; il devait porter un message au Soleil et lui dire que les chevaliers restaient à son service, et le remerciaient de les avoir protégés dans la guerre. L'Indien gravissait à pas lents l'escalier du temple, allant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour figurer le cours du soleil de l'est à l'ouest, et, quand il était parvenu au sommet du temple, il mettait son pied au milieu de la pierre du soleil, représentant *midi;* le grand sacrificateur prenait alors son couteau d'obsidienne et le lui plongeait dans la poitrine. Arrachant ensuite le cœur, il l'offrait au Soleil en jetant un peu de sang dans cette direction et lançait le corps au bas du temple pour représenter la descente du soleil vers l'ouest.

Les prêtres chibchas, après avoir immolé leurs prisonniers de guerre sur le sommet des montagnes, teignaient, avec le sang des victimes, les roches exposées au soleil levant auquel ils abandonnaient ensuite le cadavre.

Les Incas avaient aussi l'habitude, après avoir subjugué un peuple, de choisir un certain nombre de prisonniers parmi les plus beaux hommes et de les envoyer à Cuzco où ils étaient sacrifiés au soleil qui leur avait procuré la victoire (Molina, p. 59).

Le dieu du feu présidait également aux châtiments. Au Mexique il portait le nom de *Teizaltipoca*). Suivant Herrera [1], il était représenté avec un corps noir; les yeux saillants et ornés de lunettes, et tenant dans sa main droite quatre dards. Il était assis sur un trône entouré de crânes et d'ossements humains. Sagahun dit que son symbole était une tête de dragon vomissant du feu [2].

On l'implorait dans les temps de peste, d'épidémie et aussi pour obtenir le pardon des péchés.

Au Yucatan, d'après Cogolludo, le soleil était invoqué dans les temps de grande mortalité.

La troisième personne de la trinité américaine était le cœur du ciel et de la terre, *Huracan*, ou plutôt *Ulcan*, le serpent opérateur, le formateur; de même que Jupiter et Zeus, nommé Κρονιδης [3], il était regardé comme le fils du temps créateur, le serpent oiseau. « Les Indiens du Yucatan, dit Cogolludo, l. IV, ch. VI, croyaient qu'il n'y avait qu'un seul dieu, *Hunab-cab*, qui avait un fils, *Hun-itzamna*. »

C'est ce dieu qui a donné la forme à toutes les choses contenues dans le principe matériel primordial et par la puissance de qui tout a été fait et se fait. C'est le dieu qui agit, opère et

1. L. III, p. 305, d'après Stéphens.

2. Siva-Roudra était représenté le feu sortant de la bouche; des crânes humains couronnant sa chevelure hérissée de flammes, et d'autres crânes lui formant encore un collier; ses mains étaient armées de dards.

3. Fils du Temps.

qui en même temps préside au tonnerre, aux orages, aux eaux et à la fécondité, à la médecine, à l'agriculture, etc. ; on l'invoquait aussi lorsqu'on voulait connaître l'avenir.

Le ceïba lui était consacré, comme le chêne à Jupiter [1].

Ce dieu est nommé, comme nous l'avons dit, *Huracan*, dans le *Popol vuh*, ou plutôt *Ul-can*, le serpent opérateur (en maya). Ses autres titres étaient *Kab-ul*, la main opératrice. C'est cette main qu'on voit si souvent dans les hiéroglyphes. Il était appelé aussi *Itzenat-ul* [2], celui qui donne la vie, l'opérateur; *itzen-caan-Itzen-muyal*, celui qui donne la vie au ciel et aux nuages; *Akchun-caan*, le cœur du ciel; *Chaac-a-tum*, le dieu du tonnerre et de la pluie qui coupe (il était représenté un couteau à la main); *citchac-coh*, le tapir présidant aux orages (le tapir lui était consacré); *ah-buluc-balan*, le tigre qui préside à l'eau; *ek-balam-chac*, le léopard qui préside à la pluie; *Yaca-teutli*, le dieu au long nez [3]; *Quiateok*, le dieu de la pluie; *Tlaloc*, ou *Tlateutli*, le dieu fécondateur de la terre; *Votan*, le cœur du ciel; *Ahau-chên-can*, le maître principal du ciel.

Sa femme qui avec lui ne faisait qu'un, se nommait en Nahualt, *Chalchiuhtliyeuc*, la pierre précieuse verte, ou Centeolt, la déesse de la mer ou du maïs; elle présidait à la fécondité, à la pluie.

Ce dieu hermaphrodite était représenté le plus souvent avec un long nez et une mâchoire énorme armée de dents de caï-

1. Presque tous les peuples ont dans leur mythologie un arbre sacré : chez les Hindous, c'est le figuier Aswatha; chez les habitants du Thibet, c'est l'arbre merveilleux Zampuch; pour les Scandinaves, le ygdrasil ou frêne sacré; pour les Gaulois, le chêne, etc.

2. Cogolludo raconte qu'à Itzambo, sur une colline, se trouvait un temple élevé à Itzenat-ul, que l'on invoquait pour connaître l'avenir. Les indigènes croyaient qu'il avait le pouvoir de ressusciter les morts et de guérir les malades. Sur une autre colline, en face, était un temple élevé au même dieu dont l'idole représentait une main. On portait à ce temple les morts et les malades. (Cogolludo, liv. IV, ch. VIII) *kab*, en maya, main, vient du sanskrit *kapati*, kapata; en quitchua, *kapac*, puissant; *kapam*, prendre, tenir, contenir; en latin, *capere*; en anglais, *keep*; en grec, *copé*.

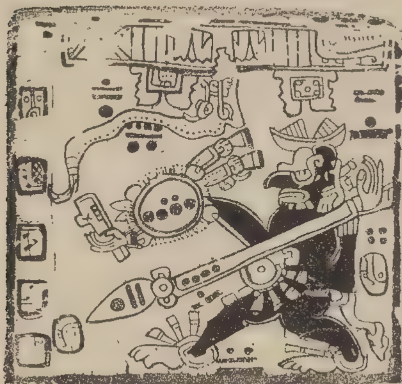
3. Nom identique avec celui du dieu au beau nez, sous lequel les Védas connaissaient le dieu Indra.

man avec le crochet du serpent à sonnettes, ressortant au coin ; son œil caractéristique ressemblait à celui du tigre. Sur la tête, il portait une coiffure de feuilles et de fleurs au milieu desquelles on distingue un aigle. Dans une main, il tenait un couteau ou une hache et, dans l'autre, une torche. Il était couvert d'une peau de léopard et avait quatre mains; entre ses jambes se montre un serpent, qui quelquefois est placé en travers de son ventre. Souvent il a l'attitude d'un homme qui souffle dans un tube. (Voir les dessins du temple de la Croix à Palenqué, planche LXI de Stéphens, et le manuscrit troano dont nous reproduisons la planche.)



Auracan ou Ulacan, d'où est venu le mot ouragan, comme dieu du tonnerre et des orages, était représenté quelquefois sous la forme d'un guerrier dans l'attitude du combat, la lance dans une main et, dans l'autre, tenant le couteau avec lequel il coupe les nuages d'où l'on voit tomber l'eau. Au-dessus de sa tête, se déroule le serpent imitant l'éclair qui sillonne les nues [1]. (Voir planche ci-après.)

1. Le premier du cœur du ciel, Huracan, est le tonnerre; le deuxième, l'éclair qui sillonne la nue; le troisième, la foudre qui frappe, *Popol vuh*.



Comme dieu de la pluie, il agit tantôt avec la déesse des eaux, ou bien il la laisse seule remplir ses fonctions. Dans le premier cas, il était représenté, comme dans le manuscrit Troano, debout sur la tête horizontale du serpent dont le corps est relevé et versant de l'eau avec un vase. Sa femme, debout également sur la queue du serpent, fait la même opération. (Voir planche ci-jointe.)

Pl. XXVII



La déesse des eaux, présidant seule à la distribution de la pluie

dans le même manuscrit, est debout, les jambes écartées, les bras étendus, tenant dans chaque main un petit tigre et un petit léopard dont la gueule vomit de l'eau qui coule également à flots des seins de la déesse. Sur sa tête est le serpent et, à ses pieds, le dieu des eaux se repose. Les deux bras de la déesse avec son corps forment la croix.

Dans le temple de la Croix à Palenqué, son image en bas-relief est celle d'une femme coiffée d'un casque couvert de feuilles de lotus [1] et de poissons. Elle tient à la main un épi de froment, et, attaché derrière son dos par une chaîne, un enfant nouveau-né.

Quelquefois le dieu et la déesse de la pluie étaient représentés ensemble figurant une [2] croix surmontée d'un oiseau fantastique qui est perché sur la tête du dieu au-dessous de laquelle est un médaillon de femme [3]. (Voir planche, p. 151.)

1. Le lotus était l'emblème sacré du culte égyptien : Osiris et Isis étaient nés dans le sein d'un lotus. Lorsque Osiris était représenté avec un visage d'homme, sa tête était couronnée de lotus. Le sceptre d'Isis était terminé par une fleur de lotus qui était à la fois le symbole de l'eau et de l'immortalité, et présageait l'inondation. Les momies avaient souvent des colliers de cette fleur que l'on retrouve mêlée à toutes les scènes de religion. Le lotus joue aussi un grand rôle dans la mythologie hindoue : les vichnouistes représentent Vichnou, à sa naissance, nageant à la surface des eaux une fleur de lotus à la main ; sur cette fleur est assis Brahma. Les dieux des Tartares, des Japonais, sont souvent représentés assis sur le lotus.

2. On peut voir dans notre musée du Trocadéro ce bas-relief récemment découvert à Palenqué par M. Maler.

3. D'après Stéphens, ce même dieu était souvent représenté sous la figure d'un homme ayant sur la tête un oiseau fantastique, fait avec des plumes travaillées. Il a la main droite appuyée sur uu serpent recourbé et tient dans la main gauche un bouclier sur lequel cinq plumes forment la croix.



Dans la planche LIV de l'atlas de M. Stéphens, on retrouve la même croix supportée par le dieu des orages et la déesse de la pluie. Au-dessus de la croix est le masque du dieu.

Dans le *Codex Vaticanus*, le dieu formateur est représenté les deux bras étendus sur les bras d'une croix [1]. (Voir planche, p. 152.)

Le capitaine Dupaix, dans la relation de sa première expédition, rapporte qu'il a trouvé, près d'Orizaba, un bloc de pierre de 99 pieds de tour, sur lequel était gravée l'image d'un homme debout, les bras étendus, les mains ouvertes et les jambes écartées, formant une croix semblable à celles de Palenqué.

1. Si la croix, symbole de l'Être suprême dans l'antiquité, est devenue un instrument de supplice, c'est, sans doute, parce que les peuples crurent être plus agréables à la divinité lorsqu'ils lui offraient des sacrifices humains en immolant les victimes dans l'attitude qu'ils prêtaient à cette divinité dans sa représentation. Les Tlascales attachaient leurs prisonniers à des croix et les tuaient à coups de flèches ou à coups de bâton.



Il est coiffé du bandeau royal. A sa droite, on aperçoit un poisson et, à sa gauche, un lapin, emblème de la fécondité. Sur le bandeau supérieur, on remarque une main qui indique le nom du dieu opérateur. Ainsi il n'y a plus de doute à avoir sur la signification de la croix en Amérique. Elle était le symbole du serpent ou du dieu formateur et opérateur. C'est ce qui explique pourquoi Quetzal Cohualt et Oua-can ou Bochica, à leur arrivée dans l'Amérique septentrionale et dans la Nouvelle-Grenade, portaient des croix rouges peintes sur leurs vêtements.

Elle a été retrouvée dans toutes les parties du Nouveau-Continent, depuis le Mexique jusqu'au Pérou.

Garcilazo, liv. II, ch. III, raconte qu'à Cuzco les Incas avaient fait construire une magnifique croix en jaspe à laquelle les fidèles venaient faire des offrandes.

M. de Castelnau dit, part. III, p. 394, qu'à Tiaguanaco on a trouvé plusieurs pierres sur lesquelles des croix étaient sculptées.

P. Simon, p. 244, rapporte qu'il a vu près des villages de Boza et de Suasha, dans la Nouvelle-Grenade, des croix gravées sur des rochers. M. Charles Mano parle également de plu-

sieurs croix qu'il a trouvées dans ses voyages sur des ruines de monuments.

P. Simon, p. 244, raconte que les Espagnols, en arrivant au Pérou, ont reconnu, sur des rochers, la figure de la croix si bien peinte en ocre rouge que ni le temps ni l'eau n'ont pu l'effacer.

Ainsi, du nord au sud, la croix était l'emblème du dieu formateur, dieu des orages, des eaux et de la fécondité, en un mot, de la divinité suprême et non pas seulement de la pluie, comme quelques savants l'ont prétendu.

La croix, dans l'antiquité, représentait, chez les peuples de l'ancien continent, le même symbole. On la trouve sur les monuments de Babylone, de Persépolis, de l'Egypte et de l'Inde. Elle était appelée Tau, Cruz ansiata ou Croix ansée. Les mythologistes disaient qu'elle était formée par l'union de l'écliptique et de l'équateur qui fixe deux points importants de l'année, savoir : le printemps, par la présence du soleil dans le *bélier* qui est couché sur cette jonction cruciale, et l'automne par la station que fait le soleil dans le signe de la Vierge qui est placé sur le deuxième point crucial. Elle annonçait le retour du printemps et de l'automne et le renouvellement des choses. Mis dans la main d'Osiris, ce symbole indiquait le printemps et l'automne et, dans celle d'Isis, l'abondance des pluies, l'inondation. On n'a qu'à voir, sur les bas-reliefs égyptiens, Isis, Osiris et Anubis tenant le tau. Le printemps était représenté par le bélier couché ayant la croix ansée attachée au cou, et l'automne par une belle femme, Isis, debout ou assise, ayant cette même croix dans la main droite et, dans l'autre, un sceptre terminé par une fleur de lotus en sa qualité de reine du ciel. Enfin, pour figurer la pluie, on la donnait indistinctement à Osiris, à Isis et à Sothis-Anubis qui, comme eux, présidait à la pluie et aux inondations. Cette même croix indiquait le temps des pluies dans l'Abyssinie. A Gartasse en Nubie, dans le principal temple, on remarque un bas-relief sur lequel une croix est sculptée au dessus de l'emblème qui figure l'union des saisons entre elles

par le nœud que forment les grandes divinités de l'Egypte, Isis et Sate, mère de la nature [1]. Dans l'Inde, la croix était l'emblème du dieu Djagarnatha, c'est-à-dire du lingam ou de la fécondité. Elle représentait donc aux yeux de ces peuples la même idée qu'en Amérique : celle de l'Etre suprême.

En résumé, les peuples du Nouveau-Monde croyaient en un être suprême comprenant trois personnes [2] ou attributs, à savoir : la puissance créatrice, la main opératrice et le feu destructeur et reproducteur. C'est cette trinité qu'ils invoquaient dans toutes leurs prières :

« Salut, créateur, toi qui nous vois et nous entends. Ne nous abandonne pas, ne nous délaisse pas. Toi qui es au ciel et sur la terre, cœur du ciel, cœur de la terre, Huracan, donne-nous notre descendance et notre postérité. Puisse le soleil durer toujours et ses actes s'accomplir. Fais que nous marchions dans des sentiers ouverts. Puissions-nous être tranquilles et avoir une vie heureuse ! Huracan, Gucumatz, Tepeuh [3] !

« Dieu du ciel et de la terre, toi qui donnes la gloire et la félicité, toi qui nous donnes des fils et des filles, tourne tes regards vers nous. Répands sur nous la prospérité. Donne la vie et l'être à mes sujets. Qu'ils croissent et se multiplient, eux les soutiens de tes autels ! Devant ta bouche, devant ta face, je t'en supplie, cœur du ciel, cœur de la terre, resplendissant, majesté, enveloppé de lumière, Tohil, Avilix, Hacavitz, Gucumatz. Tant que le monde existera, puisse-t-on t'adorer [4] !

« O Huanacari, créateur, soleil, dieu du tonnerre, puissiez-vous rester toujours jeunes et jamais vieux ! Puisse ton fils l'Inca

1. Des tribus sauvages de l'Himalaya se peignent encore des croix rouges sur le corps.

2. Cette idée de la trinité était tellement répandue en Amérique qu'ils la représentaient quelquefois avec trois têtes sur un corps. Les Pyaos indiens et les indigènes du district d'Imga, dit P. Simon, p. 244, avaient dans leurs sanctuaires des idoles avec trois têtes humaines sur un corps. Ils disaient que c'étaient trois personnes avec un cœur.

3. *Popol vuh.*

4. *Popol vuh.*

garder sa jeunesse et réussir dans tout ce qu'il entreprend! Quant à nous tes fils, qui célébrons aujourd'hui cette fête, puissions-nous être toujours dans les mains du créateur, du soleil, du tonnerre et dans tes mains [1]! »

Si nous cherchons l'origine de cette théogonie, nous voyons qu'elle était commune à tous les peuples de l'antiquité. Elle se retrouve dans les mythologies grecque, romaine, égyptienne, hindoue, assyro-babylonienne, scandinave, perse, médique.

Elle provenait donc, comme nous l'avons déjà dit, du premier système religieux établi avant la dispersion des peuples et dont il est difficile de connaître l'auteur.

Ce système est exposé assez clairement dans l'*Y-king* et le *Tao-te-king;* on y retrouve l'être suprême nommé Chang-ty ou Tay-y, comprenant la substance (*ty*), l'activité, la volition. Au milieu du chaos, il est le principe subtil, vivifiant (*Ky*), ou la raison *Tao;* il crée d'abord le ciel antérieur et se manifeste ensuite. Alors le grand-père et la grand'mère de toutes choses sont désignés respectivement par les mots de *kien* et de *kouan,* ou le ciel et la terre; le premier étant regardé comme *yang,* ou lumière; le second comme *yn,* obscurité.

Kien est le principe masculin de l'univers et le soleil dans lequel son âme réside. Il est considéré comme le grand-père ou l'aïeul de l'humanité et de toutes choses. Kouan, le principe féminin de l'univers, est la grand'mère de l'humanité, astronomiquement, la lune. C'est le grand réceptacle dans lequel tout l'univers est assemblé à la fin de chaque kalpa et d'où sortent les dieux, les démons, les hommes et les animaux, etc., après les cataclysmes qui détruisent chaque monde.

Kouan est l'immense réceptacle de toutes choses. Ainsi le grand-père de la race humaine, d'après l'*Y-king,* est le ciel animé, et Kouan, la grand'mère de l'humanité, est la terre animée.

Kien et Kouan forment une grande monade hermaphrodite,

1. Molina, p. 38.

le Tai-y, le grand Un de Confucius, le même que Chang-ty, le souverain au-dessus de tout.

La principale divinité de Babylone était Belus ou Baal, qui veut dire seigneur, et qui, dans l'Ecriture-Sainte, est désignée tantôt comme homme, tantôt comme femme.

Ainsi Bélus est mentionné avec l'article féminin dans Hosea, 118, tom. XI, 4. Son nom comme tel est Omoroca. Le Baal masculin est reconnu par Nonnus. (Voir *The Moabite Stone;* Littel's Living age, n° 1392.)

Bélus était le même dieu que Moloch, qui signifiait *roi* et qui également comprenait les deux principes masculin et féminin.

« Dans l'Inde, Brahma, d'après les Védas, l'être par excellence, existence première qui contient tout en soi, l'âme du monde dont la volonté éternelle innée en toutes choses se révèle dans la création, dans la conservation et dans la destruction, absorbé dans sa propre essence, resta longtemps plongé dans la méditation avant d'avoir la volonté de créer le monde. Cependant il se manifesta dans Maya. La première apparition de l'être, la mère de tous les êtres créés et l'œuf du monde, symbole enveloppé d'un serpent, naquit de l'union de Brahm à Maya. Dans le second état, Maya s'appelle Parasach, la grand'-mère, la mère universelle ou la grande Bahvan; nom qui signifie la mère des dieux et des hommes. »

Dans la mythologie grecque ou latine, Cybèle, *Rhea*, épouse de Saturne, était appelée également l'aïeule des dieux et des hommes.

Ptah, le Saturne égyptien, était nommé l'aïeul et le père des dieux, et Isis, la grand'mère, l'aïeule [1].

Dans l'Ecriture-Sainte, nous trouvons Taautés et Astarté, et chez les Goths, Wooden et Préa.

Sapandomad, chez les Perses, était la grand'mère de l'humanité.

Comme on le voit, l'idée du grand-père et de la grand'mère

1. Jablouski, *Pantheon Ægyptiorum*, livr. I, chap. II.

des peuples du Nouveau-Monde était originaire de l'ancien continent. Ce n'est pas tout, le Kan ou Kouan des Chinois, d'après l'Y-king, était représenté par le dragon. Dans le diagramme kien de l'Y-king, le dragon est l'air subtil, le même que Chang-ty.

Les expressions de deux fois grand-père, deux fois grand'-mère, se retrouvent également chez presque tous les peuples païens qui ont conservé le souvenir du déluge par lequel le genre humain a été renouvelé. La terre est la grand'mère antidiluvienne qui, pendant que les eaux du chaos couvraient tout, renfermait en elle toutes les choses auxquelles elle donna naissance après que les eaux se furent retirées. Le monde ainsi créé ayant été détruit plus tard par l'eau, c'est alors qu'agit de nouveau la grand'mère post-diluvienne, l'arche ou réceptacle, dans lequel était réuni également tout ce qui devait remplacer ce que les eaux avaient détruit. Adam a été le premier homme du premier monde, et Noé le premier homme du deuxième monde.

Ces expressions de deux fois grand-père et deux fois grand'-mère, employées par les peuples d'Amérique, semblent indiquer d'après cela qu'ils ont eu connaissance du déluge [1].

1. Il est difficile de savoir si le déluge de la Bible a été commun au nouveau continent; ce qui est certain, c'est que tous ses peuples savaient que ce grand cataclysme avait existé. Dans l'ouvrage publié par lord Kinsboroug, qui contient une collection vraiment admirable des monuments américains, Tezpi ou Cozco, comme on appelle le Noé américain, est représenté, par des peintures, dans une arche flottante sur les eaux, et avec lui sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et différentes espèces de graines. Quand les eaux se retirèrent, Thespi envoya un vautour qui, trouvant à se nourrir sur le corps des animaux noyés, ne revint pas; après que l'expérience, répétée avec plusieurs autres oiseaux, eut manqué, l'oiseau-mouche revint à la fin, portant une branche verte à son petit bec. Dans les mêmes peintures hiéroglyphiques, la dispersion de l'espèce humaine est ainsi représentée. Les premiers hommes après le déluge étaient muets, et on voit une colombe perchée sur un arbre donnant à chacun une langue. La conséquence de cela fut que les familles, au nombre de quinze, se dispersèrent en différentes directions.

Les Indiens du Nicaragua, d'après le récit du Père Francisco de Bobadella, connaissaient le déluge, et, quand il interrogea à ce sujet, en 1538, le Cacique Chicossotonal, celui-ci lui répondit qu'avant l'existence de la génération présente le monde avait été détruit par l'eau et était devenu mer; qu'un homme et une femme purent s'échapper,

En dehors de la trinité divine, les peuples du Nouveau-Monde rendaient des honneurs à la lune, aux étoiles, à la terre, à la mer, à la pierre [1], aux montagnes, aux animaux féroces, en un mot, à tout à ce qui, par sa provenance, marquant quelque affinité avec les éléments et les forces vitales de la matière terrestre et atmosphérique, pouvait leur nuire ou les favoriser. En résumé, comme disait d'Acosta, ils invoquaient tout ce qu'ils pouvaient supposer leur être nuisible ou utile; ils avaient aussi, comme dans l'ancien continent, leurs dieux domestiques et un dieu des enfers, qui étaient gardés par un chien à trois têtes.

Ils divisaient le gouvernement de l'univers entre deux principes, représentant les deux natures de la divinité suprême, l'une bonne et bienfaisante, l'autre mauvaise et malfaisante. Cette idée de deux principes se retrouve aussi bien dans l'Amérique septentrionale que dans l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale.

Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à la fin du monde, à la résurrection, au jugement dernier [2] et à la récompense ou à

montèrent au ciel et redescendirent sur la terre, où ils créèrent tout de nouveau. Cette même idée était répandue dans l'Amérique méridionale. D'après Levinus Apollonnius, fol. 34, les Péruviens croyaient que le monde aurait été détruit une première fois par un déluge, et qu'il le serait plus tard par l'anéantissement du soleil et de la lune.

1. Le culte de la pierre est commun aux races les plus anciennes. Moïse en parle, dans la Genèse, comme de la première idolâtrie.

2. Le manuscrit Troano, planche XXV, à la page 94, donne une idée aussi claire que possible des croyances, à ce sujet, des peuples du Yucatan. On voit d'abord un personnage tout noir, à l'aspect effrayant, tenant à sa main une sorte de tamtam qu'il remue. Alors les animaux, l'homme, tous les êtres se réveillent. On leur présente ensuite une tablette ou un miroir. Le jugement est prononcé. Les uns sont torturés et renfermés dans un lieu ténébreux, les autres jouissent d'une vie de délices. Les émanations de la trinité divine meurent à leur tour, et, dans l'avant-dernier tableau, il ne reste plus que le dieu suprême avec ses deux natures, debout, tenant dans ses deux mains, d'un côté, la terre, de l'autre, la mort et son messager ailé. Le voc, médique, le saint Esprit du christianisme, est assis enchaîné à ses pieds. Dans le dernier tableau, dieu bon tient dans une main le ciel, et dans l'autre la vie. Son messager ailé est enchaîné à ses pieds; à côté se trouve une légende signifiant que tout est rentré dans le néant.

la punition des bons et des mauvais, qui variaient suivant chaque peuple.

Les Mexicains admettaient que le souffle impérissable sorti de la bouche au moment de la mort, c'est-à-dire l'âme des soldats tués à la guerre ou décédés comme prisonniers, et celle des femmes ayant succombé à la suite de couches, allaient dans la demeure du soleil, le seigneur de la gloire, conduites par Teoyamique, femme du dieu de la guerre, et que là elles jouissaient de l'existence la plus heureuse. Chaque matin, ces âmes fêtent le lever du soleil au moyen d'hymnes, de danses et de chants, et l'accompagnent jusqu'au zénith, où les âmes des femmes viennent à sa rencontre avec les mêmes démonstrations, restant avec lui jusqu'à son coucher. Après quatre années de cette glorieuse existence, les âmes passent dans les nuages pour les animer, et dans le corps des oiseaux au plus beau plumage et au plus doux chant. Elles ont aussi la liberté de monter au ciel ou de descendre sur la terre, pour chanter et se délecter du suc des fleurs. Les âmes des personnes frappées par le tonnerre ou par quelque accident, telles que maladie, blessure, etc., de même que celles des enfants et des sacrifiés, sont transportées dans un lieu frais et agréable, où on tient à leur disposition toutes les jouissances possibles.

Les âmes des mauvais sont condamnées à rester dans un lieu obscur, où règne un dieu terrible qui leur inflige toutes sortes de tourments, tandis que les âmes des justes montent au ciel, sorte d'empyrée divisé en neuf degrés.

Les Nicaraguaiens croyaient que l'âme (le souffle qui sort par la bouche, *yulio* [1]) des bons allait auprès de dieu, et celle des mauvais dans un lieu sous terre nommé Mieqtanteot, où elle était tourmentée.

Les Yucatèques croyaient qu'après la mort chacun serait puni ou récompensé, selon le bien ou le mal fait ici-bas.

1. Lorsqu'un parsis était près d'expirer, les parents plaçaient sur la bouche du moribond un chien, pour qu'il reçût son âme. Cette coutume existait au Nicaragua; le chien était remplacé par le coyote, et dans les autres endroits par une pierre précieuse.

L'âme des bons va dans un lieu délicieux où elle a à sa volonté, exempte de peines et de soucis, les mets les plus agréables. Dans ce lieu, il y a un arbre nommé Yazché, toujours vert, et sous l'ombre duquel on reste étendu, jouissant d'un repos éternel. Les méchants sont transportés dans un lieu obscur, plus bas que la terre, nommé Mitnal, où ils souffriront de la soif, de la faim, de la fatigue, etc. Le chef de ce lieu se nomme Hunhan. Ces deux existences seront sans fin [1].

Les Guatemaliens avaient les mêmes croyances, à ce sujet, que les Yucatèques.

Les habitants du Michoacan croyaient au jugement dernier, à la fin du monde, à la punition des méchants par l'enfer, et à la récompense des bons par l'empyrée [2].

Les Chibchas croyaient que les âmes des bons jouiraient d'un repos éternel, et que celles des méchants seraient torturées.

Les Tlascalèques prétendaient que les âmes des hauts personnages passeraient, après la mort, dans le corps des plus beaux oiseaux, et celles des personnages ordinaires dans le corps des scarabées et des animaux les plus vils.

Les Araucans étaient convaincus que les âmes des guerriers morts sur le champ de bataille montaient dans les nues, où elles étaient converties en *pillan* (dieu); quant aux autres âmes, celles des bons, elles allaient dans un lieu où elles jouissaient de toutes les délices imaginables et d'un repos sans fin; on doit retrouver là les mêmes femmes qu'on a eues ici-bas, mais plus jeunes et ne faisant jamais d'enfants; de plus, on se reposera sans cesse. Quant aux âmes des mauvais, elles étaient précipitées dans un lieu ténébreux.

Les Péruviens disaient que l'homme était composé d'un corps et d'une âme, que l'âme était immortelle et que le corps, fait de terre, retournait en terre; c'est pourquoi ils le nom-

1. Landa, § XXXIII.
2. Herrera, III, p. 254.

maient terre animée, *all pa camasca*. Mais, pour le distinguer de celui des brutes, ils ajoutaient l'expression *runa* qui signifie un être raisonnable et intelligent, tandis que les brutes étaient appelées *uama*. Ils prêtaient aux brutes un esprit végétatif et sensitif parce qu'ils les voyaient pousser et qu'elles pouvaient sentir, mais ils ne supposaient pas qu'elles avaient la raison.

Ils croyaient qu'après la mort il y aurait une autre vie dans laquelle les bons seraient récompensés par un repos éternel, et les mauvais punis par des tourments infinis. Ils divisaient l'univers en trois mondes : le ciel, *hanan pacha*, le monde élevé, où ils disaient que les bons allaient pour y recevoir la récompense de leurs vertus; le monde d'ici-bas, *hurin pacha*, monde inférieur où l'on naît et où l'on meurt; enfin le monde inférieur, *Ucu pacha*, où sont envoyés les mauvais après leur mort; ils nommaient ce dernier *sapaya imasin*, la maison du diable. La vie dans l'autre monde n'est pas spirituelle, mais corporelle, comme celle de ce monde. Le plus grand bonheur sera de jouir du repos, sans souci, sans maladie, sans travail, ni douleur, ni préoccupation. Les méchants iront dans l'enfer, qui est un lieu ténébreux, rempli d'infirmités, de tortures de toutes sortes, où les âmes souffrent sans cesse et sans fin.

Les corps doivent ressusciter un jour, c'est pourquoi ils prenaient tant de soin pour les conserver après la mort. Ils mettaient un soin extrême à garder les rognures de leurs ongles et les cheveux qui tombaient en se peignant et les cachaient dans des trous ou niches des murs; et, si on leur demandait pourquoi ils le faisaient, ils répondaient : « Tous les êtres qui sont nés, doivent renaître après la mort, et les âmes devront retrouver tout ce qui appartenait à leur corps; nous mettons nos cheveux et tout en ordre, afin qu'au moment de la résurrection, où règnera tant de confusion, nous les trouvions plus facilement. (Garcilazo, liv. II, ch. II.)

Les Yuracarès, d'après M. d'Orbigny, croient à une autre vie dans laquelle ils auront abondance de chair et où tous, sans exception, doivent se retrouver. Les Ancas, les Pampéens, les

Patagons, croient à l'immortalité de l'âme et à une autre vie dans laquelle ils jouiront d'une félicité parfaite, tandis que les méchants seront punis.

Les Zapotèques et les Mixtèques croyaient que les âmes voyageaient pendant un certain nombre d'années avant d'être jugées et qu'elles revenaient une fois chaque année visiter les familles. Aussi, ce jour-là, le douzième mois de l'année, préparait-on un local pour les recevoir : la veille, chaque famille disposait des mets sur une table dans la pièce principale de la maison. On invitait ensuite les esprits à entrer; puis on s'agenouillait et on leur offrait les mets; au lever du soleil, on distribuait les restes aux pauvres. On allait ensuite offrir des sacrifices dans les temples et sur les tombes. La même coutume règne en Chine.

Tous ces peuples étaient convaincus, comme les Chinois, les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, que la mort ne mettait pas fin à l'existence de l'homme, que son âme ou son ombre continuait à vivre et à s'intéresser aux vivants et que, pour ainsi dire, double, l'une habitait le tombeau et le gîte du défunt, pendant que l'autre allait dans un autre monde pour être jugée. C'est pourquoi ils faisaient des offrandes aux morts dans la croyance qu'ils pouvaient en jouir et pouvaient rendre des services aux vivants ou les tourmenter dans le cas où ils ne seraient pas satisfaits. Ils étaient persuadés en même temps que les âmes des morts, privés de sépulture, c'est-à-dire de gîte et de libations funéraires, menaient une existence malheureuse et errante.

Au Mexique et dans l'Amérique centrale, les offrandes au mort étaient faites périodiquement jusqu'à la fin de la quatrième année; pendant ce temps, ils croyaient se trouver en présence du mort [1]. Après cette période, ils supposaient que l'âme était jugée et passait ou dans l'enfer aux neuf degrés, ou dans la maison du soleil.

1. Sagahun, l. III, ch. 1, 3.

Vingt jours après l'enterrement, ils retournaient à la tombe et mettaient dessus des aliments et des roses. Ils recommençaient cinquante jours après et ainsi de suite [1]. A la fin de la première année, ils célébraient l'anniversaire du jour du mort par des offrandes et continuaient ainsi jusqu'à la fin de la quatrième année.

Ces croyances et ces coutumes se retrouvent chez les Assyriens, chez les anciens Israélites, chez les Hébreux, les Phéniciens, les Chinois, les Egyptiens, les Grecs et les Romains.

« D'après les croyances des Assyriens, le principe vital in« destructible, l'esprit substance incorporelle appelé Egmmon, « se dégageait de la dépouille charnelle du mort. Il habite le « tombeau, repose sur le gîte du mort; s'il est bien traité par « les enfants du défunt, il les protège, sinon il devient mau« vais et les accable de maux. Quand le mort est privé de sé« pulture, c'est-à-dire de gîte et de libations funéraires, il mène « une vie errante et malheureuse et se trouve exposé à toutes « les avanies de la part de ses semblables, qui le repoussent « sans pitié. C'est pourquoi la privation de sépulture devait « paraître aux anciens Sémites comme aux Grecs le dernier « des maux. Les guerriers morts sur le champ de bataille ont « une place dans l'Hadès assyrien, après avoir retrouvé toutes « leurs forces, se délectent d'une nourriture exquise servie dans « des disques de métal pur.

« L'existence du culte des morts chez les anciens Israélites « et l'habitude qu'ils avaient de leur faire des offrandes sont « attestées par la formule que le législateur jéhoviste prescrit à « ses adeptes quand ils apportent des offrandes à leur Dieu. « Je n'ai pas mangé de ce produit pendant que j'étais en deuil. « Je n'en ai rien enlevé pendant que j'étais impur et je n'ai « rien offert aux morts. » (Deutéronome, XXVI, 14).

« Faire des offrandes aux morts implique la croyance qu'ils « peuvent en jouir et qu'ils sont capables de rendre service à

1. Motolinia, p. 31.

« ceux qui ont pu gagner leur faveur. On croyait donc que la « mort ne mettait pas fin à l'existence de l'homme, mais que « son ombre, *Skia* chez les Grecs, *huithial* chez les Etrusques, « *çkim* chez les Assyriens, continuait à vivre et à s'intéresser « aux vivants.

« Les Hébreux nomment *school* le lieu de la réunion de « tous les morts. Les Phéniciens avaient, à ce sujet, les mêmes « croyances que les Assyro-Babyloniens, ainsi que l'indique « l'inscription Eshi-nonhucan; on y voit, d'une part, que celle « dont le corps reste sans sépulture n'a pas de gîte auprès des « mânes; d'autre part, que le juste est reçu dans des cieux « magnifiques, auprès d'Astarté.

« Les Egyptiens et les Phéniciens avaient les mêmes croyan- « ces, ainsi que l'indique l'inscription d'Ithmounazar; on y voit « que celui dont le corps reste sans sépulture n'a pas de gîte « auprès des mânes (*Refaim*); d'autre part, que le juste est reçu « dans les cieux magnifiques auprès d'Astarté. Le texte phé- « nicien nous fournit même le texte qui signifie immorta- « lité.

« Il est indispensable de rapprocher ces croyances de celles « des Egyptiens. Dans un travail de M. Maspéro, on voit que, « suivant les traditions de la vallée du Nil, la momie avait une « double sorte d'être intermédiaire entre la matière absolue et « le pur esprit. Le double habitant le tombeau et le gîte du dé- « funt, avait besoin des offrandes, s'en réjouissait, en tenait « compte aux vivants qu'ils pouvaient tourmenter ou protéger. « Cependant, l'âme véritablement incorporelle, le lumineux, « comme disaient les hiéroglyphes, sortait de notre univers. « Les Egyptiens, ajoute M. Maspéro, connaissaient, comme la « plupart des peuples, le passage de cette terre-ci à l'autre; le « point exact où les âmes affranchies partaient pour entrer dans « le nouveau monde, était à l'ouest d'Abydos. C'était une fente « pratiquée dans la montagne. Au-delà d'Abydos, on rencon- « trait le monde inférieur et le tribunal d'Osiris.

« Il semble que les Assyriens, les Grecs et les Latins, dans

« leur conception de l'âme, n'ont jamais dépassé la notion
« du double des Egyptiens.

« Si on lit la très curieuse notice que M. Th. Saint-Martin a « écrite sous ce titre : « *Traditions homériques et hésiodiques sur le* « *séjour des morts*, on y relèvera beaucoup de traits communs « entre la conception assyrienne et la conception grecque[1]. »

Les mêmes croyances sur le double de l'âme existent chez les Chinois.

Une autre croyance commune à tous les peuples de l'Amérique, était qu'après la mort les âmes allaient dans un pays silencieux, *Upa marca* (en quitchua), et qu'avant d'y arriver, elles devaient traverser une large rivière, sur un pont aussi étroit qu'un cheveu, gardé par un serpent. Elles ne pouvaient passer de l'autre côté qu'avec l'aide de chiens noirs qu'on nourrissait à cet effet et qu'on enterrait ou brûlait avec le corps.

Cette idée était répandue dans toutes les parties de l'Amérique. Les Chippewas, rapporte Keatung, *Long's exped.*, 1824, vol. II, p. 158, croient qu'il y a dans l'homme une essence entièrement distincte du corps ; ils la nomment *Ochechag*, et, d'après ce qu'ils en disent, c'est tout à fait l'âme. Elle quitte le corps au moment de la mort et va dans un endroit nommé Chekek chekchekawe. Cette région est supposée être située au sud et sur les rivages du grand Océan. Avant d'y arriver, on rencontre une rivière qu'on est obligé de traverser sur un pont très étroit, gardé par un énorme serpent. Les âmes de ceux qui sont morts noyés, ne parviennent jamais à traverser la rivière. Elles sont jetées dans la rivière où elles restent éternellement.

Les Mexicains appelaient cette rivière que les âmes devaient traverser Chenhnahuapan ; pour obtenir le passage du fameux pont gardé par le serpent, on mettait avec le cadavre une pièce

1. *La croyance à la vie future et à l'immortalité de l'âme dans la haute antiquité, chez les peuples sémitiques*, par Ferdinand Delaunay.

de papier et un chien ou animal ressemblant au chien nommé Techichi.

Ils croyaient aussi qu'on devait traverser une place gardée par le crocodile et l'ochitonal, deux montagnes se battant entre elles, huit déserts, huit collines, ensuite un endroit où le vent soufflait avec tant de force qu'il faisait voler les rochers et coupait comme un couteau.

Les offrandes aux dieux consistaient en animaux, fleurs, plantes, joyaux, résines et autres substances. Tous les jours ils brûlaient de l'encens (copal) devant les idoles et dans leur propre maison. Les prêtres dans leurs temples, les pères de famille, les juges dans leurs tribunaux quand ils prononçaient une sentence importante, offraient de l'encens au dieu formateur et opérateur. Chez les Mexicains et les autres nations de l'Anahuac, c'était tout à la fois un acte religieux et une démonstration de courtoisie envers les rois, les seigneurs et les ambassadeurs [1].

Au dieu du feu, on sacrifiait des cailles et des hérons. Chaque jour, au lever du soleil, les prêtres étaient debout, le visage tourné à l'Orient, tenant chacun une caille dans la main et, dès qu'on apercevait le disque de l'astre, ils le saluaient avec de la musique et des chants, coupaient la tête aux cailles et les lui offraient; ensuite ils chantaient des hymnes au soleil.

Au dieu des orages, des eaux, ainsi qu'à la déesse de la pluie et de la fécondité, on offrait des lapins, des fleurs, des daims.

Au Pérou, les offrandes à la divinité consistaient en ananas, maïs, plumes, coquilles, vêtements de laine, bois odoriférant, chicha, argent, or, fruits, pain, etc.

En dehors de ces offrandes, tous ces peuples sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines.

La religion indienne, fondée sur la reconnaissance d'un être

1. Clavigero, l. VI, ch. xx.

suprême, dont la première manifestation est le serpent ou le temps qui dévore, et la deuxième l'union de deux natures ou de deux principes, l'un bienfaisant, l'autre malfaisant, autrement dit, dont le dogme admettait que l'être suprême produit pour détruire et détruit pour reproduire, cette religion devait, sous l'impulsion de l'esprit du prosélytisme, aboutir nécessairement au fanatisme et à ces horribles mystères qui se célébraient par des sacrifices humains. Femmes, enfants et vieillards, rois, prêtres et sujets devaient faire couler sur les autels le sang propitiatoire pour apaiser la soif de ce Dieu implacable, le dévorateur insatiable de ses œuvres qui, après avoir créé l'homme, l'a condamné sans raison, en naissant, à souffrir et à mourir [1].

La coutume de sacrifier des victimes humaines à l'être sutre suprême ou au temps (Saturne, Chronos, Ouranos) remonte à la plus haute antiquité. Elle fut apportée en Amérique par la colonie aryo-touranienne. A peine Teocolhuacan, leur première ville, fut-elle fondée, qu'on sacrifia à Tetzauh, le dieu de la terreur. Elle se répandit ensuite partout, jusque dans l'Amérique méridionale. Dans le principe, ces sanglants holocaustes durent être plus rares, parce que ces peuples n'avaient pas de prisonniers, que l'esclavage n'existait pas et que, malgré tout, il leur répugnait d'offrir leurs enfants. Mais, dès que les deux groupes Nahualt et Colhuaque étendirent leur domination, ces sacrifi-

1. Cette croyance était commune à tous les peuples d'Amérique. Les Yuracarès, dit d'Orbigny, ne révèrent aucun des êtres qu'ils placent dans leur mythologie. Leur demande-t-on quelle est leur divine bienfaisance, ils montrent leurs arcs et leurs flèches, armes auxquelles ils doivent leur nourriture.

Les Ancas ne croient pas que leurs crimes puissent influer sur le mal que leur fait l'esprit malin.

Les Pampéens redoutent un génie malfaisant, cause de leurs maux.

Les Patagons craignent plutôt qu'ils ne révèrent leur Achekenat-Canet, génie du mal et du bien.

Les Puelches croient à un génie du mal nommé Canchi-Oraken, qui devient quelquefois bienfaisant sans qu'on ait besoin de le prier.

Les Onamas n'adoraient aucun dieu bienfaisant, mais craignaient beaucoup le malin esprit Chekewa.

ces devinrent plus fréquents. Ils variaient comme nombre, lieu et mode, suivant les circonstances. En général, les prêtres ouvraient la poitrine des victimes avec un couteau d'obsidienne. D'autres fois on les noyait ou bien elles mouraient de faim, renfermées dans les cavernes où l'on enterrait les morts. D'autres, enfin, périssaient par le sacrifice gladiatorial. Les sacrifices avaient lieu le plus souvent au temple, sur la partie supérieure où se trouvait un autel destiné *ad hoc*. Les ministres ordinaires des sacrifices à Mexico étaient six prêtres, dont le chef était le topiltzin, dignité héréditaire et prééminente. Il portait, pour cette cérémonie, un vêtement rouge de la forme d'un scapulaire, orné de croix rouges. Sa tête était surmontée d'une couronne de plumes. Des pendants d'or et des pierres précieuses étaient attachés à ses oreilles et à ses lèvres. Sur son front étaient peints des cercles entourés de serpents. Les autres ministres étaient vêtus de blanc, le corps peint en noir, les cheveux tombant sur les épaules. A un mot d'ordre donné, ils saisissaient la victime, la portaient jusqu'à l'autel et, après avoir informé le peuple que le sacrifice allait commencer, ils l'étendaient sur une table de pierre. L'autel était convexe dans le sens de sa longueur (en dos d'âne), de telle sorte que la tête et les pieds étaient plus bas que la poitrine qui faisait saillie [1]. Un joug en pierre, qui lui entrait jusqu'au cou, achevait d'immobiliser le patient, dont les pieds et les mains étaient tenus par les ministres. Alors le grand-prêtre enfonçait d'un seul coup son couteau dans la poitrine et en arrachait le cœur tout palpitant qu'il offrait au soleil et jetait ensuite au pied de l'idole; puis on le brûlait et on conservait ses cendres. On humectait les lèvres de l'idole avec un peu de sang qui servait aussi à teindre les corniches du temple. Si la victime était un prisonnier de guerre, on coupait la tête pour l'exposer et le corps, lancé par les escaliers, était reçu par celui qui l'avait fait prisonnier et qui le mangeait avec ses amis. Si c'était un

1. On peut voir un de ces jougs à notre musée du Trocadéro.

esclave, son maître l'emportait pour faire les honneurs d'un banquet. On ne faisait cuire que les jambes, les cuisses, les bras et les mains. Le restant était distribué aux animaux de la ménagerie du roi. Les Otomites coupaient la victime par morceaux qui étaient vendus sur le marché.

Dans la fête en l'honneur de Teteoman, la femme qui représentait cette déesse était décapitée. Lors de la fête de l'arrivée des dieux, les victimes étaient brûlées. On sacrifiait quelquefois à Tlaloc des enfants des deux sexes, qu'on noyait ou qu'on enterrait vivants dans une caverne.

A Quautitlan, tous les quatre ans on sacrifiait deux esclaves qu'on écorchait et dont on retirait les os des cuisses. Le lendemain, les prêtres revêtus de ces sanglantes dépouilles et, les os dans les mains, descendaient lentement l'escalier du temple en poussant des cris aigus. Dès qu'ils étaient arrivés au bas du temple, commençait un grand bal qui durait toute la nuit et qui se terminait par un souper dans lequel on mangeait les restes de six prisonniers immolés dans la journée.

Dans le mois de Tlacaxi pehualitzli (écorchement des hommes), on sacrifiait à Mexico un grand nombre de prisonniers, et les prêtres, après avoir écorché les victimes, se revêtaient de leur peau qu'ils ne quittaient que quand elle commençait à se corrompre. Ils couraient ainsi dans les rues, demandant l'aumône.

Les prêtres, blasés sur ces sacrifices, cherchaient à rajeunir la cérémonie par des variantes. « On liait les pieds et les mains des victimes; ainsi attachées, les assistants et les prêtres les chargeaient sur leurs épaules et se livraient sous ce poids à des danses variées autour d'un grand foyer allumé. Tout d'un coup, on lançait la victime sur la partie la plus ardente du foyer; on la laissait se griller un instant, et, vivante encore, on la saisissait avec un crochet, et, la traînant violemment sur le sol, on la plaçait sur la pierre du sacrifice, où on lui arrachait le cœur [1]. »

1. Sagahun, *Hist. gén. de las cosas de la Nueva Hispania.*

Il y avait des fanatiques qui demandaient à être étendus dos à dos sous la victime pour la maintenir à l'instant du sacrifice et sentir ainsi ses derniers frissons.

Le sacrifice gladiatorial était réservé aux prisonniers d'un certain rang. Sur un terre-plein de forme ronde, haut de 8 pieds, était une grande pierre de 3 pieds de haut, ornée de figures de serpents. Le prisonnier montait sur cette pierre, armé d'un bouclier et d'une épée courte. Il était fixé à la pierre par un pied. Alors un officier ou soldat, armé à sa volonté, montait pour le combattre. Si le prisonnier était vaincu, un prêtre le portait, mort ou blessé, à l'autel; on lui ouvrait la poitrine. Le vainqueur recevait une récompense. Si le prisonnier était vainqueur six fois de suite, on lui rendait la liberté.

D'après Landa, § XVIII, p. 104; Licana, fol. 8; Herrera, IV, p. 176, les peuples du Yucatan avaient les mêmes sacrifices humains qu'au Mexique. Ces mêmes coutumes régnaient au Guatémala, suivant Ximénes, Juarros, et au Salvador, au Honduras, au Nicaragua, au Costarica et dans le Darien.

Nous les retrouvons également chez les peuples de l'Amérique méridionale.

M. Mano a trouvé, dans de nombreux temples construits par les Aymaras, des pierres de sacrifices semblables à celles du Mexique.

Chez les Chibchas, les sacrifices importants étaient offerts par les prêtres au soleil sur les sommets des hautes montagnes exposées à l'ouest. Là, les chèques (prêtres) prenaient un jeune prisonnier de guerre, qu'on avait conservé pour ces occasions, et le conduisaient à la place du sacrifice où on l'étendait sur un riche manteau, et on le tuait avec un couteau rouge. On recevait le sang dans une écuelle et on en teignait quelques roches exposées aux rayons du soleil levant, moment auquel la cérémonie avait lieu. Le corps de la victime était laissé sur place jusqu'à ce que le soleil s'en fût repu. Les sacrifices privés étaient différents. L'enfant qui devait être sacrifié était attaché à une

corniche de la maison; on le tuait à coups de flèches. Les chèques teignaient de son sang les rochers exposés au soleil levant et enterraient le cadavre [1].

Les sacrifices qu'ils croyaient les mieux accueillis par les dieux étaient ceux du sang humain [2].

Cieza, ch. LVI, rapporte que les Indiens de Quayaquil, quand ils semaient leurs champs, faisaient des sacrifices humains et agissaient de même quand un de leurs chefs était malade.

Les peuples de la côte de l'océan Pacifique, suivant F. de Xérès, sacrifiaient quelques enfants et, avec le sang, barbouillaient la face des idoles et les portes des temples. — D'après Cieza, les insulaires de Puma tuaient les esclaves ou prisonniers de guerre.

Au dire de Zarate [3], les Pirhuas de Tiaguanaco tuaient tous les prisonniers de guerre devant l'idole nommée Ka Ata Killa (la lune décroissante) et lui offraient tout le butin.

Passons maintenant aux Quitchuas.

Un certain nombre de femmes étaient choisies pour les sacrifices qui étaient offerts assez souvent dans le courant de l'année. Dans ces occasions, on tuait de jeunes vierges qu'on immolait, également, dans des circonstances spéciales, telles que lorsqu'un inca était malade, qu'on entreprenait une guerre, pour une éclipse totale de lune, pour des tremblements de terre et autres cas suggérés par le diable [4].

On dit qu'au temps de l'inca Capac Yupanqui furent inventés les sacrifices du Capaucha Cocoy ou l'inhumation de jeunes filles vivantes avec de l'argent et de l'or et celui des Arpay, sacrifices humains [5].

« Les provinces de Colla Suya envoyaient à Cuzco un ou deux enfants, garçon et fille, âgés de dix ans environ et appar-

1. P. Simon, p. 248.
2. Piedrahita, l. I, ch, IV.
3. *Hist. du Pérou*, l. VI, ch. 1er.
4. Ondegardo, *Récits*, p. 166.
5. Santa Cruz, *Récits*, p. 85.

tenant à chaque tribu. L'inca une fois assis au milieu de la grande place, les enfants et autres offrandes étaient promenés deux fois autour des statues du créateur, du soleil, du tonnerre (serpent aérien) et de la lune. L'inca appelait alors les prêtres de chaque province, leur ordonnait de diviser les offrandes en six parts et de les présenter à leurs huacas. Les enfants étaient alors étranglés et enterrés avec de l'or et de l'argent et de petites idoles représentant des hommes et des moutons. Cet inca fit ces sacrifices au commencement de son règne, afin d'obtenir la santé pour lui et la paix pour son royaume. Ensuite des sacrifices sanglants étaient offerts aux principales idoles dans les provinces [1]. Chaque place sacrée recevait la part qui lui avait été assignée par l'inca à Cuzco. On étranglait les enfants après leur avoir donné à boire et à manger, afin qu'ils ne se présentassent pas devant le créateur ayant soif ou faim. On retirait le cœur des autres victimes dont on ouvrait la poitrine avec un couteau d'obsidienne, on l'offrait tout palpitant aux idoles que l'on barbouillait de sang d'oreille à oreille. Quelquefois on offrait le corps avec le sang, et finalement on l'enterrait [2]. »

Les Quitchuas sacrifiaient des hommes et des enfants, mais ne mangeaient pas leur chair. Seulement, avec le sang de la victime, ils barbouillaient la face de l'idole et la porte du temple [3].

A Hunoyan, il y avait deux idoles auxquelles on sacrifiait des enfants, parce qu'on disait qu'elles vivaient de chair humaine [4].

Ils dépouillaient les victimes de leur peau et, comme au Mexique, la portaient encore toute sanglante [5].

1. M. Ernest Desjardins, dans son ouvrage *Le Pérou avant la conquête espagnole*, p. 132, raconte qu'il a trouvé en plusieurs endroits, entre autres sur la route de Lima à Cuzco, dans un endroit nommé Conlacha, des pierres de sacrifices qui attestent évidemment ce culte sanguinaire.

2. Molina, *Récits*, pp. 54-56.

3. Benxone, p. 248.

4. E. Hernandez, *Principe in arriages*, p. 65.

5. Montésinos, ch. XXII.

Joseph d'Acosta dit qu'on offrait souvent des victimes humaines au soleil ou à Huiracocha (liv. V, ch. XIX).

Près de Cuzco, il y avait une place sacrée nommée Huanacaure, et sur une colline était un téocalli sur lequel on sacrifiait des victimes humaines [1].

Enfin Balboa, ch. XVII, raconte que des Espagnols laissés à la côte de Tumbez par Pizarro furent sacrifiés à Tiksi Huiracocha Pachacamac dans un temple de la vallée de Pomas, près Quito.

M. de Castelnau, l. III, p. 5, pl. LII, décrit un vaisseau d'argile d'une collection de Cuzco sur lequel est représentée une idole tenant des têtes humaines par les cheveux. Herrera, Balboa confirment, par leurs récits, l'existence de cette horrible coutume. C'était surtout à la fête d'Uma Raymi qu'on sacrifiait des êtres humains à Cuzco.

Dans l'*Historia eclesiastica de nuestros tempos del Dominicano fra Alonzo Fernandez*, cet auteur affirme que les Indiens chiliens sacrifiaient des hommes à leurs divinités; cette opinion a été confirmée par Cordova y Salinas. Dans le pueblo de Curacan et dans beaucoup d'autres endroits, on a retrouvé des pierres de sacrifices. « Ces sacrifices injustes et barbares, (*El Cronicon*, liv. Ier, ch. III) étaient appelés pruloncion ou chant de la victoire et bal de la tête. Ils étaient horribles, suivant la description qu'en a donnée Nunez de Pineda. »

Quand ils voulaient tuer un prisonnier de guerre, ils le conduisaient sur la place d'armes nommée Lepan, les mains liées derrière le dos, la corde au cou et là toute la foule, surtout les vieilles femmes venaient l'insulter, on dansait autour de lui en hurlant : Qu'il meure, qu'il meure! Ensuite on l'obligeait à s'agenouiller, on lui mettait dans la main un certain nombre de petits bâtons; avec l'un d'eux il faisait un trou dans lequel il jetait tous les autres en nommant à haute voix quelqu'un de son pays. En jetant le dernier, il se nommait lui-

1. Cieza, ch. XCIII.

même en disant : Je suis un tel et ici je m'enterre, mon dernier jour est arrivé ; » et, au moment où il couvrait ce bâton de terre, il recevait un coup derrière la tête qui lui faisait perdre connaissance. On lui ouvrait alors la poitrine avec un couteau d'obsidienne ; on en tirait le cœur palpitant ; un autre lui coupait la tête et deux autres les jambes pour faire des flûtes de ses os. Un autre, saisissant le cadavre, le portait en dehors de la place pour que les chiens et les oiseaux le mangeassent. Le cœur au bout d'un couteau était passé au toqui général et à tous les chefs qui en mangeaient un morceau. Il revenait ensuite à celui qui avait ouvert la poitrine et qui, avec le sang, en teignait les flèches. Ceux à qui revenaient les jambes et les bras en enlevaient les chairs et, avec les os, faisaient des flûtes avec lesquelles ils faisaient semblant de donner l'alarme, en faisant trembler la terre avec leurs pieds, en agitant leur lance et en vociférant. Ils faisaient ensuite avec leurs pieds rouler la tête du côté de l'ennemi et tout en lançant des bouffées de tabac dans cette direction, criaient qu'ils agiraient de même avec tous ceux qu'ils prendraient. La tête était clouée sur un pieu et exposée. Ils se livraient, après cela, à de nombreuses libations et laissaient le corps sans sépulture. Ils désossaient la tête, mangeaient la cervelle et les Caciques buvaient dans le crâne, comme autrefois les Scythes (Rosalez, t. I, p. 123).

La coutume de sacrifier des victimes humaines régnait, comme nous venons de le voir, dans toute l'Amérique et partout on cherchait à faire le plus de prisonniers pour les sacrifier. Quelquefois le clergé avertissait le chef de la nation que le soleil et le dieu de la guerre avaient soif de sang et qu'il fallait à tout prix les satisfaire.

Ce système de terreur unie à la férocité apparaît jusque dans leurs institutions civiles. Ainsi, au Mexique, les premiers conseillers de l'empire étaient le prince de la lance mortelle, le détruiseur d'hommes, le répandeur de sang, le seigneur de la maison noire. Une raison que ces peuples

barbares invoquaient pour se justifier, était qu'en tuant les prisonniers, en les offrant aux dieux et en mangeant leurs chairs, non-seulement ils faisaient un sacrifice propitiatoire, mais effrayaient les ennemis de l'Etat et ne faisaient qu'user de représailles. Nous avons trouvé dans le *Popol vuh* un passage fort curieux à ce sujet : « Chaque jour, dit le livre sacré des Quitchés, les guerriers se plaignaient plus amèrement des insultes dont ils étaient l'objet, lorsqu'ils sortaient dans les chemins pour chercher leur subsistance; alors ils s'approchaient de Tohil, leur dieu, et déposant leurs offrandes à ses pieds; ils lui disaient tristement : Hélas, nous ne donnons à Tohil, à Avilix et à Gagavitz que le sang des bêtes fauves et des oiseaux et nous nous contentons de nous tirer du sang des oreilles et des coudes. Prions-les de nous donner des forces et du courage. O Tohil, Avilix, Gagavitz, continuèrent-ils avec plus de vivacité, que veut dire ceci qu'on tue ainsi les hommes de notre peuple, les uns après les autres; et, se perçant de nouveau les coudes devant le dieu, ils barbouillèrent la pierre de leur sang et en arrosèrent le trou de la pierre. Mais déjà ils ne voyaient plus la pierre; c'étaient trois jeunes prisonniers qui étaient devant eux. Les sacrificateurs se réjouirent en voyant le sang. Les dieux donnèrent alors des signes de leur puissance. Soyez hommes, dirent-ils aux guerriers. »

Cette explication semblerait indiquer que quand la colonie aryo-touranienne est arrivée en Amérique, les tribus sauvages ne faisaient aucun quartier à leurs ennemis et même les dévoraient, ce qui aurait amené l'horrible coutume qui existait au Mexique et dans l'Amérique centrale, de manger les chairs des prisonniers après les sacrifices et quelquefois en dehors des sacrifices.

« Au Mexique, les Indiens, dit Diaz, p. 208, mangeaient de la chair humaine comme nous du bœuf, et on engraissait, dans chaque ville, des hommes, des femmes et des enfants que l'on conservait dans des cages de bois pour les sacrifices et les fêtes. De la même manière ils tuaient et dévoraient tous les prison-

niers [1]. » Suivant Cogolludo, liv. IX, ch. XIV : « Les Itzaez et les Chinamites, au Yucatan, mangeaient leurs prisonniers. Au Honduras, la généralité des indigènes ne mangeait pas de chair humaine. » (Herrera, IV, p. 136.) « Les Nicaraguaiens, les Chorotegans, les Chontales mangeaient de la chair humaine. » (Oviedo, l. XLII, ch. I.) « Ils ne mangeaient jamais ceux de leur propre tribu. » (Oviedo, l. XLII, ch. III.) « Les Panches étaient mangeurs d'hommes, mais les Indiens du royaume de la Nouvelle-Grenade ne l'étaient pas. » (Herrera, V, p. 90.) « Les Musos et les Colymas augmentèrent considérablement après qu'ils eurent cessé de manger de la chair humaine. » (Lact., liv. IX, ch. IV.) « Les habitants de Quunbaya ne mangeaient pas de chair humaine, excepté dans les grands festins. Les habitants de beaucoup des pays bordant le Pérou conservèrent la coutume de manger de la chair humaine de la manière la plus bestiale jusqu'à ce qu'ils fussent sous la domination des Incas, ou sous celle des Espagnols. » (*Blas Valera in Garcilazo*, liv. II, ch. VI). « Chez les Caribes, il était défendu de manger les femmes. Ceux qui étaient pris jeunes étaient engraissés comme des poules, pour les sacrifices. » (Martyr, p. 6.)

« La vengeance portait les Guaranis, par représailles, à tourmenter les vaincus, et même, dans beaucoup de tribus, à les manger après les avoir d'abord bien traités. C'est plus particulièrement chez les Guaranis qu'existait cette coutume barbare. L'anthropophagie n'avait lieu que pour les prisonniers de guerre; elle n'était pas commune à toutes les tribus et a cessé dès l'instant de la conquête. » (D'Orbigny, p. 304.) « Les hommes (Caraïbes des îles) mangeaient les prisonniers mâles. » (*Hist. venet.* (1551), p. 83.) — Pigafesta, *Voyage de Magellan en 1519*, p. 17, « dit que les Brésiliens ne mangeaient que leurs ennemis. C'était aussi la coutume primitive des Guaranis du Paraguay. »

1. Il y en avait quelquefois qui se laissaient gagner par la tristesse, au détriment du but recherché, il n'était pas alors de moyen ingénieux auxquels le propriétaire n'eût recours pour dissiper cet abattement singulier.

(*Comentario de Alvar Nunez Cabeza de Vaca*, 1541, p. 15, et à la côte ferme. (Oviedo, *De la isla espagnola*). Barcia, *Hist. prim. de las Indias*, cap. x, p. 15, « dit que les Caribes de Carthagène et de la plus grande partie de la côte agissaient de même[1] ». En résumé, cette coutume ne s'appliquait qu'aux prisonniers et avait un double but : effrayer l'ennemi et être agréable à leurs divinités. Les indiens du Chili mangeaient les cadavres après les sacrifices[2].

Les sacrifices humains et l'horrible coutume de manger les chairs des victimes sont d'origine asiatique. On les retrouve chez les Scythes et les Perses, jusqu'à celle de se revêtir de la peau de la victime après l'avoir écorchée et de conserver cette peau sur le corps jusqu'à ce qu'elle tombât en lambeaux par la putréfaction.

L'exposition des crânes sur des autels où ils étaient fixés par des clous à crochet, existait également chez eux : « Après la victoire, dit Anquetil, ils se désaltéraient dans le crâne de leurs ennemis et se faisaient des tapis, des housses et des brides avec leur peau. Ils s'en revêtaient et en couvraient leurs carquois. Ils regardaient comme un honneur de montrer attachée à la porte de leur maison la tête sanglante d'un ennemi, et les femmes considéraient avec plaisir ce trophée de valeur faisant, pour ainsi dire, sucer la cruauté à leurs enfants avec le lait. Ils sacrifiaient des victimes humaines au dieu de la guerre et consultaient les entrailles palpitantes. Ils tiraient des augures de la manière dont tombait la victime ou comment coulait le sang, avec lequel

1. Mandieta, pp. 108-109.

2. « En thèse générale, on ne peut pas soutenir que les Indiens du Chili aient été jamais cannibales. Ce qui a été reconnu par les chroniqueurs, c'est que dans leurs fêtes, que précédaient ordinairement leurs expéditions de guerre, ils tuaient un prisonnier qu'ils avaient conservé, et que, quand le cadavre était encore palpitant, ils en arrachaient le cœur pour teindre, avec son sang, leurs flèches, et le répartir par morceaux entre les assistants, comme signe d'une haine commune et de vengeance.

Les cas où la faim les poussait à cette horrible extrémité étaient rares, de même qu'aujourd'hui les Fuégiens, pour le même motif, sacrifient les vieilles femmes.» Torribio, *Los aborigènes del Chili*, p. 217.

ils marquaient les arbres les plus grands de leurs bois; ils faisaient aussi cuire des victimes dans des marabouts. »

Les Perses sacrifiaient des victimes humaines à Mithra. Lors des mystères du dieu soleil, leurs prêtres pratiquaient une cérémonie tout à fait semblable à celle qui avait lieu au Mexique, quand on célébrait la fête du dieu des châtiments. Des Vestales pétrissaient avec un peu de farine et du miel une statue représentant le dieu en question.

Mais ce n'étaient pas seulement les Perses et les Scythes qui immolaient des victimes humaines. L'histoire nous apprend que les Ammonites brûlaient leurs enfants en l'honneur de Moloch, et que d'autres peuples de la terre de Chanaan étaient aussi cruels. Les Israélites imitèrent cet exemple. Nous savons, par le témoignage de Manethon, prêtre égyptien, cité par Eusèbe et Césarée, qu'à Héliopolis on sacrifiait journellement trois victimes à Junon. Les Phéniciens et les Carthaginois sacrifiaient à Baal et à Saturne, les Crétois à Jupiter, les Lacédémoniens à Mars, les Thessaliens au centaure Chiron, à Pelée. Les Druides gaulois offraient à Teutatès le corps des captifs, après les avoir cruellement massacrés [1]. On les brûlait vivants en présence du peuple et des poètes, qui chantaient des hymnes belliqueux en s'accompagnant sur leur harpe d'or. Les Bardes de la Germanie sacrifiaient à Tuixton, les Scandinaves à Odin.

Les Romains, eux-mêmes, offraient des victimes à leurs dieux.

A la même époque, l'Inquisition, comme le fait remarquer Prescott, sacrifiait en Europe, au sein des nations les plus avancées, plusieurs milliers d'hommes que l'on torturait en vue d'être agréable à l'Eternel.

Les sacrifices chez les peuples de l'Amérique étaient souvent accompagnés de la confession auriculaire et de la communion. Chez les Mexicains, cette confession avait lieu

1. Tacite, Lactance et Lucain nous attestent cette cruelle dégradation. D'après Tacite et Dion Cassius, ce furent les Gaulois qui introduisirent en Angleterre les sacrifices humains.

fréquemment, quoiqu'elle ne fût pas obligatoire. Ceux qui demandaient à se confesser au prêtre étaient ordinairement des vieillards et des moribonds, dont la conscience était très chargée. Le prêtre, avant d'entendre le pénitent, lui faisait, sous forme de serment, toucher la terre de ses mains, et lécher la poussière. L'aveu de ses fautes achevé, il lui imposait une pénitence et lui donnait l'absolution, qui avait pour effet de remettre spirituellement ses péchés et de l'acquitter des délits civils qu'il avait commis.

Au Nicaragua, le prêtre confesseur portait, comme signe distinctif, une calebasse pendue au cou.

Les Aztèques avaient une sorte d'eucharistie et faisaient de petites idoles avec de la farine et du sang humain, et les mangeaient comme représentant le corps de leur Dieu, lorsqu'ils sacrifiaient à une de leurs divinités. Les Totonaques communiaient de la même manière. Tous les trois ans, on tuait trois enfants, on leur arrachait le cœur, et avec leur sang, une certaine gomme et de la farine provenant des premières graines des jardins de leur temple, on faisait une pâte qui, considérée comme sacrée, était partagée tous les six mois par des hommes au-dessus de vingt-cinq ans et des femmes au-dessus de seize. Elle était donnée généralement après la confession. On appelait cette pâte la nourriture de notre âme. Lors de la fête de Tetzaltipoca, des vestales pétrissaient avec de la farine de maïs, du miel et un peu de sang humain, une statue qui représentait le dieu en question. Quand la statue avait été transportée sur la plate-forme du temple, les vestales venaient présenter aux prêtres de petits morceaux de la pâte qui avait servi à former l'idole, et qui avait la forme d'os humains disposés en croix. Les prêtres bénissaient et consacraient les restes précieux de cette pâte, puis ils faisaient approcher les victimes et consommaient leur barbare sacrifice. Chaque assistant recevait ensuite un morceau de la pâte bénie et le mangeait avec dévotion, croyant manger la chair de son dieu, dont l'attouchement donnait le pardon de tous les crimes et péchés commis.

Les Perses avaient, dit-on, une cérémonie entièrement analogue lorsqu'ils sacrifiaient à Mithra.

On retrouve également en Amérique le jeûne, les vœux, les mortifications, l'ascétisme. Le jeûne consistait dans l'abstention de viande, de vin ou de chicha, de plaisir charnel ; un seul repas par jour était toléré. Il précédait toutes les fêtes et était prescrit souvent pour tout le peuple. Pendant ce temps, aucun feu n'était allumé dans les villes.

Ils ne s'approchaient jamais des autels sans les teindre de leur sang, tiré de leurs oreilles, de leurs bras, de leur nez, de leurs parties génitales. Les prêtres et les nobles, d'après Herrera, au Mexique, tiraient du sang de leurs cuisses et en teignaient leurs temples ainsi que les lancettes qu'ils mettaient dans des torchons de paille, sur les créneaux du temple, afin que le peuple pût les voir. Le bassin dans lequel ils se lavaient après ces mutilations était appelé czapan, c'est-à-dire le bassin du sang. Quelques-uns d'entre eux, par pénitence, se coupaient les parties génitales ou se rendaient impuissants par un autre moyen.

Ils avaient des couvents d'hommes et de femmes dans lesquels vivaient les membres des diverses congrégations. Quelques-uns faisaient vœu de chasteté pour toute leur vie ; d'autres pour un temps limité. Leurs vœux quelquefois concernaient leurs enfants qu'ils consacraient au service des dieux.

Ils avaient aussi des ermites ou fakirs, qui passaient leur vie entière en extase et en méditation dans une caverne, avec un ara, symbole du soleil. Ils priaient, dit Clavigero, toujours agenouillés, la face tournée vers l'Orient. L'ouverture des portes de leurs sanctuaires était à l'est. Ils faisaient souvent usage du nom de Dieu pour affirmer la vérité, et leur serment habituel était le suivant : « En présence de l'Etre suprême qui me voit, je jure, etc. » En même temps ils touchaient la terre avec leurs mains et les embrassaient ensuite. Ce mode de serment était commun à plusieurs peuples de l'Asie.

Les Péruviens avaient également la confession auriculaire en secret, suivie de la communion du pain et de chicha consa-

cré par le grand-prêtre. Le pain était pétri avec du sang humain et, bien que Garcilazo assure que le sang était uniquement celui que les prêtres se tiraient volontairement du corps, il n'en présente pas moins un rite semblable à celui des Quitchés dont il est si souvent question dans le *Popol vuh*. En voyant cette confession auriculaire et cette communion, n'est-ce pas le cas de s'écrier : *Nil novi sub sole ?*

Un autre rapport qui relie les peuples d'Amérique aux Mazdéites, aux Perses ou aux Scythes et aux autres peuples de l'antiquité, c'est que leurs prêtres exerçaient l'art de la magie avec une habileté extraordinaire. Le *Popol vuh* cite de nombreux exemples qui marquent l'influence de ces magiciens. Ainsi les deux héros Hunapu et Exbalanqué ensorcellent les rois et les princes Xibalba, sous la figure de deux saltimbanques, par les prodiges qu'ils opérent en spectacle public, se tuant, se ressuscitant tour à tour, et se servant de tous les secrets de la magie pour surprendre la confiance. Un curieux passage de Sagahun confirme le texte du livre sacré des Quitchés en lui servant en quelque sorte de paraphrase. Les prêtres Mixtèques ou Huastecans, dit-il, en parlant de la population voisine des côtes de Pamenco, faisaient des tours d'adresse donnant pour vrai ce qui était faux ; par exemple, ils faisaient semblant de brûler des maisons, de faire apparaître des poissons dans l'eau, de se couper par morceaux et autres tours semblables. »

La sorcellerie et les modes d'incantation magique étaient les mêmes chez les Mayas que chez les Toltèques *(Hist. du Yucatan*, liv. I, ch. IV) ; les prêtres magiciens se servaient de serpents, qu'ils charmaient ; et, à l'aide de graines de maïs, avec lesquelles ils composaient toutes sortes de cercles et de figures en prononçant certaines formules mystérieuses et en invoquant le soleil, la lune et d'autres astres, ils obtenaient des résultats très curieux [1]. »

1. Les Mayas observaient attentivement le chant des oiseaux, le cri des animaux, leur passage, leur vol et avaient une confiance extrême dans les songes.

L'art de la magie, comme on le sait, a pris naissance dans la Médie d'où il s'est répandu peu à peu en Chaldée, en Perse et ailleurs. Les magiciens de la Médie et de la Perse passèrent toujours pour les plus habiles [1].

Les Mixtèques et les Zapotèques avaient des prêtres chargés d'interpréter les songes et de connaître l'avenir par l'observation des astres, de la terre, du vent, du feu, de l'eau, du vol des oiseaux, des entrailles des victimes, par les signes de la figure ou par les cercles de la magie.

Il y avait également en Amérique des tireurs d'horoscopes, astrologues en même temps médecins qui abusaient de la crédulité publique. On les appelait nagualistes et on les trouve au Centre-Amérique et au Pérou. « Les nagualistes, d'après Mgr Francisco Nunez de la Véga, premier évêque de Chiapaz, se piquaient de savoir régler la destinée des hommes par le cours et le mouvement des astres, en observant les temps, moments du jour et les mois où naissaient les enfants. Ils prétendaient deviner, pronostiquer l'état, la condition, les événements heureux ou malheureux de la vie de chacun et la manière de gouverner et de diriger les actions humaines. Ils avaient des calendriers qui leur permettaient de savoir à quoi correspondait le jour de la naissance de l'enfant et de conclure, avec le consentement des parents, un pacte qui liait l'enfant aux naguals jusqu'à la mort, de telle sorte que tous deux éprouvaient les mêmes impressions et les mêmes souffrances [3]. Les nagualistes prétendaient aussi guérir les maladies au moyen de simples et de paroles cabalistiques et jeter des sorts. Ils se servaient, pour faire leurs conjurations de neuf signes, comme les anciens Scythes, les Gètes, les Lamas, les Mongols, les Kalmouks et plu-

1. Le mot maya vient peut-être de là. Les magiciens du groupe maya ont été cités par tous les auteurs, tandis qu'on ne dit rien de ceux du groupe toltèque.

2. Torquémada, *Monarq. ind.*, l. III, ch. XLI, rapporte que les habitants de la Nouvelle-Grenade croyaient que chaque individu contractait une alliance avec un animal ou un oiseau qui s'appelait nagual et, quand l'un mourait, l'autre ne lui survivait pas. Voilà encore une autre preuve frappante de la civilisation de la Nouvelle-Grenade par les Mayas.

sieurs peuplades de la Sibérie. Ces sortes de sorciers se retrouvent en Asie sous le nom de Chamans, que Strabon nomme Cermanes, prophètes, ou religieux, ou médecins, dont les grimaces, les contorsions, les tours de force avaient pour objet de faire descendre l'Esprit saint sur les hommes. Chez les tribus sauvages de l'Amérique, ces chamans étaient en grande faveur. Ceux du Brésil exigeaient qu'on dansât autour d'eux. Alors, se démenant de cent manières bizarres et lançant la fumée de tabac à la face des danseurs, ils leur insufflaient ainsi l'esprit de sagesse.

En Chine et en Tartarie, ces mêmes sorciers portent le nom de fong-choui sien-seng, maîtres du vent et de l'eau. On les appelle également à la naissance de l'enfant, on ne fait rien sans les consulter, et ce sont eux qui désignent l'endroit où doit reposer le cadavre en même temps qu'ils indiquent à la famille ce qu'elle doit faire pour que l'âme du défunt qui habite le tombeau et le gîte de la famille soit heureuse. Cette question a été développée dans notre *Piété filiale en Chine*.

Les Hue hue, dans leur pays d'origine, avaient des Noumi qui, d'après le Tarik-djehan-Kroucha, étaient des magiciens, se disant possédés du démon avec lequel ils entretenaient des communications : ils étaient aussi guérisseurs. Le Khan des Oueigours les consultait souvent.

Tous ces peuples étaient très superstitieux; ils croyaient aux rêves, et avaient des devins pour les interpréter. « Les Péruviens disaient que l'âme laissait le corps pendant le sommeil, qu'elle ne pouvait pas dormir et que les rêves étaient ce que l'âme voit pendant que le corps repose. Par suite de cette vaine croyance, ils prêtaient beaucoup d'attention aux rêves et à leur interprétation, en disant que c'étaient des signes et des présages de bien ou de mal. »

Ils avaient des diseurs de bonne aventure.

Quand des jumeaux naissaient, ils étaient convaincus que c'était en dehors de la nature humaine et que cela annonçait une calamité pour la famille. C'est pourquoi ils tuaient un des en-

fants [1]; ils tuaient également la femme qui avortait. Ils ne faisaient aucune entreprise, quand ils entendaient le cri de certains oiseaux. Jamais ils n'entraient dans une maison nouvellement bâtie avant qu'un devin ou sorcier n'en eût chassé le mauvais esprit [2]. Aux éclipses du soleil ou de lune, ils faisaient un grand bruit en poussant des cris et en faisant aboyer les chiens pour effrayer l'animal qui avalait l'astre [3]. Ils considéraient ceux qui se pendaient comme des êtres surhumains et les invoquaient. Quand ils étaient malades, les sorciers leur prescrivaient de jeter du maïs blanc sur la route ou de mettre un petit chien en pâte de maïs sur une feuille de maguey afin que le premier passant marchant dessus prît lui-même la maladie [4]. Pour protéger les propriétés contre les voleurs, ils jetaient à l'entrée des écailles de tortue qui pouvaient, si on les touchait, donner instantanément la lèpre. Ils avaient des philtres d'amour en forme de pilules. Ils étaient convaincus qu'au moyen de certaines paroles et en enfonçant une aiguille dans le cœur d'une personne, ils pouvaient la tuer [5].

Le tremblement des paupières était considéré comme un mauvais signe.

Quand ils étaient près du feu et que des étincelles étaient produites, ils craignaient qu'on ne vînt les ennuyer. Quand ils coupaient les cheveux de leurs enfants, ils laissaient une touffe derrière l'occiput, autrement l'enfant serait tombé malade [6]. Si la terre tremblait dans un endroit où se trouvait une femme enceinte, ils couvraient les pots ou les brisaient, afin qu'ils ne pussent pas être remués, et disaient que ce tremblement de terre était un signe que le maïs conservé pourrirait.

Quand un voyageur rencontrait de larges pierres jetées sur

1. Motolinia, p. 130.
2. Cogolludo, liv. IV.
3. La même idée et le même fait se retrouvent chez les Chinois et les Hindous pour l'éclipse.
4. Motolinia, p. 130.
5. Cogolludo, liv. 5.
6. Mendieta, p. 110.

la route pour faciliter le passage, il les invoquait en mettant une branche sur elles et se frappait les genoux avec une autre : par ce moyen il évitait toute fatigue. C'était une tradition de leurs ancêtres. Quand ils se mettaient en route, au lever du soleil, et qu'ils craignaient de ne pouvoir arriver au village avant la nuit, ils déposaient une pierre sur le premier arbre qu'ils rencontraient, en priant le soleil de leur permettre d'arriver ; ou bien ils s'arrachaient quelques cils et les soufflaient dans la direction du soleil [1].

Ils ne permettaient pas qu'on prît, avant un certain temps, du feu d'une maison dans laquelle se trouvait un nouveau-né, disant que lorsque l'enfant serait grand, il détruirait les maisons par le feu [2].

Quand ils bâtissaient une maison, ils mettaient un cadavre au milieu des fondations pour qu'il protégeât la maison [3].

Ils croyaient que le bruit qu'on entendait soit d'un côté, soit de l'autre, ou le bourdonnement d'oreille, indiquait un bon ou un mauvais présage [4].

Les femmes attachaient de petites pierres à de plus grosses, avec des cordons de laine, pour avoir des enfants [5].

Il ne fallait pas enfoncer une alène ou une aiguille dans un tison brûlant sur le feu. Il n'était pas permis non plus de prendre un charbon allumé avec un couteau ou instrument tranchant, ni de toucher le feu avec un couteau, ni même de tirer de la viande hors d'une marmite avec un couteau, ni rien couper près du feu avec une hâche. Ils croyaient que de cette manière ils nuiraient au feu.— Au Kamtschaka, c'était un péché de prendre un charbon ardent avec la pointe d'un couteau pour allumer la pipe : il fallait s'en saisir avec les mains nues. Joanès de Plano Carpin décrivant, en 1646, les mœurs et les

1. Cogolludo, liv. IV, ch. VIII.
2. Ximenez, p. 158.
3. Ximenez, p. 188.
4. Garcilazo.
5. Arriaga, p. 34.

coutumes des Tartares, dit qu'ils avaient exactement les mêmes superstitions.

En Amérique, si un coq chantait entre dix ou onze heures du soir, on le tuait et on regardait son chant comme un mauvais présage. La même superstition se retrouve en Chine et en Perse.

Nous n'en finirions pas avec ces croyances superstitieuses qui se retrouvent presque toutes dans l'ancien continent et surtout en Chine.

L'ORIGINE
DE LA CIVILISATION INDIENNE
PROUVÉE PAR LA PHILOLOGIE COMPARÉE

Nous avons dit plus haut que, rassemblés dans le même lieu, à une certaine époque, tous les peuples adoptèrent le même système religieux et que leurs groupes ne se séparèrent pas avant que l'on eût trouvé des termes pour rendre des conceptions aussi susceptibles de développement ultérieur que les idées de Dieu, de mauvais esprit, de ciel, de choses sacrées, de l'adoration et de la croyance.

Les différentes formes de la religion et de la mythologie aryenne dans l'Inde, la Perse, l'Italie, la Germanie et l'Amérique, sont par ce grand fait liées à la philologie comparée que l'on pourrait appeler la physiologie du langage. Cette science, par une simple classification des langues, par une analyse rigoureuse des mots, a répandu une lumière éblouissante sur les époques les plus obscures de l'histoire de l'homme. Elle est le meilleur moyen pour expliquer l'origine des peuples sans annales, faire connaître leurs migrations, et en suivre les traces; car, s'il est de ces mots que le hasard seul fait retrouver chez des nations éloignées, il en est d'autres qui tiennent aux usages privés, aux mœurs, aux coutumes intimes, aux croyances religieuses et qui ne peuvent se transmettre que par un

contact bien prouvé; et, quand ce contact peut être démontré historiquement et géographiquement, l'incertitude sur leur origine commune doit cesser à mesure que les preuves s'accumulent.

Quoi que fassent les années, les événements, le changement de pays, le contact d'autrui ou le mélange des races, l'homme, de même que la langue, demeure pour le fond, à toute époque de son existence, ce qu'il était au point de départ. Bien que divisées par la grammaire et le vocabulaire, les langues sont soumises à certaines influences supérieures qui déterminent parmi elles des familles, des groupes distincts. Des idiomes, quoique très inégalement avancés, peuvent avoir des liens de parenté visibles. Jamais une langue ne se soustrait complètement, sous le rapport grammatical, comme sous le rapport phonétique, aux habitudes qu'elle a reçues en quelque sorte avec le sang. Les modifications qui s'opèrent dans sa vie ne la font point sortir de la condition même de son être. Elle ne peut briser son organisme ni effacer complètement sa marche originelle; jusque dans l'euphonie, la prononciation, l'analyse des sons, on peut reconnaître sa source primitive.

Aussi nous croyons que les trois langues mères de Sem, de Cham et de Japhet [1], ou des trois races premières, sont parlées encore aujourd'hui et que les langues des nations sémitiques ou aryennes ne sont que des variétés de la langue primitive de leurs premiers ancêtres.

Nous croyons également que les langues parlées par les nations de race mongole ne sont que des variétés de la langue primitive et que, comme les peuples d'Amérique tiraient leur origine de la race mongole et leur civilisation de la race aryenne, tous les idiomes employés pour communiquer leurs

1. M. Williams Jones, président de la Société de Calcutta, dans un discours remarquable prononcé en 1792, le 23 janvier, dit : « Dans mon opinion on peut prouver d'une manière incontestable que la première race des Perses et des Indiens auxquels nous pouvons ajouter les Romains, les Grecs, les Goths, les Scythes et les Egyptiens, ont originairement parlé la même langue et professé la même religion. »

idées, malgré leur nombre considérable, n'étaient que des branches ou rameaux des deux grandes familles aryenne et ougro-tartare.

« Si nous sommes ce que nous sommes, a dit Max-Muller, non seulement par la chair et le sang, mais par la pensée et la langue, c'est parmi les nations de la Grèce et de l'Italie, de l'Inde et de la Perse, que nous devons trouver nos vrais parents, nos vrais proches; nos véritables ancêtres reposent ensevelis dans cette patrie centrale de la race aryenne d'où émigrèrent, à une époque bien antérieure au xve siècle avant Jésus-Christ, ceux qui apportèrent à l'Inde la langue des Védas et aux rivages de la mer Egée la langue des poèmes homériques. La science du langage a prouvé, ajoute-t-il, de la manière la plus claire, l'identité primitive de la structure grammaticale du sanscrit, du perse, du grec, du latin et des dialectes teutoniques, slaves et celtiques. »

Ce que l'on ignore jusqu'à présent, c'est le nom de l'ancêtre commun de toutes ces langues [1]. Etait-ce le sanscrit ou le perse? Les opinions des savants sont très divisées à ce sujet.

Aux époques les plus anciennes apparaissent le perse et le zend. Suivant Hérodote, les Scythes parlaient le zend, la plus vieille langue, dit-il, de ces contrées, et des dialectes médo-scythes. Le zend était la langue de la Bactriane et des pays environnants. Schlezer, dans son *Nestor*, prétend que la langue scythe était semblable à l'idiome perse. Heeren va plus loin; il dit que, comme il résulte des langues de la famille perse, ainsi que des témoignages exprès de l'antiquité, que les différents dialectes de cette langue-mère étaient réellement des branches du même tronc, les peuples qui les parlaient devaient appartenir à la même famille.

1. L'on doit admettre que longtemps avant les plus anciens documents littéraires du sanscrit, qui remontent jusqu'à mille cinq cents ans avant notre ère, longtemps avant Homère, longtemps avant la première apparition des langues latines, celtiques, germaniques et slaves, il a dû exister une première langue, langue pure, primitive, qui a été la source de toutes celles que nous venons de nommer. (*Essais sur la mythologie comparée*, Max-Muller, p. 294.)

Ainsi, le sanscrit ne serait qu'un rameau de ce même tronc. Si l'on veut savoir pourquoi, dit Tyksen, le sanscrit, cette source commune des dialectes indiens, présente pour le fond et la forme la plus exacte analogie avec le perse, ce que Paulinius a reconnu de son côté, on n'a qu'à consulter les traditions et l'histoire qui nous apprennent que les plus anciens habitants de l'Inde de race noire ou négroïde se rapprochant de la race éthiopique, furent envahis par des peuples très voisins de la race tartare alliée à la race finnoise, et que ces tribus désignées sous le nom de Dravidiennes ou Draviriennes furent à leur tour soumises par les Aryas qui leur imposèrent, avec leur civilisation, leur propre langue.

Ainsi le zend et le perse seraient les langues les plus anciennes; c'est en zend que les deux tiers du zend-avesta sont écrits. Le zend a fait place au pehlvi sous les Sassanides; est venu ensuite le perse, dialecte de Farsistan, d'où est dérivé le persan moderne.

La famille ougro-tartare comprend cinq branches : l'ougrienne avec l'ostiak, le samoyède, le vogoul et différents autres dialectes de la Sibérie; la tartare, à laquelle se rattachent le mongol, l'ouïgour, le mandchou et le turc; la japonaise avec le coréen; la finno-ougrienne ou tchoude, embrassant le soumi ou finlandais, l'esthonien, le lapon et le magyar; enfin les langues monosyllabiques telles que le chinois, le thibétain, le siamois, etc.

Toutes les langues américaines dérivent de ces deux souches. Quelques peuples, comme, par exemple, les Otomites, ont conservé leur langue primitive qu'ils avaient en venant dans le nouveau continent. D'autres ont laissé de côté leur idiome national pour prendre ceux de la colonie touranienne. Mais il a dû arriver que les deux familles de langue se sont mélangées plus ou moins, suivant les tribus, tant au point de vue de la grammaire que du vocabulaire, de manière à former de nouveaux idiomes, différant sans doute par certains

caractères, mais ayant la même physionomie grammaticale [1].

« En Amérique, depuis le pays des Esquimaux, dit Vater, jusqu'aux rives de l'Orénoque, et depuis les régions tropicales jusqu'au détroit de Magellan, les langues ont, pour ainsi dire, une même physionomie. On reconnaît des analogies frappantes de structure grammaticale, non-seulement dans les langues perfectionnées comme le quitchua, l'aymara, le guarani, le mexicain et le maya, mais aussi dans les langues les plus grossières. »

« Nous avons comparé, dit à son tour d'Orbigny, les nombreux vocabulaires des langues américaines, recueillis dans le cours de notre voyage, et dont presque tous sont inconnus aux philologues. Cette comparaison nous a convaincu de la vérité du principe d'uniformité entre les idiomes du Nouveau-Monde. Tous ont un mécanisme intérieur analogue, les règles grammaticales sont presque toujours voisines pour toutes. Seulement, il faudra chercher si la comparaison des racines composantes et des mots donnera le même résultat. »

Ce qui caractérise par-dessus tout les langues américaines, c'est une tendance marquée à l'agglutination. Les mots s'agglomèrent par contraction en supprimant une ou plusieurs syllabes des radicaux combinés, et les mots ainsi formés sont traités comme des mots simples, susceptibles d'être employés et modifiés comme eux. Cependant ces langues ne repoussent pas les flexions proprement dites. « Cette propriété de créer une quantité inépuisable et très variée de nouveaux composés, en même temps que pouvoir de former des mots par suffixes et par addition de particules modifiantes, les fait ressembler beaucoup au sanscrit, au grec, au teutonique et au slave [2]. »

Parmi les langues de souche aryenne, une des principales est le nahualt ou mexicain, qui a couvert de ses ramifications une grande partie du Nouveau-Monde. On en trouve des traces

1. *Mithridate*, t. III, p. 385.
2. Buchman, § 9.

dans l'Amérique du Nord, chez les Esquimaux, les Athapaskias, les Kolushi, les Ugalçamamutsi [1], sur les bords du rio Gila, du Mississipi, dans les vallées du Nouveau-Mexique, au Texas, dans les provinces de Sonora, de Sinaloa, de Chihuahua, et de Durango. Dans l'Anahualt proprement dit, sur une grande partie du plateau aztèque, c'était la langue dominante, en même temps que la langue des cours, officielle et diplomatique. On la retrouve dans tous les lieux où les Toltèques avaient pénétré, au Yucatan, au Chiapas, au Guatémala, au Salvador, Honduras, Nicaragua, Costarica, Darien, enfin dans l'empire des Incas.

Le maya, la langue du groupe Colhuaque, était parlé dans une partie du Mexique, le Yucatan, le Chiapas, le Guatémala et l'Amérique du Sud.

« M. l'abbé Brasseur de Bourbourg est d'avis que le nahualt et le maya sont sortis du même tronc, et a trouvé que tous les vocables du groupe qu'il nomme mexico-guatémalien sont composés de racines communes. Les mots sont formés de racines monosyllabiques au nombre de treize à quatorze cents environ, à l'aide desquels se déploie tout le mécanisme de ces langues. La syllabe radicale se découvre facilement dans les mots. Ces monosyllabes sont à la fin des racines substantives et verbales. Les mots composés abondent dans les différentes langues du groupe ; à l'exception du nahualt, ils sont généralement formés par juxtaposition. L'élision y existe autant que dans les langues européennes. La source la plus riche de la formation des mots est la dérivation. Les dérivés, pour la plupart, sont formés par des affixes, mais cette règle n'est pas exclusive, et le nahualt, en particulier, offre fréquemment des mots commençant par un préfixe [2]. »

« En outre, ajoute-t-il, les sources d'un grand nombre de mots appartenant aux langues indo-européennes, sources sou-

1. Voir plus haut, pp. 38-39.

2. La langue maya, comme nous l'avons déjà dit, est une des langues les plus dures qui existent comme prononciation ; les gutturales prédominent, et il y a prédominance des aspirées et des patales.

vent difficiles à découvrir nettement dans les idiomes de l'Inde et de la Germanie, se montrent de la façon la plus claire et la plus distincte dans les monosyllabes radicaux du groupe mexico-guatémalien. Il existe un rapport très étroit entre les grammaires maya et nahualt et les grammaires grecque et latine, de même que Bopp l'avait remarqué entre ces dernières et le sanscrit. L'examen des langues grecque et latine nous a convaincu que ceux qui en portèrent les formes en Europe, ou *vice versa*, avaient dû se trouver en relations avec le quitché et le mexicain avant de se séparer définitivement du pays de leur berceau. En effet, la plupart des formes grammaticales et des vocables grecs et latins, que le maya ne présente pas à première vue, se retrouvent dans le nahualt et le quitché. Quand on compare les temps, les modes, les différentes classes de verbe, les conjonctions, les prépositions, dont un grand nombre sont identiques dans le maya, le grec et le latin, on est convaincu qu'il existe entre ces trois langues de grandes affinités. Nous soutenons également que ces langues, quoique agglutinantes, ne repoussent pas les flexions, et qu'après tout elles ne sont pas plus agglutinantes que le grec et le latin. »

Pour prouver son assertion, dans son dictionnaire de la langue maya, le savant philologue a fait un travail comparatif des racines mayas, grecques et latines, et, dans son vocabulaire de la langue quitché, il montre les analogies qui existent entre un grand nombre de mots quitchés et germains. Il a reconnu aussi des similitudes frappantes, non-seulement dans les radicaux et les mots qui en sont dérivés, mais aussi dans les formes grammaticales dont les plus essentielles sont communes au teuton et au groupe mexico-guatemalien (Nahualt-Maya [1]).

Il a trouvé également une grande ressemblance entre des racines du groupe maya-guatémalien et des radicaux de l'ancien égyptien.

1. MM. Tschudi et Ruero ont reconnu de grandes analogies entre le groupe mexico-maya et les deux langues aymara-quitchua.

M. Lopez (Vicente), dans un livre intitulé « Les races aryennes du Pérou, leur langue, leur religion, leur histoire », a cherché, de son côté, à démontrer que le quitchua est une langue aryenne agglutinante, et arrive à la même conclusion que l'abbé Brasseur :

« Quand je dis du quitchua que c'est une langue aryenne, « je ne voudrais pas que l'on exagérât par trop la portée et le « sens de mes paroles. Je n'ai nullement la prétention de sou- « tenir que l'on doive retrouver dans les formes secondaires « toutes les formes correspondantes du sanscrit, du zend et des « idiomes congénères. Le système grammatical diffère un peu, « quoique la déclinaison contienne de véritables flexions qui « présentent une analogie frappante avec les flexions aryennes. « Mais, si l'on passe à l'étude des racines qui ont constitué et « les mots et les formes elles-mêmes, on est bientôt forcé de « reconnaître que toutes ces racines se retrouvent avec le même « sens, les mêmes fonctions et les mêmes dérivations que dans « les langues aryennes, et principalement dans le rameau pélas- « gique. Le quitchua appartient donc primitivement à la même « famille que les langues aryennes. Mais, en même temps, pour « expliquer les divergences capitales que présente sa constitu- « tion grammaticale, il faut ajouter qu'il a dû se séparer de la « langue-mère à une époque où cette langue ne se servait pas « encore du système accompli des flexions, et cherchait sa « forme définitive. Pour tout dire en deux mots, le quitchua « est une langue aryenne agglutinante, et je puis citer à l'appui « de ma définition le nom et l'autorité des savants les plus « éminents de notre époque, MM. Bunsen, Pott, Max Muller « qui, les premiers, ont avancé la théorie sur laquelle je m'ap- « puie. Je me contenterai d'établir comme un fait, avec M. Pott, « que la formation du sanscrit, tel qu'il nous est parvenu, a « été précédée d'une période d'extrême simplicité et d'extrême « absence de flexions, laquelle nous est encore représentée par « le chinois et les langues monosyllabiques. J'ajouterai même, « avec M. Max Muller, qu'il est impossible absolument qu'il

« en ait été autrement. N'est-il pas simple et naturel d'admettre « qu'une langue dont toutes les racines indiquent l'origine « aryenne séparée par le hasard des migrations de ses sœurs « asiatique et européenne, et confinée, pendant des siècles, au « cœur de l'Amérique méridionale, se soit vue arrêtée dans sa « période transitive par un commencement de concentration « politique et sociale, et se trouve ainsi avoir, avec un fonds « tout aryen, des accidents grammaticaux que l'on est accou- « tumé à ne rencontrer que dans d'autres familles ? C'est là, « précisément, le cas du quitchua, si je parviens à démontrer « d'une façon satisfaisante qu'il a toutes ses racines aryennes et « présente avec le sanscrit une origine commune. »

Cette hypothèse est d'autant plus admissible que cette transformation graduelle dont parle M. Lopez se remarque surtout dans le sanscrit. Au début, dans le Rig-Véda, la langue apparaît avec le caractère synthétique, les inversions constantes, et les expressions complexes, conditions indispensables de l'exercice primordial de la pensée. Vient ensuite le sanscrit des grandes épopées de l'Inde. La langue alors a gagné plus de souplesse, tout en conservant cependant la raideur de ses premiers procédés. Bientôt l'édifice grammatical se décompose. Le pâli qui correspond à son premier âge d'altération est empreint d'un remarquable esprit d'analogie. Ces lois sont celles qui ont présidé à la formation d'autres idiomes dans d'autres contrées, à des époques différentes. Que l'on compare, en effet au latin, les langues qui en sont dérivées; aux anciens dialectes teutoniques, les langues de la même origine; au grec ancien le grec moderne; au sanscrit les nombreux dialectes de l'Inde, on verra se développer les mêmes principes, s'appliquer les mêmes lois.

On peut donc admettre que les peuples qui habitaient le Kharism, au VIIe siècle de notre ère, avaient conservé dans leur idiome le caractère agglutinatif ou synthétique, et que de même que les Turcs, les Tartares et les Mongols, ce moyen d'expression leur a semblé assez parfait pour n'avoir pas éprouvé

le besoin de l'abandonner, ou bien que le degré de puissance intellectuelle ne leur a pas permis un développement plus complet. Ce qui n'est pas supposable, attendu que M. Markham « trouve que tel qu'il est, le quitchua est une langue admirable par la force d'expression et la richesse des mots, aussi bien que par la régularité dans ses formes et la douceur dans ses sons. Ses terminances produisent une très énergique concision, exprimant des idées complexes et toutes les conceptions avec un nom ou verbe qui, dans d'autres langues, exigeraient une multitude de mots. La syntaxe est très simple. » Le quitchua, l'aymara, le nahualt et le maya, transportés en Amérique, ont fort bien pu éprouver par le contact avec les populations de race mongole, des altérations secondaires et un certain nombre de mots nouveaux ont pu s'introduire dans le vocabulaire, mais ces langues n'ent ont pas moins gardé leur cachet originel qui se retrouve dans les principales racines.

De nouvelles études dirigées d'après cet ordre d'idées viendront peut-être confirmer cette hypothèse qui est conforme aux lois de la philologie. Déjà nous avons trouvé que la plupart des noms se rapportant à la religion sont de source aryenne.

En attendant, voici un tableau dans lequel nous avons réuni un certain nombre de mots quitchuas, mayas et sanscrits, qui montreront les affinités entre ces trois langues, affinités qui prouvent leur unité d'origine.

QUITCHUA	MAYA	SANSCRIT
atiksi, puissant; *atti*, pouvoir, être grand.	*ahtil-ahtepel*, majesté.	*att*, surpasser.
kapa-kapac, heureux, puissant; *kapain*, contenir.	*kab-mam*, contenir, garder.	*kapani*, contenu ; *kapata*, main ouverte.
camac, créateur, qui anime.	*caam*, le fort, le puissant	*kama*, vouloir.
kacha, feu.	*kak*, feu.	*kac*, briller.
sulla, rosée.	*cul*, tremper.	*ʒun*, vase rempli d'eau.
sumak, beau, bon.	*ʒuc*, beau, doux.	*su*, bien.
ʒenca, nez.	*ʒun*, nez, se moucher.	*sing*, sentir.

QUITCHUA	MAYA	SANSCRIT
seppuñi, éteindre.	*ʒep*, éteindre.	*ci*, éteindre.
pachak, rouleau d'étoffe.	*pak*, rouleau d'étoffe.	*pac*, lier.
panku, viande cuite.	*pacach*, faire cuire.	*pa*, cuire.
pantani, se multiplier.	*panahal*, se multiplier.	*pat*, aller.
para, pluie, eau.	*pa*, eau, étang.	*pa*, boire.
muka, rongeur, rat.	*muʒ*, ronger.	*mushos*, rongeur (grec *mus*; latin, *mus*).
pichu, oiseau.	*pich*, sorte de grive.	*paksin*, oiseau,
pillaka, manteau, couverture.	*piil*, chose qui en recouvre une autre.	*vil*, couvrir.
pinchi, vision.	*pacat*, vue, vision.	*pal*, voir.
pakti, précaution, examen. / *maki*, main.	*ma*, main.	*ma*, mesurer. / *mati*, main.
makta, jeune, robuste.	*makan*, surabonder.	*mahat*, grand, fort.
machu, vieux, ancien.	*machat*, s'affaiblir.	*mad*, vieillir, s'affaiblir.
malki, momie.	*mal*, maculature.	*mala*, sale, souillé.
mama, mère.	*mam*, mère.	*maté*, mère.
michum, / *mirkham*, mêler.	*mec*, mêler.	*mier*, mêler.
mici, chat.	*mieʒ*, chat.	*mic*, s'irriter.
mucu, nœud, filet.	*minch*, groupe.	*mu*, attacher, lier.
moskom, dormir.	*muk*, enterrer.	*mis*, fermer les yeux.
mukim, tromperie.	*mucul*, faire quelque chose secrètement.	*mus*, tromper.
munani, aimer.	*munil*, tendresse.	*muma*, aimé.
mullu, coquille.	*mol*, réunir.	*mur*, envelopper.
nakani, tuer, égorger.	*nakal*, finir entièrement.	*nac*, disparaître.
nan, chemin, sentier.	*nomay*, passager.	*nu*, aller.
naram, chanter.	*nub*, chanter,	*nu*, chanter,
nani-nahni, œil.	*nanauol*, voir.	*jña*, connaître.
lakka, maigre, élancé.	*lacac*, léger, amolli.	*laga*, mince, léger.
lachan, couper.	*lac*, décoller.	*la*, couper.
lachuam, goûter.	*lac*, goûter.	*lac*, goûter.
lampa, bêche.	*lam*, enfoncer, briser.	*lup*, briser.
llapini, presser, serrer.	*lob*, saisir.	*lab*, acquérir.
llullur, mensonge.	*luksah*, calomnie.	*lup*, tromper.
lumpani, ôter, nettoyer.	*luʒ*, ôter.	*lup*, retrancher.
lutani, couvrir.	*luʒakin*, parasol.	*lud*, couvrir.
yacham, savoir.	*yahtal*, entendre.	*j'ak*, voir, connaître.
yahu, eau.	*a*, eau.	*ga*, courant.
yanti, le sceptre.	*yam*, le premier.	*yan*, diriger.
yapun, broyer.	*yap*, broyer.	*rab*, prendre en main.
takani, marteler.	*tac*, travailler avec un instrument.	*taki*, tailler.

QUITCHUA	MAYA	SANSCRIT
—	—	—
takuni, mêler, joindre.	*tak*, attacher, coller.	*tank*, mêler, unir.
tupak, resplendissant.	*tap*, faire du feu.	*tap*, brûler.
utku, ruisseau.	*uic*, arroser.	*oui*, couler.
tunkini, douter.	*tukinom*, de toutes parts.	*tun*, être sinueux.
mauka, vieillard.	*muc*, pourri, défaillant.	*môha*, défaillance.

En dehors de l'aymara et du quitchua, une autre langue parlée dans une grande partie de l'Amérique méridionale était le toupi-guarani ou langue caribe. M. d'Orbigny a démontré dans l'*Homme américain*, page 243 et suivantes, que les Guaranis du Paraguay, les Guarayas de la Bolivie, les Caribes, les Omaguos, les Tamanaquis de l'Orénoque et de ses affluents, les Chaunas de Cumana, les Oyampis de Cayenne, les Galibis de la Guyane, les Caribes des Antilles parlaient des dialectes de la langue caribe. M. de Margalhaës, comme M. de Varnaghen, ne reconnaît dans le Brésil qu'une seule langue, le tupi et ses dialectes. C'est celle des langues primitives, dit-il, qui occupe le plus grand espace géographique : de l'Amapa au Rio de la Plata et du cap Saint-Eveh au Javary, sur une étendue de mille lieues sur huit cents, elle a laissé son empreinte dans les noms des lieux, des plantes et des tribus.

« Cette langue que l'on entend sur un si grand espace géographique est, ajoute M. de Margalhaës, admirable de perfection. Ses formes grammaticales, quoique embryonnaires sur plus d'un point, sont si ingénieuses qu'elle pourrait être comparée aux langues les plus célèbres; beaucoup de questions philologiques et linguistiques, encore obscures, trouveront en elle leur explication. »

Parlant des Toupis et de la *Lengoa geral* [1], il y a plus de deux

1. Les Brésiliens, appellent la langue guaranie la langue générale, *lengoa geral*, et les indigènes eux-mêmes attestent par leur légende cette communauté d'origine. Deux frères, racontent-ils, Toupi et Guarani, débarquèrent un jour sur la côte du Brésil qu'ils

cents ans, le P. Simon de Vasconcellos s'écriait : « A quelle époque ont-ils donc appris, au sein du désert, des règles grammaticales si certaines qu'ils ne manquent pas à la perfection de la syntaxe ? En cela, ils ne le cèdent d'aucune manière aux meilleurs humanistes grecs et latins. Voyons, par exemple, la grammaire de la langue la plus répandue au Brésil, qui nous a été donnée par le vénérable Joseph de Anchieta et les louanges que l'apôtre accorde à cet idiome. Grâce à ces réflexions, beaucoup de personnes pensent que l'idiome dont nous parlons a les perfections de la langue grecque, et, par le fait, j'ai moi-même admiré en elle la délicatesse, l'abondance et la facilité. »

Cette langue, d'après M. de Varnaghen, est d'origine aryenne, ainsi qu'il le prouve dans un ouvrage publié en 1876, sous le titre : l'*Origine touranienne des Tupis-Guaranis, prouvée par la philologie comparée.* « La race tupique, dit-il, qu'on a découverte à la côte septentrionale et dans les parties orientales de ces contrées, n'était pas une race autochtone, mais une race conquérante, et sa langue était un rameau de la famille aryenne. »

Les Caraïbes ou Caribes, comme nous l'avons dit, étaient les mêmes que les Mayas. Leur langue devait donc appartenir à la même famille. Il en est de même de la langue de la Nouvelle-Grenade, le mosca ou muysca qui devait être un dialecte maya.

Quant à l'idiome araucan, nous n'avons rien pu trouver au sujet de son origine. Cependant déjà Molina et Vater ont reconnu de grandes analogies entre cette langue et le grec et le latin. M. Torribio Médina dit que c'était une langue agglutinante dont la syntaxe se rapprochait de celle des langues européennes.

Comme les Incas, à chaque conquête qu'ils faisaient, imposaient aux peuples vaincus leurs lois, leurs coutumes et leur lan-

trouvèrent inhabitée et s'y établirent. Mais leurs femmes étant venues à se quereller, ils se séparèrent : Guarani s'en alla habiter les côtes de la Plata, tandis que Toupi resta au pays.

gue, les Araucans n'ont pas dû échapper à ce système général. C'est pourquoi on retrouve dans leur langue un grand nombre de mots quitchuas. D'un autre côté, l'histoire nous apprenant que les Caribes ont pénétré jusqu'au détroit de Magellan, nécessairement l'idiome araucan doit contenir des expressions caribes. Maintenant il est fort possible que cette même langue appartienne, quant au fond, à la famille ougro-tartare. Aux philologues à étudier et à résoudre cette intéressante question.

Les autres idiomes parlés dans le Nouveau-Monde, en dehors de ceux dont nous venons de parler, se rattachent à la famille ougro-tartare.

Les langues otomite et totonaque ont de grandes affinités avec le chinois. La langue tépéhuane renferme un assez grand nombre de mots d'origine tartare et mongole.

En 1864, lorsque la première ambassade japonaise visita San Francisco (Californie), on fit venir de Santa Barbara les chefs d'une tribu dont le type semblait japonais. Quel ne fut pas l'étonnement général, lorsque les chefs et les membres de l'ambassade s'adressant la parole, chacun dans leur langue, purent se comprendre avec facilité. Les Indiens du village d'Eten, sur la côte nord du Pérou, purent entrer de suite en communication avec les colons chinois qui arrivèrent les premiers dans le pays.

Dans un voyage que nous avons fait en 1879, de Guatémala au Salvador, nous avons nous-même rencontré, dans un pueblo situé à la frontière des deux républiques, des Indiens dont les mots les plus usuels étaient d'origine chinoise.

Notre collègue et ami, M. le général Loaeza, ministre plénipotentiaire du Mexique au Centre-Amérique, nous a raconté également que, durant la dernière guerre du Mexique, un détachement autrichien s'étant égaré sur les hauts plateaux, l'officier qui le commandait put se faire comprendre d'une tribu d'Indiens en s'exprimant en allemand.

Enfin, le révérend Morgan rapporte, dans une lettre écrite en 1686, qu'étant chapelain du général Bennett, et ayant été

fait prisonnier dans la province de New-York par les Indiens Tuscarolas, il allait être mis à mort lorsqu'une exclamation en gallois lui sauva la vie. Il ajoute qu'il put prêcher ensuite dans cette langue que les Indiens comprenaient. Il existe d'autres anecdoctes rapportées par divers auteurs sur des individus de plusieurs expéditions qui, faits prisonniers en Virginie, ne durent la vie qu'à plusieurs phrases galloises qui furent entendues et comprises par les naturels [1].

L'histoire des arts graphiques dans le Nouveau-Monde comprend deux périodes distinctes, celle qui précède le VIIe siècle alors que les tribus d'origine mongole étaient encore sauvages et celle qui est postérieure à cette époque, après que les Touraniens leur eurent apporté la civilisation. Il n'est pas probable qu'avant cette époque, les tribus qui ne savaient même pas, disent les traditions, cuire leurs aliments, connaissaient l'écriture; et les figures grossières que l'on a trouvées gravées ou peintes sur des rochers ou dans des grottes des deux Amériques, ne peuvent leur être attribuées.

« Des rochers granitiques, dit de Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I, p. 212, qui s'élèvent dans les savanes de la Guyane entre le Cassiquiare et le Conoritché, sont couverts de figures de tigres, de crocodiles et d'autres caractères que l'on pourrait croire symboliques. Des dessins analogues se trouvent tracés cinq cents lieues au nord et à l'ouest sur les rives de l'Orénoque, près de l'Encaramada et de Caicara, sur les bords du rio Cauca près de Timba, entre Cali et Jeluna, enfin sur le plateau même des Cordillères dans le paramo des Guanacas. Les peuples indigènes de ces régions ne connaissaient pas l'usage des outils métalliques : tous conviennent que ces caractères existaient déjà quand leurs ancêtres arrivèrent dans ces contrées. Est-ce à une seule nation industrieuse, adonnée à la sculpture, comme l'étaient les Toltèques, les

1. *Bara*, pain; *mam*, mère; *tate*, père; *dowr*, eau; *gmoyn dowr*, eau blanche, se retrouvent dans le mexicain et le gallois.

Aztèques et tout le groupe des peuples sortis d'Aztlan, que sont dues ces traces d'une ancienne civilisation? En quelle région doit-on placer le foyer de cette culture? Est-ce au nord du rio Gila, sur le plateau du Mexique ou bien dans l'hémisphère du Sud, dans ces plaines élevées de Tiaguanaco que les Incas mêmes trouvèrent couvertes de ruines d'une imposante grandeur et que l'on peut considérer comme l'Himalaya et le Thibet de l'Amérique méridionale? Ces problèmes ne peuvent être résolus dans l'état actuel de nos connaissances. »

Parlant du Venezuéla, don Aristides Rojas dit : « En quittant San Esteban et en se dirigeant vers les sommets élevés de Hilaria, laissant à gauche une muraille de roches, on atteint, près des hauteurs de Campanero, un plateau sur lequel on distingue une surface plane, couverte de figures sculptées, représentant des insectes, des étoiles, des animaux et autres objets. La disposition de ces figures, et leur alignement géométrique indiquent de véritables hiéroglyphes. »

M. Auguste Saint-Hilaire mentionne des inscriptions semblables qu'il a vues en traversant la vallée de Tepico. Franz Keller raconte que, près d'une cataracte de Madeira, il a remarqué des dessins en spirales et demi-cercle gravés sur pierres. Plus loin, il a trouvé une pierre noire couverte de lignes en spirales et d'anneaux concentriques.

D'après le récit du Dr Mariani R. de Rivero, il existe, à 8 lieues au nord d'Arequipa, une foule de dessins sur granit représentant des animaux, des fleurs, etc. Il cite également d'autres inscriptions qu'il a rencontrées dans plusieurs endroits.

Tschudi, t. II, p. 389, parle d'une inscription qu'il a aperçue sur une pierre, dans un village près de Huain. Il déclare qu'elle était semblable aux hiéroglyphes du Mexique.

Nous-mêmes, au Nicaragua, nous en avons vu un certain nombre que nous avons relevées et qui sont des caractères hiéroglyphiques accompagnés de peintures.

« Les recherches patientes nous montreront, a dit Moreno, que les dessins gravés sur les rochers ou sur les pierres se

rencontrent dans toute l'Amérique, depuis les îles Vancouver près du cercle boréal, jusqu'au lac Argentin en Patagonie et que les figures peintes sur les murs abruptes et verticaux de la pointe Walicha sont presque les mêmes que celles qu'on a découvertes dans l'Arizona, le Mexique, le Centre-Amérique, la Guyane, le Brésil, le Pérou, la Bolivie, le Chili et la république Argentine. Toutes sont le produit de la même race et j'ai la conviction que l'archéologie, aidée de la craniologie, nous enseignera que cette race a été celle que nous connaissons sous le nom de Caraïbe, et qu'à elle appartiennent les crânesmac rocéphales qu'on rencontre depuis l'île des Sacrificios jusqu'en Patagonie, ainsi que ceux attribués faute d'études suffisantes aux constructeurs de Tiaguanaco, baptisés du nom d'Aymara (*El estudio del hombre sud Americano*).

Comme on le voit, nous ne sommes pas seul à croire que ces inscriptions sont dues à un peuple plus avancé que les tribus mongoles qui habitaient l'Amérique avant l'arrivée des Touraniens. Ce qu'on peut admettre plutôt, c'est que ces tribus connaissaient les quipos ou quipus d'origine chinoise qui se sont étendus jusque chez les Araucans, les Puelches et les Patagons.

Ce mot signifie nouer et, par extension, figurément compter, calculer; car les nombres et les quantités étaient ajoutés ou soustraits au moyen de marques qu'on faisait avec ces nœuds. A l'aide de certaines conventions, les quipos servaient aussi à conserver le souvenir des événements. Un écheveau ou une poignée de quipos était composé de cordes pendantes. Chaque corde, formée de trois ou quatre fils mariés ensemble et tordus serré, comme de la ficelle à fouet, avait environ 25 pouces de long. Aux cordes principales étaient suspendus comme annexes des fils supplémentaires plus courts servant à noter les exceptions aux règles générales et à faire toutes les remarques et observations que pouvaient nécessiter les circonstances. Ainsi les nœuds étaient le pivot de ce langage, leur distance marquait la durée, le temps, et le nombre des cordes qui se réunissaient

dans chaque nœud représentait le nombre des éléments qui figuraient la scène qu'on voulait rendre. Mais, de plus, ce langage était parlant. Différentes couleurs propres ou symboliques étaient affectées à certains êtres, à certaines choses. Le compte des revenus publics et le mouvement de la population étaient tenus par le moyen des quipos, dont on faisait la clôture à la fin de chaque lunaison.

Sa plus grande difficulté, comme on le conçoit, gisait dans la représentation des idées abstraites. Des historiens ont raconté qu'avec ces quipos les peuples trouvaient le moyen de conserver les faits de leur histoire, leurs lois et cérémonies, ainsi que les comptes de leurs affaires, avec une grande exactitude. Nous croyons plutôt que ces quipos, dont l'origine était mongole [1], servaient pour les comptes de toutes sortes qu'ils permettaient à l'administration de contrôler plus facilement.

Les quipos devaient, pour ces peuples, remplacer le Souanpan des Chinois dont l'usage est connu de tout le monde, même de ceux qui ignorent leurs caractères. Le souanpan, en somme, n'est qu'un quipo perfectionné [2]. Quelquefois, à la place des quipos, ils se servaient de *petits cailloux de compte.* Quelques tribus ont conservé encore l'usage des Wampum, ou colliers de porcelaine dont parlent Lafitau et Charlevoix [3].

1. Les quipos, en Chine, furent remplacés par les kouas et ceux-ci par les caractères.

2. Nous partageons l'avis de Garcilazo et des autres historiens qui disent que ces quipo servaient comme moyens de numération ; mais que ni les mots, ni les raisonnements, ni aucun événement historique ne pouvaient être représentés par ce moyen. Tout au plus pouvaient-ils, servir comme des sortes d'aide-mémoire.

3. On sait d'ailleurs que ces tribus dont le nombre diminue chaque jour conservaient des annales peintes avec des hiéroglyphes sur des planches, sur des toiles de coton, sur des papiers d'écorce d'arbres et sur des peaux préparées *ad hoc.* Le Dr Ward de l'Etat d'Indiana mentionne les Walam-olum ou Annales peintes de la tribu des Lénapi de Wapaham. Les Jésuites, dans leurs relations parlent des symboles peints sur bois des Hurons. Henwelder a vu également entre les mains des Lénapi les bâtons peints qui rappellent celui sur lequel Huayna-Capac fit son testament. Siderer a trouvé, au XVIe siècle, chez les indigènes de la Caroline, des tableaux peints représentant différents sujets avec des hiéroglyphes en forme de roues semblables à ceux des Mexicains.

Quand les Touraniens arrivèrent, ils conservèrent cette manière de compter qui leur parut aussi ingénieuse qu'utile et enseignèrent en même temps aux tribus l'écriture et la fabrication du papier.

Pierre Martyr d'Anghiera parle avec un grand discernement, dans plusieurs de ses ouvrages, des livres mexicains qu'il avait vus et touchés à la cour de l'Empereur où il brillait par son savoir. Dans une lettre adressée au pape Léon X, il en fait une longue description qu'il répéta depuis avec quelques légères variantes dans sa quatrième Décade *(de Insulis nuper inventis)* :

« Ad munera ergo regi allata, » dit-il, « deveniamus et à libris ordiamur. Diximus libros habere gentes has : libros attulerunt una cum cæteris muneribus hi Colhuacanæ novi coloni, procuratores, nuncii, multos. Scriptibilia sunt eorum folia ex anteriore arborum tenui cortice, sub libro superiore creato. Erarum aiunt esse : utì videmus non in saliceo aut ulmeo, sed uti cernere fas est in palmularum esui aptarum, tela dura folia intersecante : velutì retia foraminibus et maculis angustis contexta, bitumine tenaci retiacula compingunt. Ad aptatam hinc formam mollefacta convertunt, et extendunt ad libitum, dureque facta liniunt gypso. Putandum est autem, eos aliqua gypso consanguinea materia tabellas vidisse. Credendum est, gypso in farinam cribrato superfultas, in quibus quidquid venit in mentem scribi potest, dehinc spongia vel pannulo deleri, ut denuo reiteretur. Ex ficuum tabellis fiunt libelli, quos magnarum domorum dispensatores per fora secum ferunt, styloque metallico merces emptas coaptant, delendas quando jam in computatorios codices traduxerint. Non foliatim libros concinnant, sed in longum distendunt, ad plures cubitos : materias in quadratas reducunt partes, non solutas, sed tenaci bitumine flexibili adeo conjunctas ut ligneis compactæ tabellis, arguti librarii videantur manus subiisse. Quacumque pateat liber apertus, duæ sese facies inscriptæ offerunt, duæ paginæ apparent, totidem sub illis latent, nisi protendatur in longum. Sub uno

namque folio multo conjuncta folia consistunt. *Sunt characteres a nostris valde dissimiles, taxillis, hamis, laqueis, lunis, stellisque ac formis ejusmodi, lineatim exarati nostro more. Ægyptias fere formas æmulantur.* Interlineatim hominum, animaliumque species, regumque præcipue ac procerum depingunt : quarè credendum est, gesta esse ibi majorum cujusque regis conscripta, quemadmodùm nostra fit tempestate. Videmus sæpe numerò eos generalibus historiis, fabulosis etiam codicibus, ipsius rei, quæ narratur, ad alliciendos emere cupientium animos, authorum figuras interserere. Arte quoque grata superiores tabulas compingunt : nil differre a nostris clausi videntur. Legum quoque et sacrificiorum, cæremoniarumque ritus, astronomicasque annotationes et computationes quasdam, seminandique rationes et tempora, libris commendant. Annum ab occasu heliaco Vergiliarum incipiunt; et mensibus claudunt lunaribus. »

Ces lignes si concises sont remplies de faits intéressants. Le savant conseiller de l'empereur Charles-Quint ne raconte pas seulement par ouï-dire. Il parle des manuscrits nombreux qu'il a vus de ses yeux et touchés de ses mains. Il en donne la description matérielle. Il dit quels étaient les stylets de métal à l'aide desquels les Américains écrivaient sur ces feuilles gommées et préparées à l'instar de nos cartes de visite. Livres de politique ou d'histoire, livres d'art et de science, traités religieux et rituels, codicilles à l'usage des astronomes, des médecins ou des cultivateurs, rien n'y manque, pas même les livres pour amuser le public que les auteurs illustraient d'images, de même que les rituels.

Ces détails suffisent pour prouver que les peuples de l'Amérique connaissaient l'écriture et possédaient des livres que le gouvernement espagnol par politique et les moines par fanatisme ont détruits presque tous.

« Le gouvernement espagnol crut que, pour assurer sa conquête le meilleur moyen était d'éteindre la civilisation indigène et de rendre ces peuples à la plus barbare ignorance. Pour cela,

il fit disparaître les nobles et les prêtres [1] qui concentraient en eux toutes les lumières et, suivant tous les témoignages des écrivains de cette époque, des ordres sévères furent donnés, fort peu de temps après la conquête du Mexique, aux évêques et aux chefs des divers ordres religieux de la Nouvelle-Espagne, de livrer aux flammes les manuscrits ou livres des indigènes, à quelque catégorie qu'ils pussent appartenir. On ne sait que trop avec quelle déplorable rigueur ces ordres furent mis à exécution; car c'est à peine si, quelques années après, on trouvait encore quelques rares exemplaires de ces documents dans la possession des vaincus. »

Ces livres servaient, dans les collèges, pour instruire les enfants de la noblesse et ceux qu'on destinait à l'état sacerdotal, auxquels on apprenait l'éloquence, les sciences, l'histoire des dieux, des rois, la poésie, en un mot tout ce qui, à cette époque, constituait les bases de l'instruction.

« Ces gens, dit l'évêque don Diego de Landa, se servaient de certains caractères ou lettres qui leur permettaient d'écrire dans leurs livres leurs choses antiques, ainsi que leurs sciences, et par leur moyen et quelques signes particuliers dans ces figures, ils entendaient toutes choses et les donnaient à entendre en les enseignant. Nous avons trouvé un grand nombre de livres composés avec ces caractères, et, *comme il n'y avait rien en eux qui n'eût rapport à la superstition et aux faussetés du démon, nous les avons tous brûlés, ce qu'ils regrettaient vivement et leur causa beaucoup d'affliction.* »

La responsabilité de ces actes de vandalisme doit incomber au gouvernement qui fit tout pour anéantir ces trésors accumulés par tant de siècles, et dont ces peuples avaient le droit d'être fiers [2]. Le conseil des Indes

1. Les sciences que les prêtres enseignaient aux nobles et à ceux qui se destinaient à la prêtrise étaient la computation en années, mois et jours, les fêtes et les cérémonies, l'art de la divination, les événements passés, avec l'art de lire et d'écrire selon les lettres et les caractères à l'aide desquels ils écrivaient comme aussi avec des figures qui signifiaient les écritures *(Relation des choses en Yucatan,* par don Diego de Landa).

2. On se souvient de la lettre où Cortès, écrivant de Mexico à son souverain, décrit les

ne se borna pas à la destruction des monuments indiens ; dans la crainte que des autres États espagnols de l'Europe quelque esprit éclairé ne vînt leur tendre une main secourable et rallumer chez eux le flambeau prêt à s'éteindre, il alla jusqu'à interdire par des lois spéciales l'Amérique entière aux avocats, aux chirurgiens, aux hommes de lettres, sans compter les Maures, les Juifs ou les suspects d'hérésie, eux et leurs descendants jusqu'à la troisième génération. Aucun étranger, quel qu'il fût, ne pouvait passer aux colonies sans une licence obtenue à Séville. Mais ce n'est pas tout : aucun religieux ne pouvait écrire au pape ni recevoir de lettres ou autres papiers de Rome sans qu'au préalable, ils n'eussent passé par les bureaux du gouvernement.

Ces prohibitions et ces mesures dignes de l'époque ont atteint le but que poursuivaient les conquérants. Les Indiens de toute l'Amérique sont redevenus ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Touraniens, de véritables sauvages ; mais leurs oppresseurs ont été punis eux-mêmes. Ils ont perdu peu à peu toutes ces magnifiques possessions, et les descendants des Conquistadores qui sont restés dans le pays, à moitié Indiens aujourd'hui, semblent expier encore les fautes de leurs ancêtres. Le nom le plus célèbre après celui de Pierre Martyr, pour la monographie des livres américains, est le nom de Las Casas, le bienfaiteur des Indiens. S'il fut obligé de sacrifier à la politique inexorable de son pays, il n'en rendit pas moins une justice entière au mérite des livres indiens. « Quoiqu'ils n'eussent pas une écriture comme nous, dit-il, ils avaient toutefois leurs figures et leurs caractères, à l'aide desquels ils entendaient tout ce qu'ils voulaient, et, de cette manière, ils avaient leurs grands livres, composés avec un artifice si ingénieux et si habile que nous pourrions dire que nos lettres ne leur furent pas d'une grande utilité [1]. »

archives et les bibliothèques de ces contrées, en particulier celle de Montezuma dont ce malheureux prince se plaisait à étaler les trésors aux yeux des conquérants.

1. *Historia apologelica de las Indias occidentales.*

« Ce qui indique qu'ils avaient une écriture courante, c'est qu'ils avaient des historiens, des chroniqueurs, des littérateurs, des poètes. Ces chroniqueurs, ces historiens possédaient au Mexique la connaissance des temps les plus reculés et étaient capables de rendre compte de tous les événements passés. Ils pouvaient calculer les jours, les mois et les années et, au moyen de leur écriture, enregistraient chaque chose. C'était une profession héréditaire. On les consultait pour tout ce qui avait rapport à la religion, aux fêtes et à des faits historiques. »

Il y avait des écrivains pour chaque espèce de travail. Les uns composaient des annales, mettaient en ordre les faits de chaque année avec la date du mois, du jour et de l'heure. D'autres étaient chargés de la généalogie des rois, des chefs, des nobles, marquant avec soin leurs naissances et leurs morts. D'autres s'occupaient des peintures représentant les plans et limites des provinces, villes, villages et propriétés. Des officiers spéciaux étaient chargés des livres de lois, rites et cérémonies. Les prêtres des temples avaient des livres contenant toute leur doctrine ainsi que des calendriers dans les quels étaient marquées leurs fêtes. Finalement, les philosophes et les savants devaient peindre toute ce qu'ils possédaient en fait de science et enseigner leur corps de doctrine et leurs histoires (Ixtlilxochitl, *hist.*, I, p. 15).

Les peuples du Guatémala fabriquaient une sorte de papier avec l'écorce d'un arbre nommé amatl et cette industrie était principalement celle des habitants d'Amatitlan. L'art de la peinture sur papier et sur des tissus de coton ne leur était pas inconnu ; ils employaient à cet effet les couleurs que produisaient les terres métalliques et les plantes tinctoriales dont ils étaient parvenus à saisir les propriétés. Ces peintures pouvaient durer plusieurs siècles. Elles servaient à appuyer leurs traditions. Ils peignaient sur des étoffes, les villes, villages, rivières, lacs et chemins, formant ainsi de véritables cartes avec les degrés et les distances. Les Espagnols s'en sont servis dans plusieurs circonstances pour se rendre d'un point à un autre. Ils avaient

des livres en parchemin faits avec du cuir de chevreuil. Au moyen de certains signes, ou caractères figuratifs, ils exprimaient tout ce qu'ils voulaient et ces manuscrits étaient lus couramment par les lettrés. Ils avaient même des livres de chronique et d'histoire. Il existait des collèges et des écoles pour les enfants nobles. Ils s'y instruisaient de toutes les choses qu'il leur importait de savoir, l'éloquence et les traditions nationales, et apprenaient de mémoire les harangues et les chants antiques, les sciences de la religion et de l'astronomie, l'histoire des dieux, des rois, des héros qui se trouvait consignée dans ces livres, composés et écrits par les prêtres. Ces livres étaient écrits soit sur des peaux préparées, soit sur des sortes de papyrus fabriqués d'écorce de certains arbres et dont les feuilles étaient recouvertes d'un vernis glacé (Juarros, Ximenés).

Dans le royaume de Tezcuco, un tribunal extraordinaire, nommé le conseil de musique, avait pour objet l'encouragement des sciences et des arts. Les travaux sur la chronologie, l'astronomie, l'histoire ou toute autre science, devaient être soumis à son jugement avant d'être publiés. Ce conseil, composé des personnes instruites du royaume, était chargé de la surveillance de tous les travaux d'art et de l'éducation de tout le pays. A des jours fixés, des compositions historiques et des poèmes traitant les questions de morale ou relatives aux traditions étaient récités devant le conseil par leurs auteurs. Les trois rois alliés y assistaient et délibéraient avec les autres membres du conseil sur le mérite des pièces et sur les prix à distribuer aux compositeurs. (Prescott, *Mexico*, I.)

Au Mexique, un noble du plus haut rang était chargé de la surveillance des peintures historiques. (Torquémada, liv. XIV, ch. VIII).

Ainsi, plus de doute. Les peuples de l'Amérique centrale et du Mexique avaient une écriture et des livres écrits sur une grande feuille doublée en plis qu'on enfermait ensuite entre deux planches qui étaient ornées avec soin. Ils écrivaient de l'un et de l'autre côté, en colonnes, suivant l'arrangement des

plis; quant au papier, ils le fabriquaient avec des racines d'un arbre et lui donnaient un vernis blanc sur lequel on écrivait très bien. « Ils avaient, ajoute Landa, un grand soin de leurs livres, il y avait une fête dans laquelle on les nettoyait avec un peu de vert-de-gris que l'on mettait dans de l'eau vierge qu'ils disait avoir été apportée des bois où jamais femme n'avait pénétré. On donnait à cette fête le nom de Pocan [1]. »

Les Caraïbes possédaient également l'art d'écrire. « Ils avaient, disent les historiens, des livres en papier fabriqué avec des fibres de végétaux ou bien avec des peaux sur lesquelles ils retraçaient, au moyen de caractères hiéroglyphiques peints, leurs lois, rites et faits mémorables. Ces livres avaient quelquefois douze palmes de longueur sur une de largeur, étaient doublés en douze ou vingt-quatre plis et peints des deux côtés. La plupart de ces précieux documents ont été brûlés par le Père Bobadilla. » Herrera loue les peintures avec caractères hiéroglyphiques des Caraïbes ou Caramans du Darien et d'Uraba. Dans l'Amérique méridionale [2], d'après Montesinos, p. 113, les Aymaras et les Quitchuas connaissaient l'usage des lettres et des chiffres, et écrivaient sur des feuilles de bananier. Est survenu ensuite un bouleversement pendant lequel se perdit cet usage. On conserva simplement les quipos, dont les Amautas seuls avaient la clef. La caste sacerdotale fit tout son possible pour entretenir cette ignorance. On connaît la réponse que les prêtres d'Illa Tiksi Huira Cocha firent à Topa Kauri Pachakuta quand ils dirent que l'usage des lettres avait été cause de la peste et que leur rétablissement occasionnerait beaucoup de malheurs. Le roi défendit ensuite, sous les peines les plus sévères, de se servir de quilcas (parchemin préparé pour écrire), des feuilles de bananier, et de tracer aucun caractère hiéroglyphique. Cette tradition prouve que ces peuples connaissaient l'écriture à une époque

1. Don Diego de Landa.

2. On ne possède, jusqu'à présent, aucun manuscrit ou livre de l'Amérique méridionale que nous connaissions. Tous ont été détruits après la conquête.

assez reculée. Quant à la prétendue disparition de l'écriture, elle est contredite par cet autre passage des historiens, quand ils disent de l'inca Roka qu'il acheva de rétablir les lois de l'ancien empire, et, pour qu'elles fussent désormais à l'abri de l'oubli, il les fit écrire toutes sur un *parchemin.* Huayna-Capae écrivit son testament sur un bâton rayé.

Le poète espagnol Erzilla, dans son introduction à l'Araucana, parle des livres qu'il trouva entre les mains des Araucans. Humboldt donne également la description de livres que le Père Narcisse Gilbar découvrit chez les Indiens Panos sur les bords de l'Ucayale. C'étaient, dit le savant voyageur, des cahiers de peinture qui, par leur forme extérieure, ressemblaient parfaitement à nos volumes in-quarto. Chaque feuillet avait trois décimètres de long [1] sur deux de large; la couverture de ces cahiers était formée de plusieurs feuilles de papier collées ensemble et d'un parenchyme très épais; des morceaux de toile de coton d'un tissu assez fin représentaient autant de feuillets qui étaient réunis par des fils de pita. Lorsque le Père Gilbar arriva parmi les Panos, il trouva un vieillard assis au pied d'un palmier et entouré de plusieurs jeunes gens auxquels il expliquait le caractère de ces livres. Les indigènes voulurent s'opposer d'abord à ce que l'homme blanc s'approchât du vieillard; ils firent savoir au missionnaire, par l'intermédiaire des Indiens de Mansa, les seuls qui entendissent la langue des Panos, que ces peintures contenaient des choses cachées qu'aucun étranger ne devait apprendre. » Ce ne fut donc qu'avec beaucoup de peine que le Père Gilbar parvint à se procurer un de ces cahiers qu'il envoya à Lima pour le faire voir au Père Cissieras. Plusieurs personnes de la connaissance d'Alexandre de Humboldt avaient eu en main ce livre de l'Ucayale dont toutes les pages, disent-elles, étaient couvertes de peintures. On y voyait des figures d'hommes et d'animaux accompagnés d'un grand nombre de caractères isolés. Ils étaient rangés par

1. *Vues des Cordillères et monuments des peuples de l'Amérique*, t. I, p. 210.

lignes avec un ordre, une symétrie admirables. Malheureusement, ce livre précieux a disparu et n'a pas été copié.

Au Mexique, dans l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale, existent de véritables livres avec des peintures et des caractères d'écriture. Dans toutes les parties de l'Amérique, l'art d'écrire était donc connu. Reste à chercher quelle était cette écriture.

Nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'elle était figurative et idéographique, analogue à celle des Chinois, et était formée d'un certain nombre de radicaux se combinant entre eux. Nous espérons avoir trouvé la plupart de ces radicaux que nous ferons connaître prochainement dans un travail spécial qui est sur le point d'être terminé. En attendant, avec la connaissance des vingt radicaux suivants, on peut déjà lire une partie des manuscrits que l'on possède sous le nom de rituels [1].

Caan ou *Can*    

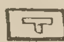
Cet hiéroglyphe, premier signe dans l'ordre du calendrier maya, signifie : serpent ou ciel (antérieur). Dans le calendrier tzendal, il porte le même nom, tandis que, dans le calendrier mexicain, il représente le caïman sur la surface liquide du chaos, comme l'esprit sur les eaux de la genèse mosaïque. Dans

1. Ces vingt radicaux sont les signes des jours du calendrier maya. L'année maya, ainsi que l'année mexicaine, se composait de dix-huit mois, chacun de vingt jours auxquels on ajoutait un mois de cinq jours épagomènes. Dans l'ordre du calendrier, les vingt jours avaient chacun un nom différent qui se répétait de vingt en vingt. L'abbé Brasseur a donné la traduction des vocables qu'expriment ces caractères, mais nous croyons qu'il s'est trompé quand il dit que ces vngt signes sont les symboles des phénomènes géologiques dont l'histoire est renfermée dans le manuscrit Troano. Nous croyons également qu'il a appliqué à quelques-uns de ces signes des vocables qui appartenaient à d'autres. Ces signes comme des radicaux chinois, sont les bases de l'écriture indienne.

le manuscrit Troano, il est figuré par le chaos au milieu duquel repose le pur esprit avec les êtres en germe.

Chic-chan 

Cet hiéroglyphe, signe du deuxième jour du calendrier maya, signifie : petit, mince. Dans le calendrier tzendal, il porte le même nom et a la même signification; il est représenté par des carreaux très petits.

Cimi       

Cet hiéroglyphe, signe du troisième jour du calendrier maya, signifie : la mort, détruire. Les signes caractéristiques sont faciles à reconnaître : la paupière baissée, indice de la mort; les dents en saillie; l'escalier renversé ainsi que la croix grecque; la base de la croix est en haut. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par un dieu pointillé de noir, avec de grandes dents et des ossements humains devant lui. La mâchoire a la forme de la croix renversée. *Cimi* vient de *cim,* éprouver, sentir. *Ik,* la mort, ou de *ciui,* sans activité. Dans le calendrier tzendal, il correspond à *abagtan,* qui veut dire : rompre, briser, tuer. C'est le même sens.

Manik  



Cet hiéroglyphe, signe du quatrième jour du calendrier maya, signifie : la vie, créer. Les signes caractéristiques sont : l'œil ouvert; l'escalier dans sa position naturelle; la croix également fixée sur sa base, et une main, la main qui opère. *Ma,* en maya,

veut dire : main ; *ink*, force. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par un dieu debout devant le feu, avec la main levée, et montrant un pouce dentelé. Dans le calendrier mexicain, il correspond au caractère signifiant : une maison debout, et dans le calendrier tzendal, à *noh*, qui veut dire : temple.

Lamat

Cet hiéroglyphe, signe du cinquième jour du calendrier maya, signifie : atteindre, obtenir, venir. Quand il est incliné, il veut dire retourner ou tourner, et horizontal, s'arrêter. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par quatre dieux séparés, une torche à la main. En tzendal, il correspond à *lambot*, qui a le même sens.

Muluc

Cet hiéroglyphe, signe du sixième jour du calendrier maya, signifie : nuages, eau, couler de mur humide, *luk*, couler. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par le dieu des orages et des eaux. Dans le calendrier mexicain, il correspond à l'eau, et, dans le calendrier tzendal, à *molo*, qui a le même sens que *muluc*.

Oc

Cet hiéroglyphe, signe du septième jour du calendrier maya, signifie : partager, diviser, changer, comme l'indique le caractère. Dans le calendrier tzendal, il correspond à *tziquine*, qui a le même sens.

Eb

Cet hiéroglyphe, signe du huitième jour du calendrier maya, signifie : couper, aiguiser; ce qui est pointu, acéré. Les signes caractéristiques sont des dents. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par le dieu opérateur, le couteau ou la vrille à la main. Dans le calendrier mexicain, son image est une scie, et, dans le calendrier tzendal, il correspond à *elab*, qui a le même sens.

Chen

Cet hiéroglyphe, signe du neuvième jour du calendrier maya, signifie : source, principe, origine. Les signes caractéristiques sont deux crochets opposés, un rond et diverses lignes dans des positions inverses. Dans le calendrier mexicain, il est figuré par une fontaine, et, dans le calendrier tzendal, il correspond à *chimin*, qui a le même sens.

Been

Cet hiéroglyphe, signe du dixième jour du calendrier maya, signifie : clair, voir. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par un dieu qui regarde avec attention des objets entassés devant lui. Sur sa tête est l'aigle consacré au soleil. Dans le calendrier tzendal, il porte le même nom. Dans le calendrier mexicain, il est figuré par le soleil.

Ix

Cet hiéroglyphe, signe du onzième jour du calendrier maya,

signifie : obscur, caché. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par le dieu de la nuit. Dans le calendrier tzendal, il correspond à *hix*, même sens.

Men   

Cet hiéroglyphe, signe du douzième jour du calendrier maya, signifie : fonder, bâtir, supporter. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par un dieu supportant des objets. Dans le calendrier tzendal, il correspond à *Votan*, fondateur du Palenqué et du Xibalba.

Cib    

Cet hiéroglyphe, signe du treizième jour du calendrier maya, signifie : détaché, séparé, isolé. Dans le calendrier tzendal, il correspond à *moxib*, qui a un sens analogue. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par un dieu tenant un ciseau à la main, devant lui sont des ossements et des parties séparées du corps.

Caban  

Cet hiéroglyphe, signe du quatorzième jour du calendrier maya, signifie : bas, descente. Dans le manuscrit Troano, il est figuré par un dieu qui tient des objets dans sa main abaissée. Il correspond, dans le calendrier tzendal, à *chabin*, qui a un sens analogue.

Ezanab   

Cet hiéroglyphe, signe du quinzième jour du calendrier maya, signifie : déformé, faux, froid, mauvais. Il correspond, dans le calendrier tzendal, à *batz*, grand singe.

Cauac 

Cet hiéroglyphe, signe du seizième jour du calendrier maya, signifie : la terre. Il correspond, dans le calendrier tzendal, à *gaok,* qui a le même sens. En grec, γη.

Ahau 

Cet hiéroglyphe, signe du dix-septième jour du calendrier maya, signifie : le maître, le chef, l'homme. Il correspond, dans le calendrier tzendal, à *ahoc,* qui a un sens analogue.

Ymix 

Cet hiéroglyphe, signe du dix-huitième jour du calendrier maya, signifie : foyer, feu. Il correspond, dans le calendrier tzendal, à *ymix,* qui a le même sens. Dans le calendrier mexicain, il est figuré par un foyer.

Ik 

Cet hiéroglyphe, signe du dix-neuvième jour du calendrier maya, signifie : souffle, vent. Dans le manuscrit Troano, il est représenté par un dieu qui souffle. Dans le calendrier mexicain, c'est un animal qui court comme le vent. Enfin, dans le manuscrit Tzendal, il correspond à *igh.*

Akbal 

Cet hiéroglyphe, signe du vingtième jour du calendrier maya,

signifie : ce qui est au-dessus. Il correspond, dans le calendrier tzendal, à *toh*, la pluie [1].

Tels sont les vingt radicaux principaux. Chacun d'eux a un grand nombre de variantes dont la signification est différente. En outre, de même que les caractères chinois, ils se combinent entre eux pour former les mots dont on peut avoir besoin. Les caractères hiéroglyphiques gravés sur les monuments sont plus compliqués ou ont une écriture plus élaborée. Mais on reconnaît la plupart des radicaux qui forment la base de l'écriture des livres que nous possédons.

Ces documents publiés par les soins de lord Kingsborough à ses frais, forment encore aujourd'hui le plus beau monument de l'épigraphie américaine existant en Europe. Parmi les plus importants sont ceux qui sont classés généralement sous le titre de rituels, et dont les plus remarquables sont le manuscrit du Vatican, différent de celui qui futannoté par le dominicain Rios; le manuscrit mexicain de l'Université d'Oxford, celui de Fegervary, en Hongrie, celui de l'Insitut de Bologne, le codex mexicain de Dresde, le manuscrit Borgia de la

1. Les boules rondes qu'on remarque dans le manuscrit Troano ne sont autres que les signes numéraux des Mayas. Une, deux, trois, quatre boules représentent les nombres 1. 2, 3 4; 5 est figuré par une barre; 6, 7, 8, 9 par une barre avec une, deux, trois, quatre boules au-dessus; 10 était figuré par deux barres. Les quinze premiers nombres avaient des noms spéciaux : 16, 17, 18, 19 portaient les noms de dix et six, dix et sept, dix et huit, dix et neuf; 20, 30, 40, 100 avaient des noms spéciaux. Les nombres intermédiaires étaient formés par l'addition des neuf premiers. Arrivé à 400, on continuait à multiplier de 400 en 400, disant deux quatre cents, trois quatre cents. Mais, si après 400 vient un nombre moindre, on compte selon ce qui a été dit plus haut. Chez les Mexicains, les dix-neuf premiers nombres se figuraient par un certain nombre de points ronds et des barres; les cinq premiers avaient des noms spéciaux; les quatre suivants étaient représentés par un mot auquel on affixait les premiers; 10 avait un nom particulier et comme 15, qui lui-même avait une dénomination distincte, se combinait encore avec les quatre premiers; c'est ainsi qu'on arrivait à 20 qui, figuré par un petit drapeau, se disait un compte. En y ajoutant les dix-neuf premiers nombres jusqu'à 40, on avait deux comptes. Ainsi de suite de 20 en 20 jusqu'à 400. Ce dernier avait pour symbole une plume. Le cube de 20 ou 8,000 était figuré par une bourse. Pour abréger, on disait la moitié d'une bourse, d'une plume.

Chez les Péruviens, d'après Garcilazo, le système numéral, au lieu d'être vigintésimal, était décimal.

propagande à Rome, le manuscrit Troano [1] et le codex Chipolpopoca. L'histoire de ces manuscrits est connue. Nous ne parlerons que du manuscrit Troano, rendu célèbre par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Ce manuscrit se compose d'une bande de papier antique, fait d'une écorce d'arbre battue, analogue aux étoffes du même genre, que fabriquent encore aujourd'hui un grand nombre de nations américaines. Cette bande, de 3 m. 70 c. de longueur, est haute de 22 centimètres et demi. Elle est recouverte en entier d'un enduit blanchâtre et pliée de manière à former vingt-cinq folios de 12 centimètres et demi de large chacun, présentant absolument l'aspect d'un livre ordinaire. Chaque folio est peint, des deux côtés, d'images en couleur, entourées ou entremêlées de caractères en noir, que les mayas, dans leur langue, nommaient *uoh*, par opposition aux images qu'on désignaient par le vocable *xib*. Le document est complet. Aussi, sous ce rapport, peut-il être regardé jusqu'à présent comme un monument unique.

« D'après l'abbé Brasseur de Bourbourg, ce manuscrit con« tient le récit de l'histoire d'un cataclysme géologique sur le« quel était fondé le système religieux des populations du Mexi« que et de l'Amérique centrale. « Sans chercher à expliquer « entièrement ce document intéressant, dit-il, page 140, études « sur le manuscrit Troano, dont la traduction intégrale deman« derait un temps considérable, je crois devoir affirmer ici ma « proposition d'une manière absolue. Le cataclysme, dans ce « document, y est sous toutes les formes; les volcans sont des« sinés à chaque page, et toutes les forces de la nature ordi« nairement réduites à trois, l'eau, l'air et le feu, s'y signalent

1. Le manuscrit Troano est un document original de ceux auxquels, dans le dialecte du Pérou, on donnait, au rapport de Fuensalida, cité par Cogolludo, le nom d'Omalté. L'historien Villaguittière ajoute qu'on appelait ainsi des livres faits de papier d'écorce d'arbre, où se trouvaient écrites les histoires de cette contrée en figures et caractères.

Les premiers documents de cette sorte furent apportés en Espagne avec les autres présents envoyés par les conquérants et offerts à l'empereur Charles-Quint.

« de la manière la plus évidente et la plus claire; les images en « sont les mêmes que celles que nous dessinons souvent au-« jourd'hui, et ce sont ces images qui dessinent le sens des « vocables que je lis couramment partout.

« Ce cataclysme n'a rien en lui-même qui ait lieu d'étonner « les lecteurs. On sait que le récit s'en trouve, même avec des « détails fort circonstanciés, dans tous les documents prove-« nant du Mexique et de l'Amérique centrale, absolument « comme l'histoire du déluge dans les traditions de l'ancien « monde. Qu'on lise les annotations du manuscrit Letellier, de « la Bibliothèque impériale, ainsi que celles de la copie vati-« cane; qu'on interroge un à un tous les documents contenus « dans la collection de Kingsborough, qu'on les compare à ce « que disaient Gomara, Motalinia, Sagahun, Landa, Cogolludo, « partout on aura les mêmes témoignages au sujet de ce cata-« clysme. »

Hélas! nous nous demandons comment un savant comme l'abbé Brasseur de Bourbourg a pu commettre une pareille erreur et comment il a osé publier ce qui suit :

Exposition et analyse de la page formant le titre du manuscrit Troano.

« Traduction libre : « Le maître... C'est celui de la terre sou-« levée, le maître de la calebasse, terre soulevée de la bête fauve, « aux lieux abîmés sous les flots; c'est lui le maître de la terre « soulevée, de la terre gonflée, de la mesure, lui le maître dù « bassin de l'eau. Voie descendue; abîmée; sans souffle; voie « descendue, abîmée de toutes parts, les montagnes s'y sont « soulevées en dix-neuf endroits, etc., etc. »

« Première inscription du tableau inférieur n° 1, de la plan-« che première :

« La terre du croissant, pays aquatique, a été abîmée sous les « eaux, gonflée qu'elle était comme une grenouille. Voilà que

« le souffle volcanique va le saisir. Il se lèvera, celui qui a là « son gîte. Sa voie, c'est ce qu'il a amoncelé sous la surface ri- « dée de la terre soulevée; sa marche, c'est la lave en avant, « c'est la surface glacée des terres soulevées; sa voie, c'est « la lave poussant le bassin de la surface des terres sou- « levées. »

Voici un dernier passage : « *co co co u co ca co co co co beluc*; « *co co co co huc-lahum; co co co co can, co co co co lahca; co co* « *co ca*, p. 148. Ce qui veut dire : lieux soulevés..... soulevés; « croissant? deux lieux soulevés (sont) noyés (bouleversés), lieux « soulevés en dix-sept endroits; lieux soulevés quatre en (chai- « ses de); lieux soulevés, douze; lieux soulevés, deux. »

Il continue ainsi jusqu'au folio v : « Nous n'irons pas « plus loin actuellement dans l'interprétation du manus- « crit troano, dit-il en terminant. Ces pages, nous aimons à « l'espérer, suffiront pour donner de ce document une idée « complète au lecteur. Que de choses il nous reste à étudier et « à apprendre dans les documents mexicains, si longtemps re- « poussés avec dédain par les philologues et les orientalistes!... »

On est vraiment peiné de voir un érudit aussi distingué que l'abbé Brasseur s'égarer à un tel point. Il a pris pour un alphabet une sorte d'aide-mémoire des chrétiens du Yucatan que Landa avait conservé et dont l'explication est donnée par Las Casas, quand il dit : « Il arrivait parfois que quelques-uns d'entre ces Indiens, oubliant certaines paroles ou particularités de la doctrine chrétienne qu'on leur enseignait et n'étant pas en état de lire notre écriture, se mettaient à écrire en entier ces paroles avec leurs propres figures et caractères, d'une manière fort ingénieuse, *mettant la figure qui correspondait chez eux à la parole et au son de notre vocable ;* ainsi, pour dire : *amen*, ils peignaient quelque chose comme de l'eau (*a*, racine d'*atl*), puis un maguey (une racine de *metl aloës*), ce qui, dans leur langue, correspond à *amen*, et ainsi du reste. Quant à moi, j'ai vu une grande partie de la doctrine chrétienne ainsi écrite en figures et en images qu'ils lisaient comme je lis mes caractères dans

mes lettres, et c'est là une production peu connue de leur génie. »

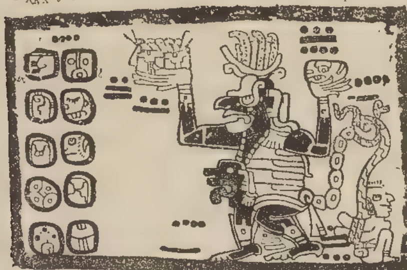
Nous avons nous-même vu pareille chose en Chine. Ainsi, pour écrire le mot France, on se sert des caractères fa-lan-si. Telle a été la cause de l'incroyable erreur commise par l'abbé Brasseur. Mais ce qui nous surprend le plus, c'est que les peintures du manuscrit troano ne lui aient pas ouvert les yeux. Car il suffit de jeter un coup d'œil sur les premières pages pour reconnaître que c'est une sorte de bible illustrée, de même que le Codex mexicain de Dresde, le Codex vaticanus et tous ceux auxquels on a donné le nom de rituels [1] qui contiennent sur la religion de ces peuples et sur leur astronomie les renseignements les plus intéressants.

La première planche sans image du manuscrit Troano est une sorte de table donnant les noms de tout ce qui était en germe dans le chaos et ceux de l'être suprême en repos. La deuxième planche, tableau premier, en commençant par le bas à droite, et en allant de droite à gauche, est la création du ciel et du scarabée, emblème, comme en Egypte, du Devenir et des transformations. La légende explicative est effacée. La deuxième légende est composée des caractères muluk-ik-manik-been (avec l'œil fermé). Le cinquième, qui est effacé, était sans doute le caractère de la clarté, ce qui veut dire l'esprit du chaos (liquide), crée l'obscurité et le jour, le tableau à côté, représente en effet le dieu de l'obscurité et le dieu du feu ou de la clarté. (*Voir le tableau, p. 224.*)

1. Ainsi, dans le tome III de la collection Kingsborough, au premier manuscrit qui existe dans le musée Borgia, au collège de la Propagande de Rome, les quatre saisons de l'année sont indiquées avec les mêmes personnages que dans le manuscrit troano. Dans le Codex vaticanus, le feuillet 75 représente l'être suprême étendant les bras, et les pieds écartés, entouré des vingt signes des jours du mois. La page finale du Codex de Dresde représente le dieu des orages tel qu'il est figuré par le manuscrit troano.



XXXIV



Si nous prenons maintenant la dernière planche trente-quatrième du même manuscrit, le dernier tableau à gauche représente le dieu bon qui est sur le point de retourner dans le chaos. Il tient dans une main le ciel et, dans l'autre, la vie ; il porte devant lui la tête du dieu du feu et derrière lui enchaîné le dieu opérateur. Les dix caractères de la légende veulent dire : le maître de la vie, de toute source, de tout ce qui est droit, de tout ce qui est grand comme le ciel, de tout ce qui

est, de tous les esprits, retourne dans l'obscurité ou le chaos.

Le tableau précédent représente le dieu mauvais, tenant dans ses mains la mort et la vie; la légende est composée de caractères presque semblables en apparence à ceux de la légende que nous venons d'expliquer, avec cette difference que chacun d'eux est modifié de manière à dire le contraire, à l'exception des deux derniers.

Nous nous en tiendrons à l'interprétation de ces deux tableaux du manuscrit troano dont nous proposons de publier plus tard la traduction entière.

Aurions-nous donc trouvé la clef de cette écriture mystérieuse? Nous n'osons le prétendre. Cependant nous croyons pouvoir dire que nous sommes sur la voie et espérons qu'avec l'aide de savants, nous parviendrons à déchiffrer sinon les inscriptions des monuments de Palenqué, Copan, etc., du moins les quelques livres que l'on a pu sauver du naufrage de la civilisation indienne.

L'ORIGINE

DE LA CIVILISATION INDIENNE

PROUVÉE PAR LA COMPARAISON DES MŒURS ET COUTUMES

L'étude comparative des mœurs et coutumes d'un peuple est un excellent moyen pour reconnaître son origine. Lorsque deux peuples possèdent en commun la même coutume, il faut admettre qu'un état de choses analogues a pu donner naissance plus d'une fois à un même usage, ou bien qu'il est invraisemblable, impossible, qu'un tel usage ait pu se produire d'une manière indépendante dans plusieurs endroits à la fois. Dans le premier cas, la ressemblance observée est sans valeur, mais, dans le dernier cas, elle tend à prouver d'une manière plus ou moins concluante que les peuples qui possèdent en commun cette coutume sont alliés par le sang, ou qu'ils ont été influencés directement l'un par l'autre ou qu'ils ont puisé à quelque source commune, ou bien, enfin, que quelque combinaison de ce genre a dû se produire ; en un mot, qu'il y a eu un rapport historique entre eux. C'est ainsi qu'une croyance à l'immortalité, qui se rencontre dans beaucoup de parties du monde, ne prouve en aucune manière un contact historique entre les nations qui la professent. Mais on ne peut en dire

autant si une conception étrange, d'une forme peu commune, se retrouve à la fois dans plusieurs lieux. « Il y a dans les tra-« ditions de l'Amérique centrale, dit Max Müller [1], l'histoire de « deux frères qui, au moment de partir pour un dangereux « voyage au pays de Xibalba, où leur père avait péri, plantent « chacun un roseau au milieu de la maison de la grand'mère, « afin qu'elle puisse savoir, en voyant les roseaux fleurir ou se « dessécher, si ses petits-fils sont vivants ou morts. La même « conception, exactement, se retrouve dans les contes de « Grimm. Quand les deux enfants *d'Or* veulent aller voir le « monde et quitter leur père, celui-ci, tout triste, leur demande « comment il pourra avoir de leurs nouvelles, et ils lui répon-« dent : « Nous vous laissons les deux lis d'or; grâce à eux, « vous pourrez voir comment nous nous portons. S'ils sont « frais, c'est que nous sommes bien portants; s'ils se fanent, « c'est que nous sommes malades; s'ils tombent à terre, c'est « que nous sommes morts. » Grimm signale la même idée dans « les contes indiens. Or, cette idée est assez étrange, et ce qui « est encore plus étrange, c'est de la retrouver à la fois dans « l'Inde, la Germanie et l'Amérique centrale.

« Si elle se rencontrait seulement dans les contes indiens « et germaniques, nous pourrions la considérer comme une « propriété aryenne, mais, quand nous la trouvons aussi dans « l'Amérique centrale, il ne nous reste que deux manières de « sortir d'embarras : « *Ou il nous faut admettre qu'il y a eu, à « une époque récente, échange d'idées entre les colons européens et « les conteurs indigènes de l'Amérique, supposition qui, malgré les « difficultés qu'elle présente, n'est cependant pas inadmissible;* ou « bien nous devons nous demander s'il n'y a pas quelque élé-« ment intelligible et vraiment humain dans cette sympathie « supposée entre la vie des fleurs et celle des hommes. »

L'étude comparative des coutumes peut donc être très utile

1. *Essais sur la mythologie comparée, les traditions et les coutumes*, p. 318, par Max Müller.

pour retrouver les liens qui unissent les peuples. Nous allons examiner celles qui nous ont le plus frappé dans le Nouveau-Monde, et que l'on retrouve dans l'ancien continent.

En Amérique, comme en Chine, en Tartarie et dans toute l'Asie, le plus grand désir de ces peuples était d'avoir une nombreuse progéniture et d'abondants fruits de la terre. Ils se conformaient en cela aux recommandations de Zoroastre. C'était ce qu'ils demandaient le plus souvent dans leurs prières. « Salut, disaient-ils, ô créateur, ô formateur, toi qui nous vois et nous entends, ne nous abandonne pas; ne nous délaisse pas. Dieu du ciel et de la terre, donne-nous notre descendance et notre postérité; tant que marcheront le soleil et l'aurore. Que les semailles se fassent ainsi que la lumière! » (*Popol vuh*, IIIe partie, ch. III).

« Salut, beauté du jour, Huracan, toi qui donnes la gloire et la félicité, donne des fils, des filles, la vie et l'être à mes sujets. Qu'ils croissent, eux, les soutiens et les nourriciers de tes autels. En grâce, donne-leur des fils et des filles. » (*Popol vuh*, ch. XII).

Au Mexique et dans l'Amérique centrale, quand un enfant venait de naître, de même qu'en Chine et en Tartarie, on tuait une dinde ou un canard, et on l'envoyait au prêtre. On allait ensuite au temple où l'on brûlait de l'encens et priait.

« Le cordon ombilical était coupé avec un couteau neuf sur un épi de maïs, dont les grains étaient conservés comme sacrés. Au jour fixé par les devins, on procédait au baptême. On se rendait sur le bord d'une rivière ou près d'une fontaine, on lavait le corps de l'enfant et on offrait de l'encens et des papillons aux dieux. Avant de laver le corps, le prêtre prononçait ces paroles : « Cette eau te purifiera des taches et des souillures que tu as contractées dans le ventre de ta mère, et, ainsi purifiée, ton existence sera heureuse. » Prenant alors de l'eau dans la main droite, après avoir soufflé dessus, le prêtre en humectait la bouche et la poitrine de l'enfant. A la fin de la cérémonie, après avoir fait plonger l'enfant dans l'eau,

il disait : « Dieu invisible, descends sur cette eau. Délivre cet enfant de ses péchés et protège-le contre la mauvaise fortune. » Se tournant vers l'enfant, il ajoutait : « Mon enfant, puisse Dieu te protéger et détourner le malheur de ta tête ! »

Quand le baptême était terminé, les devins tiraient l'horoscope du nouveau né, et, quelques jours après, on invoquait les dieux tutélaires en mettant dans la main de l'enfant de petits instruments en miniature, représentant ceux dont il serait appelé à se servir plus tard. Dans certains pays, après le baptême, on passait six fois le corps de l'enfant sur les flammes et on lui donnait un premier nom. Trois mois après, les parents présentaient l'enfant au temple, et il recevait le nom de la divinité qui avait présidé à sa naissance. Les fils des nobles avaient un troisième nom qui était celui de leur père (Motolinia, p. 39).

Au Yucatan, aussitôt que l'enfant était né, il était porté au prêtre qui, après avoir examiné son horoscope et désigné le métier ou la profession qu'il devait embrasser ou suivre, faisait connaître le nom qu'il devait avoir pendant son enfance. Plus tard, l'enfant prenait le nom de ses parents (Landa, § XXXII).

Au Pérou, le nom était donné à l'enfant quinze ou vingt jours après sa naissance. A dix ans, il en recevait un autre. Quelques-uns gardaient celui de leurs parents. Les chefs et seigneurs prenaient le nom qui leur plaisait (Cieza). Le jour de la naissance était toujours célébré par des fêtes.

Les enfants étaient sevrés en général à deux ans, et, à quinze ans, on leur perçait les oreilles. Au Guatémala, les mères donnaient le sein à leurs enfants jusqu'à l'âge de trois ans sans jamais les confier à personne autre, les portant dans un filet attaché à leurs épaules et faisant tous leurs travaux domestiques sans s'en occuper. Elles ne les mettaient pas à l'abri des intempéries et les faisaient coucher sur le sol ou dans un petit hamac. Dès que les enfants commençaient à marcher, on les habituait à porter de petits fardeaux. A cinq ou six ans, ils allaient déjà aux champs pour couper l'herbe ou en rapporter

du bois. A mesure qu'ils croissaient, on leur enseignait ou un métier quand c'était le fils d'un artisan ou la chasse, la pêche, le tir de l'arc, la danse, etc. Les mères apprenaient à leurs filles à moudre, à dénouer le coton, à tisser.

La plupart de ces peuples pratiquaient la circoncision. Cette assertion est corroborée par celles de Cogolludo, liv. IV, ch. VI; de P. Martyr, pp. 321 et 336, et de Gomara, p. 136. M. l'abbé Brasseur *(Revue or. et am.)* dit que la coutume de la circoncision se retrouve encore chez les Mixi, dans le centre de l'Isthme de Tehuantepec. Suivant Mendieta, les Totonaques pratiquaient la circoncision.

Il est une coutume bien curieuse, que nous avons retrouvée au Yucatan, et qui prouve combien les peuples comprenaient l'esthétique différemment de ceux de l'ancien continent. Pendant que nous considérons le strabisme comme une imperfection de la nature, les habitants du Yucatan, d'après Landa, § XX, regardaient comme une beauté de loucher, et les mères, pour obtenir le strabisme artificiellement de leurs enfants, attachaient à leurs cheveux, dans leur bas âge, un petit morceau de plâtre qui arrivait au milieu des sourcils, et faisait que, les yeux se portant sur lui, le strabisme ne tardait pas à se produire.

Les peuples d'Amérique étaient très superstitieux en ce qui concernait les jumeaux. Lorsque deux enfants naissaient ensemble, presque toujours ils en immolaient un. Suivant Motolinia, les Mexicains, en pratiquant cette horrible coutume, croyaient éviter un malheur pour les parents qui, sans ce sacrifice, auraient été menacés d'une mort prochaine. Les Moxos, d'après d'Orbigny, étaient convaincus que, chez la femme, la naissance de jumeaux était en dehors des lois de la nature, que les animaux seuls pouvaient avoir plusieurs petits, qu'un homme ne pouvait procréer qu'un seul enfant, et qu'un tel cas pouvait être considéré comme une preuve de l'infidélité de la femme. Les indigènes (Caraïbes), dit Laptan (t. I, p. 592), tuent un de leurs enfants jumeaux avec l'idée qu'un enfant robuste vaut mieux que deux faibles que la femme serait obligée de

nourrir. Chez les Araucans, la naissance de deux jumeaux était considérée comme sacrilège, et, quoiqu'ils regardassent un des enfants comme fils du tonnerre, les parents faisaient pénitence comme s'ils avaient commis un grand péché; très souvent ils en mettaient un à mort et conservaient le corps dans un vase comme un objet sacré.

Cette coutume se retrouve chez les Casias de l'Hindoustan. Quand ils ont deux jumeaux, ils en tuent un en disant que c'est une dégradation et que les animaux seuls peuvent avoir plusieurs petits [1]. Les Aïnos se débarrassaient toujours d'un de leurs jumeaux (Bekmore, *Proc. Bost. Soc. of nat. hist.*). En Arabie et dans la Guinée, d'après Smith et Bonnan, quand une femme a deux jumeaux, on la tue ainsi que ses enfants. Dans la province de Nguru, dépendante de l'empire d'Unyamzyembu, la loi ordonne de tuer les jumeaux, en les jetant à l'eau aussitôt qu'ils naissent (Speke, *Discovery of the source of the Nile*).

Dans l'antique poème *del Caballero del Cisne*, on lit ce passage : « Le roi montra à la reine une femme assise à la porte du palais avec deux enfants jumeaux dans les bras. Le roi détourna la tête en pleurant. — Ce spectacle me fait mal, dit-il à la reine. Je vais secourir cette malheureuse. — Non, répondit la reine, ne le fais pas, parce qu'il faut un homme pour procréer un enfant et deux femmes pour en faire deux. Autrement, c'est contre nature. Chaque fils ne peut avoir qu'un père. Combien alors ceux-là en ont-ils? »

En Amérique [2], les parents ne se contentaient pas de tuer par superstition leurs enfants jumeaux à leur naissance; ils ôtaient également la vie à leurs autres enfants dans le but de s'affranchir de l'embarras de les élever, ou quand ils étaient trop nombreux, ou enfin lorsqu'ils avaient trop de filles. Les Chichimèques, dit Camargo, méprisaient, haïssaient et souvent tuaient leurs filles. Suivant Oviédo, les habitants du Nicaragua ven-

1. Steel, *Transactions, ethnological society*, vol. VII, p. 308.

2. Souvent, comme nous l'avons déjà dit, les parents sacrifiaient leurs propres enfants aux idoles pour obtenir quelque faveur de la divinité.

daient et tuaient leurs enfants. Les femmes des Yuracares, raconte d'Orbigny, immolent de sang-froid leurs enfants à leur naissance. On ne trouve pas chez elles le sentiment maternel et elles tuent fréquemment la moitié de leurs enfants, tout en restant esclaves de ceux qu'elles élèvent.

Les Panches, quand leur premier enfant était une fille, la tuaient et continuaient ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent un garçon. Chez les Moxos, souvent la mère enterrait ses enfants vivants, simplement pour se débarrasser d'eux; d'autres fois, à la mort de leur mère, on en inhumait un certain nombre avec elle, s'ils étaient trop jeunes pour avoir besoin de soins étrangers.

Cette horrible coutume a toujours existé, comme on le sait, en Chine. Les mères tuent leurs filles à la naissance, sans que le sentiment maternel que l'on retrouve chez les animaux les empêche de commettre ce crime épouvantable.

Voici un fait qui nous a été raconté par le révérend père Anot, pro-vicaire apostolique du Kiangsi. Un jour, cet excellent prêtre ayant appris qu'une chrétienne nouvellement convertie avait noyé une de ses filles, aussitôt après sa naissance, lui reprocha sévèrement sa conduite. Cette mère dénaturée lui objecta qu'elle était trop pauvre pour nourrir quatre filles, et ce ne fut que lorsque le père Anot lui eut expliqué que c'était un péché capital dont elle s'était rendue coupable que le remords commença à se faire sentir; elle se mit à pleurer et promit de ne plus recommencer. Du reste, en Chine, on doit le dire, on ne tue jamais les garçons, et plus leur nombre est considérable, plus les parents sont contents, dans l'espérance qu'après leur mort leur tablette (la tablette des ancêtres) sera mieux soignée.

Les peuples d'Amérique préféraient aussi avoir un plus grand nombre de fils que de filles [1]. Cependant, quand ils n'avaient que des garçons, ils adoptaient une fille ou bien élevaient

1. Les Indiens de Guatémala, dit Ximenes, jeûnaient et priaient pour obtenir un fils.

un de leurs enfants mâles comme une fille. Piedrahita (liv. Ier, ch. II) raconte que les Laches avaient une loi d'après laquelle, quand une femme avait donné successivement le jour à cinq garçons, les parents pouvaient, à l'âge de douze ans, transformer l'un d'eux en fille, c'est-à-dire l'habiller avec des vêtements de femme et l'élever comme telle. Il en résultait que, peu à peu, la ressemblance devenait si parfaite, comme forme et maintien, qu'on ne pouvait le distinguer des femmes. On les nommait Aismos. Ils exerçaient les obligations des femmes avec la force des hommes. Quand ils étaient parvenus à l'âge viril, ils étaient mariés comme des femmes, et les Laches les préféraient à des femmes réelles.

Une très curieuse coutume était celle qui exigeait qu'à la naissance d'un enfant le père se mît au lit. A la naissance d'un enfant, dit d'Orbigny, dans l'*Homme américain,* chez les Chiriguanos, c'est le père qu'on soigne. La nouvelle accouchée ne suspend pas ses travaux. Chez les Guaranis du Paraguay, le mari jeûnait rigoureusement pendant quinze jours sans sortir. On le cousait dans un hamac, laissant une petite ouverture vis-à-vis de la bouche pour respirer, et dans cette position on le tenait deux ou trois jours enveloppé, en l'obligeant au jeûne le plus rigoureux (Padre Guevarra).

« Chez les Caraïbes de l'Inde occidentale, dit Du Tertre, quand un enfant est né, la mère retourne de suite à son ouvrage, mais le père s'étend dans son hamac. Là il est soumis à une diète sévère; après quarante jours on invite les parents qui, à peine arrivés, avant de se mettre à manger, font de larges entailles dans la peau du malheureux et lui tirent du sang de toutes les parties du corps. Ils prennent ensuite soixante ou quatre-vingts gros grains de piment et, après les avoir bien fait tremper dans l'eau, ils lavent avec cette infusion les écorchures du pauvre malheureux qui ne doit pas pousser un seul gémissement. »

La grossesse d'une femme, chez les Guaranis, amène toujours beaucoup de pusillanimité chez le mari dont les actions

peuvent influer sur l'état de l'enfant et sur l'accouchement qui, traité indifféremment pour la femme, oblige quelquefois le mari à prendre des mesures hygiéniques (d'Orbigny, p. 277). Chez les Guaques (Indiens vivant sur les bords du Caqueta et du Patumaya), quand une femme est sur le point d'accoucher, le mari prépare un rancho, où la femme est reléguée et qu'elle ne quitte plus pendant trois mois. Pendant ce temps, le mari, étendu dans son hamac, ne commet aucun acte de violence et ne mange aucun aliment nuisible à l'enfant. Le tigre peut alors s'approcher sans craindre la flèche empoisonnée. L'Indien préférerait être dévoré plutôt que de tuer l'animal, parce que cela causerait la mort de l'enfant. Les trois mois écoulés, le père, la mère et l'enfant se frottent le corps avec des cendres et vont à leurs travaux ordinaires (Albis, p. 10).

Au Kamtchatka, le mari, au moment où l'on attend la naissance de l'enfant, ne doit pas faire le moindre travail, comme celui de plier sur son genou des douves de traîneau.

Cette coutume si bizarre se retrouve dans l'ancien continent, où son existence est attestée, pendant près de deux mille ans, par des témoignages historiques.

Marco Polo, voyageant en Chine au XIII[e] siècle, l'observa dans la province chinoise du Yunnan occidental. Mais elle remonte plus loin. Elle régnait chez les Scythes vers le commencement de l'ère chrétienne. Strabon dit que, chez les Ibériens du nord de l'Espagne, les femmes, après la naissance d'un enfant, soignaient leurs maris, les faisant mettre au lit au lieu de s'y mettre elles-mêmes. Dans le même pays et chez les Basques modernes, qui sont les descendants des Ibériens, M. F. Michel a retrouvé la même coutume en vigueur, il n'y a que peu d'années encore. Du pays basque, dans les Pyrénées espagnoles, cette coutume semble s'être propagée jusqu'en France, où elle a reçu le nom de *faire la couvade*. Ce n'est pas tout. Diodore de Sicile affirme que, chez les indigènes de la Corse, on ne s'inquiétait pas de la femme, mais que le mari était traité et mis au lit comme le vrai malade. On retrouve cet usage, d'après

Apollonius de Rhodes, au sud de la mer Noire, chez un peuple nommé Tibaréni. Enfin, chez les Dayaks qui habitent la terre de Bornéo, le mari, avant la naissance de son enfant, ne doit pas travailler avec un instrument tranchant, si ce n'est quand les soins de la culture l'exigent absolument. Il ne doit pas tirer de coup de fusil, ni tuer des animaux, ni faire aucun ouvrage violent. Après la naissance, le père est retenu prisonnier dans la maison pendant quelques jours ; il est mis à la diète, on ne lui donne que du riz et du sel.

Les historiens qui ont parlé de cette coutume des peuples du Nouveau-Monde, ont oublié de dire qu'en même temps qu'un jeûne rigoureux était imposé au mari dans son lit ou son hamac, après la naissance de l'enfant, il devait demander à la divinité de protéger le nouveau-né, et que le jeûne et le repos forcé n'avaient pas d'autre but que d'implorer la bonté de la divinité en faveur de l'enfant. « Pour rendre les dieux favorables à leurs prières, dit Piédrahita, les Chibchas jeûnaient toujours pendant quelques jours ; cette abstinence était accompagnée d'une réclusion volontaire, durant laquelle ils ne se lavaient pas et n'avaient aucun rapport avec leurs femmes. Ce fait avait lieu dans toutes les circonstances importantes de la vie. »

Le mariage, en Amérique, était un contrat unissant d'une manière indissoluble l'homme à la femme et ne pouvait être rompu que dans certains cas par l'autorité civile. Ce contrat était passé, soit devant un prêtre, soit devant un représentant de l'autorité civile. Il était sujet à certaines règles exigées par la loi. Ainsi il ne pouvait avoir lieu sans le consentement des parents des deux parties. En outre, certains empêchements de consanguinité étaient prévus depuis le premier jusqu'au 4[e] degré suivant les pays. Aux parents, comme en Chine, incombait le devoir de marier leurs enfants et ils se servaient pour cela d'entremetteurs ou entremetteuses, chargés de négocier l'affaire. Comme la société était divisée en castes, on ne pouvait se marier que dans sa caste et, dans certains pays, un noble qui se serait mésallié en se mariant avec une fille du

peuple, s'exposait à perdre son rang et ses biens. Généralement la dot était donnée par l'homme et lui était rendue en cas de divorce ou de séparation. D'autres fois, l'homme et la femme apportaient à la communauté chacun leurs parts de biens. Au jour fixé par les devins, le mariage était conclu par un chef civil ou un prêtre, en présence des deux familles et des amis invités pour la cérémonie qui avait lieu, le plus souvent, dans le domicile du père de la jeune fille. Le chef civil ou le prêtre, après avoir demandé aux jeunes gens leur consentement mutuel, unissait leurs mains, attachait leurs vêtements et déclarait qu'ils étaient mariés. Dans certains pays, comme au Guatémala, le futur et la future devaient, avant le mariage, faire au prêtre une confession générale de tous leurs péchés. L'acte de mariage devait ensuite être enregistré devant témoins afin de servir de preuve en cas de besoin. Les mariages étaient accompagnés de fêtes plus ou moins solennelles, suivant le rang, la fortune des conjoints.

La polygamie était permise, mais la cérémonie du mariage n'avait lieu que pour la première femme tant qu'elle vivait. Les autres femmes étaient des concubines qui devaient obéissance et respect à la femme légitime.

Les seigneurs avaient un nombre de femmes proportionné à leur fortune. Le peuple se contentait d'une seule.

Le divorce était accordé au mari dans les cas d'adultère, de stérilité, de mauvais caractère ou de malpropreté habituelle de la femme. La femme pouvait également demander le divorce en certains cas. En cas de divorce, de séparation légale ou de répudiation, les biens étaient divisés entre les conjoints d'après leur apport. Ils pouvaient se remarier. La femme emmenait avec elle les filles et le mari les garçons; ils ne pouvaient plus vivre de nouveau ensemble sous peine de mort.

L'adultère était puni partout très sévèrement. Dans plusieurs contrées, la jeune fille était libre de ses actes; on faisait peu de cas de sa chasteté. Mais, une fois mariée, elle était tenue à la

plus grande fidélité conjugale. La femme, en général, était plutôt une esclave qu'une compagne.

Les lois concernant les successions étaient différentes suivant les pays. Au Mexique, dans certains endroits, le fils aîné héritait de tous les biens et devait soutenir toute la famille; dans d'autres lieux, les biens étaient partagés entre tous les fils; les filles n'héritaient pas, et, dans le cas où il n'y avait pas d'enfant mâle, la succession revenait aux frères ou aux neveux. Au Pérou, l'héritier était le fils de la première femme, ensuite le frère ou le fils de la sœur.

On voit, par cet exposé, que les coutumes relatives au mariage, les lois domestiques, maritales et filiales présentent de grandes analogies avec celles de l'ancien continent, surtout de la Chine et de la Tartarie. Afin qu'on puisse mieux en juger, nous allons reproduire quelques extraits des meilleurs auteurs qui ont traité ce sujet intéressant.

Au Mexique, tout mariage entre personnes apparentées au premier degré de consanguinité ou d'affinité était strictement défendu par les lois du Mexique et du Michoacan, à moins que ce ne fût entre cousins et cousines [1]. Aucun mariage ne pouvait avoir lieu sans le consentement des parents. Quand un fils était arrivé à l'âge où il pouvait diriger ses affaires, c'est-à-dire à vingt ou vingt-deux ans et la femme à seize ou dix-huit, on cherchait à les marier convenablement (Clavigéro, liv. VI, ch. xxxviii). Les mariages entre frères et belles-sœurs n'étaient pas prohibés.

La polygamie était permise dans tout l'empire mexicain. Les rois et les seigneurs avaient plusieurs femmes (Clavigéro, liv. VI, ch. xxxviii).

Les anciens Chichimèques n'avaient qu'une femme (Camargo, *Nouv. am.*, II, p. 147).

Le peuple se contentait d'une seule femme, tandis que les seigneurs en avaient un grand nombre, quelquefois plus de huit cents (*Lettre de Francisco de Bologna*).

1. La même coutume existe en Chine.

Un homme qui voulait avoir une concubine la demandait à ses parents d'une manière différente que lorsqu'il s'agissait du mariage. Il disait aux parents qu'il désirait leur fille pour avoir des enfants d'elle. Quand un enfant était né, les parents sommaient alors le jeune homme de se marier avec elle ou de la laisser partir, et il était obligé d'y consentir (Zurita, p. 115).

L'adultère était puni de mort (Clavigéro, liv. VII, ch. xvii).

Ils ne considéraient pas comme adultère la cohabitation du mari avec une femme non mariée (Clavigéro, liv. VII, ch. xvii).

Les Mexicains étaient très jaloux de la virginité de la femme qu'ils avaient épousée, et, quand ils l'avaient constatée, ils lui faisaient des présents ainsi qu'à ses parents (Herrera, III, p. 217).

Le divorce, comme en Chine, était accordé pour mauvais caractère, malpropreté habituelle et stérilité chez la femme (Gomara, p. 440).

Chez les Mexicains, le rite essentiel était d'attacher ensemble les vêtements du futur et de la future. Chez les Mixtèques, après que les vêtements avaient été attachés, ils coupaient une mèche de leurs cheveux qu'ils se donnaient mutuellement et qu'ils devaient garder avec soin (Clavigéro).

Chez les Otomites, quand un jeune homme voulait se marier, si la première nuit il trouvait quelque chose dans sa femme qui ne lui plût pas, il pouvait la renvoyer le lendemain. Mais, s'il ne le faisait pas, il ne pouvait plus l'abandonner. Le contrat était ratifié, et les mariés faisaient pénitence pendant vingt ou trente jours.

Au Yucatan, on ne pouvait épouser sa belle-sœur après la mort de son mari. Le mariage avec sa belle-mère, sa belle-sœur ou sa tante était défendu. On ne tenait aucun compte des degrés de parenté du côté de la mère, même comme cousins germains (Landa, § xxv).

Quelquefois les pères négociaient et concluaient les mariages pour leurs fils quand ils étaient encore petits (Landa, § xxv).

Les pères devaient chercher pour leurs fils des filles de leur rang et fortune et, autant que possible, de la même localité.

Pour cela, ils s'adressaient à des entremetteuses. Une fois d'accord, la dot était fixée. Le père du futur l'envoyait au père de la future; en outre, la mère faisait des vêtements pour son fils et sa belle-fille. Au jour fixé, on se réunissait dans la maison du père de la fiancée. Là avait lieu un banquet, et, quand les invités et les parents étaient assemblés, le prêtre disait que, puisqu'ils se convenaient et que tout était suivant les règles, ils étaient mariés. Alors on donnait la femme à l'homme, et le banquet commençait. A partir de ce jour, le gendre restait dans la maison de son beau-père, travaillant pour lui pendant cinq ou six ans, et, s'il refusait de travailler, il était renvoyé de la maison, et les mères s'arrangeaient de manière que la femme pût fournir le nécessaire à son mari, pourindiquer que le mariage n'était pas rompu (Landa, § xxv).

Au Guatémala, les empêchements de consanguinité et d'affinité ne concernaient que la ligne masculine. C'étaient les parents qui contractaient le mariage pour leurs enfants, et ceux-ci ne pouvaient se marier sans leur consentement. Quand ils étaient parvenus à l'âge voulu, et que tout avait été préparé par les parents, ces derniers consultaient les devins. Si, par la combinaison des signes des deux jeunes gens, ils reconnaissaient que l'alliance serait malheureuse, on s'inclinait devant leur décision. Dans le cas contraire, on faisait demander la jeune fille à ses parents, par des entremetteuses de la famille du futur. Ces femmes portaient un présent à la famille de la jeune fille, et faisaient la demande de sa main. Il était admis que la première fois cette demande devait être refusée, et qu'une nouvelle démarche devait être faite avec de nouveaux présents. Alors on répondait qu'on allait consulter la jeune fille et les devins. Puis, quelques jours après, on faisait savoir que l'on gardait les présents, ce qui indiquait que la demande était acceptée. Les deux familles se considéraient, à partir de ce moment, comme engagées. Au jour de la noce, fixé par les devins, le père du fiancé envoyait plusieurs femmes respectables de la famille, pour aller chercher la jeune fille. Chez cer-

taines tribus, le fiancé lui-même se rendait à la maison de sa future pour l'accompagner. Avant le départ, on faisait une grande fête dans la famille de la fiancée, et, quand on se mettait en route, toutes les personnes invitées faisaient partie du cortège. Si la jeune fille était noble, elle était portée en litière. Lorsqu'elle arrivait à la maison de son futur, le fiancé et ses parents la recevaient à la porte, précédés de quatre femmes portant des flambeaux [1]. Le fiancé, prenant sa future par la main, la conduisait à la salle destinée à la célébration du mariage. Pendant ce temps, on sacrifiait des cailles et on offrait de l'encens aux dieux. Les deux jeunes gens s'asseyaient sur une natte neuve disposée au centre de la pièce, et près d'un feu allumé à cet effet. La principale autorité civile ou religieuse attachait avec une épingle le vêtement extérieur de la jeune fille à celui du jeune homme. Le mariage était alors conclu. On faisait ensuite sept fois le tour du feu, on offrait de l'encens aux dieux, et on échangeait des présents. La dot était constituée au moyen d'une collecte faite entre tous les parents et vassaux du mari. La cérémonie se terminait par des danses et un banquet. Les deux époux ne devaient pas sortir durant quatre jours.

Leurs lits étaient des nattes de roseaux couvertes de petits draps, avec certaines plumes et une pierre précieuse, chalchiuh (sorte de jade vert ou émeraude [2]).

Aux quatre coins du lit il y avait des cannes vertes et des épines d'aloès qui leur servaient à tirer du sang de leur langue et de leurs oreilles, en l'honneur de leur dieu.

Le cinquième jour, au matin, les deux époux se baignaient, mettaient des vêtements neufs, et ceux qui avaient été invités ornaient leurs têtes avec des plumes blanches et leurs pieds et leurs mains avec des plumes rouges. La cérémonie finissait par l'offrande de présents aux invités, et le même jour on por-

1. Exactement les mêmes coutumes qu'en Chine.

2. Leur idolâtrie consistait toujours à adorer des pierres précieuses nommées chalchiuh, et des plumes qu'on appelait *the shadow of the god*. (Duran, I, p. 220.)

tait au temple les nattes, les draps, les cannes et les mets qui avaient été présentés aux hôtes. (Clavigero, l. VI, ch. XXXVIII.)

Les Yucatèques achetaient leurs femmes. Si celle-ci n'avait pas d'enfant, son mari pouvait la vendre, à moins que son père ne consentît à rendre la somme déboursée (Ternaux-Compans, VI, p. 46).

Au Guatémala, on ne pouvait être nommé à une fonction publique si l'on n'appartenait pas à la noblesse. Aussi y avait-il une loi pour conserver la pureté du sang, laquelle prescrivait que tout noble qui se mésallierait en se mariant avec une fille du peuple serait dégradé, deviendrait un mazegual, prendrait le nom de sa femme, serait sujet à toutes les charges du peuple, et que ses biens seraient confisqués, à l'exception de ce qui lui serait nécessaire pour vivre comme Mazegual (Juarros, p. 190).

Au Salvador, la polygamie était permise, mais le peuple, en général, n'avait qu'une femme.

Au Nicaragua, le futur et la future se présentaient devant le Cacique, qui leur faisait mettre les petits doigts de la main gauche dans une petite niche construite à cet effet, et leur disait : « Ayez soin que, pendant tout le temps que vous serez mariés, votre vie soit honorable; veillez sur votre maison et vos enfants. » Il les laissait ensuite dans une chambre avec une petite chandelle allumée, et ils demeuraient ensemble regardant la petite chandelle jusqu'à ce qu'elle fût consumée. Aussitôt qu'elle était éteinte, le mariage était conclu.

Ils n'avaient qu'une femme légitime, mais pouvaient prendre comme concubines leurs esclaves (Cieza).

Chez les Chibchas, le mariage était défendu pour le premier degré de consanguinité, et, dans quelques lieux, pour le second (Herrera, V, p. 88).

Ils avaient autant de femmes qu'ils pouvaient entretenir. Le nombre des femmes du roi allait jusqu'à quatre cents. Mais une seule d'entre elles était légitime et l'union de cette dernière devait être consacrée par un prêtre.

Quand les Mozcas voulaient se marier, ils allaient devant

les prêtres, le bras du jeune homme posé sur l'épaule de la jeune fille et *vice versa*. Le prêtre alors demandait à la femme si elle aurait plus soin de Bochica que de son mari. Elle répondait oui. Il lui demandait ensuite si elle aurait plus soin de son mari que des enfants qu'elle aurait de lui, si elle aimerait mieux ses enfants qu'elle-même? Après qu'elle avait répondu affirmativement, il ajoutait : « Si votre mari mourrait de faim et que vous eussiez quelque chose à manger, le mangeriez vous? » Elle devait dire non. « Promettez-vous qu'à moins d'être appelée par votre mari dans son lit vous n'irez pas. » Après qu'elle avait promis, le prêtre se tournait vers le mari, lui demandait s'il acceptait comme femme celle qu'il tenait embrassée. Le mari répondait à haute voix trois ou quatre fois : J'accepte. — Vous êtes mariés, disait le prêtre en terminant la cérémonie (Piedrahita, l. I, ch. IV).

Dans certaines tribus, les Indiens, en se mariant, ne se préoccupaient pas si leur femme était vierge. Au contraire, une bonne conduite passait pour une incapacité de se faire aimer et écartait les prétendants. Malgré cela, une fois mariés, ils étaient très sensibles à leur infidélité. Si une femme était soupçonnée d'adultère, son mari lui faisait boire une grande quantité d'aji qui lui brûlait les entrailles, croyant qu'ainsi elle confesserait sa faute. Dans ce cas, elle était, d'après la loi, condamnée à mourir avec le coupable, qui pouvait se racheter par des présents (Simon, p. 255). Celui qui perdait sa femme en couches était accusé d'être le complice de sa mort et devait donner aux parents la moitié de sa fortune en dédommagement.

Chez les Péruviens, chaque année, ou tous les deux ans, le roi ordonnait à tous les jeunes gens arrivés à un certain âge de se marier, c'est-à-dire aux hommes de vingt-quatre ans et au-dessus, et aux filles de dix-huit à vingt ans, et unissant les mains des futurs, déclarait qu'ils étaient mariés (Garcilazo, l. IV, ch. VIII). Mais aucun mariage n'était valable sans le consentement des parents et la libre volonté des conjoints.

Tous ceux de sang noble pouvaient se marier avec leurs parents jusqu'au quatrième degré.

Toute femme surprise en flagrant délit d'adultère pouvait être tuée sur le coup par le mari, ainsi que son amant. Les vierges du soleil qui commettaient un adultère étaient enterrées vivantes et leur amant pendu. Cependant, si, étant enceinte, elle disait qu'elle l'était du soleil, elle était crue jusqu'à preuve du contraire (Cieza).

Chez certaines tribus, quand le mariage était convenu entre des familles, les jeunes gens se réunissaient. Le jeune homme servait pendant quelques jours sa future, puis, au jour fixé, après un jeûne de quarante-huit heures, en présence du prêtre, tous deux buvaient dans le même verre un peu de chicha. Le futur mettait au pied de sa future un soulier d'une forme singulière et le mariage était conclu.

Les Curacas avaient plusieurs femmes (Cieza, p. 44). Chez les Canaris, les chefs pouvaient prendre le nombre de femmes qu'ils voulaient, mais il n'y avait qu'une femme légitime. Avant leur mariage, les filles du peuple étaient libres de leurs actes; mais, une fois mariées, elles devaient rester fidèles à leur mari (Pizarro, p. 37). Arriaga, p. 35, raconte que les mariages non précédés de cohabitation étaient rares et mal vus.

Chez les Collas, les femmes faisaient ce qu'elles voulaient; mais, lorsqu'elles étaient mariées, elles étaient punies de mort en cas d'infidélité.

Les veuves conservaient la chasteté la première année de leur veuvage et un très petit nombre se remariaient, si elles n'avaient pas d'enfants. Les Indiens n'approuvaient pas le mariage avec une veuve, spécialement si l'homme n'était pas un veuf.

Les Guaranis se mariaient jeunes. Tous prenaient une autre femme quand la première était un peu âgée. Mais la première avait toujours droit au respect.

Nous aurions pu citer un plus grand nombre de cérémonies du mariage et des lois ou coutumes s'y rattachant; mais cela

nous aurait entraîné trop loin. Nous espérons, en outre, que celles que nous avons mentionnées suffiront pour faire remarquer les curieuses coïncidences qui existent entre elles et celles des Chinois principalement, des Japonais, des Hindous, des Perses, des Grecs, des Romains et des anciens Germains.

Les enfants au Mexique, dans tout l'empire, héritaient de leurs pères, excepté dans la famille royale; et, en l'absence d'enfants mâles, les droits passaient aux frères, ensuite aux neveux (Clavigéro, liv. VII, ch. XIII). Dans le peuple, c'était le fils aîné qui héritait de tous les biens et qui devait entretenir toute la famille, frères et cousins au besoin. Quand il n'y avait ni frère ni cousin, les biens revenaient au chef de la communauté ou à la communauté qui en disposait à sa volonté. Dans d'autres endroits, les biens étaient partagés entre les fils. Les filles n'héritaient pas (Gomara, p. 334).

Les enfants étaient élevés dans l'obéissance et le respect de leurs parents qui, comme en Chine, avaient sur eux les droits les plus étendus. Voici quelques-unes des exhortations que les parents faisaient à leurs enfants d'après Zurita, pp. 136-139, et qui sont empreintes des principes de la morale la plus pure : « Ne tuez pas, ni n'empoisonnez votre prochain, parce que vous offenseriez Dieu dans la personne de sa créature, que votre crime serait découvert et puni. N'injuriez personne. Evitez l'adultère et la luxure, vice capital qui est très désagréable à Dieu et amène peu à peu la perte de celui qui s'y adonne. Soyez modeste, l'humilité attire sur soi les faveurs de Dieu et des puissants. N'offensez pas votre prochain et n'attaquez pas son honneur. Rendez-vous digne des récompenses que Dieu accorde selon son bon plaisir. Acceptez ce qu'il vous donne, remerciez-le; et si ce qu'il vous a accordé est abondant, ne vous en enorgueillissez pas. Soyez humble, votre mérite n'en sera que plus grand et les autres ne médiront pas de vous. Si vous êtes vain de biens périssables et qui ne vous appartiennent pas en propre, vous vous ferez moquer de vous, tout en offensant Dieu. Ne méprisez pas les autres, vous offenseriez le Seigneur

qui vous a placé dans une position honorable. Aimez votre semblable. Soyez charitable, bon, modeste, poli, calme et vous serez aimé et estimé. Faites votre devoir sans ostentation, parce que l'orgueil est ce qui déplaît le plus à Dieu. Efforcez-vous de servir votre mari et de lui être agréable ; vous mériterez ainsi la faveur du ciel et il vous donnera des fils. Remplissez vos devoirs en obéissant à Dieu et à vos parents ; ne mentez pas ; ne trahissez pas, ne volez pas ; Dieu vous voit et sait tout ce que vous dites et pensez. »

Les parents recommandaient à leurs filles de pratiquer la décence, l'obéissance et l'amour conjugal. Ces préceptes ressemblent à ceux que les parents de Tobie donnèrent à Sarah.

Au Yucatan, les filles n'héritaient pas. Les biens étaient partagés entre les frères, à moins que l'un d'eux ne prouvât que la plus grande partie de ces biens venait de lui. Dans ce cas, la loi lui accordait une part plus considérable. A défaut de fils, les cousins et les plus proches parents héritaient. Quand les héritiers étaient trop jeunes pour administrer leurs biens, on leur donnait un curateur qui fournissait à la mère les moyens de les élever, la mère, habituellement, n'ayant rien en son pouvoir. Quelquefois, si le curateur était frère du défunt, il prenait ses enfants avec lui. Quand l'enfant était majeur, le curateur lui rendait compte de ses biens (Landa, § XXIV).

La soumission et le respect des enfants pour leurs parents étaient absolus. Chez les Chibchas, les fils n'héritaient pas, mais les frères, et, s'il n'y en avait pas de vivant, les fils de ceux qui étaient morts (Herrera, V, p. 88).

Chez les Péruviens, dans certaines provinces le fils aîné héritait, la succession passant régulièrement du père au fils. Dans d'autres provinces, le fils le plus populaire parmi les vassaux héritait. Dans d'autres, enfin, les fils héritaient suivant leur âge respectif. Les Curacas observaient ces lois avant les Incas (Garcilazo, liv. IV, ch. X).

Chez les Canaris, les Huancavilas, le fils de la femme légi-

time héritait de la charge du père, et, à défaut de fils, le frère aîné et les fils des sœurs (Cieza, ch. XLIX).

Chez les Indiens de Riobamba, le fils de la sœur héritait et non le fils du frère (Cieza, ch. XLIII).

Une loi péruvienne prescrivait que les enfants devaient obéir à leurs parents et les servir jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

Les coutumes mortuaires des peuples du Nouveau-Monde se reliaient toutes au système religieux dont les bases, comme nous l'avons déjà dit, étaient les mêmes dans l'ancien continent. D'après leurs croyances, le principe vital indestructible, l'esprit, substance incorporelle, se dégageait de la dépouille charnelle du mort, habitait le tombeau, reposait sur le gîte du mort pendant un certain temps et s'intéressait aux vivants, les tourmentant ou les protégeant, suivant les soins et les offrandes qu'il recevait des enfants du défunt. La privation de sépulture, c'est-à-dire de gîte et de libations funéraires, était regardée comme une source de maux. C'est pourquoi ils avaient tant soin de leurs morts et tenaient à les avoir auprès d'eux. Mais en même temps, avec leur sens pratique, ils avaient compris que, tout en conservant ce qui peut être gardé du corps, il fallait, dans l'intérêt des vivants, se débarrasser au plus vite des chairs putréfiables ou en prévenir la corruption par des procédés artificiels. Aussi s'empressaient-ils ou de brûler les cadavres ou de les faire dessécher, soit à l'air, soit par l'action du feu, ou de les momifier, ou d'en enlever les chairs elles-mêmes, ou de les faire dévorer par des animaux ; très rarement, ils les inhumaient entiers, c'est-à-dire avec les chairs naturelles. Quant aux modes de sépulture, ils variaient suivant les peuples et les pays. Ainsi, pendant que les uns inhumaient les restes dans des fosses ou trous dans la terre, dans des tombeaux en pierres ou en briques, dans des tertres, en dedans, dessus ou en dehors de leurs demeures, dans des grottes ou des cavernes, d'autres les conservaient dans des vases, sur des échafauds, des arbres, dans des ossuaires, sur la terre, dans des canots ou les jetaient dans l'eau.

Ces différents modes de sépulture et d'inhumation se retrouvent dans l'antiquité. L'embaumement était pratiqué par un grand nombre de peuples, par les Perses, les Scythes, les Egyptiens. Jusqu'à présent, on a émis diverses théories sur les raisons déterminantes de cette coutume. Suivant Cassien, les Egyptiens embaumaient parce que, durant le temps de l'inondation périodique du Nil, aucun enterrement ne pouvait avoir lieu. D'autres auteurs ont prétendu que c'était parce qu'ils croyaient qu'aussi longtemps que le corps était préservé de la corruption, l'âme existait en lui.

Suivant Hérodote, l'embaumement avait pour objet d'empêcher le corps de devenir la proie des animaux. Les Egyptiens, dit cet historien, n'enterraient pas les corps pour qu'ils ne fussent pas mangés par les vers; ils ne les brûlaient pas, parce qu'ils considéraient le feu comme une bête féroce dévorant tout ce qu'il touchait. Diodore de Sicile fait venir cette coutume du respect et de la piété filiale. MM. Volney et Pariset croient que c'était pour obvier aux dangers de la peste qu'on employait ce procédé aussi simple que peu coûteux. Nous croyons à notre tour, du moins en ce qui concerne les peuples d'Amérique, que cette coutume, qui ne s'appliquait qu'aux rois et aux grands chefs, avait pour but, tout en témoignant les sentiments d'affection pour les souverains décédés, de maintetenir le respect dû à l'autorité. Ce qui semble l'indiquer, c'est que les mêmes peuples brûlaient leurs morts. Donc ce n'était pas une question de religion. En outre, comme la crémation complète était réservée aux rois, aux guerriers, nobles, prêtres et gens d'un certain rang, on peut supposer que c'était un moyen de distinguer les castes après leur mort de même que les tumuli ou tertres dont la forme et les dimensions marquaient également les rangs.

La crémation, comme on le sait, existait sur l'ancien continent dans les temps les plus reculés. Tegg, *The last act 1876*, raconte que cet usage était connu lors de la guerre de Thèbes. Il est fait mention de l'incinération des corps de Menæacus

et d'Archemonius qui étaient contemporains de Jayr, troisième juge d'Israël. Les anciens Grecs, les Romains, les Hindous et un grand nombre de peuples antiques, brûlaient leurs morts. Tous disaient avec raison que c'était le meilleur moyen, à tous les points de vue, pour conserver les restes de ceux que l'on a aimés. L'inhumation du corps entier est dangereuse au point de vue de la santé publique, occupe une plus grande surface de terre utilisable, et est plus exposée à quelque bouleversement. L'embaumement est coûteux et ne peut être général. La dessiccation par le feu est aussi un très bon procédé, mais ne vaut pas la crémation qui, sous un moindre volume, permet, si l'on veut, de conserver chez soi les cendres de ses morts, tandis que la momie, quelle qu'elle soit, offre, sous ces rapports, de graves inconvénients.

La sépulture aérienne se retrouve chez plusieurs peuples de l'ancien continent. Les Colchiens enveloppaient leurs morts dans des sacs et les suspendaient à des arbres. Les anciens Tartares, les Hiong-nou, les Hoei-he, les Scythes avaient la même coutume.

La sépulture aquatique a été pratiquée par plusieurs peuples de l'ancien continent, tels que les Ichthyophages mentionnés par Ptolémée et vivant dans une région située près du golfe Persique qui jetaient leurs morts dans l'eau. Les Lotophages, les Cavaques avaient le même usage qui se retrouve dans l'Inde.

La coutume de faire dévorer, avant de les inhumer, les corps des morts par des animaux sauvages ou par des oiseaux ou par des poissons était commune à plusieurs peuples dans l'antiquité. Suivant Procope et Agathias, les anciens Perses jetaient les corps de leurs morts sur les chemins, et, s'ils étaient promptement dévorés, le considéraient comme un honneur, tandis que si les chairs n'étaient pas mangées, ils disaient que c'était parce que le corps était mauvais, que l'âme reviendrait pour les tourmenter. Les Parthes, les Mèdes, les Ibériens et les Caspiens avaient la plus grande horreur pour la décomposition des corps.

Pour qu'ils ne fussent pas mangés par les vers, ils les laissaient exposés dans les champs afin qu'ils fussent dévorés par les oiseaux de proie. Les Bactriens et les Hircaniens élevaient pour cela des chiens dont ils avaient le plus grand soin.

Les Bouddhistes du Bhoutan exposaient les corps de leurs morts sur des rochers. Les Parsis avaient et ont encore des tours du Silence (Dakhmas) sur lesquelles ils déposent leurs morts que les oiseaux de proie viennent dévorer. Ils disent, à ce sujet, que Zoroastre ayant enseigné que les éléments sont les symboles de la divinité, la terre, le feu et l'eau ne doivent jamais être souillés par le contact de la chair putréfiée. Ces parties périssables de notre être, ajoutent-ils, doivent être anéanties aussi vite que possible, de manière que la terre, notre mère, et les êtres qu'elle supporte n'en soient pas souillés. Notre procédé est tout ce qu'il y a de plus parfait au point de vue sanitaire [1] et, pour plus de précaution, nous avons soin que l'eau qui lave les os, aille dans un réservoir où elle est purifiée par du charbon. Cela ne nous empêche pas ensuite d'avoir soin des restes de ceux que nous avons aimés. »

La coutume de déposer les corps ou les ossements ou les cendres des morts dans des vases, a existé chez un grand nombre de peuples de l'ancien continent. Les Chaldéens, comme les Indiens du Centre-Amérique et du Pérou, moulaient quelquefois le vase sur la tête du mort et le faisait cuire ensuite, de sorte que la tête ne pouvait plus en être extraite sans briser le vase.

Nous avons déjà dit que l'origine des tumuli, tertres, monuments, que les peuples d'Amérique élevaient sur leurs morts, était asiatique et que cet usage était commun à plusieurs nations de l'antiquité.

Si nous passons ensuite aux coutumes précédant ou suivant

1. Ce procédé n'est pas aussi parfait qu'on le prétendait, mais, en tout cas, il est préférable, au point de vue sanitaire, à celui que nous employons en enterrant les corps en entier, et qui, sans contredit, sous ce rapport, est le pire de tous.

les funérailles, nous allons retrouver les mêmes analogies avec celles de l'ancien continent.

Chez certains peuples du Mexique, le moribond, dont la conscience était très chargée, se confessait au prêtre en faisant le serment de dire toute la vérité, et, comme serment, il touchait la terre de ses mains et l'embrassait. Le prêtre lui donnait ensuite l'absolution qui avait pour effet, non-seulement la rémission spirituelle, mais le pardon temporel de ses fautes ou délits civils dans le cas où il échappait à la mort. Une autre coutume fort curieuse, qui existait au Mexique et au Centre-Amérique, était une sorte d'extrême-onction avec de l'eau. Le prêtre, prenant un peu d'eau dans sa main, en humectait la bouche et le front du moribond, après s'être fait rendre compte de toute sa vie, et disait : « Puisse cette eau qui t'a purifié de tes fautes lorsque tu es venu au monde, te sauver et te protéger dans l'autre [1]. »

Lorsque la mort avait été constatée par un médecin, les maîtres des cérémonies funèbres étaient appelés et faisaient la toilette du mort suivant son rang, sa position de fortune et les circonstances de sa mort. Mais toujours le mort était revêtu de ses plus beaux vêtements et on le pourvoyait d'un certain nombre de petits papiers sans lesquels il n'aurait pu faire le long voyage pendant lequel il devait rencontrer un grand nombre d'obstacles avant d'arriver au pays du repos où l'âme attend le jour du jugement.

Ce voyage avec ses obstacles, le pont étroit, les rivières, les montagnes qui se battent, les déserts glacés qu'on doit traverser, que l'on retrouve sous les mêmes formes dans toute l'Amérique, font partie des croyances de presque tous les peuples de l'ancien continent dans l'antiquité. La toilette du mort terminée, on le gardait ainsi un certain temps et on procédait à ses funérailles qui, lorsque c'était un roi ou un grand chef, étaient toujours accompagnées des sacrifices d'un cer-

1. Herrera, III, p. 220.

tain nombre de victimes destinées à accompagner le défunt.

Cette coutume barbare se retrouve chez les Scythes, qui l'ont introduite dans toutes les contrées où ils ont fondé des établissements. Hérodote raconte qu'à la mort d'un roi scythe, on enterrait avec lui une de ses femmes, un échanson, un écuyer, un secrétaire, un huissier, ses chevaux et ses effets les plus précieux. D'après Strabon, lorsque Alexandre le Grand pénétra dans la Bactriane et l'Hircanie, il abolit cet usage inhumain qui a existé également chez les anciens Grecs, les Gaulois, les Danois, les Hoei-he, dans l'Inde et jusqu'en Afrique, dans les pays de Whidah et de Bonin.

M. Ferrand parle de la découverte, sous un dolmen de l'Algérie, d'un squelette replié sur lui-même avec deux crânes à ses pieds, appartenant sans doute à des malheureux immolés en son honneur. César dit, en parlant des funérailles des Gaulois : « Ces funérailles, eu égard à la civilisation de ce peuple,sont magnifiques. Tout ce qu'on croit avoir été cher au défunt pendant la vie, on le jette dans le bûcher, même les animaux,et, il y a peu de temps encore, on brûlait les esclaves et les personnes que l'on savait qu'il avait aimés. »

Une autre coutume commune à tous ces peuples, aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau continent, était d'inhumer avec le corps des vases remplis de mets et de boissons.

Cet usage a existé chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Perses, et c'est effectivement de leurs tombeaux respectifs qu'on a tiré les objets qui ornent nos musées. Cet usage n'était pas limité aux aliments, mais aux épices, parfums, huiles, qui étaient jetés sur le bûcher enflammé. Les Juifs l'avaient adopté, ainsi que les Chinois et les Tartares.

Les peuples d'Amérique inhumaient toujours les corps dans la position d'un homme assis, le corps recourbé.

Cette coutume, qui existait chez les Egyptiens, les Perses, les Mongols, les Chinois, les Mahométans, avait sans doute pour objet de rappeler l'attitude de l'homme avant de naître.

Les funérailles étaient toujours accompagnées de festins, de repas, de danse et de musique.

Cette coutume se retrouve sur l'ancien continent. Un édit de Charlemagne défend de boire et de manger sur les tombeaux des morts, et saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, se plaint vivement que les prêtres encourageaient, par leur exemple, les festins de la mort. L'usage de semblables festins remonte aux temps les plus reculés. Il existait chez les Grecs (*Odyssée*, ch. x et xi).

Durant quatre jours et quatre nuits, les peuples d'Amérique allumaient des feux sur la fosse.

Dans le vieux Testament il est dit : « Durant quatre jours et quatre nuits des feux seront allumés sur la fosse. » L'objet de cette coutume, chez les Indiens, était de procurer aux morts le feu nécessaire pour leur long voyage.

Plusieurs peuples d'Amérique inhumaient les corps dans leur propre demeure, qu'ils abandonnaient ensuite.

En Asie, les Mongols, les Télégouths, les habitants d'Iarkoutz, les Lapons, n'agissaient pas autrement.

Une autre coutume des Indiens en Amérique était, au moment de la mort ou après la mort, d'appeler le mort par son nom.

Quand quelqu'un mourait chez les Romains, les plus proches parents embrassaient le corps, lui fermaient les yeux et la bouche, appelaient à haute voix le nom du mort en lui disant un dernier adieu. Cette cérémonie était connue sous le nom de conclamation, et était antérieure à la fondation de Rome.

En Amérique, des pleureurs ou pleureuses loués suivaient le corps.

Cet usage était très répandu sur l'ancien continent.

Un signe de deuil, en Amérique, était de se couper les cheveux.

Cette coutume est de la plus haute antiquité. Tegg rapporte que dans les temps anciens, quand un grand homme mou-

rait, toutes les femmes devaient couper leur chevelure. Les Perses étendaient cet usage à leurs animaux. Alexandre, à la mort d'Ephœstin, fit couper la crinière de ses chevaux et de ses mules.

Certaines tribus indiennes brûlaient les veuves qui, souvent, s'immolaient volontairement sur le bûcher.

Cette coutume n'était pas particulière à l'Amérique ni à l'Inde. Elle existait, à une époque reculée, chez les Thraces, les Gètes et les Scythes.

La veuve, chez certaines tribus du nord et du sud de l'Amérique, devait porter, pendant un certain temps, sur son dos, les os de son mari ou un rouleau d'étoffe représentant son mari.

Nous retrouvons la même coutume chez plusieurs peuples de l'Asie centrale.

La plupart des coutumes mortuaires des peuples du Nouveau-Monde existaient donc sur l'ancien continent. Nous allons prouver maintenant qu'elles se ressemblaient presque toutes chez les différents peuples de l'Amérique.

Au Mexique, aussitôt que la mort était constatée, certains maîtres de cérémonie étaient appelés. Ils faisaient la toilette du mort suivant son rang, sa position de fortune et les circonstances de sa mort. Si c'était un guerrier, ils lui mettaient des vêtements semblables à ceux du dieu de la guerre; — et, comme a dit Gomara, ils étaient mieux vêtus après leur mort que durant leur vie. Quand la toilette du mort était terminée, et qu'on lui avait mis dans la bouche une pierre verte pour remplacer son âme, on le plaçait dans l'attitude d'un homme assis, et ses amis venaient le saluer. Si c'était un roi ou un seigneur, les personnes qui devaient l'accompagner dans l'autre monde venaient également lui offrir leurs témoignages de bonne volonté. On mettait ensuite, près du mort, une cruche d'eau pour lui servir dans son grand voyage, et successivement différents morceaux de papiers sur lesquels était mentionné leur emploi respectif. En déposant le premier, ils disaient : « Ce

papier te permettra de passer sans danger entre les deux montagnes qui se battent entre elles. » En remettant le second papier, ils disaient : « Par ce moyen, tu traverseras le pont étroit qui est gardé par un serpent. » Pour le troisième papier, ils disaient : « Tu pourras, avec lui, traverser tranquillement la place où se trouvent le crocodile et l'ochitonal. » Le quatrième papier était un passeport pour franchir les huit déserts; le cinquième pour escalader les huit montagnes; le sixième avait pour objet de permettre de passer dans le lieu où le vent souffle avec tant de violence qu'il coupe comme un couteau et fait voler les rochers comme des plumes. A cet effet, on brûlait tous les habits du mort, ses armes et quelques objets privés, afin que la chaleur du feu pût le protéger contre le froid de ce terrible vent. On tuait ensuite un *techichi*, quadrupède domestique ressemblant à un petit chien, pour accompagner le défunt dans l'autre monde et l'aider à traverser la fameuse rivière du chinhuahuapan, ou des nouvelles eaux. Le pauvre animal, une corde au cou, était brûlé ou enterré, suivant le genre de sépulture.

Ceux qui mouraient à la guerre ou en captivité étaient supposés aller dans la maison du soleil, et leurs corps étaient brûlés. On brûlait aussi les effigies de ceux qui étaient décédés en captivité, ou dont les corps n'avaient pas été retrouvés.

La crémation était également employée pour les prêtres et nobles qui mouraient naturellement. Quant au peuple et à ceux qui succombaient des suite d'une mort violente, ou d'une maladie honteuse, telle que la lèpre, l'ivrognerie, noyés ou frappés par la foudre, ils n'étaient point brûlés, mais inhumés. Leur âme, avant de se rendre dans la maison du soleil, allait dans le paradis terrestre Tlolocan. Avant de les inhumer, on avait l'habitude de leur mettre des grains de maïs dans la bouche, de peindre leur front en bleu et de laisser dans leurs mains de petits morceaux de papier nécessaires pour leur voyage, et une baguette.

La crémation avait lieu sur un bûcher. Pendant que les maîtres des cérémonies mettaient le feu, les autres prêtres

chantaient en chœur des airs adaptés à la cérémonie. Après que le corps était consumé, les cendres étaient recueillies dans un vase en terre, dans lequel on mettait une pierre précieuse de plus ou moins de valeur, suivant la position de fortune du mort. Ce vase était ensuite enterré dans une fosse profonde sur laquelle, pendant quatre-vingts jours, on faisait des offrandes de pain et de vin. Les parents devaient jeûner pendant ce temps.

A chaque funéraille, on mangeait et buvait beaucoup, et, si le mort était riche, sa famille donnait des vêtements à tous les invités. Si c'était un roi ou un grand seigneur, un certain nombre d'esclaves devaient l'accompagner dans l'autre monde, ainsi que son chapelain, son intendant, son échanson, son nain, les gens difformes de sa maison, ses frères qui l'avaient servi et devaient le servir dans l'autre monde; tous étaient tués et enterrés avec lui et avec une grande partie de ce qu'il possédait. Les obsèques d'un roi duraient deux jours. Les grands chefs avaient des insignes et des trophées que l'on portait devant le corps, en procession, jusqu'à l'endroit où il devait être brûlé ou enterré. Un grand nombre de prêtres accompagnaient le mort [1], les uns avec un encensoir, les autres psalmodiant, d'autres jouant sur des instruments des airs tristes ou frappant de temps en temps sur un tambour; pendant ce temps, les parents et les invités faisaient entendre leurs lamentations. Ils avaient également des pleureuses. Le prêtre qui dirigeait la cérémonie portait le vêtement de l'idole que le décédé avait représenté (tous les hommes d'un rang élevé représentaient des idoles et pour cela recevaient des honneurs). Aussitôt que le corps était brûlé, le prêtre s'avançait vêtu en diable, et, avec un grand bâton, remuait les cendres d'une manière si extravagante qu'il effrayait tous les spectateurs (Herrera, III, p. 220).

Quand c'était un roi, d'après Clavigéro, les funérailles avaient

1. Même coutume en Chine.

lieu quatre jours après la mort. Le corps était couvert d'au moins quinze de ses plus beaux vêtements. On coupait une mèche de ses cheveux que l'on conservait précieusement. On introduisait une émeraude dans sa bouche. Un masque, commeen Egypte, était mis sur son visage, et sur ses vêtements les insignes du dieu dans le temple du quelles cendres devaient être enterrées. On brûlait le corps avec tout ce qu'on supposait lui être utile dans l'autre monde, sans oublier le techili. Pendant que le corps, les vêtements, les armes et insignes de la royauté brûlaient, on sacrifiait, dans le temple, un grand nombre d'esclaves appartenant au défunt ou offerts par les seigneurs auxquels on ajoutait des hommes difformes que le souverain entretenait pour son plaisir et quelques-unes de ses femmes. Le nombre des victimes était proportionné à la grandeur des funérailles et montait quelquefois à deux cents. Le jour suivant, les cendres, les dents restées intactes et l'émeraude qui avait été mise dans sa bouche étaient recueillies et mises dans un cercueil avec les cheveux coupés après la mort et ceux recueillis lorsqu'il était enfant. Le cercueil, orné à l'intérieur de l'image des idoles que préférait le défunt, était ensuite déposé dans le lieu destiné à sa sépulture. Sur le cercueil, on peignait ou on sculptait le portrait du mort. Les quatre jours suivants, on faisait des offrandes de mets sur le lieu de la sépulture. On sacrifiait des esclaves que l'on inhumait avec leurs instruments de travail, le cinquième jour, le vingtième, le quarantième, le soixantième et le quatre-vingtième. A partir de ce moment, on ne sacrifiait plus de victimes humaines; mais chaque année, au jour anniversaire des funérailles, on sacrifiait des lapins, et cet anniversaire était célébré quatre années consécutives.

Si un chef était sur le point de mourir, il choisissait parmi ses concubines les deux qu'il aimait le plus et leur annonçait qu'il désirait qu'elles l'accompagnassent pour jouir avec lui d'une vie meilleure. Il disait la même chose à un enfant d'une de ses concubines. Les femmes et l'enfant, croyant

que le chef les préférait aux autres, lui promettaient de le suivre.

Il n'y avait pas de lieu fixé pour y déposer les corps. Les uns ordonnaient que leurs cendres fussent enterrées près de quelque temple ou autel, d'autres dans leur propriété ou dans des endroits consacrés des montagnes où l'on avait l'habitude de faire des sacrifices. Les cendres des rois étaient déposées dans les tours des temples. Les tombeaux de ceux qui avaient été inhumés sans être brûlés consistaient en fosses profondes revêtues de pierres et de chaux dans lesquelles on mettait le corps dans l'attitude d'une personne assise avec les instruments de leur métier ou profession. On y ajoutait des urnes et des vases remplis de mets et de chicha pour le long voyage qu'ils devaient faire (Clavigéro, liv. VI, ch. XXXIX).

Quand un marchand mourait dans un voyage, avis de sa mort était envoyé immédiatement au plus vieux marchand de son pays natal qui le communiquait à ses parents et amis. Immédiatement une statue en bois représentait le décédé et on lui rendait les honneurs funèbres dont aurait joui le corps réel du défunt (Clavigéro, liv. VII, ch. XXXVIII).

Le mort recevait des offrandes périodiques jusqu'à la fin de la quatrième année. Durant toute cette période, on croyait que l'âme du mort était encore présente. Ce temps écoulé, les âmes résidant dans la maison des morts étaient supposées être passées dans les neuf enfers, et celles qui étaient dans la maison du soleil transformées en oiseaux (Sagahun, liv. III, ap., ch. 1er). Même coutume en Chine et dans la Tartarie.

Après les funérailles, les parents retournaient au lieu de la sépulture pendant vingt jours et y déposaient des fleurs. Ils recommençaient le quatre-vingtième jour et ainsi de suite de quatre-vingts en quatre-vingts jours. Après la première année, ils célébraient le jour anniversaire de la mort par des offrandes et continuaient ainsi jusqu'à la quatrième année. Ils ne faisaient plus rien ensuite pour le mort (Motolinia, p. 31).

Les peuples de Guazacualco et d'Yluta croyaient que le mort

ressusciterait, et, quand les os étaient secs, il les mettaient dans un panier et les suspendaient à un arbre, afin que le mort à la résurrection pût les voir (Herrera, IV, p. 97).

Dans l'île de Malhado, tous les morts étaient enterrés, excepté les médecins dont les corps étaient brûlés. La couleur du deuil chez eux était le noir (Herrera, IV, p. 38).

Au Yucatan, les modes de sépulture étaient les mêmes qu'au Mexique, et les coutumes mortuaires se ressemblaient beaucoup.

Ils remplissaient la bouche du mort de grains de maïs et de petites pierres qui leur servaient de monnaie, afin qu'il ne manquât de rien dans l'autre vie. Ils l'enterraient dans sa maison ou derrière sa demeure, mettant dans la fosse quelques-unes de ses petites idoles et ses instruments de travail. Généralement on abandonnait la maison du mort et on la laissait inhabitée après les funérailles, à moins que le nombre de personnes vivant ensemble ne fût cru suffisant pour ne pas craindre le mort.

Les Mayas embaumaient les corps de leurs rois. Pour cela, le corps était enduit de cire fondue. On retirait les entrailles, on le lavait et on l'emplissait de poudre d'osier pilé mélangée avec des aromates, de la graine de persil et de l'anis. D'après Hérodote, liv. IV, ch. LXXI, ce mode d'embaumement était celui employé par les Scythes. Les corps des princes, seigneurs et prêtres étaient brûlés. Ceux des autres personnes étaient inhumés, après avoir été desséchés au feu, dans des fosses et toujours dans la position d'une personne assise et repliée sur elle-même.

Les Toltèques qui habitaient le Yucatan brûlaient ou inhumaient leurs morts comme au Mexique.

A la Vera Paz, quand un seigneur mourait, la première chose que l'on faisait était de lui mettre une pierre précieuse verte dans la bouche. L'objet de cet acte était, dit Ximènes, que la pierre reçût son âme. Au moment de la mort, on frottait légèrement la figure du moribond avec cette pierre. L'introduction de la pierre dans la bouche et la réception du dernier soupir

étaient confiées au plus noble, et, dans la famille du roi, à son plus grand favori. La pierre était conservée avec soin par cette personne qui, à cause de cela, était très considérée. Le corps était maintenu dans la position de l'homme assis, et on l'habillait de ses plus beaux vêtements. Pendant ce temps, des messagers étaient envoyés dans tous les villages sous sa juridiction, et à tous ses amis. Au jour fixé pour les funérailles, tous les seigneurs invités apportaient des joyaux et d'autres présents ou au moins un esclave ou deux pour les sacrifier. Les joyaux étaient déposés sur le corps qu'on recouvrait de beaucoup de manteaux. Ceci fait, le corps était mis dans une bière en pierre. On faisait un large trou dans la terre et on y déposait la bière. Lorsque le seigneur était à l'agonie, on tuait tous ses esclaves, afin qu'ils eussent le temps de le précéder et de préparer la maison pour leur maître. Quand on les enterrait, on mettait avec eux leurs ustensiles de travail; on élevait ensuite un autel sur la fosse d'une coudée de hauteur, en chaux et en pierres, sur lequel généralement on brûlait beaucoup d'encens en offrant des sacrifices. Les gens du peuple, qui n'étaient pas assez riches pour avoir de telles bières, faisaient une longue et large pierre tombale destinée à recouvrir une fosse dans laquelle on maintenait le corps assis. Les autres cérémonies étaient semblables à celles qui avaient lieu pour les autres personnes (Ximènes, p. 211).

Au Guatémala, ils enterraient leurs morts dans leurs propriétés et élevaient des tertres ou tumuli en terre, correspondant en hauteur avec la position sociale du décédé. Dans quelques endroits, comme à Rabinal, ils élevaient des monticules de petites pierres plates; ce qui faisait que leurs propriétés étaient remplies de ces pierres que leurs descendants avaient beaucoup de peine à retirer (Ximenès, p. 213).

Quand un roi mourait, on tuait quelques-uns de ses serviteurs et un certain nombre de ses femmes pour l'accompagner, souvent même ces malheureux se suicidaient eux-mêmes en s'empoisonnant avec des poisons végétaux.

Dans les mêmes contrées, on momifiait les corps en les faisant dessécher à petit feu. Une autre coutume singulière, qui existe encore en Chine, était, lors des funérailles, de faire précéder le corps d'un coq vivant.

En Chine, le coq accompagne également le cercueil sur lequel il est perché, veillant à ce que l'âme du défunt ne sorte pas du corps, ce qui serait un grand malheur pour la famille, attendu que cette âme pourrait revenir chercher querelle à l'autre âme qui est dans la tablette des ancêtres pendant que son double attend son jugement. Les Eschortz d'Ingria (Finlande) brûlent un coq blanc le jour de la Saint-Jean quand ils visitent les tombes. Le coq joue également un rôle dans les superstitions scandinaviennes et gauloises. En Chine, quand deux jeunes gens se marient, avant la cérémonie, ils doivent adorer le ciel et la terre. On met ensuite sur une table des chandelles allumées et deux petits coqs blancs en sucre qu'ils se partagent et mangent.

La couleur du deuil était le jaune. Ils se peignaient en jaune tout le temps qu'il durait (Ximenès, p. 214).

Les peuples du Salvador enterraient leurs morts dans leur propre maison, assis et revêtus de leurs plus beaux vêtements. Pendant quatre jours et quatre nuits on pleurait le mort; le cinquième jour, le grand prêtre annonçait que l'âme était avec les dieux et qu'il était inutile de pleurer plus longtemps. Pendant ces quatre jours, ils chantaient les louanges du mort et ses hauts faits. Si un homme du peuple mourait, ses enfants et ses parents se lamentaient. Si une femme perdait un enfant, elle gardait son lait pendant quatre jours sans le donner à un autre, afin que l'enfant mort ne fît pas de mal au survivant (Palanco, p. 81).

Ils construisaient sur la tombe des personnages distingués des tertres ou tumuli en pierres ou en terre (Arriaga).

Au Honduras, on a trouvé plusieurs grandes cabanes couvertes en chaume. Dans l'une d'elles, était un corps embaumé. Dans une autre, les corps, tous sans odeur, étaient enveloppés

dans du coton et des nattes. Sur ces corps étaient des tablettes de bois, sculptées, représentant différentes figures d'animaux et, sur quelques-unes, le portrait du mort (Squier, *Amérique centrale*, p. 251).

Les corps des prêtres et des personnes d'un certain rang étaient brûlés. A Carcay, avant d'enterrer les corps, ils les faisaient dessécher.

Chez les Indiens de la côte de Mosquito, d'après Bancroft, le corps était déposé dans la moitié d'un canot enveloppé d'étoffe. Les parents et amis manifestaient leur chagrin par des libations et les femmes s'infligeaient toutes sortes de mortifications. Ensuite quatre hommes nus et peints pour ne pas être reconnus et punis par Vulascha (Huracan), saisissant une corde attachée au canot, le traînaient dans les bois avec accompagnement de musique. Là on inhumait le canot avec le corps dans une fosse, ainsi que son arc, ses flèches et tout ce qui pouvait lui servir dans l'autre monde. L'autre moitié du canot était placée sur le corps. Sur la fosse on construisait une hutte dans laquelle les parents venaient déposer de temps en temps des mets et des boissons.

Au Nicaragua, on brûlait le corps des seigneurs et des caciques avec leurs vêtements, leurs plumes, leurs éventails et leur or; les cendres étaient recueillies dans un vase et enterrées devant sa maison. On brûlait également avec le corps des mets. Les corps des gens du peuple étaient brûlés, ou leurs ossements étaient conservés dans des vases qui étaient enterrés dans un cimetière commun.

Chez les Caraïbes de la côte de Mosquito, la veuve devait, pendant un an, avoir soin de la tombe du défunt et lui fournir tout ce dont le mort avait besoin, ensuite elle prenait ses os et les portait pendant un an, puis les déposait sur le toit de sa maison. Elle pouvait alors se remarier. (*Nat. Races of Pacific states*, vol. I, p. 731. Bancroft.)

Dans les fosses, on mettait de petites idoles d'or, bien travaillées, des objets en cuivre, des figurines en terre cuite. Les

vases contenant les ossements ou les cendres avaient la forme d'un crâne humain (Squier, *Nicaragua*, II, 89).

Dans le Darien et l'isthme de Panama, quand un chef mourait, on le couvrait d'or après l'avoir revêtu de ses plus beaux vêtements. On le suspendait ensuite par des cordes au-dessus de brasiers de charbon, deux vases étant placés en dessous pour recevoir la graisse. Le corps, par la chaleur du feu, était desséché et gardé dans le palais de la famille du chef. Chaque année, le jour anniversaire de la mort, une fête était célébrée en l'honneur du mort.

Chez les Chibchas, le corps des grands criminels était abandonné dans les champs pour être dévoré par les animaux (Simon, p. 255).

Leurs modes de sépulture étaient variés. Ils embaumaient les corps de leurs rois et caciques avec une sorte de résine nommée *mocoba* et d'autres ingrédients. Après que le mort avait été pleuré dans sa maison pendant six jours, ils le déposaient dans une sorte de caverne (*bobeda*) construite exprès. Ils l'habillaient de ses plus beaux vêtements, plaçaient autour des pains de maïs et des vases de chicha, ses armes, et dans sa main une flèche en or, en souvenir de celle que Bochica lança de l'arc-en-ciel quand il ouvrit le passage aux eaux de cette vallée. Dans les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et au nombril, ils mettaient des émeraudes et de petites plaques d'or et autour du cou des colliers (*Chagualas*) également en or. Dans la même bobeda on enterrait les esclaves et les femmes qu'il avait le plus aimés. Mais, avant, on leur faisait prendre le suc d'une plante qui les privait de toute sensation.

Les corps des rois de Bogota étaient mis dans des troncs de palmiers creux. Quelquefois on faisait dessécher les corps des morts dans des barbacoas au moyen d'un feu lent. Dans d'autres endroits, ils les mettaient dans des bahios, sortes de sépulcres. D'autres étaient enterrés dans les champs, enveloppés dans leur manteau. Sur la fosse, on plantait un arbre pour

cacher la place afin qu'on ne vînt pas déterrer le mort pour enlever les objets précieux qui l'entouraient. Sur la tombe de ceux qui mouraient de certaines maladies, on mettait des croix. Les fils et femmes du mort ne conservaient que ses terres, attendu que tout ce qu'il avait en dehors était mis dans la fosse. Le mort était pleuré pendant six jours, et à chaque anniversaire du jour de son décès durant un certain temps (Simon, p. 259).

A la mort d'un zippa, tous ses sujets portaient le deuil en se peignant avec de l'ocre rouge.

Quelquefois, les corps, après avoir été embaumés et leurs entrailles remplacées par des joyaux et de l'or, étaient couverts de leurs plus beaux vêtements et portés dans une chapelle construite *ad hoc* et où on les laissait pour toujours.

D'autres étaient jetés dans des lacs profonds avec leur cercueil et les joyaux qu'on y ajoutait (Herrera, V, p. 90).

Les Xèques cachaient le plus possible le lieu où était enterré leur chef ou cacique. Quelquefois ils détournaient le cours d'une rivière et y mettaient le corps dans son lit, laissant la rivière reprendre son cours naturel (Simon, p. 291).

Ces peuples élevaient également un grand nombre de tumuli dans lesquels ils déposaient leurs morts.

Chez les Caraïbes, un an après la mort, les ossements étaient lavés, peints, couverts de baume odoriférant, mis dans un panier et pendus à la porte de l'habitation. La femme du mort devait porter ce panier pendant un certain temps sur son dos, toutes les fois qu'elle sortait (Gumella, *Hist. de l'Ormoco*, I, p. 202). Pour dépouiller le cadavre de sa chair, ils l'attachaient à une corde et le descendaient dans la rivière où les poissons, en quelques jours, avaient mis les ossements à sec.

La coutume, chez les Caraïbes, avant d'inhumer le mort, était de pousser des lamentations, et de demander en même temps au mort pourquoi il avait préféré quitter ce monde où il avait tout pour rendre sa vie agréable.

Les Caraïbes inhumaient quelquefois le cadavre dans leur demeure qu'ils abandonnaient ensuite.

Les Péruviens considéraient comme un malheur pour la famille que les restes d'un de ses membres ne fussent pas inhumés ou inhumés loin d'eux [1] (Cieza, ch. LIV).

Les corps des rois, tels que les Incas et autres chefs de tribus, étaient embaumés. Les viscères étaient extraits, déposés dans un vase d'or et conservés dans le temple de Tambo, à quatre lieues de Cuzco. Une quantité considérable de leurs joyaux, trésors, argent, or, pierres précieuses était enterrée avec eux, en même temps que des serviteurs et quelques-unes de leurs femmes, dont le nombre s'est élevé quelquefois à mille. Le peuple disait qu'ils devaient s'estimer heureux d'être ainsi sacrifiés pour servir leur seigneur dans l'autre vie. « Il est certain, dit Garcilazo, liv. V, ch. v, qu'ils demandaient volontairement la mort et que les officiers étaient souvent obligés d'intervenir pour empêcher que leur nombre ne fût pas trop considérable. Le corps était embaumé avec beaucoup d'art. Jusqu'à présent on ignore le procédé dont ils se servaient. « D'après Rivero et « Tschudi (*Antiquidades peruanas*, p. 204), les cadavres des « Incas devaient être incomparablement mieux conservés que « les autres par un procédé qui devait être un secret de la fa- « mille, attendu qu'on n'a pas trouvé d'autres momies que « celles des rois et des reines. Nous ignorons de quel procédé « se servaient ces maîtres dans l'art d'embaumer, ni quelle « substance ils employaient pour éviter la putréfaction et don- « ner à la peau une certaine flexibilité. Pour arriver à le sa- « voir, il serait nécessaire de soumettre une de ces momies « à l'analyse chimique. Existe-t-il, toutefois, une seule de ces « momies ? Garcilazo de la Vega dit qu'il en a vu cinq, parmi « lesquelles l'une, lui avaient assuré les Indiens, était l'Inca « Viracocha, l'autre le grand tupac Inca Yupanqui, la troisième « Huayna-Capac. Or, suivant d'autres, Gonzalo Pizarro fit

1. La même superstition règne en Chine.

« déterrer et brûler le corps de l'Inca Viracocha à Haquija-
« huana, celui de Huayna-Capac fut transporté de Pattalaeta à
« Totocacha. Garcilazo de la Vega n'a donc pu les voir. On dit
« que la momie de Huayna-Capac était si bien conservée qu'elle
« paraissait vivante. Les yeux étaient imités de telle sorte qu'ils
« paraissaient naturels. Tout le corps était enduit d'une sorte
« de bitume. Sur la tête, on distinguait une cicatrice prove-
« nant d'un coup de pierre. La chevelure était blanche et en-
» tière; il était mort quatre-vingts ans auparavant. Le licencié
« Polo Ondegardo, lorsque Don Andrès Hurtado de Mendoza
« était vice-roi, transporta cette momie, ainsi que plusieurs
« autres des Incas, de Cuzço à Lima. Finalement, les restes
« mortels de ces puissants et sages monarques furent enterrés
« dans un coin de l'hôpital de San Andrès, à Lima. » Les momies que l'on a trouvées à la côte ou sur la Sierra, d'après les mêmes auteurs, p. 207, ne renfermaient aucun préservatif. A la côte, le sol chaud et le sable calciné desséchaient les corps, et, dans l'intérieur, l'air pur et le vent sec produisaient le même effet. H. Meyen dit, de son côté, que pour conserver les corps à la côte, on les couvrait de sable sec et, sur la Sierra, qu'on les exposait à l'air sec avant de les enterrer Les corps des rois seuls étaient embaumés avec soin (Cieza, ch. XXXIII).

Le corps des Incas, une fois embaumé, était transporté dans le grand temple du soleil à Cuzco. Les hommes étaient placés à droite, les reines à gauche du grand luminaire. Les corps, revêtus de leurs plus beaux vêtements, étaient maintenus assis sur des chaises d'or, la tête inclinée vers le sol, les mains posées sur la poitrine.

La mort de l'Inca était suivie d'un deuil général dans tout l'empire. A des intervalles déterminés, durant toute une année, le peuple assemblé renouvelait les expressions de son chagrin. On faisait des processions dans lesquelles on déployait la bannière du défunt. Des bardes et des ménestrels étaient nommés pour chanter ses hauts faits et les chants étaient répétés

dans les fêtes en présence du monarque régnant (Prescott, *Peru*, liv. I, ch. 1[er]).

Il y avait différents modes d'inhumer les morts. Les uns les mettaient dans des trous creusés dans le sol, les autres au-dessus de la terre, d'autres sur la terre, et chaque nation avait une manière différente pour construire les tombeaux (Cieza, ch. LXIII).

Les anciens Péruviens enterraient fréquemment leurs morts dans leur propre maison, qu'ils abandonnaient ensuite. Une grande partie des ustensiles de ménage était inhumée avec le mort. Sous une première couche de terre, à 2 pieds de profondeur, on trouvait le corps bien conservé dans la posture d'un homme assis. A deux pieds au-dessous, les ustensiles, vases de terre, jarres, armes, instruments. Enfin, sous une troisième couche étaient placées les vaisselles d'or et d'argent et les idoles de la maison (Tschudi, *Peru*, p. 393).

Les Huacas, fosses ou sépulcres, étaient de différentes formes et grandeurs, suivant qu'ils étaient destinés pour un individu ou des familles. A la côte généralement, mais pas toujours, une élévation marque l'endroit où les corps ont été inhumés et ils sont trouvés à côté l'un de l'autre dans les grandes plaines. Dans l'intérieur, quoique encore à la côte, les huacas sont généralement voûtés et construits en briques non cuites. Sur la Sierra, d'autre part, les tombes sont en maçonnerie, carrées, ovales ou comme des obélisques. Les corps étaient mis au milieu des huacas, isolés ou en groupe, et supportés par des pierres ou des roseaux pour les maintenir dans l'attitude d'un homme assis. La face était tournée vers l'est. A la tête des corps, étaient des rangées de pots remplis de gmana, maïs, patates, chair de lama desséchée; ces pots étaient couverts d'autres plus petits. Des deux côtés dans un demi-cercle il y avait des instruments de cuisine, des pots remplis d'eau et de *chicha*. Souvent des sacs de maïs étaient placés entre les pots et le corps, recouverts de sable fin sur lequel étaient mis différents objets, tels que vêtements, etc. Venait enfin une autre couche de sable et

la tombe était fermée par une maçonnerie. Les corps étaient enveloppés dans différentes couvertures, et, quand on les retirait, ils ressemblaient à des statues, à tel point qu'on pouvait reconnaître les difformités de la tête, des genoux et des pieds. Le corps était enveloppé dans une natte liée par une espèce de filet en fortes cordes. Ces couvertures enlevées, on trouvait une large bande de coton entourant le corps de la tête aux pieds, et reliant entre eux des supports en bois pour soutenir la tête. Sous ce bandage était une épaisse couverture rouge ou de plusieurs couleurs, et, sous celle-ci encore, un ou deux vêtements. Au cou étaient attachés de petits pots, des ornements, un petit sac de coca et généralement une petite idole en or ou en argent. Le dernier vêtement était d'une étoffe fine. Le corps nu était enveloppé dans deux ou trois bandes d'étoffe. Dans la bouche on remarquait une petite pièce d'or, d'argent ou de cuivre (Tschudi, *Peru*. II, p. 397).

Les tombes des Canchos étaient construites en pierres sur les hauteurs. Ils enterraient, avec les corps de leurs chefs, quelques-uns de leurs serviteurs et de leurs chefs (Cieza, ch. XCVII).

Les Indiens de Loza cachaient les corps de leurs chefs (Cieza, ch. LIX).

Dans la province de Cauca, les corps desséchés des morts étaient mis dans des peaux, la face seule restant découverte exposée, et conservés dans la maison de la famille du défunt (Cieza, ch. LIV).

A Quito, les corps étaient déposés sur le sol et, avec des briques ou des pierres, ils élevaient par dessus une tombe. Ensuite tous les serviteurs, parents et amis jetaient de la terre pour former un tumulus qu'ils nommaient huaca. La hauteur et la largeur de ces tumuli étaient proportionnées au rang, à la dignité ou à la richesse du défunt (Ulloa, I, 461).

Les Collas [1], lorsqu'un chef mourait, tuaient une partie de

1. Comme les Xeques de Bogota.

ses femmes, de ses enfants et de ses domestiques pour l'accompagner. On enterrait également dans le huaca des personnes vivantes. Pendant les jours de deuil, on revenait danser de temps en temps à la place où le corps avait été inhumé. Les femmes qui restaient et les parents, en signe de deuil, mettaient des cordes de serge autour de leurs cheveux (Cieza, ch. c).

Quand un Indien de Puerto Viejo mourait, on l'inhumait dans une sorte de puits, et, pendant plusieurs jours, les parents invités et les amis dansaient, chantaient et pleuraient (Cieza).

Chez les Indiens des vallées de la côte, quand un chef mourait, un grand nombre de femmes coupaient leurs cheveux. On inhumait dans le huaca quelques-unes de ses femmes, des mets, des bijoux.

Chez les Yuncas, le chef était inhumé avec ses trésors, ses serviteurs, ses femmes et ceux qu'il avait le plus aimés. Quand le huaca était plein, on enterrait ces malheureux dans les endroits où ils avaient coutume de se rendre le plus souvent, dans la persuasion que l'âme, passant par ces lieux, les prendrait avec elle pour la servir. Souvent ses femmes, pour que dans l'autre monde le maître bien aimé les tînt en plus grande estime, n'attendaient pas qu'on les tuât et se pendaient elles-mêmes en faisant une corde de leurs cheveux.

Chez les Indiens de Lhacta-cunya, les femmes, en signe de deuil, coupaient leurs cheveux et devaient pleurer pendant un an.

Les Indiens de Tarina, en signe de deuil, portaient des vêtements noirs et se peignaient le corps en noir. (Cieza, ch. LXXXIII.)

Après la mort d'un chef, ses femmes et ses serviteurs devaient continuer le même genre de vie que s'il n'était pas mort. On faisait une statue d'or qui le représentait et qui était servie comme lui-même. Certains villages étaient désignés pour lui fournir tout ce qui lui était nécessaire. Le successeur faisait construire une nouvelle maison, et tous les objets domestiques étaient remplacés, parce que le fils ne devait pas se servir de ce qui avait appartenu à son père (Andagoya, p. 59).

Quand un souverain mourait, on fermait la chambre dans laquelle il avait l'habitude de dormir et personne ne pouvait y entrer. Tout ce qu'il possédait : joyaux, vêtements, était inhumé avec lui, afin qu'il pût s'en servir dans l'autre monde (Garcilazo, l. VI, ch. IV).

Un grand nombre de serviteurs étaient désignés pour avoir soin du corps des chefs après leur mort. Ceux-ci souvent abusaient de leurs fonctions en disant que le mort demandait telle ou telle chose qu'on s'empressait de leur donner.

Une coutume, très fréquente chez certaines tribus de l'Amérique, était d'exposer leurs morts sur des arbres ou par terre, pour que les oiseaux de proie dévorassent les chairs. Ils recueillaient ensuite les os et les enterraient. Les Caddoes Ascena, quand un de leurs chefs était tué dans une bataille, laissaient son corps exposé afin que les animaux ou oiseaux de proie dévorassent ses chairs.

Les Coroados du Brésil avaient coutume d'inhumer leurs chefs dans de grands vases de terre. Ils les enfouissaient assez profondément au pied d'un grand arbre. Les momies, que l'on a retrouvées revêtues de leurs insignes, sont parfaitement intactes et placées dans l'attitude d'un homme assis sur ses talons.

Les Changos, d'après une découverte faite à Cobya, rangeaient leurs morts sous une énorme couche de terre, séparément par sexe et par âge, enveloppés dans leurs vêtements tissés de laine assez fine. Ils avaient encore leurs cheveux et étaient couchés en long, coutume assez rare chez les nations américaines, qui reploient ordinairement les corps de manière à les remettre dans la position naturelle de l'homme au moment de naître (d'Orbigny, *l'Homme américain*, p. 337).

Les Araucans se limitaient à couvrir le cadavre avec des pierres et de la terre sans l'enterrer. Au moyen de pierres et de terre, on formait une espèce de monticule artificiel. On mettait à côté du mort ses meilleurs vêtements, ses joyaux, ses armes, du feu et des mets. On faisait du feu sur la sépulture pendant un an.

Chez les Yuracarès, à la mort de l'un d'eux, tout ce qui appartenait au défunt était anéanti. On abandonnait sa cabane et son champ, puis on l'enterrait. Les Patagons et les Puelches enterraient ou brûlaient avec le défunt, ses armes, ses bijoux et tous ses animaux.

Les indigènes du Chaco, à la mort de l'un d'eux, se mutilaient de la manière la plus barbare en signe de deuil, se coupaient une articulation des doigts et se couvraient de blessures. Les Charruas brûlaient tout ce qui avait appartenu au défunt et tuaient sur sa tombe tous les animaux qui lui avaient servi. Pour exprimer leur douleur, les parents se couvraient les bras, les flancs, la poitrine de blessures profondes. Les femmes se coupaient l'articulation d'un doigt au décès de chacun des leurs, commençant par le petit doigt; de plus, elles s'enfonçaient le couteau du mort dans les chairs des bras, des seins, des flancs. Tous jeûnaient ensuite rigoureusement.

Les Tobas et les Mataguayas enterraient avec leurs morts tout ce qui leur avait appartenu. Ces derniers abandonnaient ceux qui étaient atteints d'une maladie incurable. Les morts étaient enterrés assis, les membres ployés.

Les Abipones, les Samucas, les Chiquitos, les Monos inhumaient avec le défunt ses armes et des vivres et on tuait ses chevaux sur la tombe.

Les Guaranis, les Cheriguanes, les Coroados du Brésil et les Indiens du Paraguay mettaient le corps du mort dans un vase de terre ou dans une fosse garnie de clayonnage au milieu même de la maison, la face tournée vers l'orient.

Les Guarayas enterraient leurs morts dans leur maison, la tête tournée vers l'Orient [1]. Les corps étaient placés dans une fosse profonde. Leurs armes étaient brûlées. Tous les Guaranis, et notamment les Cayas, Manhès, Monduracas, Gentios, Bravos, confectionnent avec les têtes de leurs ennemis tués de hideux trophées ornementés de plumes (Hamy). Cette coutume

1. Cette coutume était suivie par presque tous les peuples de l'Orient.

qui rappelle les scalps des Peaux-Rouges du Nord atteint sa perfection dans la tribu des Jivaros du haut Amazone. Ces sauvages parviennent à enlever d'une seule pièce et sans incision toute la peau du crâne et de la face ; puis, par un procédé imparfaitement connu, ils la font sécher et rétracter d'une façon si uniforme qu'elle se réduit au volume de la tête d'un nouveau-né, tout en conservant les formes du visage. La chevelure très longue est précieusement respectée. Manuel Sobreviela avait déjà, au siècle dernier, attiré l'attention sur des sauvages du Pérou oriental qui faisaient bouillir la tête de leurs ennemis. « Ils en détachent ensuite la peau qu'ils empaillent et font sécher à la fumée pour en former un masque. Les dents leurs servent à faire des colliers et ils suspendent les crânes au toit de leurs habitations » (*Les races sauvages,* par Alphonse Bertillon, p. 182).

Plusieurs tribus du Brésil et de la Guyane, de même que quelques-unes de l'isthme de Panama, laissaient mourir les vieillards qui leur étaient à charge ou les malades incurables dans une cabane abandonnée. On a dit même que quelques-unes mangeaient leurs morts. Lafitau raconte (*Mœurs des sauvages,* 1724, II, p. 406) que quelques peuplades de l'Amérique méridionale mangeaient les corps morts de leurs guerriers. « S'il est vrai, ajoute-t-il, qu'il y en a qui font festin des cadavres de leurs parents, il est faux qu'elles les mettent à mort dans leur vieillesse pour avoir le plaisir de se nourrir de leur chair et d'en faire un repas. Les nations qui ont encore cette coutume de manger les corps morts de leurs parents croient leur donner une sépulture plus honorable [1]. »

1. Comme Lafitau ne cite pas les noms des peuples qui mangeaient les corps morts de leurs parents, on peut douter de la véracité de son récit. Cependant, si l'on consulte l'histoire ancienne, on trouvera que, d'après Anquetil, chez les Scythes, quand un père ou une mère était atteint d'un mal incurable, on le tuait et on le mangeait. La victime était heureuse parce que, dans son idée, la sépulture qu'elle attendait était plus honorable que celle d'être mangée par les vers. Les Tartares, les Massagètes, les Padéens, les Derbices et les Effedens étranglaient les vieillards, mêlaient leur chair avec du mouton et la mangeaient. Horace et Tertullien affirment que les Irlandais et

D'après Garcilazo, liv. I, ch. XII, les Cucamas qui vivaient sur les bords des rivières Marânon et Huallaga, lorsqu'un parent mourait, se réunissaient et le mangeaient, rôti ou bouilli, selon qu'il était gras ou maigre; ensuite ils recueillaient ses os et faisaient ses obsèques avec de grandes cérémonies.

Nous avons retrouvé dans l'Amérique septentrionale, au nord et nord-ouest du Mexique, les mêmes coutumes mortuaires que dans les autres contrées du nouveau continent. Ainsi, les tribus du Nord-Ouest, d'après M. Dall, *Cont. to N. A. Ethnol.*, t. I, p. 89, tantôt enterraient leurs morts dans la partie réservée à chaque famille dans la maison commune ou bien les plaçaient sur une plate-forme en bois ou en pierre dans quelque abri de rocher. Ceux-ci reposaient sur de la paille ou de la mousse, et étaient recouverts de nattes. Un troisième mode de sépulture consistait à retirer les viscères des corps, ainsi que les matières grasses, à les faire dessécher et à les mettre dans des caisses enveloppées de fourrures et des plus belles nattes. Le corps était courbé le plus possible, maintenu assis, et la boîte était généralement suspendue dans quelque abri. Quelquefois le chasseur était revêtu de son armure de bois et on lui mettait un énorme masque [1] ornementé de plumes, avec une certaine quantité de pendants en bois. Avec le corps, on mettait ou des effigiés de ses ustensiles les plus utiles ou ses ustensiles. Ainsi, depuis la presqu'île d'Alaska jusqu'à la Terre de Feu, ces peuples conservaient les corps de leurs morts embaumés ou desséchés [2].

les anciens Bretons dévoraient leurs morts. Chez les anciens Scandinaves, descendants des Scythes, les vieillards se précipitaient du haut des rochers à la mer pour ne pas être à charge à leur famille. Les Esquimaux et les Groënlendais les étranglaient quelquefois. Les Kamtchadales, les habitants de Yarkoutz les laissaient mourir souvent dans une cabane abandonnée.

1. Ce masque se retrouve au Pérou, au Mexique et dans l'Amérique centrale.

2. Cette coutume existe également chez les insulaires aléoutiens. Martin Sauer-Bellings, *Expédition*, 1802, p. 161, dit que ces insulaires embaumaient les corps des hommes avec de la mousse sèche et de l'herbe et les mettaient ensuite, vêtus de leurs plus beaux habits, dans une sorte de cercueil, le corps maintenu assis, et l'enterraient avec

Certaines tribus du nord de l'Amérique conservaient les corps de leurs chefs de la même manière que celles du Darien et de l'isthme de Panama. On enlevait d'abord la peau, en faisant une incision dans le dos. On retirait toutes les chairs, laissant les nerfs attachés aux os qu'on faisait dessécher au soleil et qu'on remettait dans la peau, qui était gardée avec beaucoup de soin, afin qu'elle ne se rétrécît point. Cette opération finie, on remplissait les vides avec du sable blanc. Pour empêcher la peau de se rétrécir, on l'imprégnait d'huile et de graisse qui la préservait de la corruption. On la recousait de nouveau et on étendait la momie recouverte d'une natte sur une planche au-dessus du sol, dans une pièce préparée *ad hoc*. Les chairs séchées étaient déposées dans un panier au pied du corps, avec une idole pour le garder. Nuit et jour, quelque prêtre devait veiller [1]. Les Indiens de la Virginie et les Natchez embaumaient le corps de leur roi (Beverly, *Hist. of Virginia*, p. 185).

La crémation était pratiquée également par un grand nombre de tribus du nord de l'Amérique, surtout par celles qui vivaient sur les versants occidentaux des Montagnes Rocheuses. Tous ces Indiens jetaient dans le feu du bûcher tout ce qu'ils supposaient être utile au mort. Quelquefois, chez les Utahs du sud, ils brûlaient tout ce qu'ils possédaient, ou bien couvraient de terre ce qui restait, et en formaient un tumulus. Nous trouvons la même coutume dans l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale.

Des tribus enduisaient le corps du mort d'une couche de terre, d'un pouce d'épaisseur et le mettaient sur un petit feu.

ses flèches et ses instruments de pêche. La tombe était décorée avec des nattes et des peintures.

Les habitants de la presqu'île d'Alaska embaumaient les corps de leurs rois ou chefs *(Lettres de Francis de Bologna)*.

1. Des momies ont été découvertes dans les cavernes calcaires du Kentucky, à différentes profondeurs du sol. Une de ces momies se tient accroupie, les genoux repliés sur la poitrine, les bras croisés et les mains posées l'une sur l'autre. On n'y distingue ni suture ni incision indiquant que les viscères en aient été retirés.

Lorsque la terre et le corps étaient cuits, on les recouvrait d'une autre large couche de terre. Les Ethiopiens avaient une coutume analogue. Seulement au lieu de terre ils se servaient de plâtre.

Les autres modes de sépulture, dans le nord de l'Amérique, étaient les mêmes que dans le centre et le sud.

Les Soshones brûlaient ou enterraient ou cachaient les corps de leurs morts sous des rochers.

Après que le corps avait été brûlé, la veuve recueillait les os que le feu avait épargnés dans de l'écorce de bouleau, et les portait sur son dos pendant plusieurs années. Cette coutume, comme nous l'avons dit plus haut, existait chez les Caraïbes de l'Amérique centrale et du Darien.

Souvent la veuve, au lieu des os, portait, pendant un an, un rouleau d'étoffe qu'elle appelait son mari.

Les Chèrokées, les Indiens de Nootka-Sound, etc., jetaient les corps de leurs morts dans les rivières ou dans la mer; d'autres regardaient l'inhumation dans l'eau comme déshonorante. C'était la peine infligée aux suicidés chez les Ahbamans.

Quand on inhumait dans la maison, elle était abandonnée.

La tête du mort était tournée vers l'Orient.

Avant de brûler ou d'inhumer le cadavre, un brave faisait le récit de la vie du mort et l'appelait par son nom. Souvent il lui donnait des conseils pour traverser la grande rivière, le pont étroit gardé par un serpent, le désert, la vallée obscure, etc.

Toutes ces tribus avaient à ce sujet les mêmes croyances que les peuples du Mexique, de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale, ce qui est encore une preuve assez forte de l'origine commune de leur civilisation. Ce qui frappe également, c'est de retrouver partout, aussi bien au nord qu'au sud, un grand nombre d'autres coutumes mortuaires entièrement analogues.

Ainsi, en dehors de celles que nous avons déjà mentionnées, toutes ces tribus inhumaient les morts dans la position d'un

homme assis. Certaines tribus brûlaient les veuves, qui souvent s'immolaient volontairement. Pendant six jours et six nuits, des feux étaient allumés sur la fosse, après quoi l'âme était supposée partie au galop pour l'heureux pays de chasse.

Ils mettaient auprès de leurs morts des vases remplis de mets et de boissons. Ils tuaient un cheval ou plusieurs chevaux, un chien, et quelquefois des esclaves et des femmes pour accompagner le mort.

Toutes les cérémonies mortuaires étaient accompagnées de danses, de musique et de libations. Le mort était pleuré durant six jours.

On conservait une partie des cheveux du mort qu'on gardait comme la représentation de son esprit. On laissait toujours une mèche au sommet de la tête.

Ils avaient également des vases dans lesquels ils mettent, les cendres et les ossements de leurs morts. Quelquefois comme dans le Centre-Amérique et au Pérou, les vases étaient moulés sur la tête du mort, de sorte que la tête ne pouvait plus en être extraite. Ce vase était cuit ensuite ou bien un cou lui était ajouté postérieurement.

Ils inhumaient souvent avec le mort tout ce qui lui appartenait ou le détruisaient, ce qui était cause que souvent les femmes tuaient leurs enfants pour n'avoir pas à les entretenir après la mort de leur mari.

Quand une mère allaitant son enfant mourait, on enterrait l'enfant avec elle. La couleur du deuil était le noir ou le jaune, suivant les tribus. Ils se scarifiaient en signe de deuil et se coupaient des articulations des doigts. D'autres, pendant un certain temps, ne devaient ni se peigner, ni se laver, ni porter la moindre parure. Un certain nombre de tribus du nouveau Mexique et de l'Arizona laissaient les corps des morts exposés aux oiseaux de proie et aux animaux sauvages, et recueillaient ensuite les ossements qu'ils enterraient, ou mettaient dans des boîtes sur des arbres, ou bien conservaient dans des ossuaires. Enfin, nous dirons en terminant que dans le nord de l'Amérique les tertres

et tumuli nommés *Mounds* sont tout à fait semblables à ceux du Mexique et du Pérou.

En résumé, en lisant l'excellent travail du docteur H. Yarrow intitulé *A further contribution to the study of the mortuary costums of the North Americans Indians,* on retrouve dans le nord les mêmes coutumes mortuaires que dans les autres parties de l'Amérique, ce qui prouve, une fois de plus, que la civilisation aryenne s'est répandue dans tout le Nouveau-Monde.

Ces peuples avaient, en fait d'esthétique, des idées assez bizarres. Ainsi quelques-uns, comme ceux de Guancavalcas et de Guayaquil, se faisaient arracher cinq ou six dents supérieures, et, quand on leur en demandait la raison, ils répondaient que c'était une question de beauté (Benzoni, p. 244).

Ils déformaient, dans le même but, les crânes de leurs nouveaux-nés, de manière à allonger leur nez et à aplatir leur front. Cette coutume, comme nous l'avons dit plus haut, était aryenne. Les Aryas avaient voulu se distinguer ainsi des peuples à couleur sombre qu'ils nommaient « peuples au nez de chèvre ou sans nez » et représentaient toujours leurs dieux avec de longs nez.

Gomara, ch. III, raconte que le gouverneur de l'île de Puna non-seulement faisait couper le membre viril aux gardiens de ses femmes, mais le nez, afin de les rendre plus laids.

Une autre coutume que les peuples d'Amérique avaient empruntée à l'ancien continent était le tatouage qui était pratiqué dans tout le Nouveau-Monde. Nous avons dit plus haut que les peuples du nord-ouest de l'Amérique septentrionale se tatouaient et se mutilaient la figure pour y placer des os ou des pierres, les uns aux côtés de la bouche, les autres au nez, indépendamment des oreilles. Les Mexicains se tatouaient, se perçaient les lèvres et y portaient suspendus des croissants en or. Les seigneurs se perçaient aussi le nez et y attachaient des pierres précieuses. Landa, § XXI, raconte que les habitants du Yucatan se tatouaient et que ceux qui ne le faisaient pas étaient un objet de moquerie. Cogolludo, liv. IV,

ch. v, dit que, par ostentation, ils se faisaient des incisions avec des lancettes de pierre à la poitrine, aux bras et aux cuisses jusqu'à ce que le sang coulât, et qu'ils mettaient de la terre noire ou du charbon sur les blessures. Quand celles-ci étaient cicatrisées, apparaissaient des figures d'aigles, de serpents, d'oiseaux et d'animaux qu'ils avaient tracées avec leurs lancettes. Ils se perçaient également le nez. Les femmes du Yucatan, d'après Landa (§ xxxi), avaient l'habitude de scier leurs dents, de manière à ressembler à une scie, et considéraient cela comme très beau. Cette opération était faite par les vieilles femmes au moyen de certaines pierres. Les femmes se suspendaient également aux narines un morceau d'ambre, ce dont elles étaient très fières. Elles perçaient leurs oreilles pour y mettre des pendants comme leurs maris. Elles se tatouaient à partir de la ceinture jusqu'au cou; à l'exception des seins, leur corps était couvert de figures plus fines et plus délicates que celles des hommes.

Les Indiens du Honduras, suivant Squier (*Central America*, p. 250), se tatouaient de diverses manières et avaient de grands trous dans les lobes de leurs oreilles, à travers lesquels un œuf pouvait passer, ce qui fit que Colomb appela cette côte « la côte de l'oreille ».

Au Nicaragua, la coutume de se tatouer, pratiquée sur une grande échelle, servait à désigner, par des figures différentes, les tribus. Les deux sexes, dit Oviédo, se perçaient les oreilles et se faisaient des dessins sur le corps avec des couteaux en pierre et une espèce de charbon nommé Tilé (Squier, *Nicaragua*, III, p. 341).

Les Chibchas se traversaient le nez, les lèvres et les oreilles avec des anneaux d'or dont le nombre, chez les guechas (gardes), indiquait les ennemis tués dans les batailles. Ils se tatouaient (Acosta, p. 219).

Les Quitchuas se tatouaient et se perçaient les oreilles. Ils croyaient que si l'orifice était brisé par quelque accident, c'etait un mauvais présage. Ils mettaient des morceaux de coton dans l'orifice et chaque jour en augmentaient le nombre, afin

d'élargir l'oreille et de l'allonger. Pizarro, p. 277, raconte que quelquefois les oreilles touchaient aux épaules, et que plus elles étaient longues, plus elles étaient considérées comme belles.

Les Péruviens, de même que les Botocudos et les Lenguas d'aujourd'hui, regardaient comme une beauté de se les faire allonger jusqu'à tomber sur les épaules et, pour cela, les surchargeaient de poids et de morceaux de bois volumineux. C'était l'inca en personne qui perçait les oreilles aux enfants nobles lorsqu'ils avaient atteint l'âge de seize ans. Ceux-ci tenaient à avoir les oreilles les plus longues possible. C'est pourquoi les Espagnols, les appelèrent *orejones*, les longues oreilles.

Les Guancavillas se perçaient le cartilage qui sépare les narines et y suspendaient un joyau d'or ou d'argent.

La nubilité des femmes était généralement signalée et solennisée. Chez les Guaranis, des jeûnes rigoureux, des stigmates sur la poitrine, le tatouage d'une petite partie du bras et de la figure étaient ordonnés aux jeunes filles. Chez les Pampéens, chez les Araucans et les Yuracarès, on commençait par jeûner et se tatouer certaines parties du corps. La jeune fille et les parents se couvraient ensuite de blessures les bras et les jambes (d'Orbigny, *L'homme américain*). Les Chiriguanes se mettaient des ornements dans la cloison du nez. A l'homme (p. 237) était réservé l'honneur de se faire une ouverture à la lèvre inférieure et d'y placer un bouton de plomb et d'étain comme une pièce de 2 francs.

Les Guaranis, comme les populations du nord-ouest de l'Amérique septentrionale, se trouaient la lèvre inférieure pour y placer une pierre ou un os. D'autres se mutilaient toute la figure pour y mettre trois ou cinq ornements de ce genre.

Toutes ces coutumes se retrouvent chez les Egyptiens, les Huns, les Perses, les Pictes, les Gelons, les Scandinaves, les Japonais, ainsi que chez les habitants des îles de Yézo et des îles Aléoutiennes.

La plupart des peuples de l'Amérique s'épilaient. Ils avaient

l'habitude, dit Mendieta (p. 96) en parlant des Indiens du Mexique, de s'épiler. Les Indiens du Yucatan, dit Landa, § xx, n'avaient pas de barbe, et on dit que les mères, dans le bas-âge, brûlaient la face de l'enfant avec des étoffes, afin que le poil ne pût pousser. Maintenant, ajoute-t-il, ils ont de la barbe très rude comme des poils de renard.

Cassani, p. 86, raconte que pour empêcher la barbe de pousser, chez les enfants des Chibchas, on leur mettait sur la figure un emplâtre de bitume.

Les Péruviens, suivant Cieza, ch. LVIII, s'épilaient. Ils portaient toujours, à cet effet, pendue au cou une petite pince en argent nommée *utov*. Les Araucans avaient la même coutume.

Un grand nombre de peuples se peignaient le corps, soit pour effrayer leurs ennemis dans les combats, soit pour se préserver des insectes. Les Indiens du nord-ouest de l'Amérique septentrionale se peignaient en rouge.

Les peuples du Mexique se peignaient le corps avant d'assister aux danses, aux combats, et comme marque de deuil. Le matin d'un bal, des peintres des deux sexes se rendaient au marché avec des brosses et plusieurs couleurs, et peignaient la figure, les bras et les cuisses des danseurs (Motolinia, p. 53). Herrera, liv. IV, p. 16, parle des dessins que les Indiens du Yucatan se faisaient sur la figure et les bras. Les femmes du Yucatan avaient la figure peinte en noir jusqu'à ce qu'elles fussent mariées (Landa, § xxx). Les Indiens Itzaex se peignaient d'une manière horrible lorsqu'ils faisaient leurs danses religieuses et qu'ils devaient combattre (Fancourt, p. 313). Certains Indiens du Guatémala se peignaient en noir plutôt pour se préserver des moustiques que comme ornement (Juarros, p. 194).

Ils avaient l'habitude de peindre leur visage et leur corps en rouge et, quoique ce fût bien bizarre, ils le considéraient comme une beauté (Landa, § xx). Les Indiens aiment plus les choses laides que les belles. Ainsi ils se défigurent en portant

de longs cheveux, en ne coupant pas leurs ongles et en enlaidissant leur corps par tous les moyens. Quand ils dansent, ils portent toujours des masques hideux, noircissent leur corps et se couvrent de peaux de tigre et de queues de singes (Licana, fol. 27).

Les Indiens du Nicaragua se peignaient le corps. Ceux de Nicoya et surtout les chefs ainsi que les femmes se peignaient les bras en noir avec leur propre sang mélangé avec du charbon.

Les femmes des seigneurs Quitchuas, quand elles étaient jeunes, se mettaient du vermillon sur les joues. Les jeunes filles, pour conserver leur teint, faisaient usage également d'une composition laiteuse qu'elles laissaient neuf jours sur leurs joues (Garcilazo, liv. VIII, ch. xxv). Les Indiens du cap de Passaos et de Santiago jusqu'à la ville de Solango avaient la figure peinte plus ou moins (Cieza, ch. XLVI). Les Guaranis se couvraient le corps de peintures noires, rouges et jaunes représentant toujours des lignes droites, jamais des dessins d'oiseaux ou d'animaux. Les Brésiliens se peignaient également le corps (d'Orbigny).

Les Indiens du Brésil se peignaient le corps, et les Araucans la figure. Ils considèrent comme ornement, dit Carvalho, aussi bien les hommes que les femmes, des peintures de figures triangulaires dont ils se couvrent le visage. Cette peinture s'appelait *colu*. Les Pehvenches faisaient leurs peintures avec des substances colorantes et du sang d'animaux. Les Changos se peignaient la figure avec de l'ocre.

Cette coutume de se peindre le corps se retrouve dans l'ancien continent. D'après Hérodote et Strabon, les Indiens, les Gelons, les Scythes de la mer Caspienne se peignaient en rouge et en blanc.

Au Japon, les femmes mariées se noircissent les dents; et là, comme en Chine, dès que la jeune fille est nubile, elle se maquille la figure avec des couleurs blanches ou roses.

Se baisser était, chez les Mexicains, l'attitude du respect,

comme chez nous la génuflexion (Ramirez). Il en était de même dans la Verapaz (Torquemada, liv. IX, ch. xix).

Dans les assemblées, les Mexicains restaient accroupis sans oser s'asseoir, ou cracher, ou regarder leur chef. Quand ils se retiraient, ils baissaient la tête, les yeux fixés à terre (Camargo, *Nouv. ann.*, II, p. 200).

La manière de parler aux supérieurs et aux inférieurs était déterminée par des règlements. Quand ils parlaient à leur supérieur, leur voix devait être basse et douce (Torquemada, liv. XIV, ch. xv). Le salut consistait à incliner la tête (Ixtlilxochilt, p. 158).

Les seigneurs et les nobles enseignaient à leurs enfants à saluer chaque personne de rang qu'ils rencontraient, aussi que les personnes du peuple, si elles étaient vieilles; et quand quelqu'un, même d'un rang inférieur, les saluait, ils lui rendaient le salut en disant · « Que Dieu vous bénisse, bonne chance, grand-père. » L'autre répondait : « Mon petit-fils, bonne chance, soyez heureux dans votre route. » (Sagahun, liv. VIII, ch. xxxvii).

Ne se croirait-on pas en pleine Asie ou en Arabie?

Dans la langue mexicaine se trouvait un manuel de respect que chacun devait connaître et observer en parlant. L'inférieur ne pouvait se servir que de certaines expressions en s'adressant à un supérieur. Ce qui indique, dit Gallatin, I, p. 28, le misérable état de la société mexicaine et la complète dégradation de la masse de la nation.

Dans leurs visites, les habitants du Yucatan se faisaient toujours des présents (Landa). Le dais ou baldaquin était un insigne de la dignité royale.

Cracher devant quelqu'un était une marque de mépris et d'horreur (Garcilazo, liv. V, ch. ix).

Chez les Chibchas, le respect pour leur cacique était tel qu'ils se croyaient perdus s'ils voyaient son visage. Aussi ne lui parlaient-ils que le dos tourné. Quand ils avaient affaire à un cacique, ils courbaient le corps en inclinant la tête, et, après lui avoir offert un présent, tournaient le dos de son côté et s'as-

seyaient (Simon, p. 251). Devant le cacique Goranchacha, le peuple se prosternait, la face touchant le sol. On ne pouvait lui parler autrement (Simon, p. 264).

Dans les festins et autres réunions, ils s'asseyaient par terre et chacun, suivant son rang, avait sa place marquée; si quelqu'un usurpait la place d'un autre, ce dernier le prenait par les oreilles et lui reprochait son inconvenance (Simon, p. 258).

Quand ils entraient dans un temple pour faire une offrande, ils s'avançaient à petits pas, les yeux baissés et en faisant de fréquentes et profondes génuflexions. Ils se retiraient de même (Simon, p. 249).

Personne ne pouvait entrer dans le palais, quel que fût son rang, sans porter un petit fardeau sur ses épaules, comme marque d'humilité. Aucun seigneur ne pouvait se présenter devant l'Inca qu'avec des vêtements très simples et nu-pieds, portant un présent sur les épaules. Personne ne pouvait regarder l'Inca en face. Le vêtement qu'avait porté une fois l'Inca, ou la coupe, ou le plat dont il avait fait usage une fois également, ne servait plus (Andagoya, p. 58). Une marque d'humilité était d'avoir les mains attachées et des cordes autour du cou. « Tous avaient le dos courbé, s'appuyant sur leur coude, et les mains levées. Alors ils adoraient et embrassaient l'air » (Garcilazo, liv. IV, ch. xxi). Baisser la tête ou la remuer étaient des signes pour dire oui et non (Markham, *Reports*, p. 103).

Lorsqu'on entrait dans un temple, on ôtait ses souliers. « Tous ôtèrent leurs souliers, excepté le roi, à deux cents pas des portes du temple du Soleil; le roi se déchaussa lorsqu'il fut près de la porte (Garcilazo, liv. IV, ch. xxi).

Parmi les autres coutumes empruntées à l'ancien continent, nous citerons la torture, employée comme moyen de preuve en justice, et infligée avec des cordes, des verges, des bâtons et autres instruments *ad hoc*, que l'on retrouve chez les Chinois, les Tartares, les Scythes, les Japonais, etc.

L'épreuve du fer chaud et de l'eau bouillante, mentionnée par plusieurs historiens chez les Scythes, les Scandinaves, les Francs de Charlemagne et chez un grand nombre de peuples de l'Asie, existait également en Amérique.

Quelquefois, pour célébrer un pacte ou un traité, les deux contractants, après avoir accompli des cérémonies religieuses, prenaient une coupe, y versaient un peu de chicha, mêlaient quelques gouttes de leur sang avec la chicha, et vidaient la coupe; ce même usage était répandu chez les Scythes. Une autre coutume, celle de marcher toujours l'un derrière l'autre, se retrouve aussi bien chez les Esquimaux que chez les peuples de l'Amérique méridionale. « Cet ordre de marche leur est si naturel, dit le D[r] Crevaux, qu'ils le conservent en allant d'une habitation à une autre à travers la place du village qui est toujours vaste et bien dégagée. »

Leurs amusements venaient aussi de l'Asie. Ainsi leur jeu favori était le jeu de paume, en gomme élastique de 3 ou 4 pouces de diamètre, que l'on lançait contre des murs blanchis à la chaux, et qui devait être reçue avec le genou, le coude ou la jointure du poignet. Au milieu de la galerie se trouvaient deux grandes pierres avec un trou au milieu par lequel on pouvait faire passer la balle, ce qui était une preuve de très grande adresse. Ce jeu était l'amusement favori des Hoey-he et des Hiong-nou au moyen âge.

Les vêtements des peuples du Nouveau-Monde rappelaient, par leur forme et leur simplicité, ceux des peuples de l'Asie centrale au moyen âge.

Chez les Mexicains, ils consistaient dans le maxtlatl et le tilmatli pour les hommes, et le cueitl ainsi que le huipil pour les femmes. Le maxtlatl était une large ceinture couvrant les parties honteuses. Le tilmatli était un manteau carré de quatre pieds de long environ dont les deux extrémités venaient se réunir par un nœud sur la poitrine ou sur l'épaule. Le cueitl, ou robe mexicaine, était une pièce carrée dans laquelle la femme s'enveloppait depuis le milieu du corps jusqu'au

milieu de la jambe. Le huipil était un petit véston ou camisole sans manches. Les vêtements du peuple étaient faits en fils de magüey ou de palmier de montagne. Les gens riches portaient des étoffes fines en coton de différentes couleurs ornées de figures d'animaux ou de fleurs; ou tissées avec des plumes ou du poil fin de lapin, avec de petites figures d'or et des franges en coton pendant autour de la ceinture. Les hommes avaient habituellement deux ou trois manteaux et les femmes trois ou quatre huipils et plusieurs robes, disposées de telle sorte que chaque vêtement pût être vu. Les seigneurs faisaient usage en hiver, de vestes de coton avec des plumes entrelacées. Les femmes d'un certain rang portaient en dessus des huipils une sorte de surplis ou robe de prêtres, mais plus large, avec de longues manches. Les souliers n'étaient que des semelles de cuir, ou en étoffe grossière de maguey, attachée avec des cordons et couvrant seulement le dessous du pied. Les seigneurs ornaient ces cordons de riches rubans d'or et de joyaux (Clavigéro, liv. VII, ch. LXVI). Les manteaux des habitants de Cholula avaient des poches. Dans les pays chauds, près de la mer, les femmes se garantissaient le visage avec une sorte de voile en fils jaunes (*The Anonymous Writer*, ch. VI).

Ils ne se servaient de coiffure qu'à la guerre, dans les festins et les danses. Cette coiffure était un casque en bois. Les enfants, au Yucatan, allaient nus jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans; leurs parties honteuses étant seules couvertes (Landa, § XXX).

Malgré la simplicité de leurs vêtements, les Mexicains mettaient beaucoup de luxe et de vanité dans les autres ornements de leurs personnes. Outre des plumes et des joyaux, ils portaient des boucles d'oreille, des pendants aux lèvres et au nez; des colliers, des bracelets aux bras, aux mains, et des anneaux aux jambes. Les boucles d'oreille, pour les pauvres, étaient en écaille, en ambre, en cristal ou autres petites pierres brillantes. Les riches avaient des perles, des émeraudes, des améthystes ou d'autres pierres précieuses montées avec de l'or. Tous les

Mexicains conservaient les cheveux longs, et se croyaient déshonorés si on les leur coupait. Excepté les vierges consacrées au service des temples, les femmes les portaient déliés, les hommes les attachaient de différentes manières et ornaient leur tête avec des plumes pour la danse ou la guerre.

Le vêtement principal des habitants du Yucatan était constitué par une ceinture de la largeur de la main s'enroulant plusieurs fois autour du corps et dont une extrémité aboutissait au front, l'autre au dos. Ces deux bouts étaient travaillés avec beaucoup d'art. Ils portaient en même temps un large manteau attaché à l'épaule, et avaient des sandales en chanvre ou en cuir de daim. Ils n'avaient pas d'autres vêtements (Landa, xx). Les femmes indiennes de la côte et des provinces de Bacalar et de Campêche, en dehors de la ceinture, mettaient sur leur poitrine une pièce d'étoffe fixée sous les aisselles. D'autres portaient un seul vêtement, ayant la forme d'un large sac ouvert des deux côtés et descendant jusqu'aux hanches. Elles n'avaient pas d'autre vêtement que ce manteau avec lequel elles dormaient (Landa, xxxi).

Les habitants du Yucatan portaient des pendants aux oreilles, au nez et aux lèvres.

Au Guatémala, les vêtements des nobles en coton blanc, de différentes couleurs, ce qui était interdit aux personnes d'un autre rang, atteignaient les genoux et étaient ornés d'une espèce de *broderie;* les jambes étaient nues. Comme chaussures, ils avaient des sandales attachées sur le cou-de-pied. Sur les épaules était jeté un manteau blanc (Juarros, p. 193).

Les Chibchas avaient une sorte de tunique descendant au-dessous du genou, et généralement en coton. La couleur en était le plus souvent blanche. Les nobles et ceux qui en avaient la permission pouvaient les avoir noires ou de couleur. Les manteaux carrés, dont ils se servaient également, étaient aussi en coton. Leur coiffure était un casque confectionné avec la peau de quelque animal féroce et orné de plumes de toutes

couleurs. Les femmes mettaient sur leurs épaules, premièrement un manteau carré nommé chircate, qui était attaché à la ceinture par une large bande appelée chumbe ou maure. Deuxièmement un autre petit manteau nommé liquira, et fixé sur la poitrine par une grosse épingle d'or ou d'argent (Topo), dont la tête avait la forme d'un bec de faucon. Les seins n'étaient pas couverts (Uricoechea, p. 24).

Leurs chaussures étaient des sandales.

Les hommes et les femmes portaient les cheveux déliés sur les épaules, comme le Nazaréen. Les femmes mettaient beaucoup de vanité à les avoir longs et noirs; et, pour cela, elles se servaient de certaines plantes pour les faire pousser et les teindre. Le plus grand affront qu'un cacique pouvait faire à un homme ou à une femme, était de lui faire couper les cheveux et de lacérer son manteau (Piedrahita). Les femmes ornaient leur tête de guirlandes de fleurs en coton de différentes couleurs. Quelquefois elles se servaient de filets pour leurs cheveux. Tous ces peuples connaissaient les joyaux d'or. Le front était ceint d'une demi-lune en or ou en argent, la pointe en avant. Ils avaient des bracelets et des pendants au nez et aux oreilles. Dans les grandes cérémonies, ils se peignaient la figure et le corps en noir, avec le suc d'un fruit nommé vija.

Les peuples de Quito portaient des chemises sans manches, ouvertes des deux côtés pour les bras, et au-dessus pour la tête. Ils avaient aussi de longs manteaux de laine ou de coton. Les manteaux des chefs étaient très fins, et de couleurs variées et brillantes. Comme chaussures, ils avaient des sandales faites avec les fibres d'une plante nommée cabuya, sorte d'aloès, qui leur servaient également pour couvrir leur tête.

L'habillement des femmes consistait en un long manteau, avec des trous pour les bras, serré autour de la poitrine par une large et gracieuse ceinture nommée chumpi; elles mettaient sur ce premier vêtement un autre manteau élégant, partant des épaules et couvrant le pied; ce manteau s'appelait topu.

Comme coiffure, elles se servaient d'une bandelette très gracieuse, nommée unchas; les ménagères portaient un tablier blanc qu'elles avaient soin de placer sur le côté et non sur le devant de leur personne; les usutas ou sandales complétaient leur toilette (Cieza, ch. XLI).

Les Yuncas portaient tous des chemises en coton et de longs manteaux. Les hommes et les femmes avaient le même costume, avec cette différence, que celui des femmes était long et large, comme une robe de chambre, avec des ouvertures des deux côtés pour les bras (Cieza, ch. LI).

Les vêtements des Indiens, dans toutes les parties de la Sierra, étaient en laine; et dans les plaines, sur la côte, où le climat est chaud, en coton (Garcilazo, liv. V, ch. VI). Les vêtements en laine étaient confectionnés avec la laine du llama ou de la vigogne.

Le costume des Indiens du Chili, d'après le jésuite Diego de Rosalès, variait suivant la contrée. Ainsi, les uns se servaient de laine, d'autres de peaux, d'autres de plumes ou d'écorces d'arbres. Quelques-uns allaient nus, le corps peint et une ceinture faite avec les fibres d'une plante nommée nocha couvrait les parties honteuses. Les Puelches ne portaient qu'une peau de guanaco, attachée à la ceinture; les enfants et les jeunes filles des plumes ou de petites cordes tressées. Pour se défendre des moustiques et du soleil, dans beaucoup de parties des Pampas, les Indiens se peignaient le corps avec une espèce de vernis.

D autres avaient des vêtements de laine comme au Pérou, et, comme coiffure, des bonnets de prêtres, semblables à des pains de sucre, dit Nunez de Pineda. Quelquefois ils mettaient sur la tête, en forme de coiffure, la peau du prisonnier qu'ils avaient capturé (Rosalès, t. I, p. 126).

Les différents vêtements des peuples du Choa étaient le *poncho,* grand morceau d'étoffe carré, percé d'un trou au milieu pour passer la tête; une chemisette *(ulcu);* deux autres nommées *llochow-macim;* un manteau, *rucu;* un autre avec lequel

ils se couvraient tout le corps, le *chamal;* un pardessus, *nuentecul;* et, enfin, les manteaux de femme, *ecla et chone.* Ils attachaient leurs vêtements avec une ceinture nommée *machim.* Sur la tête, ils avaient des rubans, *taritonco-huyncha,* etc. Leurs vêtements ressemblaient, comme forme, à ceux du Mexique et du Pérou.

Les Indiens de Cuzco étaient les mieux vêtus. Leurs vêtements étaient constitués par une sorte de chemise sans manches, avec un long manteau attaché sur une épaule. Ils avaient des manteaux confectionnés en *Lagidium Peruvianum,* qui étaient aussi souples que de la soie (Cieza, ch. CXIII). Leurs chaussures étaient faites avec les fibres d'une plante blanche, ressemblant à du chanvre. Les femmes portaient des manteaux les couvrant des épaules jusqu'aux pieds. Autour du corps elles avaient une ceinture large de quatre doigts, nommée *chiumbi.* Leur cou était orné d'un collier fabriqué avec de longues aiguilles d'or et d'argent nommées *topi.* Telle était la mode à Cuzco (Benzoni, p. 249).

La litière d'Atahuallpa était portée par quatre-vingts chefs habillés en bleu.

L'Inca était vêtu habituellement d'une tunique descendant aux genoux, nommée *unca,* et d'un manteau carré appelé *yacolla.* Sous un bras étaient des espèces de bourses attachées par une bande brodée allant de l'épaule au côté droit. Ces bourses ou sacs, nommés *chuspas,* servaient à porter la coca (Garcilazo, liv. IV, ch. II). Atahuallpa se servait, comme coiffure, du llautu, turban de laine ou châle de la plus grande finesse. Il avait des robes en peau de chauve-souris. Comme chaussures, les Indiens de Cuzco portaient des sandales en peau de daim, et dont la semelle était en cordes, comme en Chine.

Au temps des Incas, chaque Indien était distingué par sa coiffure particulière qui, pour les Couchucos, était faite avec des cordes ou des franges; les Cavinas se servaient d'un filet noir, et les Collas, de bonnets en laine ou de capuchons comme les moines (Cieza).

Les Péruviennes portaient, toutes, les cheveux longs et déliés, sans coiffure. Cependant, quelquefois, elles avaient sur le front une bandelette d'un pouce de large qui se croisait le plus souvent sur la nuque et dont les deux chefs venaient ensuite se nouer sur la gorge comme une cravate. Les Collas se couvraient la tête à cause de la température froîde de leur pays. Les jeunes filles aimaient beaucoup avoir une longue chevelure noire, et, quand elle était châtain, ou que les cheveux se fendillaient ou tombaient sous le peigne, elles les mettaient dans un vase d'eau bouillante rempli de certaines herbes, dont l'une était la racine de la chuchau *(agave americana)* (Garcilazo, liv. VIII, ch. XIII).

M. Castelnau (part. III, pl. 54) donne la description d'un vase en terre, ayant la forme d'une tête humaine dont les cheveux sont disposés en de petites et nombreuses tresses, comme ceux que l'on trouve sur certains monuments de Ninive. « J'ai souvent vu, dit le savant voyageur, des nègres du Sénégal et de la côte de Guinée avec cette coiffure. » « Tous ces Indiens portaient beaucoup de joyaux en or, en argent ou en pierres précieuses, à leurs oreilles, à leurs lèvres et à leur nez. Quelquefois même, comme à Guayaquil, ils mettaient de l'or jusque sur leurs dents » (Cieza, ch. LVI). Ils avaient des ornements en plumes admirables. Les vêtements, souvent, étaient enrichis de figures d'or très bien brodés. et dans les grandes cérémonies de plaques d'or et d'argent. Les tuniques avaient dans ce cas, comme bordures, de petits morceaux d'or, très fins avec un trou percé à chaque coin, et qui étaient cousus tout autour du vêtement.

En résumé, on peut dire qu'à quelques exceptions près, tous les peuples civilisés d'Amérique avaient un costume qu'on pourrait appeler national, il en était de même de la coiffure. Maintenant, si l'on compare leurs façons de se vêtir et de se coiffer, avec celles des nations de l'ancien continent au moyen âge dans l'Asie centrale, on retrouve encore là des analogies frappantes. Ainsi, autrefois, les esclaves étaient distingués des

hommes libres par leur chevelure qui était très courte. En Amérique, les bas-reliefs et les peintures qu'on a pu conserver représentent le prisonnier ou l'esclave au pied de son vainqueur ou maître, avec les cheveux coupés. Moncatch Apé, dans son voyage de découvertes, raconte que certaines tribus du nord-ouest de l'Amérique septentrionale distinguaient, par la chevelure, l'esclave de l'homme libre.

Les peuples du Nouveau-Monde, d'après tous les historiens, avaient une nourriture peu substantielle et mangeaient peu, mais aimaient beaucoup les boissons fortes et enivrantes. On a dit qu'en fait d'animaux dont ils faisaient usage pour leur alimentation, les principaux étaient le cerf, le lapin, le llama, le guanaco, l'ours mexicain, le techichi, les cochons d'Inde, les cailles, les perdrix, les faisans, les dindes, acclimatées depuis dans nos pays, les tourterelles, les iguanes, les canards et différentes sortes de gibier, très abondant partout à la côte. Nous croyons ne pas nous tromper, en ajoutant à ces espèces le *bos americanus,* quoiqu'il eût disparu lorsque les Espagnols sont arrivés.

La base de l'alimentation était le maïs avec lequel ils faisaient une espèce de crêpe, nommée tortilla. Ils avaient différentes espèces de végétaux, parmi lesquels les frijoles (espèce de haricot) étaient les plus appréciés, des pommes de terre dont la découverte a rendu déjà tant de services à l'ancien continent, des patates (*batatas edulis*), des ignames, et, comme fruits, les bananes, les oranges, etc.

Les habitants des côtes vivaient, en grande partie, de poisson ; comme assaisonnements, ils se servaient du piment et de la canelle. Leurs boissons étaient tirées des grains de maïs avec lesquels ils fabriquaient la chicha, de la yuca, du maguey ou aloès [1] dont ils obtenaient le pulqué, d'une cerise sauvage et

1. L'aloès ou maguey leur procurait presque chaque chose nécessaire à la vie. Outre qu'ils en faisaient d'excellentes haies pour leur champ, son tronc donnait du bois de charpente pour la maison et ses feuilles pouvaient être utilisées pour la couvrir. De ces mêmes feuilles, ils obtenaient du papier, du fil, des aiguilles, des étoffes, des sou-

de certains palmiers. Le cacao leur donnait le chocolat. Avec le miel et l'eau, ils composaient une boisson très agréable.

Le peuple mangeait peu de viande et la préférait séchée au soleil. La table des seigneurs était assez bien approvisionnée.

Mâcher des feuilles d'érythroxylon coca a été de tout temps la plus grande jouissance des Péruviens. A dose élevée, la coca énivre comme le hachich et l'opium; à dose modérée, c'est un puissant stimulant. Un de nos amis, M. Reginald Graham, nous a raconté que dans une mission diplomatique qu'il remplit en Bolivie pour le gouvernement anglais, les Indiens qui l'accompagnaient parcouraient des distances extraordinaires sans prendre aucun aliment, ne mâchant que des feuilles de coca. Au Nicaragua, la plante nommée yaat, et au Venezuela, celle nommée hado jouissent des mêmes propriétés que la coca.

Toute cérémonie était accompagnée d'un festin dans lequel la plupart des convives s'abandonnaient volontiers à leur penchant pour les liqueurs fortes.

Après leurs repas, ils fumaient du tabac que Nicot, ambassadeur de France à la cour de Portugal, fit connaître dans notre pays en 1559. Clavigéro raconte que les Mexicains ne se contentaient pas de le fumer, mais l'introduisaient en poudre très fine dans leurs narines. Les hommes se servaient d'une petite pipe. Les femmes fumaient plutôt la cigarette. Benzoni, p. 80, raconte que dans l'Amérique centrale, les indigènes récoltaient les feuilles d'une plante très commune dans tout le pays, et que lorsqu'elles étaient sèchées, ils les enveloppaient d'une feuille de maïs, mettaient le feu à une extrémité et l'introduisaient dans leur bouche d'où sortait ensuite une fumée qu'ils avaient gardée le plus longtemps possible. Quelques-uns en abusaient tellement qu'ils en perdaient la raison et restaient la plus grande partie du jour et de la nuit

liers, des bas, des cordes, et de son jus abondant du vin, du sucre et du vinaigre. Le tronc et les feuilles cuites fournissaient un aliment assez agréable. Enfin on en obtenait un excellent remède dans certains désordres organiques surtout de la vessie. Nous nous demandons comment nous n'avons pas tiré jusqu'à présent meilleur parti d'une plante si utile

comme hébétés. D'autres se contentaient seulement de s'étourdir. Voyez, ajoute-t-il, quel poison pestiféré et diabolique cela doit être. Cette herbe s'appelle tabaco. »

« Au Pérou, dit Garcilazo, liv. II, ch. xxv, les indigènes font un grand usage de l'herbe ou plante qu'ils nomment sayri et les Espagnols tabaco. Avec les feuilles, ils en tirent de la fumée qu'ils introduisent dans leur bouche et leurs poumons, et la poudre est employée pour éclaircir ou débarrasser la tête. Les vertus de cette plante ont été si appréciées en Espagne qu'on l'a appelée l'herbe sacrée. »

Après leurs repas, ils se lavaient la bouche et les mains et se servaient de serviettes dont on ne faisait jamais usage plus d'une fois. En général, tous ces peuples étaient très propres et se baignaient souvent (Cortès, lettre, p. 124).

Ils mangeaient peu et leur alimentation n'était pas de nature à leur donner beaucoup de force; « six Indiens, a dit Zurita, p. 266, ne font pas autant de travail qu'un Espagnol, parce que leur nourriture n'est pas suffisante. »

Leur force, en effet, du moins de ceux que nous avons vus dans l'Amérique centrale, est plus apparente qu'effective. C'est une force de résistance. Leur aptitude à supporter les privations est très remarquable et, par l'habitude, ils sont parvenus à porter d'énormes fardeaux durant un temps assez long; cependant, il suffit de changer le mode de les porter pour prouver la faiblesse relative de l'Indien. Il en est de même de sa corpulence qui n'est qu'une apparence de vigueur. On voit souvent des individus dont le tempérament semblait des plus forts, réduits en quelques heures à un épuisement extraordinaire par de petites fièvres bénignes. Il en est de même de tous les Indiens des pays tropicaux, tandis que ceux qui vivent dans les régions froides sont aussi forts que robustes.

Nous avons dit, page 110, quelques mots de leurs villes et de leurs maisons particulières. Tout, en général, était sacrifié pour le bien-être et le confort des grands qui étaient assez bien logés, tandis que les maisons du peuple n'étaient que des ca-

banes basses, étroites, sans autres meubles qu'un ou deux bancs et une table. Dans un coin, les vases et ustensiles de ménage les plus nécessaires. La plupart de ces cabanes étaient construites en adaubes, énormes briques composées de terre glaise et de paille qu'on faisait sécher au soleil. Leurs habitations étaient très dispersées. Un grand village occupait souvent plusieurs lieues. Il était défendu au peuple de construire des maisons à étages.

Telles sont, en général, les principales mœurs et coutumes des anciens Indiens de l'Amérique.

L'ORIGINE
DE LA CIVILISATION INDIENNE
PROUVÉE PAR LES INSTITUTIONS ET LES LOIS

Les institutions et les lois d'un peuple permettent, par leur comparaison avec celles des autres nations, de retrouver l'origine et de déterminer le degré de sa civilisation. — Au moyen âge, le système politique et social adopté en Egypte, dans l'Inde, la Perse et un grand nombre de pays de l'ancien continent, était le régime féodal tel qu'il a régné chez nous durant de longs siècles et dont les bases étaient une monarchie avec un souverain dont les pouvoirs étaient plus ou moins limités, un clergé jouissant d'une influence sans égale, une noblesse en possession d'une autorité presque indépendante et, au-dessous de ces classes privilégiées, les masses privées de toute liberté, travaillant beaucoup sans profiter de rien et maintenues dans une sorte d'esclavage par des lois draconiennes et la terreur d'un Dieu méchant. Sur le nouveau continent le peuple était moins opprimé par les autres castes, l'Etat veillait davantage à ses besoins; mais, d'un autre côté, les représentants de la religion étaient plus fanatiques et plus despotes.

On sait peu de choses de la constitution politique des pre-

mières tribus qui peuplèrent l'Amérique. Aussi loin que les traditions et l'histoire permettent de remonter, on retrouve le système féodal et fédéral. Ainsi Cibola, ou le pays des sept Etats, comprenait sept monarchies unies entre elles. Le pouvoir sacerdotal apparaît à Teocolhuacan et la noblesse militaire se manifeste dès que les tribus policées commencent leurs migrations.

Quand le premier empire de l'Anahuac fut établi, les Othomites, Colhuas et Toltèques s'empressèrent d'adopter le même système qui, se répandant peu à peu dans toute l'Amérique, a prévalu jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Cortès trouva les trois royaumes du Mexique, de Tezcuco et de Tlacopan organisés de cette manière : celui du Mexique avait la priorité sur les deux autres pour toutes les affaires concernant les intérêts généraux de la confédération. Pour toutes les autres questions, chaque gouvernement était indépendant l'un de l'autre. Tlascala, à vingt et une lieues de Mexico, et Tepeaca, à trente lieues, se gouvernaient par leurs propres lois. Michoacan était un royaume célèbre par son implacable inimitié contre les Mexicains.

Les Tlascalans [1] formaient quatre Etats, à la tête de chacun desquels se trouvait un roi ou chef suprême, indépendant sur son territoire. Toutes les affaires du gouvernement, principalement celles relatives à la paix et à la guerre, étaient discutées et réglées dans une assemblée composée des quatre rois et des principaux membres de la noblesse des quatre Etats. Le système gouvernemental de ces quatre Etats était la féodalité. La noblesse, militaire et jouissant de grandes prérogatives et immunités, tenait ses terres du roi et devait lui fournir tout ce dont il avait besoin en même temps que le service en temps de guerre. En retour, le suzerain lui devait aide et protection. Les mêmes obligations mutuelles liaient les nobles à leurs vas-

1. Des historiens ont dit que les Tlascalans étaient organisés en république. Nous croyons plutôt que c'était une monarchie fédérative.

saux, chargés de la culture de leurs terres et obligés de payer à leur suzerain des redevances en nature et en argent. Le peuple, organisé en communautés ou municipes, ne pouvait posséder, et toutes les charges et contributions lui incombaient. Ils avaient établi un ordre de distinction pour récompenser tous les services civils et militaires, tels que la bravoure, la sagesse dans le conseil, la sagacité et la réussite dans le commerce qui était très estimé (Prescott, *Mexico,* liv. III, ch. II).

Le royaume de Cholula, également indépendant, était organisé de la même manière que celui de Tlascala.

Au Michoacan, d'après Torquémada, le système gouvernemental était aussi le régime féodal, avec un roi à la tête du pays et une noblesse jouissant de privilèges très étendus. Le peuple était plus esclave que partout ailleurs; le roi pouvait disposer, à son gré, des biens, des femmes et des enfants de ses sujets. Arrivé à un certain âge, il partageait l'autorité avec ses fils, afin qu'ils pussent apprendre à gouverner.

Dans le royaume de Metztitlan, au nord de celui de Tetzcuco, le gouvernement était monarchique. Deux vieillards choisis dans la noblesse administraient la justice et percevaient les impôts. Ils restaient continuellement dans le palais du roi. Quand le roi avait approuvé leur décision, ils prononçaient leur jugement. (G. de Chaves, 1929.) Chez les Mixtèques, le roi, avant de prendre possession du trône, devait faire une retraite religieuse d'une année. A défaut d'enfant mâle, les femmes succédaient. Il était aidé d'un conseil d'hommes expérimentés, qui avaient été prêtres. Les grands-prêtres étaient très respectés et le roi ne faisait rien sans les consulter, surtout dans les affaires militaires. Quand on ne les écoutait pas, ils menaçaient de la famine, de la peste et de la colère des dieux.

D'après le *Popol-vuh,* le royaume de Xibalba ou de Palenqué, était gouverné par deux rois, aidés de sept chefs ayant sous leurs ordres dix autres chefs nommés deux par deux et formant le conseil d'Etat. Il est possible que l'un de ces deux rois

fût le grand-prêtre où bien un coadjuteur, comme cela a existé longtemps au Mexique.

Chez tous ces peuples, le pouvoir qui dominait tous les autres était celui du clergé. La première pensée de l'homme, en voyant les merveilles de la nature et l'ordre qui règne dans l'univers, a été, remontant de l'effet à la cause, de reconnaître un être suprême, créateur, ordonnateur, digne de son adoration.

Tous les peuples, depuis que le monde existe, ont eu la même conception et ont considéré l'athée comme digne de pitié. De la contemplation on est passé à l'observation, à la réflexion et, en présence des biens qui nous sont accordés chaque jour, ainsi que des maux qui accablent l'humanité, on a cherché le moyen de se relier au souverain maître, dispensateur de toutes choses, on lui a adressé des prières, des sacrifices et la religion avec le culte ont été créés.

L'adoration de l'Etre suprême étant regardée comme la plus importante et la plus essentielle, une classe spéciale composée des plus sages et des plus instruits a été chargée de servir de trait-d'union entre les croyants et la divinité, et de célébrer toutes les cérémonies du culte. L'institution du clergé est devenue ainsi la première de toutes. Le chef de la colonie touranienne qui apporta la civilisation aux tribus sauvages de l'Amérique était un prêtre d'après les traditions. Dès que l'organisation politique et sociale de ces tribus fut assurée, le clergé, jaloux, de son pouvoir, établit comme loi fondamentale que personne ne devrait s'approcher des dieux sans son intercession et qu'aucun sacrifice ne serait offert sans son avis. En même temps, il régla ces sacrifices, en faisant croire que le plus agréable à la divinité était celui des victimes humaines : on voit de suite l'influence que le clergé acquit aux dépens de la moralité et de la paix des consciences. Non content de cela, afin que le souverain ne touchât pas à l'ordre de choses établi lors de son couronnement, le grand-prêtre, en lui donnant l'onction sacrée, lui faisait prêter le serment qu'il respecterait les formes de la religion et qu'il suivrait en tout les conseils du chef de cette religion.

Aussi était-il consulté dans toutes les questions importantes, marchant dans les expéditions à la tête de l'armée et, quand il lui plaisait de faire déclarer la guerre, il lui suffisait de dire que les idoles demandaient du sang. Il s'arrogea ensuite le monopole de l'instruction publique. Sacrificateur, prédicateur, confesseur, devin, médecin, conseiller du roi, on peut dire que le prêtre devint la clé de la voûte sociale de ces peuples.

Son autorité s'étendait même après la mort. A lui appartenaient le soin de l'âme pendant un certain temps et la direction des rites superstitieux et souvent inhumains qui précédaient ou suivaient les funérailles.

Le clergé a été, en Amérique, la cause première de la stagnation du progrès et de la décadence de ces peuples. Maintenant, d'un autre côté, il faut dire que c'est à lui qu'on doit les arts, les sciences et les lettres qui ont régné chez quelques-uns d'entre eux, ainsi que les monuments dont les ruines font l'admiration des archéologues.

Au Mexique, après l'établissement de la monarchie, le gouvernement politique resta uni au clergé qui continua à jouir d'une véritable influence. Après le baptême, c'est lui qui donnait l'éducation à l'enfant qu'il suivait jusqu'au tombeau.

Il y avait deux sortes de collèges, les uns pour les enfants nobles et les autres pour les enfants des marchands ou artisans, etc. Dans les premiers, on leur enseignait les sciences, les arts, l'histoire, etc. Dans les autres, on leur apprenait tout ce qui était nécessaire à leur profession. A quinze ans, ils sortaient du collège, Garcilazo dit qu'ils ne restaient pas plus de trois ans dans ces collèges.

Le clergé au Mexique se divisait en clergé supérieur et clergé inférieur. Les prêtres appartenant au premier provenaient de familles nobles désignées à cet effet, qui donnaient leur plus jeune fils. Leur charge restait dans la famille et était confirmée par le grand prêtre. Les autres étaient nommés à l'élection et pris dans toutes les classes ou offerts par les parents. Il y avait différents ordres ou degrés parmi les prêtres. Les chefs de tous

étaient les deux grands prêtres nommés *Teoteutli,* le seigneur divin, et *Huei teopicqui,* le grand prêtre. Ces deux dignités n'étaient conférées qu'à ceux qui, d'une extraction royale [1], s'étaient distingués par leur conduite et leur connaissance approfondie de toutes les cérémonies religieuses. Ils étaient consultés par le roi, dans toutes les affaires importantes de l'Etat. C'est à eux que revenait le droit d'oindre le roi après son élection, d'ouvrir la poitrine des victimes humaines et d'en arracher le cœur, dans les sacrifices solennels. Ils étaient nommés à l'élection par le roi et la noblesse. Suivant Torquémada, il n'y avait qu'un grand prêtre, le Teoteutli. Les prêtres étaient chargés de tous les services religieux. Les uns étaient sacrificateurs, d'autres devins, d'autres compositeurs d'hymnes ou chantres. Jour et nuit, quelques-uns étaient chargés de la propreté du temple ou de l'ornementation des autels. D'autres instruisaient la jeunesse, corrigeaient le calendrier, ordonnaient les fêtes, gardaient les livres sacrés, ou faisaient de la médecine.

Au Mexique, certains prêtres consacraient toute leur vie au service des autels, d'autres ne s'engageaient que pour un temps limité. Les temples jouissaient d'amples revenus qui leur étaient assignés par la loi.

Le costume des prêtres mexicains ne différait de celui du peuple que par un manteau noir de coton, qu'ils portaient comme un voile sur leur tête. Ceux qui vivaient dans les monastères étaient toujours vêtus de noir. Jamais ils ne se coupaient les cheveux qui étaient liés avec d'épaisses cordes de coton et teints avec de l'encre. Quand ils allaient sacrifier sur le sommet des montagnes ou dans des grottes, ils se frottaient le corps avec une composition d'insectes venimeux, de tabac et d'une herbe ololintique, le tout pilé dans un mortier. Tout personnage d'un certain rang avait un prêtre ou un chapelain pour faire les cérémonies du culte dans sa maison et, quand il mourait, sou-

1. Le grand prêtre, dans les royaumes d'Acolhuacan et de Tlacopan, était toujours le deuxième fils du roi, d'après Clavigero.

vent le chapelain était tué pour l'accompagner dans l'autre monde (Herrera, III, p. 220).

Chaque Indien, homme ou femme, avait deux autels : l'un près de l'endroit où il dormait, l'autre près de la porte de la maison. Sur ces autels étaient placées plusieurs caisses en bois remplies d'idoles, de couteaux pour les sacrifices et de livres faisant connaître les saisons, les fêtes ou l'avenir (Diaz, p. 208). Il y avait deux espèces de temples. Les uns bas et circulaires, dans lesquels un feu perpétuel était entretenu, et les autres hauts et d'une forme pyramidale, sur la plate-forme desquels les sacrifices avaient lieu (Motolinia, p. 30).

Le nombre des temples au Mexique dépassait, dit-on, quarante mille.

Ils avaient des idoles en bois, en or, argent, pierre et même en pierres précieuses et leur nombre dans les temples, les maisons, les rues, les bois, sur les montagnes, était infini.

Le devoir constant des prêtres était de brûler des parfums devant les idoles des temples quatre fois par jour : au lever du soleil, à midi, au coucher du soleil, à minuit. Ceux qui étaient alors de service faisaient retentir les cornes ou autres instruments de sons lugubres. Après quoi, le prêtre, revêtu d'une dalmatique blanche, l'encensoir dans une main rempli du feu tiré du brasier où il brûlait sans cesse et tenant dans l'autre main une bourse pleine d'encens, avec un profond respect, encensait l'autel. Ensuite il prenait une couverture, qu'il mettait sur l'autel et se retirait dans une petite chambre où il se scarifiait et s'imposait diverses mortifications. Ils prêchaient au peuple dans certaines fêtes, et jouissaient de revenus qui leur étaient assignés en dehors des offrandes des fidèles (Herrera, III, p. 209).

Le plus important devoir du clergé et la principale cérémonie religieuse des Mexicains consistaient dans les sacrifices qu'ils faisaient pour obtenir quelques faveurs du ciel ou en reconnaissance de celles qu'ils avaient reçues (Clavigero, l. VI,

chap. xviii). Eux seuls avaient le droit de sacrifier dans les temples.

Nous avons décrit plus haut les sacrifices humains et la part du clergé dans ces horribles cérémonies.

Les prêtres, au Mexique, devaient observer la chasteté et vivaient en communauté. D'après Cortès (V. *Lettres*, p. 426), tout manquement à la chasteté était puni de mort. Chez les Zapotèques, le grand prêtre qui cohabitait avec une femme était mis en pièces, et sa chair mangée devant son successeur pour servir d'exemple.

Ils avaient différents ordres ou congrégations d'hommes et de femmes. La coutume était de dédier des jeunes filles au service des temples pour un certain temps, jusqu'à leur mariage ou pour un temps plus court. Là, sous la direction de matrones, elles apprenaient à faire toutes sortes de travaux domestiques, des vêtements, etc., en même temps qu'on leur enseignait leurs devolrs religieux.

Des vestales étaient chargées d'entretenir le feu sacré dans les temples et étaient punies sévèrement si le feu venait à s'éteindre ou si elles venaient à rompre leur vœu de chasteté.

Au Yucatan, quelques-unes des filles entrées au couvent ne le quittaient jamais et restaient vierges. Quand elles mouraient, on les vénérait comme des déesses (Cogolludo, liv. IV, ch. ix).

Au Yucatan, les prêtres, comme au Mexique, jouissaient d'une grande influence; leur autorité rivalisait avec celle du roi. Ils étaient organisés à peu près de la même manière qu'au Mexique. Le grand prêtre était très respecté et consulté en tout par le roi. Sa charge était héréditaire, ce qui indique qu'il pouvait se marier. Son fils ou un de ses plus proches parents lui succédait.

Il était le gardien des sciences, le conseiller du roi. Il nommait les autres prêtres après les avoir examinés sur les sciences et les rites. Il n'avait pas de biens personnels, mais recevait des présents du roi et des nobles et des contributions des prêtres. Les prêtres, nommés comme en Perse *ahkin*, enseignaient

les sciences, élevaient les enfants des nobles, prêchaient, annonçaient les fêtes, offraient des sacrifices, confessaient et accompagnaient les armées. Les Chilanes en particulier communiquaient les réponses du démon au peuple.

Nous avons retrouvé au Yucatan une cérémonie du baptême différente de celle que nous avons décrite plus haut pour le Guatémala. D'après Herrera, IV, p, 172, tous les enfants étaient baptisés. Personne ne pouvait se marier sans avoir reçu le baptême. Lorsque le jour pour la cérémonie avait été choisi, le prêtre jeûnait pendant trois jours, s'abstenant de tout plaisir charnel. Il purifiait la maison et en chassait le diable. Ceci fait, il mettait dans les mains de l'enfant un peu de maïs et d'encens en poudre qu'il jetait sur le feu. En même temps, un Indien était chargé de porter un peu de vin en dehors de la ville sans le boire et sans regarder derrière lui. Le prêtre, paré de ses plus beaux vêtements, venait ensuite avec un arrosoir, récitait certaines prières, versait de l'eau sur la tête de l'enfant et lui mouillait le front, plusieurs parties de la figure, les doigts et les orteils, avec une eau qu'il tirait d'une corne. La cérémonie finissait par un festin. Pendant les neuf jours qui suivaient le baptême, les parents devaient faire pénitence.

Les femmes ne pouvaient entrer dans les temples, excepté les vieilles, à certaines fêtes.

Ils avaient des centres religieux avec des autels élevés pour plusieurs tribus, des couvents de vierges. Quelquefois, pour que leurs paroles eussent plus de poids, ils se mettaient dans une idole creuse d'où ils prêchaient. Ils avaient les mêmes cérémonies qu'au Mexique, la coutume de brûler de l'encens, les sacrifices humains, le baptême, la confession.

Au Guatémala, l'autorité des prêtres était grande et décisive dans les affaires de guerre et les autres questions d'Etat (Torquémada, liv. IX, ch. VI); l'organisation du clergé était la même qu'au Mexique. Au Guatémala, au Honduras et au Nicaragua, des jeunes filles se consacraient au service des temples comme au Mexique. Dans quelques Etats, le grand-prêtre était le roi.

En cas de calamité, le grand-prêtre vivait, pendant plusieurs mois, dans une retraite, priant Dieu d'épargner son pays.

Au Salvador, nous retrouvons la même organisation du clergé, les mêmes cérémonies religieuses et les mêmes sacrifices.

Au Honduras, le grand-prêtre, choisi dans la noblesse, vivait dans le temple principal; il ne pouvait se marier et était chargé de l'éducation des enfants nobles. Il était consulté dans toutes les affaires importantes.

Au Nicaragua, les prêtres ne pouvaient se marier, excepté *ceux qui confessaient et imposaient des pénitences.* Ces prêtres étaient punis sévèrement dans le cas de révélation de la confession (Herrera, III, p. 300). Les femmes n'étaient pas admises dans les temples (Oviédo, liv. XII, ch. 11).

Chez les Chibchas, le cacique était, en même temps, le chef de la religion. Quand une guerre devait être entreprise, on demandait l'avis du grand-prêtre Sogomoso. Les prêtres étaient très respectés et consultés. Leur charge était héréditaire et transmissible au fils de la sœur. Ils étaient nommés par le roi. Ils ne se mariaient pas et menaient une vie solitaire et dure dans une maison près du temple. Ils avaient des sanctuaires. Le soleil n'était pas adoré dans les temples. Les offrandes étaient faites aux idoles par les prêtres. Ils avaient des processions solennelles. Les prêtres devaient jeûner en cas de famine. Ils avaient différentes sortes de jeûnes et sacrifiaient des victimes humaines.

Au Pérou, le gouvernement ecclésiastique n'était pas séparé du gouvernement politique. L'inca, comme fils du soleil, officiait dans les grandes fêtes du soleil. Les prêtres étaient consultés dans toutes les affaires importantes. Le grand-prêtre était oncle ou frère du roi ou au moins un membre légitime de la famille royale. Il était choisi par le roi et nommait tous les prêtres sous ses ordres. Sa position était très indépendante. Ses vêtements étaient faits de la laine la plus fine de la vigogne, teints avec des couleurs brillantes et ornés d'or et de pierres

précieuses. Sa tête était ceinte d'un turban de plusieurs couleurs nommé *kantu*. Il portait aussi un diadème avec des houppes rouges et des plumes de l'oiseau coragaanga. Tous les prêtres du temple du soleil à Cuzco étaient des incas de sang royal. Il en était de même des principaux membres du clergé dans les provinces. Les autres devaient appartenir à la noblesse des Curacas.

Les prêtres étaient chargés de tout ce qui avait rapport à la religion; leurs fonctions principales étaient de rendre le culte voulu aux *huacas* (tombeaux), aux *Canopas*, idoles conservées dans la maison, et aux *malquis* (momies des ancêtres). Leur nombre était, en raison de cela, très considérable. Ils pouvaient se marier, et le fils héritait de son père. Ils ne s'occupaient pas de l'instruction de la jeunesse qui incombait aux amautas déchus du rang d'interprètes des dieux qu'ils avaient occupé dans le principe. Ceux-ci formaient une sorte d'académie des sciences chargée de la culture des lettres et de l'entretien des traditions officielles. Ils tenaient des écoles où la jeunesse noble s'instruisait et prenait ses degrés d'instruction à la suite d'examens et d'épreuves.

La manière d'officier des prêtres consistait à ouvrir les mains, à faire beaucoup de bruit avec les lèvres et à adresser leurs demandes à l'Etre suprême, en offrant en même temps le sacrifice (Jos. d'Acosta, liv. V, ch. IV).

Quand ils sacrifiaient devant le peuple, leur face était tournée vers les portes du temple et leur dos à l'idole; leurs yeux étaient baissés, et ils devaient trembler (Cieza, ch. LXXII).

Leur principale offrande était la chicha.

A leurs repas ordinaires, avant de boire, ils trempaient le petit doigt dans le bol; ils donnaient une chiquenaude en regardant le ciel et offraient ainsi au soleil la liqueur en le remerciant de la leur avoir donnée. En même temps, ils embrassaient l'air deux ou trois fois, ce qui était un signe d'adoration; ils sacrifiaient des victimes humaines.

Dans chaque province, il y avait au moins un monastère dans

lequel deux classes de femmes étaient entretenues aux frais de l'Etat. La première classe était composée de personnes âgées nommées *mamacunas*, sorte d'institutrices. L'autre classe comprenait les jeunes filles qui devaient rester pendant un certain temps jusqu'à ce qu'elles fussent prises pour le service des dieux ou celui de l'inca. Chaque monastère avait son gouverneur armé du pouvoir de choisir dans la population les jeunes filles qui lui plaisaient, au-dessous même de huit ans, si ces enfants leur paraissaient jolies et douées de bonnes dispositions. Une fois dans le monastère, les mamacunas leur apprenaient ce qui leur était le plus utile à savoir, autant pour leurs besoins journaliers que pour les cérémonies du culte. A quatorze ans, elles étaient envoyées à la cour. Quelques-unes, vouées au service des *huacas* et des temples, devaient conserver leur chasteté. D'autres étaient gardées pour les sacrifices. Un certain nombre devenaient les femmes ou les concubines de l'inca, de ses parents ou capitaines auxquels il les donnait, ce qui était un grand honneur. Cette distribution était faite chaque année. Aucun père ne pouvait refuser sa fille au gouverneur. Plusieurs les offraient volontairement, regardant comme un grand honneur de donner leur fille à l'inca (Jos. d'Acosta, liv. V, ch. xv).

Les Péruviens, pour garder le feu sacré, avaient les mêmes vierges que les Mexicains; elles étaient enterrées vivantes si elles manquaient à leur vœu de chasteté.

Les vierges du soleil, d'après Cieza, avaient les mêmes règlements que les vestales à Rome.

Au Pérou, le clergé était entretenu au moyen des revenus des temples.

La confession était pratiquée au Pérou comme dans toute l'Amérique. Le prêtre entendait la confession de tous les habitants de son *ayllo*, même de sa femme et de son fils (Arriaga, p. 18). Les Indiens brûlaient le vêtement dans lequel ils avaient commis un péché.

Ils croyaient que toutes les afflictions et maladies étaient la conséquence des péchés commis. C'est pourquoi ils faisaient

des sacrifices et se confessaient souvent au prêtre qui leur infligeait des pénitences sévères. Ils croyaient que garder un péché dans une confession était une grave offense à la divinité. Les confesseurs étaient obligés de conserver les secrets qui leur avaient été confiés. Les péchés dont ils se confessaient le plus souvent étaient les suivants : avoir tué quelqu'un en temps de paix, avoir commis un vol, avoir pris la femme d'un autre, avoir donné des herbes ou jeté des sorts pour nuire à son prochain. Le plus grand péché était la négligence dans le service des *huacas*, la désobéissance à l'inca. Ils ne s'accusaient pas de péchés de pensée. L'inca se confessait au soleil; après la confession, il prenait un bain et se tenant debout dans la rivière, disait : « Je me suis confessé au soleil. Toi, rivière, conduis mes péchés à la mer pour qu'ils ne reparaissent pas. » Les autres personnes, après la confession, prenaient un bain. Quand un père voyait ses enfants mourir avant lui, il était considéré comme un grand pécheur (Jos. d'Acosta, liv. V, ch. xxv).

Le jeûne consistait dans l'abstinence de femme, poivre, sel et chicha, pendant trois ou neuf jours. Quelquefois on priait les personnes les plus pieuses de jeûner pour le bénéfice des autres.

Ils avaient des pèlerinages. Des fêtes solennelles étaient célébrées chaque année. Les principales étaient la fête du soleil, Umi Raymi, en juin. Aucun feu n'était allumé et le feu sacré était rallumé au moyen d'une lentille; — la fête de Cuski Raymy, quand le maïs commençait à pousser; — la fête de Situa, en septembre, pour l'expiation.

A la fête du soleil, on sacrifiait des êtres humains. Ils réservaient ordinairement ces sacrifices pour solenniser quelque grand événement, comme une victoire, un couronnement, la naissance d'un héritier du trône.

Comme politique extérieure, les incas se servaient du prétexte religieux pour faire des agressions constantes et, comme les disciples de Mahomet qui portaient l'épée dans une main et l'alcoran de l'autre, de même que les Mexicains, ils n'offraient d'autres alternatives que leur propre culte ou la guerre. Cepen-

dant, à la fin, par une politique habile, ils tolérèrent les autres cultes qui, du reste, étaient très peu différents du leur.

Dans le principe, les peuples furent gouvernés par un prêtre réunissant les deux pouvoirs spirituel et temporel. La tâche devenant de plus en plus difficile, le clergé laissa à la caste militaire les insignes de la royauté, se contentant de son influence spirituelle qui lui permettait de tout diriger sans en avoir la responsabilité ni les charges. « Un Brahmine, disaient-ils, n'est pas fait pour la royauté ; rien n'est plus grand que le guerrier. » Le plus vaillant fut alors élevé sur le pavois, sacré roi par le prêtre et chargé du pouvoir exécutif. En retour, le souverain accorda des privilèges et des immunités aux guerriers qui formèrent la caste militaire ou la noblesse.

Ce système monarchique militaire, qui régnait sur l'ancien continent au moyen âge, fut introduit en Amérique par les Touraniens. En effet, peu de temps après leur arrivée, l'histoire et les traditions parlent des rois et de la noblesse.

Au Mexique et dans l'Amérique centrale, le pouvoir du souverain était, quand la monarchie fut établie, limité par les privilèges de la noblesse et du clergé. Ainsi, suivant Herrera, « il ne pouvait décider aucune affaire importante sans l'approbation du conseil des nobles formant une sorte de sénat ; il n'avait pas le droit également de déclarer la guerre sans avoir consulté cette assemblée, ni de disposer arbitrairement des revenus de l'Etat dont l'emploi et la destination étaient réglés par la loi. Plus tard, d'après Clavigéro, à mesure que le territoire s'agrandit, les rois augmentèrent leur magnificence, leur pompe, et les charges de leurs sujets se multiplièrent en raison de leur richesse. Ils ne tinrent plus aucun compte des limites que le peuple avait mises à leur autorité et parvinrent peu à peu au degré de ce despotisme odieux qui semble avoir marqué le règne de Montézuma II.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le mode de succession au trône du Mexique : suivant Gomara, les frères étaient les plus proches héritiers et après eux, les fils du frère aîné et

les fils du premier héritier. A défaut de fils ou de neveu, les plus proches parents succédaient (Gomara, p. 434). D'après Clavigéro, après qu'Acamapitzin fut mis à la tête de la nation, la couronne devint élective. Pour cela on créa quatre électeurs qui étaient censés réunir tous les suffrages de la nation. C'étaient quatre seigneurs du premier rang de la noblesse et généralement de sang royal. Leur pouvoir électoral finissait avec la première élection et de nouveaux électeurs étaient immédiatement nommés; les premiers pouvaient être réélus par la noblesse. Au temps du roi Itzcoalt, deux autres électeurs leur furent adjoints, c'étaient les rois des deux Etats confédérés d'Acolhuacan et de Tacuba. Leur rôle consistait à ratifier le choix fait par les grands électeurs. Ils fixèrent la couronne dans la famille d'Acamapitzin; ensuite, en 1409, une loi fut promulguée, prescrivant que quand le roi mourrait, il aurait pour successeur un de ses frères ou, à son défaut, un de ses neveux, ou, s'il n'y en avait pas, un de ses cousins, laissant les électeurs libres de choisir le plus vaillant, en un mot, celui qui leur paraîtrait le plus apte à gouverner. Dans l'élection du roi, on ne tenait pas compte du droit de primogéniture (Clavigéro, liv. VII, ch. VI).

Duran, I, p. 102, ajoute qu'après l'élection d'un roi les quatre électeurs choisissaient quatre seigneurs parmi les frères ou les plus proches parents du roi. Ces quatre seigneurs qu'on nommait le prince de la maison des dards, le coupeur d'hommes, le répandeur de sang, le prince de la maison noire, étaient présidents du conseil royal et aucune décision ne pouvait être prise sans leur sanction. Le fils aîné du roi régnant, pouvait faire partie de ce conseil. Lorsqu'à la mort du roi un de ces princes était appelé à le remplacer, un autre était nommé à sa place.

Sagahun, de son côté, prétend (liv. VII, ch. V) que l'élection du roi était faite par les membres du grand conseil, les généraux, les prêtres et les plus anciens nobles.

Cette opinion est plus probable. Nous croyons, en outre, que

le successeur du roi pouvait être choisi parmi quatre fils ou frères du roi ou, à leur défaut, parmi ses plus proches parents, suivant leurs capacités. Ceux-ci, jusqu'à l'élection de l'un d'eux, étaient pourvus des plus hautes charges. Le souverain ne pouvait être élu avant l'âge de trente ans.

Dans le cas où le souverain élu était trop jeune, on lui donnait un tuteur choisi parmi les plus proches et plus vieux parents qui gouvernaient le pays jusqu'à ce que le roi eût atteint l'âge voulu par la loi.

Lorsque le nouveau roi était élu, le grand prêtre lui faisait prêter le serment de maintenir la religion, d'observer les lois de ses ancêtres, d'aider le soleil à parcourir son cours, de faire en sorte que les nuages donnent de la pluie, que les rivières fournissent de l'eau et que les fruits de la terre mûrissent.

L'onction du souverain élu était faite par le grand-prêtre avec la même huile qui servait à oindre la statue de Huitzilipotchi.

Au souverain appartenait la juridiction civile et criminelle. Quand il s'agissait de décider une question de guerre, les principaux chefs militaires et les plus anciens nobles formant le sénat étaient convoqués. Le roi leur communiquait son intention. Si l'assemblée croyait que les raisons présentées par le souverain n'étaient pas suffisantes, les membres de l'assemblée disaient deux ou trois fois respectueusement qu'il ne devrait pas déclarer la guerre. Quelquefois le souverain cédait, mais, s'il persévérait dans son projet, ils ajoutaient qu'il pouvait agir comme bon lui semblerait, qu'ils leur avaient donné leur avis et ne feraient rien de plus.

Le souverain ne pouvait disposer des revenus publics sans avoir consulté son conseil privé.

Dans les royaumes de Tezcuco et de Tlacopan, la couronne revenait de droit aux fils, par ordre de primogéniture; en cas d'incapacité, au suivant; à défaut de fils, au petit-fils, ensuite, par élection, aux frères ou autres parents. Le père désignait son

successeur. Dans quelques pays, les frères succédaient avant les fils.

Au Yucatan, le fils aîné du roi succédait à son père.

Au Guatémala, d'après Torquémada, le roi désignait, avant sa mort, son successeur qu'il choisissait selon son expérience et sa capacité parmi ses enfants, ou ses plus proches parents, l'aîné étant toujours préféré au plus jeune. A défaut de parents, le peuple, dans ce cas, élisait celui des nobles qui lui paraissait le plus apte à gouverner. Le pouvoir du roi était absolu.

Le roi était assisté d'un conseil de vingt-quatre nobles avec lesquels il délibérait sur toutes les affaires politiques et militaires. Ces conseillers jouissaient de beaucoup d'immunités et de privilèges. Ils portaient le roi sur leurs épaules dans sa chaise royale quand il quittait le palais, et ils étaient chargés de l'administration de la justice et de la perception des revenus du roi.

Au Nicaragua et au Honduras, d'après Torquémada, certains Etats étaient gouvernés par une assemblée ou par un roi.

Les chefs ou rois, au Nicaragua, n'entreprenaient rien sans consulter un conseil nommé *Monexica*. Ces conseillers, pris parmi les vieillards, pouvaient, en certains cas, se prononcer contre le cacique et leur jugement était exécuté. Mais il avait le droit de les dissoudre quand cela lui convenait.

Des districts étaient gouvernés par des conseils de vieillards nommés *guegué* (les mêmes que les Hue hue du Mexique) qui étaient investis de l'administration suprême et du pouvoir exécutif. Ils étaient nommés à l'élection et désignaient, en cas de guerre, le chef militaire. Ces *guegué* étaient également les chroniqueurs de leurs tribus et faisaient des livres dans lesquels on marquait les limites de la tribu et des propriétés privées (Squier, *Nicaragua*, II, p. 340).

Chez les Chèques, le cacique était élu par les quatre chefs de Gameza, Dusbanca, Pezca et Toca et choisi alternativement dans les tribus de Tobaza et de Pirabitiba (Piedrahita, liv. II, ch. IX).

A Bogota, le zepa était un souverain absolu. Cependant il y avait un conseil qu'il consultait pour les affaires de guerre. La couronne se transmettait de père en fils. L'héritier présomptif était élevé dans un monastère. Il ne lui était pas permis de regarder le soleil, de manger du sel et d'avoir des rapports avec des femmes, autrement il était chassé ignominieusement. Quand il quittait le monastère, il prêtait serment qu'il n'avait pas violé les commandements. Il devenait alors cacique de Chia, et attendait qu'il pût succéder. Il faisait un nouveau serment et on posait sur sa tête une couronne d'or, en forme de bonnet. Les principaux chefs lui juraient obéissance et fidélité et, comme preuve de leur loyauté, lui donnaient un joyau et des lapins, etc.

« Au Pérou, dit Prescott, liv. Ier, ch. 1er, le gouvernement était le despotisme doux dans son caractère, mais dans la forme un despotisme pur et non mitigé. Le souverain était placé à une distance incommensurable au-dessus de ses sujets. Les membres les plus influents de la noblesse incasique, ceux qui étaient les plus fiers de leur extraction divine ne pouvaient se présenter devant l'inca sans être déchaussés et sans avoir sur le dos un fardeau en signe de soumission et d'hommage. Comme représentant du soleil, le souverain présidait à toutes les fêtes religieuses importantes; il levait les armées et les commandait en personne. Il réglait et distribuait les impôts, faisait lui-même les lois et veillait à leur exécution. Il était la source dont tout découlait, dignité, pouvoir, argent, faveur, etc. Il était, en un mot, l'Etat ou bien, comme on l'a caractérisé en Europe, un despote. »

L'inca ne pouvait régner avant que le borla ne lui ait été accordé à un certain âge. Jusqu'alors il était élevé dans un couvent avec les enfants nobles. Il avait un conseil de guerre pour chacun des quatre districts dans lesquels l'empire était divisé, aussi bien qu'un conseil de justice et de finances. Les présidents de ces conseils, tous de sang royal, formaient le conseil d'Etat et recevaient des ordres directs de l'inca.

La magnificence de la cour des rois, tant au Mexique qu'au

Pérou, était telle qu'elle ressemblait à celle des anciens monarques de l'Asie.

Le roi seul, au Mexique, avait le droit de porter, en temps de paix, une couronne sur sa tête ; le roi seul et le grand prêtre avaient le droit de porter des souliers dans un palais royal ; le roi seul avait le droit de porter les manteaux qui lui plaisaient, en coton de couleur, ornés de plumes, brodés, etc.,

Montézuma ne communiquait avec personne, excepté par l'intermédiaire d'un interprète, et, lorsqu'il se mettait à table, un paravent en bois, artistement sculpté, le mettait à l'abri de tout regard.

Pendant son dîner, il avait des nains et des gens difformes qui cherchaient à l'amuser par leurs bouffonneries et leurs saillies. D'autres dansaient et chantaient devant lui.

Quand le roi allait à la guerre, il portait, outre son armure, des insignes particuliers, par exemple aux pieds des demi-bottes en plaques d'or très minces ; sur le bras, des plaques du même métal et des bracelets de pierres précieuses ; à ses lèvres pendait une émeraude enchâssée dans de l'or ; à ses oreilles, des boucles de la même pierre ; à son cou, un collier ou des chaînes d'or et de pierres précieuses ; sa tête était ornée d'un plumet en magnifiques plumes. Mais l'insigne le plus marquant de la majesté royale était un travail remarquable en plumes qui allait de la tête jusqu'au dessous du dos. Le vêtement que le roi portait habituellement dans le palais était un manteau bleu mélangé de blanc ; quand il se rendait au temple, il avait un vêtement blanc ; il avait des costumes différents suivant qu'il assistait au conseil ou remplissait d'autres fonctions publiques ; dans toutes les occasions, il ceignait la couronne.

Personne ne pouvait regarder le souverain en face, sous peine de mort, et, lorsqu'un noble était appelé en sa présence, il devait se prosterner trois fois en disant : « Seigneur, mon seigneur, sublime seigneur. » Chaque chose qui était communiquée au souverain devait être dite en peu de mots, la per-

sonne qui parlait ayant les yeux constamment baissés. Pour sortir, elle se retirait à reculons.

Quand le roi sortait de son palais au Mexique, accompagné de sa garde noble et précédé d'un licteur portant trois petites baguettes d'un bois doré et odoriférant, tous les gens du peuple qui le rencontraient devaient s'effacer contre les murs, baisser les yeux et se prosterner jusqu'à ce qu'il fût passé.

Au Pérou, l'inca remplaçait quelquefois la couronne par un gland rouge cramoisi en laine. « Ce gland nommé *borla*, dit Oviedo, était large comme la main au plus et d'une palme de longueur. Au sommet, il avait la forme de la brosse plate qui est employée pour les vêtements. Au-dessous, une large frange pendait de la tête aux yeux, sur le front. Cette frange maintenait le borla en place, couvrant les sourcils et une partie des paupières, de telle sorte que quand l'inca voulait voir à son aise, il fallait la lever et retirer le borla. Las Cases dit que le borla descendait encore plus bas (*Helps*, III, p. 523). Les seigneurs pouvaient porter le borla de côté, mais jamais sur le front.

L'inca, Manco Capae et, après lui, ses descendants portaient les cheveux courts et seulement une tresse de la largeur d'un doigt.

En résumé, au Mexique comme au Pérou et dans l'Amérique centrale et comme autrefois en Asie, le monarque, roi ou inca jouissait d'une autorité on peut dire sans contrôle, disposant à son gré de la vie, de la personne ou des biens de ses sujets, placés à une distance incommensurable au-dessous de lui. Il levait les armées et les commandait en personne, réglait et distribuait les impôts, dictait les lois et les faisait exécuter par des agents qu'il nommait, changeait et révoquait à son gré. Il était la source d'où tout découlait, dignités, pouvoir, argent, faveur. Ce n'était pas tout à fait un dieu, mais le fils du soleil. Ce pouvoir devait être, il est vrai, confié au plus brave, au plus actif, au plus intelligent de la famille royale. Mais ce potentat n'était-il pas homme avant tout, obligé de lutter sans cesse contre ses passions et n'arrivait-il pas un jour où l'âge

exerçait sur son corps aussi bien que sur son esprit une influence funeste à la saine et sage direction des affaires? Les despotes sont ceux qui ont fait le plus de grandes choses. Mais combien de peuples en ont été victimes et malheur à ceux qui sont assez insensés pour confier ainsi leurs destinées aux caprices absolus d'un homme sans que ses actes soient soumis au contrôle des plus sages, des plus instruits et des plus expérimentés de la nation, choisis de manière à donner le plus de garanties possible, tout en représentant les intérêts généraux.

Dans l'état primitif de toute société, après l'adoration des dieux, l'occupation considérée comme la plus importante et en même temps la plus noble a été la guerre. Aussi le métier des armes passait-il avant tous les autres, comme autrefois chez les Aryas et dans l'Inde. « Personne n'est plus grand que le guerrier, disait le brahmine. C'est pourquoi le brahmine offre son adoration sous la protection du guerrier dans le sacrifice royal. » Ceux qui combattaient pour la patrie, qui, pour défendre le territoire, s'exposaient volontairement à tous les dangers, entre autres à celui d'être dévorés par l'ennemi, ceux qui, à chaque instant, étaient obligés de s'imposer les plus dures privations dans l'intérêt commun, jouissaient, avec juste raison, chez les peuples du Nouveau-Monde, de la plus grande considération. Les prêtres leur avaient imaginé une place spéciale dans l'empyrée pour leurs âmes, et la nation avait admis qu'ils fussent entretenus dignement à ses frais, qu'ils fussent exempts d'impôts et de corvées, et que des privilèges leur fussent accordés afin d'encourager leur dévouement. On leur donna alors des terres, et des gens pour les cultiver, les servir et les accompagner dans leurs expéditions. Ainsi fut créée la caste de la noblesse militaire à laquelle il fut défendu de se mêler avec celle des plébéiens. Et, pour la distinguer, on l'autorisa à porter des insignes, certains vêtements et ornements interdits au peuple, à habiter dans des demeures plus somptueuses et bâties différemment. Un langage spécial fut, pour ainsi dire, inventé pour elle, tandis que des règlements fixaient les marques de

respect auxquelles elle avait droit. En même temps, on imposa aux nobles l'obligation d'envoyer leurs enfants dans des établissements dirigés par des prêtres où, jusqu'à vingt ans, on leur apprenait les sciences, les lettres et l'art de la guerre. Ils faisaient ensuite leur apprentissage militaire sous les yeux de leurs parents. C'est dans cette classe, la seule qui avec le clergé possédait une certaine instruction, qu'étaient choisis tous les officiers de la couronne. Mais tout homme du peuple, même enfant, pouvait être créé noble pour action d'éclat ou pour services extraordinaires rendus par les chefs des communautés. En outre, les nobles étaient, comme tous les autres, soumis à la loi et justiciables des tribunaux.

Les obligations des serfs étaient parfaitement déterminées et le seigneur qui se serait permis de dépasser ses droits, très limités, s'exposait à être puni sévèrement.

Au Mexique, la noblesse comprenait deux classes, la noblesse héréditaire et la noblesse à vie. Les premiers portaient le nom de pipiltzin (nobles distingués). C'était une noblesse militaire. Dans son sein étaient pris les principaux fonctionnaires civils et militaires qui jouissaient de très grands privilèges. Le plus haut rang de cette noblesse était celui de teutli. Pour l'obtenir, il fallait avoir donné dans plusieurs batailles des preuves d'un courage extraordinaire, et posséder une fortune suffisante pour maintenir son rang. Les teutli qui ajoutaient ce titre à leur nom passaient avant les autres nobles dans les assemblées. Ils avaient le privilège d'avoir un esclave avec un siège derrière eux. La deuxième classe de la noblesse comprenait ceux qui étaient nommés à vie pour des services rendus et dont les titres étaient attachés à certaines fonctions. Leur noblesse pouvait être rendue héréditaire.

En dehors de ces deux ordres, le chinancallec ou calpule, chef des calpullis ou communautés, était nommé à vie par la communauté et choisi dans la communauté. Ils représentaient l'aristocratie des vieilles couches de la population et pouvaient être créés nobles avec transmission de leurs titres.

Au Guatémala, chez les Quitchés, la noblesse se composait des descendants des vingt-quatre grandes familles entre lesquelles le pays fut divisé par Cotuha-Ztayub, le quatrième roi des Quitchés. Les chefs de ces familles, Ahaos, formaient le grand conseil. Personne ne pouvait être nommé à une charge quelconque s'il n'était de sang noble (Juarez, p. 190).

Les titres de noblesse étaient héréditaires.

Des calpules, ou chefs des communautés agricoles, formaient, comme au Mexique, une sorte d'aristocratie jouissant de privilèges qui n'étaient pas transmissibles et étaient considérés comme nobles.

Au Pérou, la noblesse comprenait deux ordres. Le premier, celui des incas de sang royal, qui étaient très nombreux. Le souverain laissait quelquefois après lui cent ou deux cents enfants qui étaient nobles de droit, quoique la noblesse ne se transmît que dans la ligne masculine. Les nobles de sang royal occupaient les plus hauts postes de l'Etat et servaient près de la personne du souverain.

L'autre ordre de la noblesse comprenait les Curacas, les Caciques des nations conquises, ou leurs descendants, chargés de toutes les fonctions publiques sous les ordres des gouverneurs des provinces ou autres grands chefs, qui étaient tous choisis dans la noblesse de sang royal.

Partout la noblesse jouissait de grands privilèges et était astreinte à certaines obligations. Les enfants nobles étaient élevés dans des collèges spéciaux, où ils restaient jusqu'à un certain âge; là on leur apprenait l'éloquence et les traditions nationales, les sciences de la religion, de l'astronomie, l'histoire des dieux, des rois, la musique, l'écriture, etc. A quinze ans, on leur enseignait l'art de la guerre et, à vingt ans, le père les emmenait dans les expéditions.

Presque partout, les bienfaits de l'instruction étaient réservés aux enfants nobles. Prescott (*Peru*, liv. I, ch. IV) ajoute

que les nombreuses familles de sang royal *seules* jouissaient de ce privilège [1].

Les nobles et les prêtres concentraient ainsi toutes les lumières intellectuelles et le gouvernement empêchait que l'instruction ne se répandît dans les masses, afin de pouvoir les maintenir plus asservies.

Les filles nobles qu'aucun vœu n'appelait à être élevées dans les monastères, restaient dans leurs familles où on leur apprenait à filer, à tisser des étoffes, à coudre et à faire tous les ouvrages de leur sexe.

Les nobles, au Mexique, avaient des costumes différents de ceux des autres classes; douze seulement pouvaient porter des vêtements d'une certaine étoffe et d'une forme particulière. Ceux d'un rang inférieur qui s'étaient fait remarquer dans la guerre en avaient d'une autre sorte.

Les grands seigneurs seuls pouvaient porter aux lèvres, aux oreilles et au nez des ornements d'or et des pierres précieuses. Ceux d'un rang inférieur pouvaient faire usage de ces ornements en bois, en os ou en toute autre matière.

Les grands seigneurs et ceux qui s'étaient distingués à la guerre, pouvaient avoir des insignes particuliers et porter des bracelets d'or et d'argent au bras et au cou de pied, des clochettes d'or au pied dans les danses, des cercles d'or avec des plumes autour de la tête, des chaînes d'or au cou, des joyaux, des pierres travaillées, des émeraudes.

Les autres nobles pouvaient orner leurs vêtements d'or et d'argent et faire usage de guirlandes, porter l'aigle sur leur coiffure et des colliers d'or.

Les vêtements de coton et en plumes étaient réservés aux nobles.

Personne, excepté les nobles, ne pouvait changer de souliers.

1. « The numerous families, of the blood royal (alone) enjoyed the benefit of all the light of education which the civilisation of the country could afford.»

Le peuple n'avait que des sandales. Ils avaient seuls le droit de bâtir des maisons à étages.

Les nobles étaient exempts d'impôts.

Il leur était défendu de se marier avec la fille d'un plébéien sous peine de perdre leur noblesse et leurs biens.

Chaque famille devait avoir chez elle son arbre généalogique en ordre.

La noblesse tenait, comme ehez nous anciennement, ses propriétés en fiefs, majorats, alleux et bénéfices. Ces domaines héréditaires pouvaient être vendus et aliénés par leurs possesseurs, à la condition qu'ils ne sortissent pas de l'ordre de la noblesse.

La noblesse, en Amérique, était avant tout militaire, ce qui faisait qu'aucune profession n'était plus estimée que celle des armes. Au Mexique, le dieu de la guerre était regardé comme le chef protecteur de la nation. Aucun roi n'était élu, s'il n'avait donné des preuves de son courage et de son habileté militaire, et commandé une armée. Les enfants nobles, à partir de l'âge de quinze ans, étaient instruits dans l'art de la guerre. On croyait que les âmes de ceux qui mouraient les armes à la main, jouissaient d'un bonheur parfait dans l'autre vie.

Les nobles étaient les premiers soldats, tous les grades leur appartenaient de droit; mais un esclave même pouvait obtenir la noblesse par une action d'éclat et être nommé capitaine. Les nobles qui se vouaient à la carrière militaire, étaient élevés dans des collèges jusqu'à l'âge de vingt ans.

Afin d'encourager les militaires, des ordres distincts avaient été créés au Mexique; ces ordres, nommés ordres de l'Aigle, du Tigre et du Lion, étaient conférés à ceux qui s'étaient signalés dans la guerre (Herrera, III, p. 225).

Les membres de ces ordres militaires, porteurs de marques extérieures de distinction, servaient de gardes du corps. Ils avaient le privilège d'avoir dans leur maison des meubles d'or ou ornés d'or, de porter les plus fins vêtements de coton et les plus jolis souliers.

Tous les citoyens étaient appelés en temps de guerre, et recevaient une solde tout le temps qu'elle durait.

Au Pérou, tout Indien payant l'impôt était obligé de servir pendant un certain temps, et, quand son temps de service était expiré, il retournait chez lui et prenait part aux exercices militaires qui avaient lieu une ou deux fois par mois sous le commandement du centurion. Chaque soldat était pourvu par l'Etat de son uniforme et de ses armes et recevait une solde journalière. Ils avaient des dépôts d'armes, de vêtements et d'approvisionnements pour la guerre.

Les femmes pouvaient suivre leurs maris et portaient leurs armes et leurs aliments.

Les lois militaires étaient très sévères.

Le traître était coupé en morceaux, ses biens confisqués et ses parents mis en esclavage.

La désobéissance était punie de mort. Celui qui attaquait sans ordre, qui abandonnait son poste, qui faisait grâce à un prisonnier, était tué.

Toute insulte à un ambassadeur était considérée comme une cause légitime de guerre.

Les ambassadeurs, pour être mieux reconnus, portaient les insignes du roi qui les envoyait et par dessus un vêtement vert d'où pendaient des touffes de coton. Leur tête était ornée de plumes avec des touffes de différentes couleurs. Dans la main droite, ils tenaient une flèche, la pointe baissée; dans la main gauche, un bouclier, et pendu au même bras, un filet contenant leurs provisions. Ces ambassadeurs étaient toujours choisis dans la plus haute noblesse.

Le meurtre d'un marchand, d'un ambassadeur était suivi de la guerre. Pour déclarer la guerre, ils envoyaient des boucliers et des manteaux à ceux qu'ils se proposaient d'attaquer en leur signifiant leurs intentions.

Le prisonnier de guerre qui s'échappait et revenait chez lui était condamné à mort. Ils disaient que celui qui n'avait pas su se défendre ou mourir dans une bataille, devait mourir en

prison, que c'était moins déshonorant que de s'échapper (Bastamente, p. 200).

Il était défendu de porter des armes dans les villes, et dans d'autres circonstances que la guerre et la chasse, ou étant de garde.

Leurs étendards qui ressemblaient plutôt au *signum* des Romains qu'à nos étendards, étaient des bâtons de 8 à 10 pieds de longueur, avec les armes ou insignes de l'Etat en or ou en plumes. Les armes du Mexique étaient un aigle s'élançant contre un tigre; outre l'étendard général, chaque compagnie avait le sien propre, distingué par la couleur des plumes que les officiers et les nobles portaient sur leurs armures. L'étendard de l'armée était confié à un général qui se tenait au centre. Chez les Tlascalans; en temps de paix, l'étendard avec l'avant-garde et, en campagne, restait derrière l'armée.

Les militaires en activité de service étaient exempts d'impôts et de la corvée personnelle.

Les Péruviens avaient des colonies militaires nommées Mitimaes. Catamarga et Santiago del Estero, encore aujourd'hui peuplées par de Quitchuas, en sont des exemples.

Après le clergé et la noblesse venaient les classes moyennes comprenant les artisans et les commerçants. Les professions et les métiers étaient héréditaires.

Ce système, contraire aux principes de la liberté individuelle, était une des conséquences naturelles de la diversité des castes. Dans un pays où l'éducation publique était si mal organisée que les classes moyennes ne pouvaient participer à ses bienfaits que dans des proportions très limitées, le fils ne pouvait avoir de meilleurs professeurs que son père. D'un autre côté, c'était perpétuer les arts dans la famille à l'avantage de l'Etat. Mais, en même temps, parquer les hommes dans leur profession héréditaire, n'était-ce pas vouloir que leur intelligence s'atrophiât en méconnaissant le principe des aptitudes spéciales de chaque individu?

Les classes moyennes payaient l'impôt, étaient exemptes de

travail personnel, mais devaient servir un certain temps dans les armées royales.

Le commerce était très estimé, mais ne pouvait être considérable dans un pays où, à part les nobles, personne ne pouvait posséder de biens territoriaux, où il n'y avait pas de monnaie, où les communications étaient si difficiles et les moyens de transport si imparfaits.

Dans toute l'Amérique, les marchands formaient une classe à part, les artisans une autre, et les gens exerçant une profession une troisième. Ces trois classes qui constituaient une sorte de bourgeoisie, payaient leur quote-part d'impôt en marchandises ou en articles manufacturés, mais étaient exemptes du service personnel. Personne ne pouvait se livrer à un commerce quelconque sans la permission de l'autorité. Les fils continuaient la profession ou le métier de leur père.

Les artisans apprenaient à leurs fils leur métier. Chaque corps formait une corporation habitant un quartier ou une rue appropriée à son industrie, avec son chef, sa divinité tutélaire, etc. Le chef de chaque corporation la représentait dans les affaires importantes.

Dans le royaume de Tezcuco, un conseil, nommé conseil de musique, était chargé de la surintendance des arts et des fabriques.

Les principaux artisans étaient les tailleurs de pierre, charpentiers, orfèvres, peintres sur étoffes et de bâtiments, sculpteurs, tourneurs, tisseurs, fabricants de nattes, tanneurs, cordonniers pour les nobles et l'armée, couteliers, maçons, barbiers, potiers, artificiers, jardiniers, cuisiniers pour les riches.

Ils avaient des manufactures de drap, etc.

Les objets manufacturés étaient vendus sur des marchés qui se tenaient régulièrement dans les centres de population et les citoyens satisfaisaient leurs besoins avec la facilité et dans la proportion qui s'observent seulement dans les sociétés civilisées.

Les musiciens et les chanteurs étaient très estimés parmi les

Indiens, depuis qu'ils conservaient dans leurs chants le souvenir du passé. Ils les considéraient comme des sages et des lettrés (Lettre de R. de Fuenféal, 1532; Ternaux-Compans, II, p. 119).

Ils avaient des orateurs qui étaient instruits depuis leur enfance dans l'art de bien parler. On leur apprenait à répéter les discours mémorables de leurs ancêtres, qui étaient conservés avec soin (Clavigero, liv. VII, ch. XLII).

Ceux qui suivaient la profession de la médecine enseignaient à leurs enfants la nature et la différence des maladies et des herbes (Clavigero, liv. VII, ch. LIX).

Dans beaucoup d'endroits, les prêtres étaient en même temps médecins.

Chez les Chibchas, les prêtres (chèques) étaient médecins.

Au Pérou, les prêtres nommés *kollas* étaient aussi fameux par leur science médicale, que les Coiès ou Coes à Samothrace et les prêtres égyptiens. Ces prêtres cueillaient, aux saisons convenables et d'après un rite déterminé, certaines herbes auxquelles les conjonctions des astres prêtaient des vertus merveilleuses [1]. « Ils connaissaient, dit M. Vicente Lopez, les propriétés du quina, de l'ipécacuana, du copaïba, du soufre, des toniques amers et aromatiques et la plupart des agents thérapeutiques connus aujourd'hui. Si l'on compare, ajoute-t-il, l'état de la médecine péruvienne au XVIe siècle avec l'état actuel de la médecine européenne, on pourra, il est vrai, être frappé de l'infériorité de la première. Mais, prenez la même science au Pérou et en Europe, au moyen âge, et cherchez de quel côté aurait été l'avantage. Les Collas, qui savaient préparer une momie, devaient avoir une connaissance relative de l'anatomie et de la chirurgie. Ils pouvaient vider les trois cavités sympathiques du corps humain, extraire du cadavre le sang et les autres liquides corruptibles ou corrompus. Ils connaissaient un à un les viscères, les classifiaient pour les conserver

1. *Les races aryennes du Pérou*, p. 321.

dans des vases distincts et appropriés. Il faudrait comparer cette médecine avec celle des Grecs, des Etrusques et des Brahmanes. Malheureusement la société et le culte sur lesquels repose au Pérou l'art de la guérison ont disparu à jamais ainsi que la caste initiée aux secrets de la machine humaine. »

Ils avaient des acteurs qui jouaient la comédie, le drame, etc. Le chef d'orchestre et le directeur du théâtre, au Yucatan, avait le titre de holpop, c'est-à-dire seigneur de la natte et comme tel, il avait le droit de s'asseoir sur une natte comme les princes. Il était traité avec respect (Brasseur, *Rabinal achi*, pp. 14-15).

Le système féodal implique des serfs ou des esclaves. C'est ainsi qu'on pouvait appeler, en Amérique, les laboureurs et les manouvriers qui tous avaient un seigneur ou maître, roi, noble ou prêtre, et qui n'avaient pas le droit de posséder les terres qu'ils cultivaient à la sueur de leur front. Ceux qui étaient attachés aux terres des nobles leur payaient une certaine redevance, et étaient astreints à tous les travaux que nécessitaient la construction et l'entretien de leur demeure ainsi que leur service personnel. Ceux-là ne payaient pas d'impôt au souverain, excepté en temps de guerre ou de circonstance extraordinaire. Leur seigneur devait veiller à ce qu'ils ne manquassent de rien. Quant à ceux qui étaient organisés en communauté, ils cultivaient d'abord en commun certaines terres dont le produit était réservé pour le roi, le clergé ou l'entretien des temples et les frais de guerre. Ces produits, après que les parts du souverain et du clergé avaient été prélevées, étaient conservés dans des dépots publics pour être utilisés le cas échéant. Quant aux produits des terres réparties entre les membres de la communauté pour l'entretien de leurs familles, ils leur appartenaient en entier, mais étaient calculés de manière à suffire à leurs besoins. D'un autre côté, comme aucune terre n'était à vendre, ils ne pouvaient songer à augmenter leur patrimoine; du reste à quoi cela leur aurait-il servi du moment où il n'y avait pas de monnaie et que tout ce qui était superflu dans la nourriture, ou considéré

comme luxe était défendu? Le système d'espionnage était organisé de telle sorte que nul ne pouvait échapper à l'œil inquisiteur de la police qui, nuit et jour, à toute heure, avait le droit de pénétrer dans votre demeure et de voir si votre alimentation était trop ou pas assez abondante, si vous aviez de l'ordre, de la propreté, si vous possédiez des objets inutiles, si la paix régnait dans votre intérieur et si vous aviez soin de vos enfants.

Des inspecteurs veillaient à ce que les corvées fussent justement réparties, que chacun cultivât son champ, que la justice fût rendue, que les vieillards fussent traités avec les égards voulus, que les seigneurs n'abusassent pas de leurs privilèges.

Mais à côté de ces sages dispositions, sous prétexte que la paresse était un fléau, on écrasait le peuple de corvées de toutes sortes. On lui faisait élever des monuments gigantesques pour les dieux, les souverains, les nobles et les prêtres, pendant qu'il vivait dans une misérable cabane; on abrutissait ainsi le corps, tout en refusant à son esprit la nourriture la plus nécessaire. Pour lui, pas d'école, pas d'instruction, qui lui eût permis de se rendre compte de sa fâcheuse condition.

L'Etat avait soin de la bête, on ne peut le nier, mais faisait tous ses efforts pour tuer le reste.

Une caste spéciale était celle des laboureurs comprenant, au Mexique, les teccalecs qui devaient leurs services aux nobles ou seigneurs auxquels ils avaient été attachés par le roi, les tlalmaites ou mageys, serfs appartenant aux propriétaires qu'ils ne pouvaient quitter, enfin les membres des calpullis ou communautés agricoles qui étaient serfs du roi.

Les premiers devaient cultiver les propriétés de leurs maîtres, élever leurs maisons et leur donner une part du produit de leur chasse, pêche, etc. Leurs obligations ou redevances étaient déterminées.

Les membres des calpullis recevaient une certaine quantité de terres qu'ils devaient cultiver pour entretenir leur famille. Ils ne pouvaient travailler sur les propriétés d'un autre calpulli ni quitter la communauté sans permission.

La distinction des propriétés territoriales, des biens meubles et immeubles était établie. Ces diverses espèces de propriétés pouvaient être échangées, vendues ou transmises par succession. Tout homme libre ou noble pouvait posséder des terres et avait le droit de les transmettre. D'autres étaient attachées à la position et se perdaient avec elle. Ces deux moyens de possession étaient le privilège des hautes classes. Le commun de la nation possédait les terres d'une manière très distincte. A chaque district, on adjugeait une certaine quantité de terres proportionnée au nombre de familles de la communauté. Ces terres appartenant au roi ou à l'Etat étaient travaillées en commun. Le produit d'une partie de ces terres était déposé dans des magasins pour les besoins généraux. Les autres terres étaient cultivées par chaque famille qui pouvait disposer de leurs produits.

Au Mexique, originellement toutes les propriétés territoriales appartenaient aux communautés. Mais peu à peu les chefs s'emparèrent d'une partie des terres et se les approprièrent. Le pays fut alors divisé : 1° en propriétés royales, pour le maintien des temples, des dépenses de guerre et de la maison royale; 2° en propriétés de la noblesse, comprenant les propriétés privées des nobles, transférables seulement à des nobles et reversibles au roi, à défaut d'héritier; 3° en propriétés des communautés (calpullis) dont une partie était donnée à cultiver à chaque famille, et reversible, en cas de départ ou d'extinction, à la communauté. Les membres de ces communautés devaient donner, à titre de contribution, certaines espèces de produits et fournir des corvées personnelles, déterminées par des lois. On tenait un cadastre sur lequel les terres des calpullis étaient peintes en jaune, celles des nobles en couleur de chair, celles du roi en couleur rougeâtre. Les revenus d'une certaine quantité d'excellentes terres étaient assignés au maintien du culte public.

Le roi pouvait donner ou louer les propriétés de la couronne. Quant aux nobles, ils pouvaient disposer à leur gré de leurs terres, pourvu que ce ne fût pas en faveur du peuple. qui n'avait pas le droit de posséder de propriété territoriale.

Les terres, que chaque Indien recevait du chef de la communauté pour entretenir avec leur culture sa famille, continuaient à appartenir à la communauté. Quand une famille s'éteignait, sa part faisait retour à la communauté, et le chef la distribuait à ceux qui en avaient le plus besoin. Si un membre d'un calpulli quittait la communauté, ses terres étaient rendues, avant son départ, à la communauté. Toutefois, ces terres pouvaient être transmises comme héritage. Si le possesseur n'en était pas satisfait, il pouvait les rendre et en demander de meilleures au chef qui les lui donnait s'il y en avait d'inoccupées. Celui qui laissait ses terres incultes par sa faute ou sa négligence pendant deux ans, était requis de les cultiver; et, s'il ne le faisait pas, on les donnait à un autre membre de la communauté.

En résumé, la terre appartenant à la communauté était la propriété perpétuelle et inaliénable, non de chacun en particulier, mais de la communauté entière. Celui de ses habitants qui en cultivait une portion y avait droit aussi longtemps qu'il continuait à la travailler. Autrement on en disposait en faveur d'un autre. Personne n'avait le droit d'aliéner les terres de la communauté. Les anciens composaient le conseil qui élisait un chef chargé de surveiller les intérêts généraux.

Au Pérou, tout le territoire de l'empire était divisé en trois parts : une pour le soleil, l'autre pour l'inca, la troisième pour le peuple.

Dans chaque localité où une communauté se formait, le sol était divisé de la manière suivante : une portion du tiers ou du quart des produits était mise à part pour l'entretien de la religion et de l'armée. Une autre part des produits était réservée pour l'inca, conservée dans des magasins, ou envoyée à Cuzco; en temps de guerre, les approvisionnements étaient expédiés de toutes les parties de l'empire, en supplément à la consommation ordinaire, avec le plus grand ordre. Quelquefois les magasins renfermaient des approvisionnements suffisants pour dix ans. Cet impôt était dû à l'inca comme roi et

non comme personne privée. Son produit servait pour entretenir sa cour, ses serviteurs, ses parents, et, en temps de guerre, pour les besoins de l'armée. La dernière part du produit des terres cultivées en commun était réservée au peuple.

Le peuple, comme au Mexique, ne pouvait avoir de propriété privée, ni la donner, ni la transmettre à ses héritiers. Toutes les propriétés appartenant à la communauté, étaient divisées chaque année. On désignait à chacun la pièce de terre qu'il devait cultiver pour l'entretien de sa famille. Chacun avait ainsi plus ou moins chaque année, suivant la famille (d'Acosta, liv. VI, ch. xv).

Les troupeaux étaient répartis de la même manière que les propriétés; les pâturages, les terrains de chasse, les forêts servaient en commun sous des règlements déterminés.

Toutes les mines appartenaient à l'inca, ainsi que les plantations de coca.

Chaque Indien recevait un tupu, un acre de terre pour planter son maïs; un autre pour chaque enfant mâle, une moitié pour chaque fille. Quand un fils se mariait, on lui donnait un tupu et de quoi se loger.

Cette distribution des terres intéressait chaque citoyen au bien général et liait son bonheur à la tranquillité publique. Mais, en même temps, cela a dû être une des causes qui ont entravé la marche de la civilisation et l'ont rendue plus stationnaire, car, en paralysant l'ambition des individus, on tarit infailliblement toute source de progrès pour la nation.

L'esclavage existait dans toute l'Amérique, comprenant, trois catégories : les prisonniers de guerre qui n'étaient pas sacrifiés, une classe particulière de malfaiteurs et ceux qu'on achetait. Dans le premier cas, il était rare qu'ils échappassent au sort commun réservé aux captifs. Dans le second cas, c'étaient des voleurs, des traîtres, des femmes incorrigibles qui étaient condamnés par la justice. Les derniers étaient des malheureux achetés chez les nations étrangères ou des enfants vendus par leurs parents à cause de la misère. Un

père pouvait vendre ses enfants comme esclaves, et le mari ainsi que la femme pouvaient se vendre eux-mêmes (Gomara, p. 441). Les paresseux, les joueurs et les débiteurs pouvaient se vendre comme esclaves.

Les esclaves pouvaient se marier, posséder des biens par le moyen desquels ils se rachetaient [1].

Dans certains pays, les enfants d'esclaves restaient esclaves jusqu'à ce qu'ils se fussent rachetés. Celui ou celle qui se mariait à une ou à un esclave, ou avait un enfant d'esclave devenait esclave (Cogolludo). Dans d'autres pays, les fils d'esclaves étaient libres. Les services qu'on pouvait exiger d'un esclave étaient stipulés avec une scrupuleuse précision par la loi. Les mauvais esclaves recevaient des avertissements dans le principe, étaient punis ensuite par un collier de bois qu'on leur mettait au cou, vendus ou finalement sacrifiés.

Au Mexique, quelquefois les familles pauvres s'engageaient vis-à-vis d'un seigneur à lui fournir perpétuellement un esclave. Ils lui donnaient, à cet effet, un de leurs enfants, et, quand il était en âge de se marier ou pour un autre motif, ils lui en substituaient un autre.

Les vassaux formaient une classe à part. On comprenait sous ce nom tous les habitants des provinces conquises payant un tribut et soumis à certaines charges. Les chefs, au Mexique, étaient obligés, durant un certain temps de l'année, de résider dans la capitale à la cour du souverain. Ils ne pouvaient pas retourner dans leurs Etats sans la permission du roi et sans laisser comme otage un fils ou un frère (Gomara, p. 345).

Les provinces vassales devaient fournir un tribut plus ou moins fort et le service militaire. Quelquefois le tribut était simplement une marque de reconnaissance de la suzeraineté.

Le traitement des provinces conquises différait suivant les souverains. Ainsi, d'après Fr. Domingo de la Annunciacion (1554), Montezuma Ier ayant conquis Chalco n'exigea pas de

1. Pour la position des esclaves au Mexique, voir Torquémada, liv. XIV, ch. XVII.

tribut, considérant les habitants comme ses alliés. Son successeur envoya un officier qui les obligea à cultiver pour le roi des terres d'une certaine étendue. Les deux rois suivants firent de même, mais donnèrent des présents aux chefs. Montezuma II exigea, en outre, qu'ils vinssent deux fois par an à Mexico, en les obligeant de prendre part aux fêtes, et d'envoyer des soldats pour les expéditions, ainsi que du bois, des pierres et du sable pour la construction de ses palais.

Les tribus qui s'étaient soumises sans résistance payaient le tribut comme alliées, mais devaient fournir les troupes auxiliaires qui leur étaient demandées. Les Etats soumis par les armes payaient un tribut plus lourd (Zarita, p. 120).

Chaque province soumise était obligée d'envoyer des hommes pour travailler dans la capitale et dans le palais du souverain (Ternaux Compans, I, p. 231).

Au Pérou, les incas, considérant que Cuzco était le centre de l'empire qui s'étendait jusqu'à Quito, à plus de 600 lieues, jusqu'au Chili, encore plus éloigné, et que cette immense étendue de pays était habitée par des barbares parmi lesquels se trouvaient des peuples très guerriers, avaient adopté le système suivant pour maintenir la sécurité dans leurs domaines. Aussitôt qu'une province était conquise, dix ou douze mille hommes recevaient l'ordre de s'y rendre avec leur famille. On les envoyait généralement dans les endroits dont le climat ressemblait le plus au leur. Ces mitimaes ou colons recevaient des terres et les matériaux nécessaires pour construire leurs maisons; ils devaient toujours obéir aux ordres des gouverneurs et capitaines placés à leur tête; de sorte que, si les indigènes se révoltaient, les mitimaes les punissaient et les forçaient à la soumission. D'un autre côté, si les mitimaes cherchaient à se soulever, ils étaient attaqués par les indigènes. Ce système avait ainsi le double avantage de maintenir la tranquillité et d'alimenter toutes les provinces de toutes sortes de productions (Cieza, ch. XLI).

Dans toutes les parties du Pérou où, par suite de la rigueur du climat froid, le pays n'était pas aussi fertile ni aussi produc-

tif, ils ordonnaient, comme les grandes forêts des Indes bordaient ces parties stériles, qu'un certain nombre d'Indiens avec leurs familles fussent pris dans chaque village et envoyés dans ces endroits pour cultiver les terres et faire parvenir les fruits de leur travail à leurs chefs. Ils étaient appelés aussi mitimaes (Cieza, ch. XCIX).

Quand le peuple devait travailler des terres en dehors de leur district pour l'inca ou pour les temples, ces terres se nommaient *suyu*. Des Indiens laissés dans le pays restaient soumis à leurs propres chefs et non à ceux du pays où ils résidaient. Ils étaient différents des mitimaes.

Au Mexique, l'administration du royaume était confiée au souverain qui était aidé d'un coadjuteur, nommé Tecuxcalcaltecli. Un général nommé Tacatecol présidait à toutes les affaires militaires. Il avait sous sa direction les chefs de districts auxquels les habitants devaient s'adresser. Un ministre était chargé des travaux publics. La perception générale des impôts et leur distribution incombaient au hueycalpix, ayant sous ses ordres des employés, qui, après avoir perçu l'impôt dans leurs districts, le lui faisaient parvenir.

Les provinces étaient gouvernées par des officiers nommés par le roi. Des préfets administraient les principales villes. Des macuilte paupixques, sorte de centurions, avaient charge de cent familles. Au-dessous des centurions venaient cinq centes paupixques commandant chacun à vingt familles. Tous ces employés étaient choisis par le gouverneur et nommés par le roi. Ils étaient pris parmi les nobles. La police était confiée à des agents portant comme insigne une baguette.

Les officiers attachés à la cour étaient nobles du premier rang.

Au Pérou, une loi établie par les incas prescrivait que, dans toutes les villes, les habitants fussent enregistrés par décades de dix et qu'un d'eux fût choisi comme décurion, avec autorité sur les neuf autres. Cinq décurions avaient à leur tête un chef commandant ainsi à cinquante familles. Deux de ces chefs

de cinquante familles avaient un supérieur commandant à cent hommes. Cinq centurions étaient soumis à un autre chef, hunango, qui commandait à cinq cents hommes, et deux de ceux-ci obéissaient à un hunnos, commandant à mille hommes. Pour dix mille hommes, il y avait un gouverneur ou vice-roi, crocricroc, proche parent du roi.

Les devoirs du décurion étaient de servir aux habitants de pourvoyeurs et de les assister avec soin dans toutes les occasions, rendant compte de leurs besoins au gouverneur ou aux autres officiers. Il devait agir en même temps comme officier de la couronne et faire un rapport à son supérieur pour chaque offense commise par ses subordonnés. Il fallait avoir au moins vingt-six ans pour exercer les charges inférieures. Les hunnos et les crocricrocs devaient avoir au minimum cinquante ans.

Tous les emplois, un peu élevés, étaient confiés aux nobles.

Curaca était le titre des caciques des provinces conquises ou de leurs descendants. Ils étaient toujours subordonnés aux gouverneurs pris parmi les membres de la famille royale.

Le décurion devait faire connaître, chaque mois, à ses supérieurs, les naissances et décès des deux sexes. A la fin de l'année, un rapport était adressé au roi à ce sujet, dans lequel on portait le nombre de personnes qui étaient parties pour la guerre et qui avaient été tuées. La même règle était observée en temps de guerre par les officiers.

Au Mexique, le nombre d'habitants de chaque village ou quartier dans les villes était exactement connu (Torquemada, liv. IV, ch. VII). Des groupes de la population étaient formés, ayant chacun un chef, aussi bien pour faciliter la perception des impôts que pour d'autres objets (Zurita, p. 134); des recensements généraux de toute la population avaient lieu à des époques fixées. Personne ne pouvait quitter son groupe ni son village ni son quartier.

La population du Mexique et de l'Amérique centrale ne devait pas dépasser 5 ou 6 millions d'habitants. En 1741, Phi-

lippe V envoya aux vice-rois et gouverneurs des provinces de la Nouvelle-Espagne l'ordre d'opérer le recensement de la population. Dans le recensement fait au Mexique par Don Antonio de Villasena y Sanchez on compta 294,391 familles qui, à cinq par famille, représentent 1,471,955 habitants, auxquels si on ajoute ceux du Guatémala, Honduras, etc., d'après le recensement de 1778, c'est-à-dire 805,339, donnèrent 2,276,294, ou 2,500,000 en faisant la part des omis.

Au Pérou, un registre était tenu de toutes les naissances et décès, et un recensement exact de la population était fait par le gouvernement chaque année au moyen des quipos (Prescott, *Peru*, I, ch. II).

Ce vaste empire ne contenait pas plus de 10 à 11 millions d'habitants, nombre qui diminua rapidement après la conquête. Le recensement général fait en 1580 n'a pas donné plus de 8,280,000 habitants (Rivéro et Tchudi, p. 69).

Les droits et les contributions, parfaitement réglés, se réduisaient aux impôts sur les terres, sur les richesses de l'industrie et sur les marchandises de toutes classes vendues sur les marchés publics. Comme l'usage de la monnaie n'était pas répandu, tous les impôts se payaient en espèces. En dehors de ces impôts, le peuple devait fournir le service personnel.

Les impôts n'étaient pas payés par chaque habitant, mais, par les villes ou districts sous la forme de subside, tels que vêtements d'hommes et de femmes, poisson, coton, or, maïs, axi (poivre), haricots. Chaque ville ou village avait des terres appropriées à la culture des fruits destinés au payement des impôts.

Les provinces contribuaient dans des proportions différentes, suivant qu'elles avaient été conquises par force, qu'elles s'étaient soumises volontairement ou qu'elles étaient sujettes nominalement.

Les impôts étaient payés les uns annuellement, les autres tous les six mois, les autres tous les quatre-vingts jours.

Les localités éprouvées par la famine étaient exemptes d'im-

pôt, ainsi que les nobles, les mineurs, les veuves, les impotents temporaires ou permanents, les pauvres et les serviteurs des temples.

Les marchands payaient leurs contributions en marchandises manufacturées et les artisans en produits de leur industrie. Ces deux classes étaient exemptes de travaux personnels.

Ceux qui ne payaient pas leurs impôts aux termes fixés, étaien punis sévèrement. Il y avait des rôles de contribution établis au moyen de peintures.

Les juges étaient en même temps receveurs des impôts.

Des octrois étaient établis à l'entrée des villes et dans tous les ports de débarquement où une certaine quantité de provisions était apportée, des employés vérifiaient tout ce qui entrait, prélevant un certain droit sur chaque marchandise.

Ce droit, dans la capitale, était pour le roi et, dans la province, pour le gouverneur. (Cortez II, p. 119.)

Toutes les marchandises sur les marchés publics payaient un droit pour le roi.

Au Pérou, les impôts étaient assez lourds et tous à la charge du peuple. Les nobles, prêtres, capitaines et officiers jusqu'au centurion, les gouverneurs, juges et officiers du roi en fonctions, tous les soldats en activité de service, et les jeunes gens jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, parce qu'avant cet âge ils ne pouvaient se marier et devaient aider leurs parents, étaient exempts d'impôts. Après leur mariage, pendant un an, ils ne payaient pas d'impôt. Les vieillards au-dessus de cinquante ans étaient aussi exempts, ainsi que les femmes, les malades, les aveugles, les boiteux, les estropiés. Les sourds et les muets n'étaient pas exempts.

Il y avait deux sortes d'impôts : l'impôt foncier et le service personnel ; l'impôt foncier était payé en commun par la communauté, comme au Mexique, et chacun était obligé de travailler pour produire ce qui était exigé de la communauté. Mais on ne prélevait rien des revenus des terres assignées à chacun.

Les marchands et les artisans devaient fournir leur part

d'impôt en marchandises et produits manufacturés qui étaient déposés dans des magasins de l'Etat. En outre, c'était le peuple qui faisait les vêtements, les souliers et les armes pour les soldats et les pauvres ne pouvant travailler eux-mêmes.

Tout homme du peuple, à l'exception des marchands et des artisans, devait contribuer aux travaux publics. La répartition en était faite chaque année. On indiquait les travaux à exécuter et le nombre d'hommes à employer.

La réparation des chaussées incombait à chaque district. Le même système était établi pour les autres travaux qui étaient répartis entre les familles, si les travaux étaient peu importants; entre les districts, s'ils l'étaient davantage; enfin, entre les provinces, s'ils étaient considérables comme les constructions des ponts, des palais ou autres semblables.

Les immenses travaux exécutés par le peuple dans toute l'Amérique et dont on admire encore les ruines, rappellent ce qui s'est fait en Egypte, quand on a construit les pyramides. C'est la même tyrannie, le même abus des bras du peuple.

Au Mexique, l'administration de la justice, confiée à des tribunaux et à des juges, était parfaitement organisée. Dans la capitale, il y avait un magistrat suprême, ministre de la justice, qui nommait les juges et les collecteurs des taxes, et dont la décision était sans appel dans les affaires criminelles. Une haute cour prononçait dans toutes les causes civiles et criminelles. Ses décisions étaient sans appel pour les affaires civiles. Dans chaque quartier d'une ville ou dans chaque village, il y avait un juge élu pour un an par les habitants et ayant sous ses ordres des commissaires chargés de la police, et des messagers. Dans le chef-lieu de chaque province se trouvait un tribunal composé de trois juges nommés par le ministre de la justice et auquel on pouvait appeler des sentences des juges locaux. De ce tribunal on pouvait appeler à la cour suprême.

Dans le royaume de Tezcuco, l'organisation judiciaire était différente. Il y avait dans les six principales villes un tribunal de deux juges, chargés en même temps de la perception des

impôts. A Tezcuco, il y avait deux hautes cours, de deux juges chacune, l'une pour les causes civiles, l'autre pour les causes criminelles. Dans chaque quartier des villes ou chaque village, un juge nommé par les habitants jugeait les causes peu importantes. Tous les dix ou douze jours, les juges des tribunaux des chefs-lieux de province et de la métropole se réunissaient sous la présidence du roi pour juger les affaires graves appelées devant cette cour. Tous les quatre-vingts jours, les causes extrêmement graves étaient jugées par une haute cour composée de treize juges et présidée par le souverain.

Le roi jouissait du droit de grâce.

Le traitement des juges consistait dans l'usufruit de certaines propriétés. Quiconque acceptait des cadeaux ou se laissait corrompre risquait sa vie.

Au Yucatan, l'administration suprême de la justice et la perception des impôts étaient confiées à un conseil de vingt-quatre nobles.

Dans chaque village, il y avait un juge pour recevoir les plaintes qui lui étaient adressées, rendre la justice dans les cinq jours si le cas était de peu d'importance, ou transmettre la cause à un juge supérieur dans le chef-lieu de la province. Aucun plaignant ne pouvait sortir de son village ou de la province sans obtenir justice (Garcilazo, liv. II, ch. XIII.)

La justice était organisée de la même manière au Pérou qu'au Mexique. Les affaires graves étaient portées devant un tribunal siégeant dans la principale ville de la province. On pouvait appeler de ses sentences à une cour suprême établie dans la capitale et présidée par un délégué du souverain, de sang royal.

Les litigés entre provinces étaient jugés par un juge de sang royal nommé par l'inca.

Les nobles étaient justiciables des tribunaux dans toute l'Amérique.

Dans toute cause criminelle ou civile, des témoins étaient entendus. L'accusé pouvait se défendre lui-même ou se servir

d'un défenseur. En matière criminelle, on employait souvent la torture pour obtenir l'aveu du crime. Dans certains cas, on faisait usage de l'épreuve par le feu ou par l'eau pour découvrir les coupables : on obligeait, comme chez nous au moyen âge, l'accusateur et l'accusé à marcher pieds nus sur du fer brûlant, de prendre avec la main nue un fer rougi au feu, de plonger le bras dans une chaudière d'eau bouillante, de traverser les flammes d'un bûcher. Les peines, comme les lois, étaient extrêmement sévères et le plus souvent barbares. La peine de mort était infligée pour un grand nombre de délits et était exécutée avec tous les raffinements que la cruauté peut imaginer. Les uns étaient décapités, d'autres pendus, empalés, coupés par morceaux, lapidés, brûlés vivants et noyés; quelquefois on arrachait au malheureux condamné les intestins ou bien on lui écrasait la tête avec des pierres; ou bien encore on le jetait du haut d'un rocher ou on le mettait dans un puits avec des insectes venimeux et on le laissait périr de faim. Enfin, on sacrifiait les prisonniers en leur plongeant un couteau dans le cœur. Dans d'autres cas, on se contentait de couper les oreilles, les lèvres ou les mains. Les biens, la femme et les esclaves d'un condamné à mort étaient confisqués.

On exposait et marquait. Pour les délits moins graves, on infligeait le bannissement, la prison, la bastonnade, la flagellation, la cangue. On coupait les cheveux et on déchirait ou retournait les vêtements.

Il y avait deux sortes de prison. L'une, semblable à nos prisons modernes dans laquelle on renfermait les débiteurs insolvables, les voleurs et les individus condamnés pour des délits ou crimes n'entraînant pas la peine capitale. L'autre prison était une cage en bois dans laquelle on mettait les condamnés à mort et les prisonniers destinés aux sacrifices. Ces derniers étaient très bien nourris; on tenait à ce que ceux qui devaient être sacrifiés parussent en bon état devant l'autel. Quant aux autres, on les laissait presque mourir de faim.

Au Mexique, aussi bien qu'au Pérou et dans toute l'Améri-

que, les lois étaient peu nombreuses et très sévères, et cela se comprend avec des peuples qui avaient peu de commerce, pas d'argent monnayé et où la masse de la nation ne possédait rien qui pût s'appeler propriété.

Quelques-unes de ces lois annonçaient un véritable degré de civilisation, elles protégeaient le peuple en assurant son bien-être. Ainsi elles ne permettaient pas de l'occuper à des travaux nuisibles à sa santé. Les basses classes n'étaient jamais victimes impunément du vol public ou particulier, et des prévisions bienveillantes veillaient avec soin à leurs premiers besoins.

Au Pérou, une loi nommée Caseras prescrivait qu'il n'y eût pas de paresseux et même que les enfants de cinq ans fussent employés à de petits travaux en rapport avec leur âge. Les aveugles et les muets n'étaient pas exemptés du travail. Le reste du peuple devait faire chacun ses propres travaux tant qu'il était en bonne santé, et l'on regardait comme infâme et dégradant d'être puni en public pour paresse. La même loi ordonnait que les Indiens prissent leurs repas laissant les portes ouvertes, afin que les inspecteurs pussent entrer librement dans leurs maisons et se rendre compte de la manière dont ils se nourrissaient. D'autres agents inspectaient les temples et les établissements publics, aussi bien que les maisons des particuliers. Ces inspecteurs veillaient à ce que l'homme aussi bien que la femme maintinssent tout en ordre dans la maison, et que la discipline régnât parmi leurs enfants. Ceux qui avaient de l'ordre étaient récompensés par des félicitations publiques, tandis que les désordonnés recevaient des coups de baguette sur les épaules et les cuisses ou subissaient un autre châtiment prévu par la loi (Garcilazo, liv. V, ch. II).

Il était défendu de boire du vin sans la permission de l'autorité, à moins de circonstances prévues. Cette loi avait pour objet de combattre la passion de l'Indien pour la boisson.

Des lois obligeaient tous les individus arrivés à un certain âge à se marier. Au Pérou, cet âge était fixé à vingt-six ans pour les garçons et à quinze pour les filles. Celles qui ne s'y confor-

maient pas étaient destinées à devenir prêtresses du soleil ou à servir les prêtresses.

Des lois fixaient la part de chacun dans les travaux publics. D'autres lois, nommées lois fraternelles, obligeaient les habitants de chaque village à s'entr'aider dans les moissons, la construction des maisons et autres ouvrages sans recevoir de paiement. Les champs des veuves, des orphelins, des vieillards, des soldats appelés sous les drapeaux étaient cultivés par des gens de corvée choisis par l'autorité qui devait empêcher que personne travaillât au-delà de ses forces.

Des lois ordonnaient aux habitants de chaque village de fêter ensemble certains jours de l'année et de prendre part à des jeux, afin que les familles restassent unies entre elles et que le peuple pût se reposer de ses travaux.

Les étrangers et les voyageurs devaient être traités comme des hôtes, et des maisons publiques étaient disposées pour eux.

Des inspecteurs, chaque année, visitaient les villes et les campagnes et veillaient à ce que les lois fussent observées, que la justice fût rendue, que les terres fussent bien cultivées, que les magasins de l'Etat fussent bien approvisionnés, que les travaux publics fussent exécutés et que les charges fussent réparties équitablement. En outre, des censeurs traversaient souvent les districts, s'enquéraient de la conduite et du zèle des officiers et en rendaient compte au souverain.

Comme on le voit, le peuple était entièrement en tutelle et aussi heureux que pouvait l'être un esclave.

Les lois criminelles ou civiles au Mexique étaient très sévères et différaient peu dans les trois Etats confédérés.

Les officiers déloyaux risquaient leur tête. Les collecteurs de taxes qui trompaient le souverain étaient mis à mort, et leurs parents punis comme traîtres (Torquémada, liv. XIV, ch. VIII).

Ceux qui se rendaient coupables d'adultère dans le principe étaient lapidés, plus tard pendus ou décapités (Zurita, p. 109). Les nobles ou guerriers convaincus du même crime étaient mis à mort. Quelquefois la femme adultère était empalée.

Celui qui tuait sa femme, même lorsqu'il la surprenait en flagrant délit d'adultère, était condamné à mort, parce que, suivant la loi, il ne devait pas se rendre justice lui-même.

Tout homme qui s'habillait en femme, ou toute femme qui s'habillait en homme, était puni de mort ou pendu (Clavigéro, liv. VII, ch. XVII).

Toute personne coupable d'un crime contre nature était pendue et, si c'était un prêtre, brûlé vivant (Clavigéro, liv. VII, ch. XVII).

Le meurtre était puni de mort.

Quiconque changeait de place les bornes placées dans les champs par l'autorité était puni de mort.

Quiconque était convaincu de trahison ou d'un crime contre la personne du roi était mis à mort avec tous ses parents jusqu'au quatrième degré (*The anonymous Writer*, ch. II).

Les conspirateurs et ceux qui commettaient un adultère avec la femme du prince étaient coupés par morceaux (*Order of succession*, Ternaux Compans, I, p. 226).

Quiconque maltraitait un ambassadeur, ministre ou courrier du roi, était mis à mort. Mais les ambassadeurs et courriers ne devaient pas quitter la grande route sous peine de perdre leurs privilèges.

Les voleurs de matières d'or et d'argent étaient punis de mort (Clavigéro, liv. VI, ch. XXX). Le voleur d'objets de peu de valeur n'était pas puni, mais devait restituer les objets. Si l'objet volé était de grande valeur, il devenait l'esclave de la personne qu'il avait volée. Si le voleur ne pouvait rendre l'objet volé, ni payer son équivalent, il était lapidé. Celui qui volait une certaine quantité de maïs, ou détruisait des arbres utiles, devenait l'esclave du propriétaire du champ. Mais tout voyageur pauvre avait le droit de prendre le maïs ou les fruits des arbres plantés sur un côté du chemin en assez grande quantité pour satisfaire sa faim ou sa soif (Clavigéro, liv. VII, ch. XVII). Quiconque, trouvant un enfant abandonné, en faisait son esclave ou le vendait, perdait pour ce crime sa

liberté et ses biens. La même peine était infligée à celui qui disposait de la propriété d'un autre qu'il avait affermée.

Celui qui disait un mensonge préjudiciable à un autre avait les lèvres coupées et quelquefois les oreilles (Clavigéro, liv. VII, ch. XVII).

Il était défendu de boire du vin sans la permission des chefs ou des juges, permission qui était accordée seulement au malade et à celui qui avait dépassé la cinquantaine; encore ceux-ci ne pouvaient boire plus de trois coupes à chaque repas. Dans les fêtes, banquets, les hommes au-dessus de trente ans pouvaient boire deux coupes de vin; il en était de même quand ils portaient du bois ou coupaient des pierres. La même autorisation était donnée aux femmes en couches dans les premiers jours de l'accouchement. L'ivrognerie était très méprisée. On considérait comme infâmes ceux qui s'y livraient souvent. Pour punition, on leur coupait les cheveux en public et on détruisait leurs maisons. Les fonctionnaires étaient privés de leur charge et déclarés incapables de les remplir de nouveau (Zurita, p. 110).

La loi n'empêchait pas de boire dans certaines fêtes. Dans ces occasions, il était permis de boire chez soi plus que d'habitude. En outre, la loi ne s'appliquait pas aux septuagénaires qui, en raison de leur grand âge, pouvaient boire suivant leur convenance (Clavigéro, liv. VII, ch. XVII).

Les débiteurs étaient emprisonnés.

Celui qui, dans un marché, altérait les poids et les mesures établis par les magistrats, était déclaré coupable de félonie et mis à mort sur le lieu même. Le voleur, surpris *flagrante delicto*, dans un marché, était mis à mort immédiatement (Clavigéro, liv. VII, ch. XVII).

Dans les marchés publics, des mesures étaient prises pour découvrir les vendeurs d'objets volés.

A Meztitlan, l'homme adultère était tué en présence du mari et, si c'était un guerrier ou un noble, placé dans le plus dangereux poste au premier combat qui avait lieu. En cas de meurtre, le coupable était coupé en quatre morceaux et les parties

de son corps divisées entre ceux qui l'avaient arrêté. Le voleur devenait esclave du roi, s'il ne pouvait se racheter; la même peine était infligée pour corruption de témoins et de juges (Ternaux Compans, I, p. 311).

Chez les Mixtèques, en cas d'adultère, la femme adultère et son complice étaient mis à mort par le mari qui pouvait se contenter de couper les oreilles, le nez ou les lèvres du complice (Herrera, III, p. 262).

Chez les Zapotèques, une femme convaincue d'adultère était mise à mort et sa chair mangée par tous ceux qui avaient été témoins de son crime.

Dans le Michoacan, celui qui se rendait coupable d'un rapt avait la bouche fendue jusqu'aux oreilles et était empalé. Le voleur était pardonné la première fois et réprimandé; la deuxième fois, il était jeté dans un précipice et son corps abandonné aux oiseaux.

Dans l'empire mexicain, les gens du peuple condamnés à mort étaient pendus le plus souvent, après avoir été exposés à un pilori. Les nobles étaient généralement exécutés dans leurs propres maisons; certains criminels étaient décapités, d'autres battus jusqu'à ce que mort s'en suivît, d'autres empalés ou lapidés.

Au Yucatan, les crimes étaient punis avec une grande sévérité et il n'y avait pas d'appel une fois que la sentence était prononcée. L'homicide était puni de la peine capitale qui était infligée par les parents de la victime, si le coupable ne pouvait donner une compensation. Les voleurs devenaient esclaves, s'il ne pouvaient restituer l'objet volé ou donner une indemnité équivalente. Si c'étaient des gens de distinction, on les marquait au front, punition considérée comme très dure (Landa, § XXX).

Les condamnés à mort, les esclaves fugitifs et les prisonniers de guerre étaient renfermés, les mains liées et un collier de bois au cou, dans une cage de bois qui servait de prison (Cogolludo, liv. IV, ch IV).

Les Mayas étaient très sévères pour le crime d'adultère; le complice de la femme était livré au mari qui pouvait lui écraser la tête avec une pierre ou lui pardonner. La femme coupable était déclarée infâme et mise à l'index. La lapidation était la peine infligée pour le rapt. Avant la fondation de Mayapan, les intestins d'un adultère lui étaient arrachés (Landa, § viii).

Celui qui séduisait une vierge ou ravissait une femme mariée était mis à mort, de même que celui qui se livrait à des violences envers une femme ou une jeune fille mineure. La même punition était infligée pour meurtre. Si l'homicide était involontaire, un esclave était donné en indemnité. Le traître envers son souverain et l'incendiaire étaient punis de mort. Le voleur restait esclave jusqu'à ce qu'il pût se racheter (Cogolludo, liv. IV, ch. iv).

Lorsqu'une femme était accusée d'adultère, elle était jugée, ainsi que son complice, par le prêtre qui prononçait sa sentence. La femme était conduite dans un endroit rempli de pierres, à une certaine distance du village et attachée à un poteau. Tout le peuple se rendait en ce lieu. Alors le prêtre, prenant une grosse pierre, la jetait sur elle; son mari en faisait autant, ainsi que tous les hommes et femmes du village jusqu'à ce qu'elle fût couverte de pierres. Le complice était mené dans un autre endroit et attaché à un poteau où le prêtre lui tirait une flèche dans la direction du cœur; le mari et tout le peuple agissaient de même. Alors le mari, retirant le corps de sa femme de dessous les pierres, lui attachait une corde au cou et le traînait en quelque endroit où il l'abandonnait aux bêtes sauvages. Il pouvait ensuite prendre la femme du complice (Cogolludo, liv. VII, ch. vii).

Au Guatémala, tout seigneur ou noble qui excitait à désobéir au roi était mis à mort et ses biens confisqués.

Le meurtrier était mis à mort.

Celui qui commettait un adultère avec la femme d'un seigneur était mis à mort si c'était un noble, et jeté du haut d'un rocher si c'était un homme du peuple.

Celui qui avait des rapports charnels avec l'esclave d'un autre devait payer une amende du montant de la valeur de l'esclave. Si cette esclave était la concubine du seigneur, le coupable subissait une peine plus sévère.

Les voleurs étaient condamnés à payer une amende au trésor et à restituer l'objet volé; les voleurs incorrigibles étaient pendus. Avis était donné de la sentence à leurs parents, et, si ceux-ci refusaient de leur servir de caution, elle était exécutée.

Les biens, la femme et les esclaves d'un homme condamné à mort étaient confisqués.

Les sorciers étaient brûlés.

Tout célibataire qui cohabitait avec une jeune fille était puni d'une forte amende et, si les parents de la jeune fille regardaient cela comme un affront, l'offenseur était mis à mort.

Quiconque volait un objet d'un temple était jeté du haut d'un rocher, si l'objet était d'une certaine valeur; et, dans le cas où l'objet était de peu de valeur, condamné à l'esclavage.

Celui qui prenait les armes contre son seigneur ou contre l'état, ou divulguait les secrets de l'état, ou passait à l'ennemi, était mis à mort et ses biens confisqués; sa femme et ses enfants devenaient esclaves.

L'esclave qui se sauvait de chez son maître était mis à mort.

Le serviteur d'un seigneur devait rembourser tous les dommages qu'il causait. Celui qui, après avoir emprunté ou reçu quelque chose en dépôt, le perdait ou le détériorait, devait payer le montant de la valeur. (Ximénès, p. 177.)

Roman affirme qu'il existait une loi au Guatémala autorisant le peuple à se soulever contre un tyran et à le renverser avec l'aide de l'étranger. (Ximénès, p. 177.)

Au Salvador, quiconque méprisait ou ridiculisait les sacrifices aux idoles était condamné à mort; quiconque avait des rapports charnels avec des parents au degré prohibé était mis à mort, ainsi que la femme. Celui qui adressait des paroles inconvenantes ou faisait des propositions déshonnêtes à une

femme mariée, était banni et ses biens confisqués. Le meurtre était puni de mort. Quiconque violait une vierge était sacrifié. Les menteurs étaient fouettés et, si c'était dans une affaire de guerre, condamnés à l'esclavage (Palacios, p. 85).

Au Honduras, les voleurs étaient condamnés à avoir les oreilles et les mains coupées, si le vol était important. En cas d'adultère, la personne offensée arrachait les oreilles du coupable et ses pendants, le fouettait et lui prenait ses biens. Mais la femme adultère n'était pas punie, si elle prouvait qu'elle avait été séduite.

Au Nicaragua, un père pouvait se vendre ou vendre ses enfants comme esclaves, dans des cas de grande nécessité, avec privilège de rachat.

Le paiement des dettes était rigidement requis. Si un homme avait emprunté du maïs ou des fruits, le créancier pouvait exiger, comme payement, les champs du débiteur. Tout homme pouvait s'expatrier, avec la permission de son chef, sans rien emporter avec lui, pour ne pas nuire à la communauté. Mais il était libre de donner à ses parents ce qui lui appartenait. (Squier, *Nicaragua*, II, p. 345).

Un esclave qui cohabitait avec la fille de son maître était brûlé vivant. Là où des prostituées pouvaient exercer leur métier, les sodomistes étaient lapidés. Le voleur avait les cheveux coupés et devenait esclave jusqu'à ce qu'il eût rendu l'objet volé; et, si cela durait trop longtemps, il pouvait être sacrifié. Il n'y avait pas de peine prévue pour le meurtre d'un Cacique parce que, disaient-ils, cela n'arriverait jamais. Il n'y en avait pas non plus en cas de meurtre d'un esclave. Celui qui tuait un homme libre était mis à la disposition des enfants et des parents du décédé (Herrera, III, p. 270).

Dans le royaume de Bogota, le meurtrier était puni de mort, même si les parents du mort pardonnaient au meurtrier, parce qu'ils disaient que la vie avait été donnée par Dieu seul, et que la justice devait suivre son cours. Quand un célibataire violait une femme mariée, il était

puni de mort. Si un homme marié se rendait coupable de ce crime, deux hommes non mariés devaient coucher avec sa femme. Celui qui commettait un inceste avec sa mère, sa fille, sa sœur, ou sa nièce, degrés de parenté prohibés dans le mariage, était jeté dans un puits rempli d'insectes venimeux et couvert d'une large pierre; on le laissait périr ainsi. La même punition était infligée à la femme, sa complice. Ceux qui commettaient l'abominable péché contre nature étaient torturés avant d'être mis à mort. Généralement ils étaient empalés. (P. Simon, p. 252.)

En cas d'adultère, la peine était l'empalement.

Pour s'assurer de la culpabilité d'une femme suspecte, ils se servaient du jugement par épreuve (P. Simon, p. 255).

D'après la loi, les biens de quiconque mourait sans héritier revenaient au Trésor (P. Simon, 253).

Il y avait d'autres peines plus douces pour des délits plus légers, tels que fouetter, déchirer le manteau et couper les cheveux (P. Simon, p. 253).

Les Mozcas disaient que leurs caciques étaient des hommes comme eux-mêmes et exposés à faillir; que, comme sujets, ils pouvaient les punir, mais que ce droit appartenait à leurs femmes. Ainsi, dans certains cas, les femmes jugeaient leurs maris. Cependant la peine ne dépassait pas celle du fouet, quoique le crime pût mériter la mort (Piedrahita, liv. I, ch. IV).

Au Pérou, les lois étaient peu nombreuses et extrêmement sévères. Elles étaient presque toutes criminelles.

La peine la plus commune était la mort; les autres peines étaient le bannissement, la noyade, le supplice par le feu, le fouet ou la peine du talion. Les enfants étaient châtiés pour n'importe quelle faute, et les parents étaient responsables de leurs enfants (Garcilazo, liv. II, ch. XII).

La rébellion était un crime capital ainsi que ceux de blasphémer contre le soleil et de maudire l'Inca. Changer les bornes d'une propriété, détourner l'eau de chez son voisin, brûler une maison étaient des crimes sévèrement punis. Brûler un pont

entraînait la peine de mort. Une ville qui se mettait en rébellion était dévastée et ses habitants exterminés (Prescott, *Peru,* t. I, ch. IX).

Le vol était puni moins sévèrement si celui qui l'avait commis prouvait qu'il y avait été poussé par la nécessité.

Un mari surprenant sa femme en flagrant délit d'adultère pouvait la tuer ainsi que son complice (Andagoya, p. 57).

Les employés du gouvernement qui, envoyés en mission se détournaient de leur route pour entrer dans les champs des Indiens, quoique le dommage fût petit, étaient mis à mort (Cieza, ch. LX).

Quiconque donnait refuge aux vierges du soleil était brûlé vivant. Les vierges du soleil qui commettaient un adultère étaient brûlées vivantes et leur complice mis à mort. Celles qui, étant enceintes, alléguaient qu'elles l'étaient du soleil étaient crues jusqu'à preuve du contraire (Andagoya, p. 57).

Celui qui négligeait de cultiver ou d'arroser sa portion de terre dans le temps voulu était sévèrement puni. Il était frappé sur les épaules trois ou quatre fois avec une pierre ou était fustigé avec une baguette d'osier pour sa paresse qui était regardée comme un vice méprisable (Garcilazo, l. V, ch. IV).

Il était défendu de pénétrer dans une île où il y avait des dépôts de guano pendant la saison de l'accouplement des oiseaux, ou de tuer les oiseaux en tout temps sous peine de mort.

Il était prohibé d'emporter de l'or et de l'argent du royaume sous peine de mort

Tout Indien portant de l'or ou de l'argent ou de beaux vêtements sans la permission de l'Inca était tué (Pizarro).

Ils avaient des lois somptuaires défendant toute extravagance dans les vêtements, dans l'usage des choses précieuses et toute superfluité dans l'alimentation.

Une autre loi prescrivait de traiter les étrangers et les voyageurs comme des hôtes, et des maisons publiques étaient disposées pour eux (Blaz Valera et Garcilazo, liv. V, ch. II).

Tout juge ou gouverneur qui se rendait coupable d'injustice

était puni plus sévèrement qu'une autre personne ayant commis la même offense.

Les juges qui recevaient des présents des plaideurs étaient considérés comme des voleurs et traités comme tels.

La chasse était interdite aux gens du peuple. La loi disait que c'était une distraction nuisible, de nature à engendrer la paresse et à détourner les travailleurs de leurs devoirs. On pouvait cependant chasser les chevreuils et les cerfs de sa propriété au moment de la récolte. De grandes chasses avaient lieu dans chaque district tous les trois ans (Garcilazo, liv. VI, ch. VI). Après que l'on avait prélevé les parts de l'Inca et des temples, on distribuait une partie du gibier au peuple.

La dégradation des objets d'art entraînait la peine de mort.

Telles étaient les principales institutions et lois des Indiens du Nouveau-Monde dont il est impossible, à moins de parti pris, de méconnaître l'origine aryenne.

EXTINCTION
DE LA CIVILISATION INDIENNE

Nous avons dit que le Nouveau-Monde a été peuplé, à une époque dont il est difficile de préciser la date, par des colonies de race mongole venues de l'Asie septentrionale, soit par le détroit de Behring, soit par la route des îles Aléoutiennes. Ces populations primitives vivaient encore à l'état sauvage lorsque, au VIIe siècle de notre ère, quelques Aryo-Touraniens, chassés de leur pays par les sectateurs de Mahomet, débarquèrent à la côte nord-ouest et leur apportèrent la civilisation qui s'est répandue peu à peu sur toute la surface de ce vaste continent. Nous avons exposé la marche qu'a suivie cette civilisation, ainsi que son développement matériel, moral et intellectuel; il ne nous reste plus qu'à expliquer comment, après avoir atteint son apogée, elle a décliné et s'est éteinte, ne laissant après elle que ruines et barbarie.

Son histoire, malheureusement trop obscure, renferme de profonds enseignements pour tous ceux qui étudient les causes de la grandeur et de la décadence des nations. On y trouve un gouvernement fort, puissant, tout à la fois despotique et patriarcal, garanti des révolutions par une organisation solide et qui, tout en opprimant les masses, veillait avec soin à ce qu'elles ne

manquassent jamais du nécessaire. De sages mesures de prévoyance avaient pour objet de parer à tous les besoins, de prévenir et de combattre la misère publique. Les terres étaient cultivées en commun, à l'exception de celles appartenant au roi ou à la noblesse. La justice était égale pour tous. L'agriculture était honorée. Le souverain, comme en Chine, pour l'encourager, défonçait quelques pouces de terrain avec un instrument aratoire.

Des règlements prescrivaient de laisser reposer les terres pendant que des inspecteurs parcouraient le pays pour s'assurer que partout le sol était cultivé convenablement. La chasse et la pêche étaient interdites pendant la période d'accouplement des espèces. Il était défendu de tuer les femelles des animaux utiles à l'homme. Les troupeaux n'étaient pas, comme ceux des patriarches ou des Arabes du désert, groupés autour de la tente des tribus nomades; ils étaient la propriété des cultivateurs voisins de la ville ou des villages qui formaient de véritables municipes. Des travaux d'irrigation merveilleusement entendus régularisaient le cours des eaux et entretenaient partout la fertilité. Des ponts franchissaient les plus grands fleuves. Des routes larges et commodes, surtout au Pérou, vraies voies romaines semées d'hôtelleries où le voyageur trouvait gratuitement un abri assuré, et parcourues par des courriers qui faisaient le service des postes, conduisaient de l'extrémité d'un royaume à l'autre, à travers plaines et montagnes.

La société était divisée par castes.

La première des classes, en dehors du clergé qui dominait toutes les autres par son influence, était la noblesse, essentiellement militaire, intrépide et instruite. Ses rangs étaient ouverts à tous ceux qui se distinguaient par une action d'éclat. Le métier des armes était considéré comme supérieur à tous les autres et était encouragé de toutes les manières. Mais en même temps des dispositions paternelles protégeaient les classes inférieures contre les exactions de la noblesse et les mettaient à l'abri de la brutalité des soldats dont la discipline était extrêmement sé-

vère. Les troupes, dans les expéditions, ne logeaient jamais dans les villages; mais elles bivouaquaient ou vivaient sous la tente.

La noblesse avait ses obligations parfaitement tracées et ses droits limités. Un système de colonisation militaire admirablement compris servait à maintenir dans l'obéissance les peuples conquis.

Afin de perpétuer les arts dans les familles à l'avantage de l'Etat, les métiers et les professions étaient héréditaires.

Les artisans étaient groupés par corporations confinées dans des quartiers sous la direction de chefs nommés par la corporation et chargés de la défense de ses intérêts. Chaque corporation jouissait de privilèges spéciaux. Les artisans payaient l'impôt, mais ils étaient exempts de corvées personnelles. Des caisses de secours, entretenues par l'Etat au moyen des impôts, étaient établies dans chaque centre de population et permettaient, par l'intermédiaire des chefs qui connaissaient les besoins de toutes les familles, de venir en aide aux malades, aux estropiés, aux orphelins et aux veuves. Chaque corporation avait ses médecins, et des asiles publics recevaient les fous, les lépreux, etc. D'un autre côté, la paresse et la mauvaise conduite étaient châtiées rigoureusement; comme le luxe et la prodigalité étaient prohibés par des lois somptuaires, chacun travaillait et était obligé de mettre de côté le superflu. Ce n'est pas tout : afin que le désir de ramasser des richesses et de jouir des douceurs qu'elles procurent ne les dégoûtât pas de cette vie simple et frugale, les législateurs, plus sages encore que Lycurgue, avaient proscrit l'usage des monnaies d'or et d'argent, métaux dont le pays cependant abondait.

Sous un tel régime, la misère, cette plaie sociale qui nous ronge et qui est devenue la question capitale de notre siècle, ne pouvait exister. Il n'y avait pas de riches, excepté les nobles; mais les masses, assurées du lendemain en travaillant, n'avaient pas la crainte de voir à leur porte ce hideux fantôme qu'on nomme la faim et qui, en troublant les cerveaux, pousse les individus à la folie.

Les laboureurs, qui n'étaient pas attachés comme serfs aux terres des seigneurs, étaient organisés en communautés, d'après un système analogue à celui des artisans. Chaque famille avait à sa disposition la quantité de terres appartenant à la communauté suffisantes pour son entretien, et dans le cas où, pour une cause indépendante de sa volonté, le chef de la famille était dans l'impossibilité de cultiver son lot, le chef de la communauté, nommé par ses pairs, y pourvoyait.

Le commerce était estimé, mais peu développé par suite du manque de communication et du défaut de monnaie.

Toutefois des marchés publics et des foires étaient tenus dans tous les centres de population, dans lesquels chacun pouvait se procurer, à des prix équitables, fixés par des juges, les objets de première nécessité dont il avait besoin.

La police veillait à la tranquillité publique et à la propreté des rues, qui, la nuit, étaient éclairées et interdites à une certaine heure.

Des dispositions s'étendaient à la propreté, à l'ordre, à l'économie des familles, aux soins des parents pour leurs enfants, au respect de ceux-ci pour les auteurs de leurs jours. La piété filiale, comme en Chine, était une des principales bases de la société, et les préceptes de morale enseignés aux enfants étaient très élevés.

Des marques extérieures fixaient minutieusement la distinction entre les classes. Le respect dû par l'inférieur au supérieur était réglé avec un cérémonial si exact qu'il avait influé jusque sur le génie de la langue et s'était, pour ainsi dire, incorporé en elle.

La justice était administrée régulièrement et équitablement. Les tribunaux étaient ouverts à tous, et des peines rigoureuses étaient réservées aux mauvais magistrats. Tous les agents étaient soumis à la surveillance des envoyés royaux qui parcouraient le pays pour écouter les plaintes des populations, s'informer de leurs besoins et réprimer les abus.

Les registres de l'Etat et les rôles des finances étaient tenus

avec ordre, et la perception des impôts ainsi que des tributs s'opérait rapidement et simplement.

Ils brûlaient leurs morts ou les enterraient, une fois dépouillés de leurs chairs ou momifiés, afin que leur putréfaction n'engendrât pas de maladie épidémique.

Les sciences, les lettres, les arts, l'astronomie, les mathématiques, la théologie, l'art de la guerre, la peinture, la sculpture, l'architecture étaient en honneur. Les jeunes nobles ne pouvaient prendre le vêtement viril qu'après avoir subi des examens littéraires et religieux présidés souvent par le souverain lui-même.

Ils croyaient en un être suprême, à l'immortalité de l'âme, à une seconde vie, copie de la première où les guerriers trouvaient toutes les jouissances rêvées ici-bas. Ils pratiquaient le baptême, la circoncision, la confession auriculaire, la communion, l'extrême-onction et le mariage religieux; en un mot, ils possédaient les éléments d'une civilisation avancée; seulement, il leur manquait trois choses principales sans lesquelles une nation, grande ou petite, ne peut progresser ni durer longtemps, à savoir : une religion de paix élevant le cœur à l'espérance au lieu de l'abaisser et de le terrifier par la crainte de la divinité, un gouvernement libéral et des institutions égalitaires basées sur la justice.

Une religion qui, dominant les misérables passions humaines, s'impose par elle-même, fait entrevoir au malheureux un monde meilleur, le console dans ses afflictions et ses souffrances, qui prêche l'égalité, pratique la charité et respecte le gouvernement du pays ainsi que les institutions établies, peut rendre les plus grands services aussi bien à ceux qui dirigent les destinées d'une nation qu'à la nation tout entière. D'un autre côté, toute religion reposant sur l'ignorance, la superstition, le fanatisme, qui cherche par la terreur ou par tout autre moyen à imposer son dogme et son culte, est le plus grand fléau d'un peuple : les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, les Hindous, sont tombés en grande partie pour cette

raison et, si les Musulmans, après avoir détruit le berceau de la civilisation des Aryas de manière à en faire un désert, après avoir subjugué toutes les nations et tribus des vieux empires romain et persan et de la plus grande partie du monde connu, se sont trouvés tout d'un coup épuisés, et sont aujourd'hui menacés par les autres peuples, il ne faut pas l'attribuer à d'autre cause qu'à la doctrine anti-progressiste de l'Islam.

La Chine, seule de ces vieilles nations, a su échapper au naufrage grâce à la sagesse et à l'habile prévoyance de ses législateurs qui ont, dès le principe, réglé le culte et mis un frein à l'influence du clergé, ont honoré plus les lettres et l'agriculture que les armes, ont divisé la société en deux seules classes: les supérieurs et les inférieurs, ont rendu la première accessible à toutes les capacités sans distinction de naissance, enfin qui ont fait tous leurs efforts pour encourager la piété filiale. Ce système leur a permis de résister aux ravages du temps, aux révolutions intérieures et aux attaques extérieures. On comprend donc que leurs hommes d'Etat en soient fiers, qu'ils y tiennent par dessus tout, et qu'il leur coûte infiniment de se trouver dans la nécessité de le modifier.

Cependant les temps semblent venus où les barrières qu'ils ont établies pour se protéger contre l'invasion de nos idées et de nos institutions modernes seront forcément abaissées. Depuis quelques années, les événements marchent à pas de géants, et leur volonté est entraînée malgré eux. Avant peu ils seront ce que nous sommes, et, comme nous, ces quatre cent millions d'habitants qui ont prouvé, en somme, une certaine valeur, pour leur défense personnelle, seront armés jusqu'aux dents. C'est la première condition dans ce siècle de fer pour un peuple qui veut conserver son autonomie. Maintenant sera-ce un bien pour eux et pour l'Europe? L'avenir le dira.

En attendant, c'est la religion du serpent, de l'esprit malin qui a été la principale cause de la décadence des Indiens d'Amérique issus de la même race que les Chinois; religion qui interprétant à son profit le précepte *initiam sapientiæ, timor Do-*

mini, enseignait aux fidèles que l'Etre suprême, créateur et destructeur, se plaisait à tourmenter l'humanité et à se repaître de son sang; religion de fanatisme qui, au lieu de prêcher le pardon des injures, apprenait à insulter son ennemi vaincu avant de l'immoler et qui n'avait en vue que des biens matériels.

Le culte, digne des croyances, se manifestait sous un aspec. sombre et féroce, ne tendant qu'à inspirer la terreur, à dégrader, à avilir le cœur. Les jeûnes, les mortifications, ainsi que les mutilations corporelles portées à l'extrême le plus cruel, étaient considérés comme des moyens pratiques pour apaiser le courroux de la divinité implacable à laquelle on sacrifiait des femmes, des enfants, et tous les captifs qu'on égorgeait froidement sur la pierre du temple. De là encore, l'éclat qu'ils donnaient à leurs funérailles et le sang qu'ils y versaient. Ainsi ils brûlaient et ensevelissaient avec les morts ce qui leur avait servi pendant la vie, leurs armes, leurs bijoux, des mets, des vêtements et ce qui pouvait faciliter le grand voyaget Les cérémonies *ante et post mortem* étaient ensanglantées par le meurtre de pauvres serviteurs qui, malgré eux, devaient accompagner leur maître dans l'autre monde en emportant la chaîne de leur esclavage.

Comme représentant de cette religion et de ce culte barbare, le clergé tout puissant, parlant et agissant au nom de la divinité suprême, ne songeait qu'à régner par la terreur sur ces peuples ignorants, et, loin de chercher à adoucir les mœurs et à exciter le courage, donnait l'exemple de la lâcheté et de la férocité, en dévorant les chairs palpitantes des victimes humaines. Son grand chef, conseiller du roi à qui il faisait prêter serment, en lui donnant l'onction sacrée, de respecter les privilèges sacerdotaux, marchait à la tête des armées et était consulté dans toutes les affaires importantes, pendant que les prêtres, tout à la fois devins, prédicateurs, magiciens, astronomes, médecins, confesseurs, étaient en même temps chargés de l'instruction de la jeunesse. Enfin peu à peu l'influence du clergé

devint tellement prépondérante que le souverain, comme au Pérou, se déclarant fils du soleil, prit lui-même en main la direction des affaires religieuses.

Telle a été la première cause de la décadence des Indiens, à laquelle il faut joindre le despotisme du chef de l'Etat, monarque absolu, levant les armées, les commandant en personne, dictant les impôts, faisant les lois, veillant à leur exécution par des agents qu'il nommait et brisait à sa volonté, placé à une distance incommensurable au-dessus de ses sujets, disposant à son gré de leurs biens, de leur personne et de leur existence; en un mot constituant à lui seul l'Etat. « Dans le principe, a dit Clavigéro, le pouvoir des rois du Mexique était limité, leur autorité vraiment paternelle, leur conduite plus humaine, et leurs exigences plus modérées. Mais leur richesse, leur magnificence, leur pompe ayant augmenté avec l'extension du territoire, les charges du peuple devinrent de plus en plus lourdes. Leur orgueil n'eut plus de bornes et ils arrivèrent à ce degré d'arbitraire ou de despotisme qui semble avoir marqué le règne de Montézuma II.»

Après le souverain venait la caste de la noblesse formant l'aristocratie militaire et intellectuelle, possédant avec le clergé le monopole des lumières de la nation, investie de toutes les charges et fonctions importantes, exempte d'impôts, vivant du produit de ses terres cultivées par des familles attachées à la propriété, jouissant du privilège de porter les vêtements les plus beaux et les plus ornés, de donner des festins, d'habiter des palais somptueux, en un mot de profiter de tous les agréments que procurent la puissance et la fortune. Mais le plus grand vice de cette institution était que les nobles, pour augmenter leurs biens et le prestige de leur nom qu'ils ne pouvaient souiller par des mésalliances, n'aspiraient qu'à guerroyer; pendant ce temps, l'agriculture était négligée, la population diminuait, les impôts augmentaient et les classes inférieures étaient de plus en plus malheureuses. Elles n'étaient pas exposées, il est vrai, grâce à leur organisation, à mourir

de faim; mais en même temps tout était calculé pour énerver leur corps et atrophier leur intelligence.

Elles ne pouvaient posséder ni terres, ni rien qui pût être considéré comme objet de luxe; elles n'avaient pas la liberté de s'habiller, de se chausser, de boire, de manger suivant leurs goûts ni d'habiter une demeure de leur choix. Des lois draconiennes punissaient toute infraction à cet égard, et nul ne pouvait échapper à l'œil inquisiteur de la police qui devait pénétrer dans les moindres détails de la vie privée. Sous prétexte que la paresse est une mauvaise conseillère, on les écrasait de corvées publiques et, pendant qu'on les obligeait à vivre dans des masures, on leur faisait bâtir des palais et des temples aussi gigantesques que les monuments des Pharaons et, au besoin, on les faisait servir de bêtes de somme. Mais ce qui était plus dur pour ces pauvres déshérités, c'est qu'ils ne pouvaient même pas nourrir l'espoir d'améliorer un jour leur position. Tous étaient parqués dans leur métier ou profession héréditaire. En outre, pour étouffer en eux tout désir, toute ambition, les lettres et les sciences leur étaient fermées, pendant que le clergé, par la superstition, terrifiait leur pensée.

Qu'en est-il résulté? Qu'ils devinrent indifférents à tout, même aux plaisirs de l'amour, et que l'intelligence de leur race s'affaiblit tellement que les premiers qui portèrent la parole du Christ dans ces contrées déclarèrent que les Indiens étaient une race d'hommes trop stupides pour saisir les principes de la religion. Un concile tenu à Lima décida que, en raison de cette incapacité, ils devaient être exclus du sacrement de l'Eucharistie.

On comprend, après cela, pourquoi la population ne s'est pas développée chez ces peuples qui, à l'époque de la conquête, n'offraient déjà plus que les reflets d'une civilisation éteinte chez la plupart.

Tels ils étaient quand, un beau jour, une poignée de vaillants aventuriers, venus de l'Europe, débarqua sur leurs côtes orientales comme, huit siècles avant, les Aryo-Touraniens. Seulement cette fois ces étrangers, dont des prophéties avaient an-

noncé l'arrivée, n'apportaient pas avec eux de nouvelles lumières et la régénération de la race, mais le châtiment et la mort. Ils étaient peu nombreux, mais résolus et armés de tout ce qui était de nature à semer l'effroi parmi ces populations timides et craintives chez lesquelles l'amour de la patrie et de l'indépendance était mort depuis longtemps. Aussi se défendirent-elles comme des esclaves qui croient n'avoir rien à perdre en changeant de maître. Cependant elles eussent mieux fait de suivre l'exemple de la noblesse et de se faire tuer bravement; elles eussent ainsi racheté leurs fautes, et leur sort eût été préférable à celui qui les attendait.

Jamais vaincus n'ont été traités plus durement par le vainqueur, jamais la force n'a plus primé le droit. Le premier acte des *conquistadores* et de leur gouvernement fut d'étouffer complètement la civilisation indigène et de réduire les populations à la plus barbare ignorance. Tout ce qui restait de nobles et de prêtres, c'est-à-dire tous les éléments intellectuels, furent exterminés sans pitié. En même temps, des ordres sévères furent donnés aux évêques et aux chefs des divers ordres religieux de la Nouvelle-Espagne de livrer aux flammes les manuscrits ou livres des indigènes à quelque catégorie qu'ils pussent appartenir. On ne sait que trop avec quelle déplorable rigueur ces mesures déplorables furent exécutées. Le conseil des Indes ne se borna pas à la destruction des monuments de toutes classes; dans la crainte que, des autres Etats espagnols de l'Europe, quelque esprit éclairé ne vînt leur tendre une main secourable et rallumer le flambeau prêt à s'éteindre, il alla jusqu'à interdire, par des lois spéciales, l'Amérique entière aux avocats, aux chirurgiens, aux hommes de lettres, sans compter les Maures, les Juifs ou les suspects d'hérésie jusqu'à la troisième génération. Aucun étranger, quel que fût son rang, ne pouvait passer aux colonies sans une licence obtenue à Séville. Pendant ce temps, les conquérants mettaient tout en œuvre pour dépeupler ces contrées : travaux mortifères dans les mines, corvées excessives, charges insupportables, impôts écrasants, cruautés sans

nombre envers les prisonniers qui étaient, d'après Las Casas; les uns jetés comme pâture aux chiens, d'autres brûlés vivants ou empalés, ventes d'esclaves en dehors et au dedans, rien ne fut épargné à ces malheureuses victimes dont le nombre, par suite de ces mauvais traitements, de la misère, des épidémies et de la famine, diminua au point qu'en 1741 et 1778, d'après les recensements officiels, il atteignait à peine, dans toute l'Amérique, 13,000,000 d'habitants.

Le gouvernement espagnol, disons-le à son honneur, mieux éclairé, n'épargna rien pour adoucir le sort des populations et les mettre à l'abri des injustices de ses soldats. Mais les distances étaient longues, et la destruction, excitée par la soif de l'or, fait de rapides progrès.

Depuis cette époque terrible, le peuple indien ne s'est plus relevé. Parmi ceux qui ont survécu, au nombre d'environ cinq ou six millions, les uns sont retournés à l'état sauvage, tandis que les autres n'ont cessé de traîner une existence misérable, et le châtiment continuera jusqu'au jour où ils disparaîtront tous, emportés par le flot envahissant de la forte race, mélange de toutes les autres, qui semble appelée, à son tour, à peupler et à dominer une grande partie de ces immenses contrées.

Puissions-nous profiter de l'exemple de ces pauvres Indiens, et ne pas oublier que les plus grands malheurs sont réservés aux peuples dont la religion est un outrage à l'Être suprême, qui ne songent qu'à détruire leurs semblables, et dont les institutions, quelle que soit la forme de leur gouvernement, ne sont pas établies sur les principes immortels de la justice universelle, de la liberté individuelle et de l'égalité sociale.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

De l'origine des Indiens du Nouveau-Monde et de leur civilisation :

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

ERRATA

Page.	Ligne.	*Au lieu de :*	*lisez*
15.......	23.......	qu'en	en
44.......	12.......	pussages	passages
94.......	30.......	six points	quatre points
102.......	31.......	183	83
191.......	27.......	pouvoir	le pouvoir
275.......	15.......	mettent	mettaient
317.......	32	changer de	chausser des

